



Translations

Johann Gottfried Eckard

TRANSLATIONS

Johann Gottfried Eckard

Translations

Notes

Les différentes langues utilisées sont rédigées en français, dans des polices de caractères différentes.

Le 21e siècle

Les échanges avec le 21e

Le grec

Le latin

Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur.
Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé.
George Orwell

SOMMAIRE

LA FUITE	13
TRANSFERT	31
LE MAS	103
INSTALLATION	155
PREMIERS MOIS	181
RAVAGE	203
PREMIERES SAISONS	219
LE CHOC	235
LA VERITE	283
OVNI	301
LE DRAGON	327
TRINQUIER	357
ACCELERATION	389
INVESTIGATIONS	405
LE MARIAGE	419
DEPART	435
NOUT	449
ÉPILOGUE	457
ANNEXES	459
REMERCIEMENTS	461

LA FUITE

Dimanche 20 mai 2012 13h00

Elle va arriver en retard. Ce n'est pas son habitude. L'entraînement avec le maître de Taijutsu, invité, était tellement passionnant qu'elle n'a pas pu s'en arracher. En haut, ils doivent tous l'attendre. Elle gare sa Kawa au pied de l'immeuble, enlève son casque, y met ses gants. Elle passe le U dans sa roue arrière, hésite à changer ses bottes de motarde pour des baskets ; 'de petite moutarde' lui dit Pierre. Finalement, elle le fera là-haut, elle est pressée.

Pour trois étages elle ne se donne pas le mal de prendre l'ascenseur, et puis l'escalier, ça conserve la forme. Arrivée sur le palier, elle voit la porte de l'appartement légèrement entre ouverte, il n'en sort aucun bruit.

Quelles blagues sont-ils encore en train de me faire ? pense-t-elle en souriant.

Elle s'approche doucement de l'entrée ; toujours le silence. Elle pousse lentement la porte, regarde en l'air, 'Cette fois-ci, il n'y a personne accroché au plafond'.

Elle pose son casque sur la console, avance à pas de loup vers le living, aux aguets, goguenarde, et...

Ce n'est manifestement pas un jeu ! L'appartement est sens dessus dessous, Roland est allongé dans une mare de sang, le cuir chevelu éclaté. Elle se précipite vers lui, met sa main sur la carotide ; le battement du cœur est à peine perceptible. Voyant un mouvement au-dessus d'elle, reflétée par l'écran de la télé, elle roule d'instinct sur elle-même. Un poignard se plante dans le sol là où elle était l'instant d'avant. Elle effectue une roulade arrière puis envoie latéralement un pied dans le visage de l'agresseur. Le choc de la botte rigide le fait tomber à la renverse. Visiblement, il n'avait pas envisagé de riposte. Il n'a pas fini de se relever que la seconde botte, comme un char d'assaut, entre à grande vitesse dans ses attributs masculins. Il encaisse le coup quasiment sans broncher. 'Merde ! Il a

La fuite

une coquille'. Le temps qu'il se rééquilibre, Marie, en appui sur un bras, projette ses deux pieds à l'horizontale, le frappe au plexus solaire. Il est propulsé vers le fond de la pièce, n'est pas encore à terre qu'un nouveau coup lui est porté du ventre vers les poumons, enfonçant le diaphragme et les côtes. Son souffle s'arrête net. Il s'effondre complètement.

Marie se précipite vers Roland.

- Roland ! Roland ! Tu m'entends ? Où sont les autres ? La main droite de Roland bouge imperceptiblement. Elle colle son oreille près de sa bouche.
- ... Ils... tuent ... toute ... l'équipe ... entendu ... téléphone ... sauve-toi...
- Mais qui ? Roland ! Qui ?
- Aziz... ... c'est Aziz ... Sauve Pierre.
- J'appelle la police.

Roland émet alors un grondement, Marie croit qu'il vient de mourir.

- NON !
- Pourquoi ?
- Sauvera... pas Pierre...machine disparue ... Tu ... seras ... seule... Te croiront pas ... Te veulent... morte... ou... coupable... prison... trouve ... dossier ... de presse ... chez vous.

Manifestement, il cherche le fond d'énergie qu'il lui reste.

- Barre-toi, cache-toi.

Il souffle un peu, se tasse, ne bouge plus. Marie se relève, se dirige vers l'agresseur. Il semble ne plus respirer. Tournant la tête vers la cuisine, elle voit Manuel, effondré contre la porte du frigo, la gorge ouverte, Kevin est au sol, la tête faisant un angle anormal avec ses épaules.

Elle se retourne écoeuvée vers son agresseur toujours immobile. Elle ne sait pas s'il est mort, mais elle a une folle envie de lui écraser la tête. Les autres ? Pierre ! Saisie de panique, elle récupère son casque, se jette hors de l'appartement, dégringole les escaliers, évite

La fuite

un homme dans l'entrée, qui se retourne, étonné. Enlever le cadenas de la moto, mettre son casque, ses gants, au labo, vite !

13h20

Malgré la dose d'adrénaline qui la sature, elle fait particulièrement attention à la circulation, regarde sans cesse dans ses rétroviseurs. Elle ne voit personne la suivre.

Que se passe-t-il ? Que faire ? Où aller ? Si Roland a dit vrai, alors c'est toute l'équipe qui est en train d'être éliminée. La machine disparue, comment faire revenir Pierre ? Il avait dit qu'en cas de problème, une copie numérique complète des dossiers se trouve dans le socle de la statue de la Liberté de son bureau. Il lui avait donné des instructions pour les expédier. Avait-il un pressentiment ? Donc, première chose: le récupérer.

13h45

Elle arrive sur le campus, fait un détour moteur au ralenti, s'arrête près de la porte de service de la halle technique.

‘ Pas mettre le U, gagner du temps’.

Elle sort du fond du sac à dos son trousseau de clefs. Au second essai, c'est la bonne. Elle introduit dans le lecteur de badges celui que lui a donné Pierre, frappe le code puis tourne la clef. Elle réalise alors que ses bottes de moto seront bruyantes sur le béton. Elle les enlève, les mets dans une des sacoches, enfle ses baskets à la va-vite, éteint son téléphone puis entre silencieusement.

Le boîtier de l'alarme indique qu'elle est désactivée, donc il y a quelqu'un dans les locaux. Elle traverse la zone des labos, passe la porte donnant sur la halle technique, silencieuse. Elle longe le mur pour se rapprocher de l'escalier qui monte vers la mezzanine. Un grand nombre de pièces de bois, sangles et cartons de produits d'emballages sont déposés près de la machine. Les câbles d'alimentation et de commande ont été enlevés, elle-même est décomposée en plusieurs éléments, fixés sur des cadres en bois. Un camion avec un conteneur ouvert est à côté. Elle s'arrête un instant, un pincement au cœur. ‘Est-ce que je l'entendrais de nouveau jouer sa partition, celle-là ?’. Elle monte vers les bureaux en se courbant,

La fuite

atteint la passerelle, le bureau de Pierre est le troisième. Des voix proviennent de la cafétéria, un peu plus loin.

La porte du bureau de Pierre est ouverte, les armoires sont vides, les tiroirs ouverts, certains enlevés de leur logement, retournés. Au milieu de la pièce, des cartons scotchés. Elle repousse la porte, doucement. Des éléments de conversation lui parviennent. Les hommes parlent fort, en arabe.

.. Roissy ce soir ?

En bon geek, Pierre avait entassé sur les meubles un ensemble hétéroclite de maquettes, de personnages de jeux vidéo de toutes époques, robots de toutes sortes, dont une grande statuette humanoïde, sur un socle, entièrement constituée d'assemblage de disques durs et de cartes électroniques, le corps vaguement organisé en forme de robe, le bras dressé, un engrenage en guise de couronne : une parodie de la statue de la Liberté. Elle est posée sur un socle crénelé épais en forme de maison africaine, souvenir d'un voyage au Mali. Pierre en a fait un symbole de l'émancipation de l'Afrique, mais, franchement, quelle horreur !

‘ La statue ! Où est-elle ? Il n’y a plus rien ! Dans les cartons ? ’

... Tout à l’heure, il faudra aussi ...

Elle fouille dans son sac, en sort une pince à ongles. Avec la lime qui est dessus, elle coupe le scotch de celui qui est près d’elle. Il n’y a que des dossiers.

... On aura juste deux heures avant le décollage, ce soir ...

Dans le second aussi.

‘Putain ! il va falloir que j’ouvre tout !’

... Si on ne peut pas la faire taire ...

Elle repère alors les écritures en arabe sur les cartons ‘Bureau P / dossiers 2’.

Un autre : ‘bureau P / dossiers 2’

... Prévu pour qu’elle porte le chapeau...

‘Ils ont dû mettre tous ses gadgets ensemble’.

Elle tourne autour des cartons, lit les affectations, ‘Bureau P, Divers 1’.

La fuite

...Tu vois que tout va bien ...

‘Ça doit être celui-là’.

Effectivement, la statue est là, parmi d’autres bibelots. Elle les sort délicatement, les pose par terre pour la dégager.

... fini vers 19 heures ...

Elle arrive enfin à la prendre, la regarde sous tous les angles. Sur le côté du support, avec un pouce, elle appuie sur l’une des portes en bois et la fait glisser, descend l’une des façades latérales puis tourne la statue sur son socle et le détache. C’est un ‘siticonnaispasticouvepas’, lui a dit l’Africain qui la lui a vendue. À l’intérieur, deux disques durs dans des pochettes roses, à bulles, bien coincés l’un au-dessus de l’autre, une clef USB et une petite boîte avec un dongle. Elle met le tout dans son sac à dos, et se dirige vers la porte, en le portant à la main.

... Pierre est parti avant que...

Entendant le nom de Pierre, elle ferme machinalement les yeux pour mieux entendre, elle pousse du pied, un peu brusquement, un des robots sortis du carton qui se met à produire un coassement de grenouille.

... Attends. Y a du bruit à côté !

Elle ouvre la porte précipitamment et fonce vers l’escalier sans souci de discrétion. Elle entend plusieurs hommes se ruer à sa poursuite. Le sol est sous la mezzanine, à près de quatre mètres, elle jette son sac en contrebas, visant un carton de papier bulle pour emballages, enjambe la balustrade, saute, amortit sa chute par un roulé-boulé, récupère son sac et court vers les labos. En passant à côté de la machine, elle saisit un basting ; une fois dehors elle coince la porte avec, pour quelques secondes de répit. Elle balance une bretelle du sac autour de son cou, sort la clef de sa poche, passe son casque à un coude et démarre en trombe.

Maintenant, elle est totalement grillée. Direction chez elle pour récupérer quelques affaires, son passeport, et se planquer. Il lui faudra aussi plus de liquide.

La fuite

Dans le trafic, elle ne repère pas de poursuivant. Elle s'arrête un instant, le temps de mettre son casque, d'ajuster son sac et repart.

14h00

Roland disait vrai.

'Mon Dieu ! Pierre est vraiment en danger'.

Elle n'a aucune façon de le prévenir. Son esprit oscille entre l'attention à la circulation et les évènements de ces dernières minutes.

'Je suis aussi en danger !'

Elle arrive près de son immeuble, le parking est fermé par une barrière coulissante motorisée. Personne dans la rue. Au moment où elle se prépare à sortir le bip commandant son ouverture, elle aperçoit trois silhouettes dans un SUV stationné sur le bateau qui fait face à l'entrée. Par précaution, elle ne s'arrête pas, le dépasse lentement. Elle n'est qu'à quelques mètres devant quand, dans ses rétros, elle le voit démarrer à fond et arriver sur elle. D'instinct, elle met la poignée dans le coin. La Kawa, bonne fille, ne demandant que ça, bondit ; heureusement ; elle a juste senti la voiture venir frotter son pneu arrière.

La solution pour larguer une voiture dans une course poursuite ? Prendre une voie piétonne dont les plots de béton empêchent celle-ci d'y circuler ; mais pas les landaus, donc pas les motos. Heureusement que les gosses sont en classe. Ça lui rappelle qu'elle a sauté le déjeuner, mais elle n'a vraiment pas faim. Le passage est libre. Elle voit, dans ses rétroviseurs, un des hommes descendus du SUV lever une arme vers elle ; le chemin fait un angle ; à l'autre bout, c'est l'avenue Brassens. À droite, direction la N10. Arrivée sur la nationale elle se fond dans une file de motards.

'Ils ont dû me repérer par la plaque d'immatriculation ; faut régler ce problème. Popol saura faire ça ! Direction Clamart'.

Bon. Après ? Chez qui se réfugier sans mettre en danger ses hôtes ? Comment rester mobile pour pouvoir retrouver Pierre ? Et le faire revenir !

La fuite

Romain à raison : il faut disparaître. Oui, mais où ? Une idée commence à germer. Un souvenir récent. Une intuition de Pierre. Un nom : Hautot, à Clermont-Ferrand. Un espoir. ‘ Pourvu que Pierre ait vu juste!’

D’abord du liquide. Au Petit-Clamart, elle s’arrête au premier distributeur, sort de son compte le maximum autorisé, 1.200 €, plus la même somme de leur compte commun.

Maintenant la plaque d’immatriculation : Popol. C’est une ressource dont on ne parle que de bouche de motard confirmé à oreille de motard dûment reconnu : dans la casse moto de Popol, il y a tout ce qu’il faut. Ils y sont venus plusieurs fois avec Pierre pour entretenir leurs bécanes. En plus, il est ouvert le dimanche pour les bricoleurs invétérés.

14h35

En entrant dans le bureau, elle fait impression avec sa combinaison intégrale en cuir noir, le casque sous le bras, les cheveux au vent et son visage de sainte-nitouche. Popol est là et n’en perd pas une miette non plus. Il se dirige vers elle, tout sourire.

- Que puis-je pour toi, mon ange ?
- Peux-tu venir voir un truc sur ma moto ?
- Pas de soucis, miss, je te suis.

Elle le dirige vers l’arrière regarde la plaque et dit :

- J’ai un gros problème avec ça ?
- Les feux ne fonctionnent plus, dit-il en se penchant ?
- Non. Elle n’a pas le bon numéro.

Popol se redresse, regarde Marie.

- Qu’est-ce qui t’arrive dit-il sérieusement. Plus de points ?
- Non. Une bande de chacals me poursuit. J’ai besoin d’air pendant quelques jours.
- À combien roulais-tu quand ils t’ont repérée ?
- Popol ! Ce ne sont pas des keufs ! Ce sont des pros ! J’étais au mauvais endroit au mauvais moment.
- Alors ça change tout mon ange, j’ai ce qu’il te faut. Amène ta machine dans l’atelier, je reviens.

La fuite

Le temps qu'elle y aille, Popol est déjà là. Il lui tend une pochette.

- Il vaut mieux que tu changes carrément de bécane. Ça, ce sont des papiers tout ce qu'il y a de plus officiels. Suis-moi.

Ils vont au fond. Une série de motos de toutes tailles et de tout cubage attendent sur leur béquille.

- Comme tu es un peu menue, je te conseille la Z300, les autres sont trop lourdes pour toi. Je te la loue. Elle est plus récente que la tienne et aussi nerveuse.

- Combien ?

- Pour toi je te la fais à ... disons, 50 par jour.

- C'est cher !

- Dis donc mon ange, elle est pas vieille, la bécane. Va voir ailleurs, elle est à 90. Là, je te fais le prix d'une 125. Aller, je te la fais à 40, mais c'est parce que tu m'as foutu les boules avec ton histoire de chacals. Et puis parce que c'est toi, aussi.

Elle réfléchit rapidement. Elle était venue pour mettre une fausse plaque, et elle va repartir avec une autre moto. L'idée est excellente.

- OK. Pour cinq jours alors.

15h00

'Maintenant, me mettre à l'abri pour un moment. Mais bien sûr : Caro ! Pourvu qu'elle soit chez elle.'

Elle répond dès la première sonnerie.

- Pas de lézard, je suis chez moi. Ça me fait toujours plaisir de te voir. Tu as une drôle de voix, je trouve. Un souci ?

15h45

- Mais ! Qu'est-ce qu'il t'arrive Marie ! Tu es toute pâle !

Marie s'effondre dans un des fauteuils du living, ferme les yeux, régule sa respiration. Ça fait plus de deux heures qu'elle est à fond, dans une tension extrême. Elle a faim. Caro la regarde, inquiète, ne dit rien. Elle récupère vite.

- Je suis dans la merde, Caro.

- Ça se voit. Que se passe-t-il ?

La fuite

Elle lui raconte succinctement ses dernières heures, sans toutefois évoquer la nature des recherches du labo, la moindre fuite pouvant déclencher un processus qui condamnerait Pierre à un exil irrémédiable. Caro la regardant avec des yeux comme des soucoupes, reste muette.

- Tu veux que je t'héberge ?
- Non. J'y ai pensé, merci. Mais c'est dangereux de toute façon, et j'ai trop peu de temps pour retrouver Pierre. Tu as un truc à grignoter ? J'ai rien mangé depuis un bout de temps.
- Je te prépare un gros thé.

Grâce à sa maîtrise des exercices de yoga et des préparations aux combats de Taijutsu, elle récupère vite. Les yeux fermés, elle reprend et approfondit l'idée qui lui est venue à moto : demander de l'aide à Hautot, l'homme qui, le mois dernier, a contacté Pierre et lui a laissé entendre que ses recherches pourraient être boostées s'il prenait la direction de sa propre équipe. L'entretien avait laissé Pierre perplexe. Il l'avait décrit à Marie comme « l'homme qui sait avant les autres ».

Elle évalue les options et prend une décision. Elle se lève et rejoint Caro dans la cuisine.

- Je peux te demander un service ?
- Bien sûr.
- Peux-tu me réserver un billet de train pour Clermont pour ce soir ?
- Clermont-Ferrand ? Tu veux aller en Auvergne ? C'est là qu'est Pierre ?
- En quelque sorte, oui.
- T'es pas précise, dis donc !
- Tu peux me faire ça ?
- Bien sûr, mais pourquoi ? Tu penses le trouver en allant là-bas ?
- Je pars dans le maquis, il y a de grands espaces dans le Massif central. Faut pas que je laisse de traces.

Caro secoue la tête, sort son smartphone, en quelques touches elle arrive sur les horaires de la SNCF.

La fuite

- Il y en a un à 18h qui met 3h09, et un autre à 19 heures. Il arrive à 22h43. C'est le dernier. Je réserve ?

Marie réfléchit. Si elle prend celui de 18h00 et qu'elle est repérée à l'embarquement, ils pourront éventuellement prendre le suivant. Paris-Clermont ne se fait pas en trois heures en voiture. En plus, il faut qu'elle se repose un peu.

- OK pour 19 heures, en première s'il te plaît.
- C'est fait. Je te note ton numéro de dossier. Flûte ! Je l'ai mis à mon nom !
- T'inquiètes, ils ne demandent pas les papiers d'identité pour l'Auvergne. C'est encore dans l'espace Schengen, dit-elle en réussissant un sourire.

Elle lui tend deux billets de 50€.

- Tiens, pour le billet. Dis-moi ? Je peux te laisser mes affaires de moto ici ?
- Évidemment !
- Et ... je voudrais mettre la moto dans ton garage. Elle lui tend la carte de Popol. Téléphone à ce numéro pour qu'ils viennent la chercher lundi.

Finalement, l'échange de motos n'aura probablement pas servi à grand-chose. Mais sur le moment, c'était une bonne idée.

À ce moment, Dominique entre dans la pièce.

- Salut princesse. Quel honneur nous vaut ta visite ? Punaise! elle est superbe ta combi ! Ho ! Ça va pas bien, toi.

Marie a une intuition.

- Dis-moi, Domi ? Tu as envie de faire un tour en moto ?
- Si c'est avec toi ! Sûr !
- Non ! Perdu. Je ne te laisserais pas seule avec elle. J'aurais trop peur de te voir revenir avec des bleus partout, dit Caro, un sourire sardonique aux lèvres.
- Si ! reprend Marie, tu pourrais me conduire à la gare de Lyon pour 18h00, et ramener la moto ?

Caro regarde Marie avec attention, un air très interrogateur.

- Pourquoi ? En métro, il n'y a qu'un changement.

La fuite

- Tu sais pourquoi, Caro répond-elle brusquement.
- Eh, oh, les filles ! Qu'est-ce qui se passe là !
- Marie est dans la merde et si je comprends bien elle veut éviter les caméras de surveillances. C'est ça ?
- Qui as-tu tué ? dit Dominique mi-figue mi-raisin.
- Personne, mais ce ne doit pas être ce que pense la police maintenant.
- Et tu viens chez nous, comme une fleur, avec ta bécane qui a dû être photographiée à chaque carrefour ! Mais, tu—u déconnes complètement !
- Calme-toi Domi, elle n'est pas venue avec la sienne. C'est un prêt, mais faut la rendre lundi.
- Bon ! C'est déjà mieux. Et que se passe-t-il réellement ?
Marie lui donne rapidement son emploi du temps de l'après-midi.
- Oh, bordel ! Tu es sûre que personne ne sait que tu es là ?
Peuvent-ils remonter jusqu'à nous ?
- Je ne pense pas. J'ai fait gaffe. Et puis, la seule chose que vous saurez est que Domi m'a déposée devant la gare de Lyon à 18h00. Cela ne veut pas dire que j'ai pris un train.
- Elle regarde Caro, droit dans les yeux.
- Tiens, voilà les papiers de la moto. Elle est en règle. Y a pas de souci.
Caro regarde de nouveau Marie intensément, mais ne dit mot.
Dominique épluche la carte grise.
- Une Kawasaki Z300. Bonne petite machine. Je vous fais du thé ?
Marie a enlevé sa combinaison, elle n'a qu'un simple polo sur elle. Elle commence à avoir froid. Un pull en laine polaire lui tombe sur les épaules.
Caro arrive avec le thé et des biscuits.
- Bois pendant que c'est chaud. Repose-toi un peu. Tu peux garder le pull. C'est à Priscille, elle n'aime pas la couleur.

La fuite

Elle s'enfonce dans le fauteuil, ferme les yeux, les images de l'après-midi l'envahissent. Pierre! Mon Dieu! Elle se laisse aller jusqu'à ce qu'une main la secoue doucement.

- Il est l'heure de partir. Je peux te donner un truc plus chaud si tu veux.
- Merci. Ça ira, c'est pas si loin. As-tu un foulard à perdre ?

Dominique est en train d'enfiler une grosse veste. Il a retrouvé son casque et ses gants.

- Heureusement que c'est un petit cube, j'espère ne pas avoir perdu la main. N'oublie pas ton casque.

18h00

- Nous y voilà. À quelle heure, ton train ?
- Dans un quart d'heure, environ.
- Alors fait vite. Bisous.
- Tu ne rends pas mon casque avec la moto, hein ! Bisous Domi. Et merci.

À son avis, Caro ne dira rien. Enfin, elle espère. Il y va quand même de leur sécurité. Elle attend que Domi ait disparu et part au petit trot vers la rue de Lyon. Il y a là une pharmacie et un Monop, avec un peu de chance, elle trouvera ce qu'elle cherche. Au Monop, elle dégote une robe quelconque, assez ringarde, qui lui va à peu près, et une paire de lunettes de soleil rondes, des fonds de teint, une bouteille d'eau, un sandwich et un livre de sudoku. À la pharmacie, des cannes sont en présentoir, au fond. Elle en achète une.

Elle entre dans la taverne Karlsbräu, descend aux toilettes, enfile la robe, se barbouille de fond de teint assez lourdement afin que ça se voie. Elle assure son foulard sur la tête, prend la canne et remonte en se déhanchant légèrement. Des ados se poussent en la laissant passer. Gagné. Elle se dirige vers l'allée de Bercy, presse le pas à la limite de ce que lui permet son déguisement. Elle devrait y être en moins de 10 minutes à cette allure.

La gare de Bercy n'a aucun charme. Un bâtiment sans âme, purement fonctionnel, avec trois quais, 6 voies, pour le transport des voitures, il y a longtemps. Les Auvergnats se trouvent « relégués »

La fuite

dans une simple gare annexe, une « sous-gare ». Marie n'y voit que des inconvénients. Les bornes de billets sont le long de la verrière donnant sur la rue, les caméras de surveillance les ont dans le collimateur. Pas un pilier pour se mettre derrière et observer les environs.

18h45

Une petite vieille, mal maquillée, marchant avec une canne, un sac Monop pendu au bout de sa main gauche, mais ayant un sympathique sac à dos en cuir, entre dans le hall de la gare de Bercy presque vide. Elle se dirige d'un pas incertain vers une borne de retrait des titres de transport. Après de laborieuses manipulations, au moment où un agent de la SNCF vient à son secours, le billet tombe dans le réceptacle.

- Vous avez ce que vous désiriez, madame.

La petite vieille hoche la tête, et lâche un petit 'oui, merci' à peine audible.

- Avez-vous besoin d'aide pour accéder au train ?

Elle répond en secouant la tête d'un 'ça va aller, merci jeune homme' juste chuchotée et va vers les quais. L'homme la suit du regard.

18h49

La petite vieille se dirige vers la voie 1 : Train Intercités 5983 pour Clermont-Ferrand départ 19h00. Son billet indique voiture, 2 place 25. Pour être en phase avec son personnage en montant dans la voiture elle s'imagine dans la peau de sa boulangère : lente, maladroite, effacée. Elle fait bien attention à ne pas montrer sa souplesse en montant les marches.

La voiture est entièrement vide. Elle préfère s'installer au milieu, sur une place en vis-à-vis où elle se sent moins enfermée. Le train part, enfin. Elle sort de son sac le sandwich, la bouteille d'eau, le sudoku, puis le pose sur le siège devant elle. Il n'y a plus qu'à attendre. La porte de communication derrière elle s'ouvre, un homme jeune en survêtement gris et capuche la dépasse, il s'installe deux rangs plus loin face à elle, de l'autre côté de l'allée. Il se vautre

La fuite

dans le fauteuil et la regarde longuement, jusqu'à la gêner. Elle est tendue ; il n'a pas du tout le type d'un habitué des premières classes. Resquilleur ou menace ?

L'autre porte de communication, devant elle, laisse passer un gorille du genre à ne pas rencontrer la nuit dans une impasse, habillé d'un costume probablement très coûteux, tombant impeccablement, un mouchoir dépassant en pointe de la pochette de son veston, des chaussures parfaitement cirées, une paire de gants en cuir souple dans une main, rasé de près. Pas anormal, mais insolite. Son regard fait le tour de la voiture, il s'assied délicatement à trois places derrière le premier homme.

Marie ne sait pas quoi faire. Elle flippe. La situation lui échappe.

Elle hésite à remettre son téléphone en marche pour réserver une chambre d'hôtel à Clermont. Si elle appelle, elle risque de laisser des traces et la police pourrait la retrouver. Finalement, elle renonce. Ce n'est pas une période de vacances, il y aura certainement de la place quelque part.

20h00

Elle n'a rien fait depuis le départ du train, sinon, surveiller en coin les deux autres passagers. Elle n'arrête pas de penser à Pierre. Elle transpire. Son grimage commence à lui être désagréable, elle a envie de se laver discrètement le visage, mais elle a déjà bu toute la bouteille d'eau.

20h30

Elle n'y tient plus, se lève, range ses affaires, prend son sac et va vers la voiture-bar. Dans le couloir central, elle évite les pieds du jeune homme qui semble dormir.

Quand elle revient, elle est passée par les toilettes, s'est débarbouillée, a enlevé sa robe. Juste avant d'accéder à la porte qui ouvre sur sa voiture, un fil en acier lui enserre la gorge et commence à l'étrangler. Malgré sa fatigue, elle trouve un réflexe de combat : ne pas forcer, accompagner. Elle lâche la bouteille d'eau qu'elle vient d'acheter au bar, recule violemment contre l'agresseur, lance ses mains derrière la tête, saisit celles qui tiennent le fil, qui

La fuite

brusquement deviennent molles, s'ouvrent, le corps qu'elle plaque lui glisse dans le dos. Elle se retourne, haletante, tremblante, le gorille est déjà accroupi au-dessus du jeune en survêtement, inerte, son genou lui comprimant la gorge. Il lui fait consciencieusement les poches, lève la tête et sourit à Marie. Elle reprend son souffle, essaye de parler, mais ça ressemble plus à un croassement qu'à un merci. Il ne répond pas, finit tranquillement sa tâche en récupérant papiers, portable et trousseau de clefs.

- Il faut que vous respiriez fort par la bouche. Buvez en quantité, ça aidera à tout remettre en place.
- Merci, vous m'avez sauvé la vie ! Cet homme...
- Ne parlez pas. Il lui tend sa bouteille d'eau. Buvez un grand coup, ne vous inquiétez pas de la suite. Et allez-vous asseoir, vous en avez besoin.

Elle se traîne vers sa place, secouée, la tête pleine de questions. De l'autre côté de la porte qui vient de se refermer elle entend de drôles de bruits. Elle rejoint son siège, tremblant comme une feuille, commence à boire doucement.

Le gorille réapparaît seul.

- Vous m'avez sauvé la vie ! ... Sa voix redevient normale. Je ne sais pas comment vous remercier. Il faut prévenir le contrôleur, on ne peut pas laisser ce psychopathe en liberté.
- Ne vous inquiétez pas madame, il n'importunera plus personne.
- Qu'avez-vous fait ! ?

Le sourire en coin de l'homme, son petit rire, son haussement d'épaules lui font comprendre le bruit de tout à l'heure. Elle est horrifiée.

- Vous êtes efficace, et expéditif, vous !
- Il n'y aura pas de procès, pas de frais d'avocats, pas d'erreur judiciaire, pas de remise en liberté trop rapide. Tout bénéf pour la société.

'Dénoncer cet homme pour meurtre alors qu'il m'a sauvé la vie ? Pas génial.' Elle tremble encore de partout.

- Heureusement que vous étiez là !

La fuite

- Mettez votre foulard autour du cou, pour cacher la trace. Le contrôleur n'est pas passé. Et puis reposez-vous, nous ne sommes pas encore arrivés.

‘Nous ne sommes pas arrivés ? Nous ? Sait-il où je vais d’abord ?’

21h00

Le gorille a repris sa place à quelques rangées de la sienne et semble s’absorber dans la manipulation de son portable.

Bien qu’ils ne soient plus que deux dans la voiture, elle se sent rassurée par sa présence. Elle ne sait toujours pas quoi penser de cet homme. Ange ou démon ?

Ressasser des questions est inutile. Sans arriver à se détendre, elle somnole, revoit en flashes divers moments de la journée. Le balancement du train la berce. Par période, l’image de Pierre l’angoisse, l’empêche de se laisser aller, de faire le vide. Elle s’efforce de visualiser une forme abstraite, mouvante et colorée, et s’absorbe dedans.

22h00

Elle reprend le sudoku, mais n’arrive pas à se concentrer ; ouvre son livre, mais ne trouve plus aucun intérêt à décortiquer l’influence du mouvement ignacien sur la retranscription phonétique des glyphes aztèques en écriture latine.

C’est bien d’avoir fait Langues-O et de parler dix langues couramment, mais là ! Ça ne lui apporte vraiment rien. C’est tellement loin de ce qu’elle vit... Elle tente à nouveau de se déconnecter, mais la pensée de Pierre l’obsède totalement 22h43.

Le train arrive à Clermont-Ferrand. L’hôtel du Midi est juste en face de la gare. ‘Pourvu qu’il soit ouvert à cette heure !’

Elle descend sur le quai, ‘Pierre mon amour dit moi que ça va marcher’.

Le gorille ne semble pas la suivre. Elle se dirige vers la sortie quand il réapparaît à côté d’elle.

- Vous êtes attendue madame Théotokis, veuillez me suivre. Marie s’arrête net, le dévisage.

La fuite

- Vous savez mon nom !
- Une personne qui désire vous rencontrer vous attend.
- Mais qui ? Pourquoi ?

Elle est complètement déstabilisée. Que faire ? Bon sang, que faire ? ‘C’est quand même lui qui m’a sauvé la vie ! Comment peut-il connaître mon nom !’

- Ne vous inquiétez pas, vous avez pu constater que nous sommes de votre côté. Je vous ai débarrassé de ce malotru qui désirait votre peau. Non ?

‘Une bouée de sauvetage que mon ange gardien m’envoie ?’

Elle soupire.

- Comment m’avez-vous trouvée ?
- Comme eux. Changer de moto, c’est bien, mais vous avez gardé la même combinaison et le même sac à dos jusque chez vos amis. Suivez-moi s’il vous plaît.

La fuite

TRANSFERT

DIMANCHE SOIR

Le gorille la conduit vers une grosse berline stationnée juste devant la sortie. Il ouvre la porte arrière. Marie a un instant d'hésitation. Une voix grave et bien placée vient d'un siège, à l'arrière.

- Qu'attendez-vous, madame Théotokis, que la police vous retrouve ?

'Il y a des personnes qui sont déjà au courant pour les meurtres !' À cette heure, le point Relay est fermé. De toute façon, elle n'aurait pas pensé à regarder la une des journaux. Elle s'installe, coince son sac sur ses genoux, inquiète, sur ses gardes, prête à vendre chèrement sa peau. Le gorille ferme la porte. L'homme présent sur l'autre fauteuil est relativement grand, élancé, un visage plutôt avenant reflétant l'habitude de commander, habillé avec soin, complet clair, écharpe gris perle aucun signe de richesse ostentatoire. Il a une petite quarantaine dynamique.

- Heureusement que Bob vous a trouvé. Il y a du monde qui semble avoir voulu vous faire disparaître aujourd'hui.

Marie reste sur la défensive. Sous son abord sympathique, elle ne sait rien de lui. Il ne s'est pas présenté.

- Appelez-moi : Paul... Vous êtes tendue n'est-ce pas ? N'ayez crainte, je vous conduis là où vous désiriez aller.

Elle hoche la tête, essaye de faire le point.

'D'abord qu'en soit-il ? S'il savait vraiment où elle voulait aller! Pierre ! Mon Pierrot.'

- Nos services de renseignements sont efficaces, voyez-vous. Décrispez-vous... nous sommes là pour vous aider, madame. Ce n'est pas un enlèvement, dit-il en souriant. Nous vous mettons seulement à l'abri. Bob m'a raconté vos déboires de ces dernières heures, il a été obligé de traiter des gêneurs. Les personnes qui vous recherchent vont se tenir tranquilles quelque temps. En tout

Transfert

cas bravo pour leur tueur chez votre ami Roland. Il ne viendra plus ennuyer qui que ce soit.

Elle frémit ‘Comment peut-il savoir autant de choses ?’

- Je ne comprends pas.
- Yousef était un de leurs bons éléments, vous lui avez enfoncé la cage thoracique. Mes hommes ont terminé le boulot que vous avez admirablement commencé. Il paraît qu’il ne s’en est pas remis.

Marie, estomaquée, ne dit rien.

La voiture se déplace sans le moindre bruit, l’intérieur est sobre, confortable, luxueux. Elle regarde devant, sur la droite du chauffeur un écran vertical occupe la console centrale. Tout sent la technique de pointe et l’opulence.

- Où me conduisez-vous ?
- Si mon analyse est exacte, vous désiriez rencontrer quelqu’un, n’est-ce pas. En attendant, on va vous héberger dans notre centre de recherche. Il est équipé pour accueillir des ingénieurs venant du monde entier. Vous y serez plus à l’aise que dans un hôtel. Et plus à l’abri, bien sûr.

Elle ne sait que répondre. Elle avait bien prévu d’aller voir Hautot, mais comme ça, sur une intuition. Elle n’en a parlé à personne ! Comment peut-il le savoir ?

- Votre service de renseignement lit aussi dans les pensées ?
- Non. Ça, c’est réservé à nos profileurs. Demain, vous aurez plus d’explications sur la raison pour laquelle nous vous avons fait suivre.

La voiture se déplace dans un silence total, elle prend une sortie de la voie rapide, traverse une zone industrielle, un grand parking et arrive à un poste de contrôle à deux barrières manifestement solides : un sas. Sur le côté, un grand panneau affiche fièrement le logo de Hautot, avec dessous ‘Centre de recherches’. La première s’ouvre. Une fois la voiture à l’arrêt, la barrière extérieure se ferme. Un gardien regarde le chauffeur, un homme en retrait, armé, reste sur le côté. Sur un signe du premier, il ouvre l’autre barrière. Ils finissent par stationner devant un ensemble de bâtiments ressemblant à des

Transfert

bureaux. Paul la conduit vers l'accueil, il se dirige vers le comptoir, la standardiste lui fait un grand sourire.

- Bonsoir monsieur, tout est prêt pour recevoir madame Théotokis, voici le badge de sa suite. La conciergerie y a porté les affaires que vous avez demandées.

‘En plus, j’étais attendue !’

Un vigile se présente :

- Madame a la suite 201. Indique la standardiste.

Il prend le badge sur le comptoir.

- Je vous montre le chemin.

Elle est complètement perdue. Elle a du mal à assimiler ce qui lui arrive. Le vigile lui indique l’ascenseur de la main, elle le suit, Paul également.

Ils descendent deux étages. Comme dans un hôtel le numéro des chambres est indiqué. La porte de la suite se trouve au bout d’un couloir. Le vigile passe le badge dans le lecteur placé sur la porte, l’ouvre et le tend à Marie.

Son hôte entre d’un pas, observe l’intérieur.

- Vous trouverez ce dont vous avez besoin pour la nuit. J’ai fait venir un dîner léger, vous avez certainement faim. Demain matin, quand vous serez réveillée, appelez le standard pour vous faire apporter un petit-déjeuner. Nous nous reverrons à neuf heures, soyez prête suffisamment avant, les couloirs sont longs ici. Dit-il avec un sourire. Bonne nuit madame.

Marie finit par entrer, se méfiant des hommes trop affables elle reste sur ses gardes. Le vigile est dans le couloir. L’homme sort et ferme la porte derrière lui.

‘Ouf !’

Elle la verrouille et regarde enfin la pièce où elle se trouve. Un grand living avec un canapé, deux fauteuils, une table basse, au milieu, une table carrée avec 4 chaises où est posé un plateau sur lequel il y a de quoi manger. Dans un coin, un bureau avec un fauteuil de ministre. Sur la droite à travers la porte qui accède à la chambre elle aperçoit un grand lit. Elle se dirige par-là, pose enfin

Transfert

son sac à dos sur une console. Sur sa droite, la salle de bain. Sur le lit, bien à plat, un pyjama bleu-marine, une trousse de toilette, un peu plus loin, tout ce qu'il faut pour qu'une femme soit habillée avec élégance. Elle tâte les tissus, regarde les marques, rien de tout ça ne vient du prêt-à-porter du coin. Elle ne doute pas un seul instant que ça ne puisse pas lui aller. Un service de renseignement efficace dit-il. Bigre !

Elle décide de prendre une douche avant de manger, elle se sent sale, fourbue.

Le pyjama lui va parfaitement, en plus c'est un pyjacourt, comme elle aime. Le peignoir accroché dans la salle de bain est dans un coton de qualité, très confortable. Il y a même des mules. Une suite d'hôtel cinq étoiles quoi.

Le plateau-repas comporte une salade composée, un yaourt, une orange une biscotte et de l'eau. Le type de repas qu'elle prend facilement le soir.

'Décidément !! Ils connaissent tout sur moi ces gens-là !'

Elle met la télé, et cherche une chaîne d'information en continu. Sur ITV, ils ne parlent de rien. Sur les autres chaînes non plus, pas de mort, pas de fuite. Les informations sortiront certainement demain. Elle finit par se coucher, met le réveil à huit heures, elle n'arrive pas à s'endormir. Le cerveau en ébullition, elle se remémore tous les évènements du jour.

'Mon Dieu ! Pierre, où es-tu Pierre ? Et les autres qui sont en train de démonter la machine, où vont-ils la transporter ? Dans un pays étranger, c'est sûr. En Arabie Saoudite certainement. C'est là d'où vient le principal actionnaire.

Et tous ces morts ! Et tous ces amis qui vont certainement chercher à la contacter ! Elle se tourne, se retourne dans son lit, et de guerre lasse finit par sombrer dans le sommeil. Elle rêve de poursuites, d'animaux fantasmagoriques qui essaient de la manger.

SIX

Lundi matin : dans un bureau de la direction générale

Transfert

- Bon ! La fille est à l'abri. Tu as vu son dossier ?
- Oui. Tu me l'as donné avec celui de son mari. Je me souviens que tu m'avais parlé de lui. Et des quelques questions rudement bien observées qu'il a posées sur la vitesse à laquelle nous avons évolué. Tu penses qu'il aurait pu avoir un doute sur nos origines ?
- Nous avons des visées sur lui. Sa capacité de synthèse absolument phénoménale nous intéresse beaucoup pour notre projet. Son profil est parfait : il a fait Normal-Sup, puis une thèse en physique nucléaire sur 'L'influence du futur sur le présent au travers de la physique quantique : la double causalité', tout en suivant une formation en astrophysique. Actuellement, il travaille au CNRS dans le cadre d'une UMR¹ avec le CEA. Tu te souviens, nous soupçonnons qu'il travaillait sur une machine identique à la nôtre,
- oui. Et c'est pour ça que tu as voulu le rencontrer. OK.
- Quand nous avons pris contact avec lui, il s'était déjà fait piéger par un financier venant en Arabie Saoudite. C'est cet État qui a payé la réalisation de sa bécane. Quand nous avons découvert son travail, il venait de terminer ses tests. Trop tard pour intervenir.
- Mais elle ? Alors ?
- C'est là que ça se corse, François. C'est là que ça se corse. Il n'est pas impossible qu'il ait apporté des améliorations considérables, celles sur lesquelles nous échouons actuellement.
- Ah !...
- Oui. Et il l'a même essayé. Si j'ai bien compris, il est coincé quelque part et sa compagne ne désire qu'une chose : le retrouver. Tiens ! Ça, c'est son dossier. Regarde les photos qui sont dedans.
Il lui tend une chemise sur la couverture de laquelle est écrit 'Marie Théotokis'.
- OK. Tiens-moi rapidement au courant.

Huit heures trente : Marie est fin prête. Elle a pris un petit-déjeuner comme elle l'aime. Décidément, ici, c'est la classe. Un vigile vient la chercher, la conduit par un méandre de couloirs vers

¹ Unité Mixte de Recherche entre le CNRS et le CEA

Transfert

un étage de bureaux. Ils arrivent à celui où se trouve la direction. Le vigile frappe à une porte à côté de laquelle une plaque indique 'Direction des Études Spéciales' et la fait entrer. Le bureau est sobre, murs blanc cassé avec quelques tableaux très légers, estampes japonaises, sanguines, fusains, une table de réunion occupe le centre, un bureau moderne avec un fauteuil semblant particulièrement confortable, deux chaises devant. L'homme qui l'a fait venir ici se lève et va vers elle.

- Bonjour madame Théotokis, avez-vous apprécié cette nuit dans notre hôtel ?
- Bonjour monsieur. Oui. Je vous remercie, j'ai été particulièrement bien reçue.

Il lui indique une chaise près de la table. Lui-même s'installe de l'autre côté. Il y a un dossier rouge devant lui.

- C'est moi qui ai contacté votre mari il y a quelque temps. Disons que je suis un des collaborateurs proches de Hautot. Appelez-moi Paul, c'est comme ça que je suis connu ici. Tout le monde a pris l'habitude de m'appeler monsieur Paul. L'entreprise Hautot est une grande famille, n'est-ce pas ? Je vous en prie, asseyez-vous.

Marie tire une chaise de devant la table et s'y assied précautionneusement, ne sachant pas trop quelle attitude prendre.

- D'abord, je ne sais pas comment vous avez su que je voulais vous voir. Il y a quelque chose qui m'échappe là !

Paul se place de l'autre côté de la table.

- Nous sommes très intéressés par votre mari depuis un certain temps. Je l'ai déjà rencontré, et j'ai eu une longue discussion avec lui.
- Effectivement, il m'en a parlé.
- Disons que... Nous surveillions ses déplacements, ainsi que les allées-venues de son labo. Un homme de son niveau est rare, très rare, en fait exceptionnel. Son travail mérite que l'on y regarde de près. Et que l'on observe qui tourne autour. Vu ce qu'il s'est passé hier, nous avons compris qu'il y avait un problème. L'homme que vous avez rencontré au bas de l'escalier de vos amis

Transfert

est un de nos observateurs, il nous a alertés, ainsi que ceux qui surveillaient son labo. Je ne pense pas que nous nous soyons trompés, n'est-ce pas ?

- Je ne comprends pas tout, mais, bon.
- Alors, qu'est-ce qui a fait que vous désiriez venir nous voir ?
- Je ne comprends toujours pas comment vous pouviez savoir.
- Venez-en aux faits, madame, insiste-t-il.

Marie se sent un peu acculée, elle se lance dans ce qu'elle avait envisagé de dire.

- Lors de votre rencontre avec Pierre, il a noté que votre entreprise avait toujours réussi dans ses investissements et dans ses objectifs depuis de longues années.

Il la regarde de façon neutre.

- Oui.
- Il s'est amusé à calculer la probabilité que cela puisse avoir lieu normalement, il l'a trouvée très faible, voire infinitésimale. Il m'a dit que vous n'anticipiez pas les événements, vous les connaissiez.

Paul continue de regarder Marie, il hoche la tête.

- Avec une théorie que je n'ai pas saisie, il m'a dit que la seule façon par laquelle vous avez pu croître ainsi était d'avoir eu les données de notre monde actuel avant que les événements ne se produisent.

Il regarde Marie de façon amusée, un sourire en coin.

- Vous parlez de science-fiction là, madame.

Elle se sent déstabilisée.

- Eh bien justement, non. Mon mari a inventé une machine permettant de se déplacer dans le temps et il est coincé dans le passé.

Elle s'attend à ce que Paul réagisse vivement, mais il fait une moue et hoche la tête, comme s'il n'était pas du tout convaincu.

- Et vous pensez que je vais vous croire ?

Elle a espéré un court instant qu'il la croyait, mais là, il lui coupe le peu de confiance qu'elle a réussi à accumuler.

Transfert

- Votre entreprise est mon unique espoir, monsieur. C'est pour ça que je suis devant vous... Elle tremble à l'idée qu'elle ait pu se tromper. J'ai ici toutes les preuves de ce que j'avance, dit-elle en montrant son sac à dos. Il travaillait sur une machine à se déplacer dans l'espace qu'il a mise au point et il s'est aperçu qu'en la modifiant d'une certaine façon on pouvait se promener aussi dans le temps.

- Se promener dans l'espace, se promener dans le temps, comment puis-je y croire ? Et à quelle époque se trouverait-il coincé, votre mari ?

Elle soupire,

- Au dix-huitième siècle.

- Et où ça ?

- À Sainte-Eulalie-de-Cernon près du Larzac.

Paul ne bouge pas d'un cil, reste silencieux.

- En quelle année dites-vous ?

- En 1714.

Ses yeux se figent un court instant, un sourcil se lève un peu. Il ouvre le dossier devant lui, feuillette quelques pages et le referme. Il regarde Marie de façon très interrogative, se passe une main sur son menton.

- Donc si je résume, votre mari a inventé une machine à voyager dans le temps, il est allé en 1714 à Sainte-Eulalie-de-Cernon et vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi il ne peut pas revenir.

Marie lui explique succinctement ce qui lui est arrivé. En se demandant pourquoi il reprend son interrogatoire à zéro alors qu'hier il semblait tout savoir sur elle.

- Et depuis combien de temps est-il parti maintenant ?

- Il y a trois jours. Il était prévu de le faire revenir jeudi.

- Et quelles seraient les preuves de ce que vous avancez ?

Moralement, Marie n'en peut plus, elle décide alors de se jeter à l'eau. Elle ouvre son sac à dos, sort le paquet qu'elle a récupéré dans la statue de Pierre. Il contient deux disques durs, une clef USB et une petite boîte ; elle soupire, une larme au coin de l'œil

Transfert

- Si vous arrivez à lire ce qu'il y a dans ces disques, vous aurez tout ce dont vous avez besoin comme preuve, dit-elle dans un souffle. Pouvez-vous faire quelque chose ?

Paul hausse de nouveau, imperceptiblement, les deux sourcils, se lève doucement, reprend son dossier va à son bureau décroche le téléphone compose un numéro.

- Vous pouvez venir tout de suite ?

Le silence s'installe dans la pièce, de nouveau il ouvre la chemise, de nouveau il compulse différents feuillets, souligne une phrase sur une page et la referme. Quelqu'un frappe à la porte et entre.

- Monsieur Clowez, je vous présente madame Théotokis qui a des disques que j'aimerais que vous analysiez. Madame Théotokis je vois que vous avez mis une clef USB, et quelque chose à côté. Ces disques seraient encryptés ?
- Oui. L'algorithme est dans la clef. Dans la boîte, il y a un dongle permettant de déverrouiller le logiciel de cryptage. Mon mari m'avait demandé d'expédier ces quatre objets-là à quatre personnes différentes sur la planète en cas de problème. J'ai préféré venir vous voir avec l'ensemble. Je sais que cela représente un risque énorme pour lui, comme pour moi, mais je l'accepte.
- Monsieur Clowez, si ce que dit madame est vrai, ce qu'il y a dans ces disques est au-dessus du top-secret. Alors vous me trouvez des hommes dans lesquels vous avez une confiance totale et qui ne risquent pas de dire quoi que ce soit sur ce qu'ils vont découvrir. La première chose à faire est de savoir lire ces disques. Une fois la lecture possible, vous les passerez au service informatique pour qu'ils voient ce qu'ils contiennent.

Clowez regarde Marie avec étonnement, puis Paul.

- Je vais voir ça avec un spécialiste du cryptage.

'Une société comme celle-ci doit avoir besoin d'avoir de spécialistes du cryptage, c'est vrai ! Espionnage industriel ou protection de ses propres données ?' pense-t-elle.

Transfert

Dans le bureau de la direction générale : Hautot discute avec Paul.

- Alors ? Qu'en penses-tu ?
- Tu veux que je te fasse un dessin ? Le dossier ne t'a pas suffi ?
- Et tu crois vraiment que ce serait l'origine de la nôtre ?
- Tout dépend de tant et tant de paramètres ... Mais ... J'ai quand même de très fortes présomptions.
- Ce serait l'origine de tout ?
- Nous n'avons pas encore suffisamment d'informations. Son mari est allé dans le passé, dit-elle, mais quel passé ? Celui qui a généré le présent dans lequel nous vivons, ou celui d'un univers parallèle ?

Un silence s'installe entre les deux hommes. François Hautot regarde Paul avec des yeux pleins de points d'interrogation.

- Heu ... Tu dépasses un peu mes connaissances là, vois-tu !
Paul sourit.
- Il reste quelques vérifications à effectuer, j'aurais une partie importante de la réponse seulement vendredi. D'ici là, il faut en prendre grand soin, au cas où.

Dans un bureau qui ressemble plus à un laboratoire d'informatique qu'à autre chose, Clowez explique ce qu'il y a à faire.

- Savez-vous si les disques sont en stripping demande l'informaticien.
- Je ne comprends pas, répond Marie, les yeux écarquillés.
- C'est une technique qui permet d'avoir deux disques qui travaillent en parallèle avec chacun la moitié des données c'est-à-dire que si vous avez, par exemple, pour faire simple, un mot de 16 bits il y a 8 bits sur un disque et 8 sur l'autre, si vous séparez les deux disques ils deviennent inutilisables. On va commencer par essayer de les lire individuellement. Il y a toujours un disque de démarrage dans ce cas. Vous voyez, il y a marqué 1 sur celui-ci.

Transfert

Il les connecte chacun sur un ordinateur différent. Mais ils ne sont pas reconnus par les machines : ‘disque non formaté’ indiquent-elles.

- Bien. Ces disques ne sont pas standards.

Il lance un programme.

- C’est un logiciel de lecture bit à bit, il peut accéder n’importe où sur n’importe quel disque sans s’occuper du système d’exploitation.

Après un certain nombre de manipulations, il retrouve la structure du disque,

- Ils sont bizarrement formatés, il n’y a rien dans le MBR². La table de partition est vide.

Il fait défiler le disque à l’écran.

- Et le système de fichiers n’est pas à sa place habituelle non plus, mais il existe.

Même chose sur le second disque. Aucun bios ne peut les démarrer, à moins que ...

- Pouvez- vous me passer la clef USB s’il vous plaît.

Il la lit sur une troisième machine.

- OK. C’est une clef bootable. On va essayer encore autre chose.

Il redémarre un PC, modifie les paramètres du BIOS, l’arrête de nouveau et reconnecte les deux disques sur celui- ci.

Il boote depuis la clef.

Un programme s’affiche, et indique ‘dongle absent’.

Il arrête de nouveau la machine, sort le dongle de sa boîte, le branche dans un port USB.

- On avance un peu quand même.

Cela fait déjà plus d’une heure qu’il essaye les différentes solutions.

Au démarrage suivant, l’écran affiche ‘disques présents : cliquez ici pour démarrer’.

Il regarde Marie.

² Master Boot Record : 1^{er} secteur lu sur un disque dur d’un PC pour en avoir sa structure.

Transfert

- Pas mal comme protection, pas mal. Tiens, au fait ! J'ai laissé les deux disques en stripping. Je ne vais pas prendre de risque, je vais en faire des copies. Ce sont des disques flash, il devrait y en avoir pour à peine plus d'une heure.

Après un certain nombre de manipulations, la copie commence sur des disques externes.

- Nous avons le temps de prendre un café, je vous l'offre ?
Paul entre tout juste dans la pièce pour avoir des infos.
- Je préférerais que madame Théotokis n'aille pas aux distributeurs. Allez les chercher. Nous le prendrons ici.
Étonné, l'informaticien sort.
- Alors, où en êtes-vous ?
- Il est en train de cloner les disques pour les sauvegarder. Apparemment, il est possible de les utiliser avec ce que j'ai amené.
- C'est une bonne idée, la copie. Il vous a dit combien de temps cela prendrait ?
- Une heure environ.

L'informaticien revient avec un plateau sur lequel sont posés trois tasses de café et des chocolats.

Après avoir distribué les boissons, il se tourne vers l'homme et demande :

- Est-il possible de savoir ce que nous allons trouver sur ces disques ?
- Non. Votre travail s'arrête à la capacité de les lire.
- Waouh. Du 'top-secret' ... bigre.
- Eh oui! monsieur Coutin, tout ne doit pas être su. En avez-vous encore pour longtemps ?

L'informaticien se tourne vers un écran, regarde :

- Environ trois quarts d'heure.
- Nous reviendrons à ce moment- là. Venez avec moi, madame Théotokis.

Ils s'installent de nouveau dans le bureau de Paul.

Transfert

- Nous allons attendre le résultat de la copie ici. Il ne faut pas que vous vous montriez trop. Il y a déjà des questions qui courent sur internet après la disparition de toute une équipe du CNRS. Si vous désirez sortir, il faudra changer de visage. Vous couper les cheveux, les teindre, mettre des lentilles de contact colorées, marcher avec des hauts talons. Que sais-je ? Désirez-vous sortir ?
- Non. En fait, ça dépend du temps que vous mettrez à m'envoyer dans le passé.
- Bien sûr, vous voulez retrouver votre mari. Et après ?
- Une étape à la fois monsieur, combien de temps ?
- Ça dépend de la vitesse à laquelle nous allons décrypter les disques. Il y a quand même quelque chose qui me chiffonne, le CNRS, comme le CEA, comme le ministère de l'Intérieur, n'ont absolument pas réagi à la disparition de l'équipe de votre mari. Si on fait le bilan il y a :

Paul compte sur ses doigts.

> Un homme qui a été poignardé dans la rue pour lui voler son iPhone. Il est mort.

> Un autre est renversé sur le quai du métro et il passe dessous.

> Un troisième qui a eu soudainement une crise cardiaque, semble-t-il.

> Un quatrième renversé par un chauffard, il a succombé à ses blessures.

> Trois autres assassinés en plein jour, dans un appartement que l'on retrouve complètement chamboulé comme pour maquiller un vol. L'appartement est bourré de preuves de votre passage. Nous en sommes quand même à huit morts !

> Votre mari disparaît sans laisser de trace.

> Et vous disparaîsez dans la nature.

> La dernière personne qui vous a rencontré est votre amie Caroline qui essaye désespérément de vous contacter sur votre téléphone portable. Je tiens à signaler que votre messagerie vocale est saturée, je ne vous parle pas de l'état de celle de vos courriels ni de celui de votre appartement d'ailleurs.

Transfert

- Tout cela en peu de temps. Et personne ne réagit. J'ai mes entrées au ministère de l'Intérieur, ils ne sont au courant de rien ou bien me répondent que c'est le hasard. Quant au CNRS et au CEA, ils disent qu'il y a une enquête en cours et qu'ils ne veulent pas interférer avec, réponse particulièrement classique de leur part. Nous sommes remontés jusqu'aux financiers, ils viennent bien d'Arabie Saoudite. La totalité des investissements dans cette recherche vient de là. J'ai fait surveiller le bâtiment où se trouve la machine, je devrais dire se trouvait, ils n'ont mis que vingt-quatre heures pour tout déménager. Ce matin, le bâtiment était complètement vide. Vous avez eu de la chance d'y être allé alors qu'ils étaient tous dans la cantine. L'organisation était parfaite, certainement préparée de longue date. Et il y avait beaucoup de monde qui surveillait les environs. C'est pour ça qu'ils vous attendaient près de votre immeuble. Maintenant, tout le matériel se trouve dans des conteneurs en partance pour l'Arabie Saoudite.

Elle est absolument sidérée que cet homme ait une telle connaissance de ce qui s'est passé.

- Comment savez-vous tout ça ?
- Je vous l'ai dit. Nous avons notre service de renseignement. Nous nous intéressons à votre mari et à ses amis depuis un certain temps. Souvenez-vous de l'homme que vous avez croisé dans l'entrée de l'immeuble de Roland.
- Pourquoi ?
- Je vous l'ai dit tout à l'heure. Nous soupçonnions sur quoi travaillaient votre mari et son équipe, alors nous avons mis son labo sous surveillance 24 heures sur 24. Espionnage industriel si vous voulez. Nous désirions mettre ses compétences à notre service. Vous connaissez bien la valeur de votre homme ! Non ?

Cette réflexion fait sourire Marie.

- Nous vous connaissions grâce au dossier que nous avons établi sur lui. Notre équipe a été avertie de votre départ précipité. Et quand ils vous ont vu arriver en catimini et repartir en courant poursuivi par les hommes d'Aziz, nous avons compris qu'il y avait un loup.

Transfert

‘Décidément, il avait mis des hommes partout’, pense-t-elle.

- D’autre part, votre appartement a été visité de fond en comble, manifestement vos agresseurs cherchaient quelque chose.
- ~~Ha~~! Oui ! Roland en a dit un mot juste avant de mourir, un dossier de presse, je crois avoir compris. Mais alors ? Ce serait à cause de ça, ce carnage ?
- Le dossier devait mettre des personnes en cause nominativement.
- Et comment pouvez-vous savoir pour mes messageries ?
- Notre système de renseignements est au moins aussi performant que celui du gouvernement, mais je viens d’en apercevoir ses limites. J’ai l’impression qu’il s’agit d’un problème d’État à État, et que Pierre, ou son équipe avaient réuni des données là-dessus. D’où le carnage. Le dossier devait être très dangereux pour certains.
- C’est-à-dire ?
- Des personnes, au sein du CEA où du CNRS connaissaient obligatoirement le travail de votre mari, et de son équipe. Ça a dû être négocié contre quelque chose avec l’Arabie Saoudite. À mon avis, la somme reçue doit être colossale. Je pense à une sorte de financement occulte de je ne sais trop quoi. J’ai mis mes limiers à Bercy sur les rentrées d’argent provenant des pays du Moyen-Orient. Actuellement, il faut savoir que le gouvernement fait feu de tout bois pour combler sa dette, quitte à vendre femme et enfants. Ils n’ont aucun scrupule, du moment que l’argent rentre.

Un silence s’installe entre eux. Ce que lui a dit cet homme est cohérent. Mais comment se fait-il qu’il lui ait avoué avoir un système de renseignement aussi puissant ? Et pour quoi faire ? L’entreprise Hautot est mondialement connue, certes, mais a-t-elle vraiment besoin d’un tel service. En plus, il a des indicis à tous les coins de rue ! Au ministère de l’Intérieur, au ministère des Finances... Ça doit coûter une fortune un truc comme ça ! Espionnage ? Contre-espionnage ?

- Ne vous inquiétez pas, nous allons faire ce qu’il faut pour vous aider. Bon, allons voir où en est notre informaticien.

Transfert

- Pourquoi faites-vous ça ?
- Je vous montrerais quelque chose tout à l'heure. Vous comprendrez.

Le cœur de Marie bondit. 'Donc ils auraient bien un traducteur ! Pierre ne se serait pas trompé ! Oh, mon Pierrot, que fais-tu actuellement ?'

Dans le laboratoire, Coutin est devant l'ordinateur où vient de se terminer la copie.

- Alors ?
- Je vais essayer de démarrer avec les disques copiés, s'il y a une sécurité qui efface tout on ne risque plus rien.

Après quelques changements de branchement, l'ordinateur redémarre, l'écran indique de nouveau 'disques présents cliquez ici pour démarrer'.

Une légère hésitation est perceptible chez tout le monde. La souris passe sur le bouton, clic. L'écran s'éteint un court instant et une phrase en écriture cunéiforme apparaît. Marie éclate d'un rire nerveux.

- Ça, c'est bien de lui, ça !
- Là ! Je ne peux plus vous aider, dit Coutin.
- À vous de jouer madame Théotokis dit Paul, le visage sérieux, les sourcils froncés.

Coutin se tourne vers Marie,

- Parce que vous comprenez ce qui est écrit ?
- Oui. C'est mon métier.

Elle continue de regarder la phrase en souriant vaguement.

- Tapez le mot : prêtre.

Il saisit le mot, le valide, le système démarre.

- Dites-moi il faut être rudement calé pour pouvoir lire ça.
- C'est un proverbe que l'on a trouvé sur une plaquette d'argile venant du site de Nippur.
- Et qu'est-ce que cela veut dire ?

Transfert

- Ça, je le garde pour moi. Je pense même qu'il a dû prévoir plusieurs possibilités dans le choix des questions. Il y en a d'autres.

Coutin est un peu déçu, il aurait bien aimé connaître la totalité du rébus. Devant eux, l'écran affiche un bureau avec peu d'icônes. Il clique sur certaines d'entre elles.

- C'est sous Linux. Que fait-on maintenant monsieur ?
- Vous arrêtez la machine, vous me fixez convenablement les disques et on déplace tout ça au service informatique.

Tout en rangeant les câbles dans l'ordinateur, Coutin sourit :

- Même si je n'ai pas le fin fond de cette histoire j'ai rencontré quelqu'un encore plus parano que moi. Je crois que si vous n'aviez pas été là, madame, il aurait fallu vachement de temps pour trouver. En plus si vous dispersez les objets il faudrait faire appel à Indiana Jones pour les rassembler, et faire fonctionner le tout.
- Merci monsieur Coutin. Vous pouvez prendre l'ordinateur ? Madame Théotokis, vous prenez les disques originaux, nous allons au service informatique.

Ils ne font que changer d'étage. Ils entrent après avoir passé différents services de sécurité, rapprochés les uns des autres. Clowez les voit arriver avec un grand sourire.

- Alors ? Ça y est ?
- Oui. Avez-vous une pièce où nous pouvons nous mettre ?
- C'est prêt. Venez avec moi.

Ils s'installent dans un bureau équipé de tables de travail tout autour, Coutin dépose l'ordinateur sur l'une d'elles.

- Monsieur Clowez, accompagnez monsieur Coutin. Nous continuerons après le déjeuner.

Clowez les accompagne. Ils ne vont pas vers le restaurant d'entreprise, mais vers le bureau de Hautot. Celui-ci les accueille avec un 'Alors ?' empressé.

Paul fait les présentations.

Transfert

Marie se sent un peu impressionnée d'être devant cet homme qui côtoie les plus grands de ce monde.

- Nous avons accès aux données, nous les analyserons après le déjeuner.
- Mangeons vite alors.

Il ouvre une porte de communication et les invite à entrer. Dans la pièce, il y a une table sur laquelle sont disposés quatre couverts. Sur une desserte, des plats sont maintenus au chaud. Sur une autre des entrées desserts et du vin.

Pendant le repas, bien que le sujet brûle les lèvres des trois hommes, il n'est pas abordé. Ils parlent de choses et d'autres, notamment comment une équipe du CNRS peut disparaître sans que cela n'émeuve les médias. Une fois le repas terminé, ils retournent vers le service informatique.

Clowez met en route le PC, la question en écriture cunéiforme apparaît, Marie dit : 'Chantre', et la machine démarre normalement.

- Comment allons-nous faire quand vous ne serez pas à côté ? Demande Clowez.
- Il vous faudra trouver quelqu'un d'autre, dit-elle avec un léger sourire. Mais je pense que dès que vous aurez récupéré les fichiers sur une autre machine vous n'aurez plus à vous poser cette question.

Clowez commence à regarder l'arborescence des disques.

- Il y a un dossier 'Traducteur' un dossier 'Temps' un dossier 'Accessoires'. J'ai demandé à Morin de m'ouvrir une nouvelle V.M.³ Il se tourne vers Marie : 'une machine virtuelle'. Nous allons tout transférer dedans.

Il connecte le PC sur le réseau et commence la copie.

- Comment comptez-vous vous y prendre ? Demande Paul.
- Je vais commencer par regarder sous quel format ils sont enregistrés. Pour tout ce qui est CAO et mécanique, nous verrons

³ Machine virtuelle. Système d'exploitation d'un ordinateur fonctionnant à l'intérieur d'un autre O.S.

Transfert

bien, mais pour tout ce qui est logiciel nous avons suffisamment d'outils pour effectuer une nouvelle compilation.

Il fouille un peu dans les répertoires.

- Pour les plans mécaniques ... ça, nous savons gérer... Les logiciels sont écrits en C++. Waouh ! Il y a même un répertoire avec du VHDL⁴, il doit y avoir des CPLD⁵ quelque part. Ça aussi, ça ne devrait pas poser de problème... Ici, il y a des fichiers GERBER⁶. Ça sent le circuit imprimé ça. Je viens de trouver une base de données dans le répertoire mécanique. Son arborescence est assez évoluée, je pense qu'il s'agit de la nomenclature... Oui ; c'est même bien bâti. Ce n'est pas de la bidouille.

Le transfert continue. Clowez fait venir deux de ses collaborateurs.

- Je vous présente Mathieu, pour l'informatique et Michel pour la mécanique. J'ai fait ouvrir une nouvelle V.M. qui s'appelle Trans2. Nous ne sommes que trois à y avoir accès. Je voudrais que vous compariez les fichiers qui sont dedans avec ceux que nous avons actuellement dans Trans1. Vous amenez ici vos postes de travail, rien ne doit sortir de cette pièce. Nous sommes sur un niveau de sécurité maximum. Alors je compte sur vous.

Les deux hommes se sont installés avec leurs machines et leurs écrans. Ils commencent à éplucher chacun leur partie.

- Il y a un dossier balise, un dossier 'Translateur', un dossier 'Temps' et un autre 'Divers'. Par lequel commence-t-on ?
- Prenez le dossier translateur.

Un silence religieux envahit la pièce. Paul est resté. Marie a sorti son livre, et s'est plongée dedans. Le temps passe.

- Vous pouvez venir voir ? Michel fait signe. Je viens de réussir à reconstituer ce que vous avez chargé. Regardez :

⁴ VHDL : *langage de description de matériel* destiné à représenter le comportement ainsi que l'architecture d'un système *électronique numérique*. Il peut décrire des composants virtuels dans un CPLD

⁵ Complex Programmable Logique Device : Type de circuit complexe programmable ; peut remplacer des milliers de composants.

⁶ Format des fichiers pour la conception des circuits imprimés.

Transfert

L'objet visible sur l'écran est parfaitement reconnaissable. Il s'agit bien du translateur.

Il le fait tourner, disparaître certaine partie afin de voir l'intérieur, zoom sur d'autres et finit sur un empilage de pièces très particulier.

- Ça, ce sont les disques anti-gravités, avec le mercure ici. C'est une copie presque conforme de ce qui est sur notre serveur, à part les dates des plans tout est similaire. On voit le double rotor à rotation inversée, ici, le réseau supraconducteur ici, l'oscillateur central là, et le tore périphérique, c'est la même chose.

Marie lève le nez de son livre, heureuse de ce qu'elle entend. Elle reconnaît le translateur sur l'écran. Mais ...

- Il manque quelque chose, dit-elle.
Les deux hommes se retournent vers elle étonnés.
- Vous connaissez la machine ! demande Michel.
- Oui, c'est le translateur, mais il manque des choses. Là, ce n'est que la partie spatiale, il manque une autre partie importante.
Paul sourit de l'air interrogateur de Michel.
- Disons que madame Théotokis nous a apporté une version évoluée de la nôtre, et qu'elle met les plans à notre disposition.

Michel acquiesce ; de l'espionnage industriel, ça ne l'étonnerait pas.

- Une version évoluée ?
- Ouvrez le dossier Temps.
Marie ouvre de grands yeux.
- Vous n'avez pas la fonction temporelle ! Comment ça se fait !
- Je pensais que vous l'aviez compris. Sinon pourquoi nous auriez-vous fourni ces données ?
- Je pensais que vous l'aviez, cette machine ! C'était mon passeport pour retrouver Pierre. C'était pour vous prouver ma bonne foi. Que je ne suis pas une mythomane, que tout ce que je vous ai dit est vrai. Elle s'énerve un peu.

Marie est consternée. Combien de temps va-t-il falloir pour ajouter cette fonction au matériel existant ? Un mois ? Deux mois ?

Transfert

Un an ? Elle ne peut pas éclater en sanglots devant ces hommes, elle déglutit péniblement, une larme perle au bord des yeux. Paul la regarde, mais ne fait apparaître aucun sentiment. Les deux ingénieurs les regardent stupéfaits. Il se tourne vers Michel.

- Alors ?
- Je retrouve la même structure que l'autre, avec beaucoup plus de fichiers que dans le dossier 'translateur', je vais le reconstituer.

Après un bon bout de temps apparaît sur l'écran la machine en grisé, surmontée d'une superstructure plus grande. L'ensemble qui la coiffe est plus important. La cage de verre, descendue sur le socle, est entourée de deux spirales différentes.

- C'est quoi ça ?
- Cherchez-moi le dossier de définition et le doc récap⁷ de 'ça' comme vous dites. Il doit y avoir également une nomenclature.
- Voilà, et voici le doc récap. Effectivement, il y a un paquet d'ajouts.
- Vous me faites le delta pour quand ?
- On devrait avoir terminé ce soir.
- OK. Et vous, Mathieu ?
- Il y a toute une partie ajoutée également dans le calcul de position, plus une autre, très grosse, dans la partie temps. Les tests et calibrages sont différents. Les formules sont vachement plus sophistiquées. Il va nous falloir un expert en mathématique pour nous soutenir. Je suis en train de compiler la dernière version présente sur le disque, ça fait plus d'un quart d'heure que ça mouline. Pour le moment, il n'y a ni warning ni erreur. Ah ! Voilà ! Bon ... quelques warnings sans importance ... aucune erreur.

Sur le second écran, une page s'affiche, sobre. Quatre fenêtres sont visibles :

Destination
Date du départ
Date d'arrivée.

⁷ Dossier donnant la liste (avec leurs indices) de tous les documents concernant un projet.

Transfert

Activation

Dans la fenêtre activation : un petit bouton 'Init' un autre 'Test' et un gros bouton : 'Transfert'

Un bandeau rouge en haut de la fenêtre d'activation indique 'Liaison traducteur impossible'

- C'est tout ?
- Pourquoi en voudriez-vous plus ? Manifestement, il manque une donnée : position de la cage. Il faut décortiquer le programme pour trouver où est cette info. Je veux que vous m'indiquiez tous les deux la ressource en hommes dont vous avez besoin. Il faut que demain soir nous sachions approvisionner les pièces manquantes et faire fabriquer les autres. De même pour l'électronique. Je vois Clowez, il va étoffer votre équipe. Je n'ai pas besoin d'insister sur le côté totalement confidentiel de ce que vous avez découvert.

- Elles se ressemblent beaucoup ces deux machines ! ... Non ?

'La base est la même avec une putain d'évolution ! On aurait été copié ?' pense Michel très perplexe. Il n'ose pas s'en ouvrir à Paul. 'Il doit savoir d'où elle vient. Un autre labo ?'

- Un traducteur dans le temps ! Mathieu est estomaqué. Et vous croyez que ça fonctionne.
- Elle a servi à quelqu'un qui est coincé dans le passé. C'est son mari qui l'a conçu. La nôtre n'a pas la fonction temporelle, vous le savez bien, depuis le temps que nous cherchons.

Les deux garçons se tournent vers elle avec un air interrogateur.

- Il est coincé au dix-huitième siècle, dit-elle avec un léger trémolo dans la voix. Il faut le rejoindre le plus vite possible. Il ne devait pas rester plus de six jours.
- Et sa machine alors ? Elle ne fonctionne plus ?

Elle a du mal à se maîtriser.

- Non, dit-elle dans un soupir.
- Quand est-il parti ?
- Il y a trois jours maintenant.

Michel la regarde, intensément.

Transfert

- Je vous promets que nous allons tout faire pour le récupérer. Ce challenge me plaît. Exciting tout ça !

Paul se dirige vers la sortie et fait signe à Marie de le suivre. Ils vont de nouveau vers son bureau. Elle ne sait pas comment se comporter, les plans que Pierre a laissés peuvent être exploités, et elle sent bien qu'ils vont tout faire pour réaliser les modifications le plus vite possible, et combien de temps faudra-t-il ? Un mois ? Plus ? Que va devenir Pierre pendant tout ce temps ? D'un autre côté, elle n'a contacté personne de ses amis ou de sa famille depuis deux jours maintenant, ils doivent être particulièrement inquiets, d'autant plus qu'ils ne peuvent pas joindre Pierre non plus, et pour cause. Il va falloir leur dire ce qui s'est passé ou au moins les rassurer, leur prouver qu'elle est encore vivante. Elle ne pense pas qu'il soit raisonnable d'utiliser son téléphone portable, Paul lui ayant nettement fait comprendre qu'elle était recherchée par la police. Ça l'empêche également d'utiliser internet avec ses propres identifiants. Ils ont peut-être une possibilité ici, vu leur système informatique. Elle pose la question à Paul :

- Avez-vous une solution pour que je ne sois pas repérée sur internet ?
- Ne vous inquiétez pas, nous avons ce qu'il faut ici pour faire croire au monde entier que vous êtes dans un autre pays. Venez. Je vais vous conduire dans un service où on a accès au web. Nos serveurs ne sont pas connectés dessus, ils sont ce qu'on appelle en « air gap »⁸, même les LED des disques durs des stations ont été masquées. Sécurité oblige.

Ils arrivent dans d'autres bureaux où tous les écrans ont des pages web affichées. Paul se dirige vers un homme, et lui présente Marie.

⁸ Technique consistant à isoler complètement un système informatique de l'environnement (rayonnements électromagnétiques, connexions réseau, etc.)

Transfert

- Voici madame Théotokis, Monsieur Trividic va vous affecter un poste, vous pourrez contacter qui vous désirez. Ils auront l'impression que vous les appelez depuis le Canada.

Dans une pièce, libre, on lui indique un fauteuil devant un écran, après une courte manipulation le clavier et la souris sont mis à sa disposition. Marie pose quand même une question :

- Y a-t-il un problème si j'utilise mes comptes habituels ?
- Ne craignez rien. Tout ce que vous tapez est considéré comme venant d'un serveur d'Amérique du Nord. Donc vous pouvez même, si vous le voulez, utiliser Skype avec vos identifiants. Regardez: au-dessus de l'écran, il y a une caméra vidéo. Et derrière vous, sur le mur est projetée une photo qui montre un immeuble de Calgary au travers d'une fenêtre. Ça fait plus vrai, répond-il en souriant.

Elle est étonnée de cet artifice, et comprend pourquoi certains pirates n'arrivent pas à être localisés. C'est donc si facile de faire croire que l'on est dans un autre pays ! Elle se connecte à son compte mail, il y a plus de 100 courriels non lus. Elle fait un premier tri ne gardant que ce qui semble avoir le plus d'importance, c'est-à-dire ses amis et sa famille. Elle commence à en rédiger un pour rassurer tout le monde et de faire savoir qu'elle est encore sur terre, 'au moins au vingt et unième siècle pense-t-elle'. Elle prépare un texte adapté au cas où la police tombe dessus, qu'ils ne soient pas importunés.

'Pierre travaillait sur un projet gouvernemental absolument top-secret. Une mafia internationale -ce n'est pas une blague- a mis la main dessus et éliminé toute son équipe. Pierre a disparu. Ils ont tué tous ses collaborateurs et récupéré l'ensemble de ce qui avait trait au projet. Je suis obligée de me cacher afin de rester en vie. Si vous ne me croyez pas grattez un peu sur le web, vous y trouverez la disparition de ses collaborateurs dans des conditions très diverses. Il m'a été mis l'assassinat de Roland et les deux autres sur le dos afin de me mettre sur la touche. Mon choix est le suivant : ou je réapparais pour me défendre, et je pars en prison pour meurtre, ou je suis tuée. Je prends donc le maquis et ne sais pas quand je pourrai

de nouveau vous faire parvenir de mes nouvelles rapidement. Avec toute mon affection, Marie.

Après l'avoir expédié, elle s'arrête. Elle en a vraiment très gros sur le cœur. Elle se retient pour ne pas laisser couler ses larmes. Elle ne sait pas ce que l'avenir lui réserve, mais son objectif principal est de rejoindre Pierre le plus vite possible. 'Qu'est-ce que tu deviens mon p'tit loup ? J'espère que tu ne t'inquiéteras pas de trop quand tu comprendras qu'il ne s'agit que d'un retard technique. Pourvu qu'ils puissent modifier la machine très rapidement.'

Elle se connecte à son compte Skype. Certains de ses amis sont en ligne, mais pas sa famille. Comment faire pour les contacter d'urgence ? Elle décide d'écrire un second courriel à l'attention de son père et de sa mère. Sobre, mais impératif. 'Connectez-vous sur Skype, vite !'

Trividic passant derrière elle comprend le problème.

- Savez-vous qu'il est possible d'envoyer un SMS par le web ?
- Non. Comment fait-on ?

Il effectue une manipulation, lui montre où introduire son numéro de téléphone, la fenêtre où écrire son texte et l'endroit où mettre les numéros des destinataires. Elle le remercie avec un soupir de soulagement. Elle écrit de nouveau 'Connectez-vous sur Skype, vite !' Elle l'envoie à son père et à sa mère et attend. Deux minutes après, son père est visible. Elle clique sur l'icône 'conversation avec vidéo'. Il décroche instantanément. Son visage est tendu.

- Que se passe-t-il, Marie ? Nous sommes inquiets.

Marie regarde autour d'elle, il n'y a plus personne dans la pièce. Avec quelques difficultés dans la voix, elle lui résume ce qui s'est passé ces deux derniers jours. Son père ne l'interrompt pas. Ses yeux sont tristes.

- C'est invraisemblable ! Que comptes-tu faire maintenant ?
- Il faut que je retrouve où est Pierre, mais tu comprends bien que je ne peux pas revenir à Paris avec sur le dos une accusation de meurtre.
- Mais tu peux prouver tout le contraire, voyons !

Transfert

- Justement non. Les personnes qui m'hébergent actuellement ont leurs entrées dans certains services de différents ministères en France. Il y a un black-out total sur cette histoire. Ils prétendent que cela viendrait de l'Élysée. Il y a, paraît-il, suffisamment de preuves contre moi sur l'assassinat de Roland pour me mettre au frais pendant un certain nombre d'années. De mon côté, j'en ai pas assez pour mettre en cause les investisseurs.
- Qu'est-ce qui peut avoir autant d'importance pour faire disparaître une équipe du CNRS et un laboratoire du CEA au complet ?
- Je ne peux pas te le dire. Il y a des découvertes qu'il vaut mieux cacher.
- Je n'ai plus qu'à faire fonctionner mon imagination. Mais, dis-moi, si le black-out vient de l'Élysée, cela aura une influence sur le ministère des Affaires étrangères. Et qu'est-ce que je répondrai quand je serai interrogé sur ta disparition ?
- La vérité. Que j'ai réussi à passer à l'étranger, d'où je t'ai appelé.
- Où es-tu ?
- Je ne suis plus en France. Mais ne cherche pas à savoir où. J'ai été mise à l'abri par des personnes extrêmement bien renseignées.
- Tes hôtes sont donc si influents ?
- Je ne sais pas s'ils sont influents, mais ils ont des antennes un peu partout, et ce sont eux qui me protègent actuellement. Ils sont au courant de toute mon histoire. Ils l'ont prise au sérieux.
- Quelque chose comme la DGSI non ?
- Je ne sais pas, tout ce que je sais c'est qu'ils ont des moyens absolument considérables, et un réseau de renseignements particulièrement efficace. Tu te rends compte! ils m'ont même fourni des habits exactement à ma taille, sous-vêtements inclus, dit-elle avec un sourire en coin.
- Mmm, il peut y avoir aussi des entreprises privées qui proposent ce genre de service, sont-ils français ?

Afin de préserver la confidentialité de l'endroit où elle se trouve, Marie décide de continuer de mentir. Enfin est-ce vraiment un mensonge ?

Transfert

- Là où je suis, il y a des Français dans le staff.
- Marie ! Donne-nous de tes nouvelles le plus souvent possible, de mon côté je vais faire faire des recherches sur ce qu'il s'est réellement passé, mais je n'ai pas de grands moyens, je ne peux qu'utiliser le bouche-à-oreille, de bouche de fonctionnaire international à oreille de fonctionnaire international, dit-il en souriant. As-tu mis au courant ta mère ?
- Non, elle ne s'est toujours pas connectée sur Skype. Il faut que je libère le PC maintenant, je ne voudrais pas abuser de ce qui m'a été offert. Je vous envoie le courriel que j'ai transmis à mes amis.

Elle retient ses pleurs, respire un grand coup, tous deux gardent le silence. Son père doit bien avoir vu ses larmes couler.

- A bientôt papa, prévient maman. Je vous aime.

Elle coupe la connexion la gorge serrée, essaye de retrouver son calme. Heureusement, il n'y a personne avec elle. Elle sort un mouchoir de son sac à dos, s'essuie les yeux. Elle a du mal à retrouver une paix intérieure, une grande tristesse l'envahit. Elle se reconnecte sur son compte mail, il y a de nouveau un paquet de courriels non lus. Elle voit que ce sont les réponses de ceux à qui elle vient d'écrire. Elle n'a pas envie d'en dire plus. Elle transfère le courriel envoyé à ses amis vers les comptes de ses parents et met fin à la connexion. Elle se cale au fond de son fauteuil, se pousse en arrière s'éloignant de la table. Elle profite de ce moment de solitude pour effectuer des exercices de relaxation mentale.

Paul arrive dans la pièce, la voit les yeux fermés, se gratte la gorge. Marie refait surface. Instinctivement, elle regarde l'heure sur une horloge accrochée au mur. Il n'est pas loin de 19 heures.

- Je pense m'être assoupie, dit-elle en le regardant.
- Vous avez le droit d'être un peu secouée. J'ai quelques bonnes nouvelles pour vous.

Un sourire réapparaît au coin des lèvres de Marie.

- Nous allons pouvoir réaliser la majorité des pièces mécaniques ici. J'ai monopolisé la quasi-totalité des ressources du laboratoire de fabrication de l'entreprise ... Nous les aurons pour demain soir.

Transfert

Pour celles que nous ne savons pas faire avec les moyens disponibles, les services auxquels nous avons fait appel pour la construction de la première machine ont été mis sur le pied de guerre. Ils devraient nous livrer au plus tard dans 36 heures. Donc pour tout ce qui est de la structure, nous pourrions l'assembler dans deux jours. Je peux vous assurer qu'il y a des heures supplémentaires qui vont être grassement payées. Il reste la partie électronique. Quelques éléments ont été conçus spécialement, ils n'existent pas sur le marché. Nous avons déjà envoyé des coursiers aux quatre coins de l'Europe pour apporter les appareils non spécifiques. Il reste deux pièces maîtresses conçues pour ça. Là, il faudra attendre au moins trois jours pour les réaliser, si tous les composants sont disponibles. D'après le bureau d'études électroniques, il est possible de les trouver, tous, via le web. En comptant au plus serré contenu du montage et des tests, la machine ne sera pas opérationnelle avant samedi...

- Samedi ! Seulement cinq jours! dit-elle ébahie. Quand je pensais qu'il aurait fallu attendre au minimum un mois ! Je me demande quand même comment Pierre va survivre pendant ce temps-là.
- Les scientifiques que j'ai fait venir disent que vous pourrez être envoyée juste avant la date à laquelle il avait prévu de repartir. Ce sera étrange, il aura vécu quelques jours dont il ne se souviendra jamais. Une ligne de futur qui se sera éteinte.
- Vous êtes en train de me dire que, quel que soit le temps que l'on passe ici on pourra toujours arriver à temps dans le passé ?
- Eh oui ! C'est quand même étrange ce que le voyage dans le temps peut nous permettre de faire. Il faut faire rudement attention quand on joue avec ça !

Marie est soulagée, mais il reste quand même une question.

- Et s'il meurt pendant ce temps ?
- Eh bien : vous arriverez avant et vous le sauverez, madame Zorro. Maintenant, il faut trouver comment vous allez occuper ce temps libre. Vous ne pouvez pas sortir sans modifier votre aspect physique, votre photo est apparue sur le site du ministère de

Transfert

l'Intérieur comme 'personne activement recherchée', votre mari aussi d'ailleurs. Vous êtes même sur le site d'Interpol comme 'témoin principal'. Un styliste pourrait changer l'aspect de votre visage, j'ai réfléchi à l'histoire de vos cheveux, si vous allez dans le passé il ne faut pas les colorer, vous vous doutez pourquoi. Par contre en vous grimant d'une certaine façon on peut vous faire passer pour un bel éphèbe, dit-il en souriant. Le seul souci est la longueur de vos cheveux, votre tresse est superbe !

- Je peux faire un chignon et mettre un bonnet dessus non ? dit-elle d'une petite voix.
- Certes, mais il faudra un gros bonnet. Vous avez de la chance, ils annoncent une baisse de température cette semaine. Voulez-vous essayer, je vais faire venir le styliste dans votre chambre.

*

La styliste regarde le visage de Marie, réfléchi, un instant autour d'elle.

- On peut faire quelque chose. En mettant des lunettes légèrement teintées... en comprimant la poitrine... en mettant un foulard avec de faux cheveux dedans pour les faire croire encore plus tignasse... et en vous habillant de façon moins féminine.

Quelqu'un frappe à la porte, elle le fait entrer, un vigile dépose une série de paquets sur la console, et s'en va.

- Ce ne sont quand même pas déjà les affaires que je vais porter ?

Elle ouvre les sacs, y trouve des habits dans le style unisexe. Il y a également une bande manifestement conçue pour comprimer la poitrine.

- J'ai l'impression que monsieur Paul arrive à anticiper quasiment tout ce qui va m'arriver. Vous le connaissez bien ?
- Bien, non. Mais j'ai déjà eu à travailler pour lui dans d'autres contextes. Il est particulièrement efficace. Je ne suis pas étonnée pour les vêtements, il a dû les faire acheter avant que vous acceptiez. Bon. Il faut mettre votre tresse sous un bonnet, où la défaire et laisser les cheveux tomber sur le dos.

Transfert

Marie passe à la salle de bain, se change, en faisant bien attention à comprimer sa poitrine sans se faire mal, enfile les baskets et se regarde dans la glace, met un bonnet de fine laine gris pour cacher ses cheveux. Effectivement, elle se reconnaît, mais elle voit quand même un jeune androgyne. Elle retourne dans la chambre où la styliste la regarde arriver avec un sourire.

- Bon. C'est pas mal, mais vous êtes trop mignon comme ça. Il va falloir que je vous enlaidisse un peu.

Après quelques retouches, Marie s'observe de nouveau dans la glace, elle fait moins jeune éphèbe.

- Ce sera à refaire tous les jours ?
- Oui, c'est prévu comme ça. Je reviens demain matin vers 8h30.

Il est bientôt 20h30 et elle commence à avoir vraiment faim. Quelqu'un frappe à la porte, elle le fait entrer, c'est Paul.

- Venez avec moi jeune homme, je vous invite à dîner ce soir, dit-il en souriant. C'est du bon boulot Sylvie. Merci. À demain.

Le restaurant est assez intime, ils sont placés dans un refeed d'où ils ne peuvent pas être vus en entrant. Pour changer, Marie engage la conversation sur un autre sujet.

- Elle est extra votre voiture. D'un silence incroyable. C'est une voiture électrique ?
- Je l'avoue, c'est un caprice. C'est une Tesla, électrique. Elle n'est pas encore vendue en France⁹. Elle a été étudiée avec une approche différente des véhicules à moteur à explosion-interne dit-il en levant un doigt. Elle peut avoir jusqu'à 400Km d'autonomie.
- Ben dit donc ! J'ai une amie qui roule en Zéro, elle arrive difficilement à 100Km.

La conversation passe sur les avantages de la Tesla par rapport aux autres, puis dévie sur les connaissances de Marie.

- Alors comme ça vous parlez quatorze langues !! C'est incroyable !
- Je n'en parle couramment que dix. Nikola Tesla en parlait douze, lui. Je maîtrise moins bien les quatre autres. Apprendre une langue

⁹ Nous sommes en 2012

c'est mieux que de se promener avec des dictionnaires, non ?
ajoute-t-elle en souriant.

Elle lui raconte une partie de son enfance, avec un père qui a fait Sciences Po puis l'ENA, conseiller d'ambassade, puis fonctionnaire international, changeant de pays tous les deux ou trois ans. Grâce à ça, elle a appris à s'adapter rapidement à un nouveau contexte. Elle est née à Canberra, en Australie. Sa facilité, à elle : apprendre la langue locale. Elle ne l'oublie pas, il lui faut peu de temps pour s'y remettre quand elle ne l'a pas utilisée depuis longtemps, mais ça revient vite et bien. Elle a un frère de cinq ans plus âgé qu'elle, il travaille aux USA dans la Silicone Valley comme ingénieur en électronique ; il a épousé une Portoricaine là-bas. Marie est la chouchoute de sa mère, alors leurs relations frère/sœur ne sont pas terribles, en plus il a mal vécu qu'elle soit plus brillante que lui. C'est sa mère, prof de littérature ancienne, qui lui a flanqué le virus des langues orientales.

- Je suis tombée dedans quand j'étais petite, ajoute-t-elle en souriant. En plus, maman joue bien du piano, alors j'ai voulu faire comme elle. J'ai appris le piano et fait Langues-O. J'ai été embauchée dans une unité de recherche sur les civilisations orientales au CNRS. Ma facilité pour les langues m'aide énormément. Et puis c'est passionnant !

Ils parlent alors de cette période, au grand plaisir de Paul qui se fait préciser des points 'afin d'augmenter sa connaissance générale'. Marie découvre un homme d'une grande culture. Ils débattent à bâton rompu sur l'origine de l'écriture, de Sumer, du royaume de Mari, à l'extrême sud-est de la Syrie sur le moyen Euphrate, à une dizaine de kilomètres de la frontière irakienne, où elle a fait des fouilles dont elle parle avec passion, à cause de son nom. Son approche sur l'histoire de l'Égypte le captive. Ils en viennent à la conclusion que les pyramides sont bien plus anciennes que ce que l'on veut nous faire savoir. Qu'elles ont été construites de façon parasismique. Il lui parle de cet homme qui a réussi à démontrer, en réalisant lui-même un exemple, que les énormes pierres qui

Transfert

constituent sa structure ont été réalisées sur place en figeant le sable par une simple réaction chimique, ce qui explique la finesse des joints entre elles.

Ils sortent vers onze heures. Cette soirée lui a fait beaucoup de bien. Ça lui a changé les idées. Pendant ce temps, elle n'a pas ressassé ses pensées noires concernant Pierre. Paul la reconduit au centre de recherche. Arrivée à l'accueil, la standardiste ne la reconnaît pas immédiatement. Sur présentation de son badge, elle fait venir un vigile pour la conduire à sa chambre.

Avant de la quitter, Paul lui dit avoir fait câbler la prise internet de sa chambre sur un serveur canadien, et fait déposer un PC portable sur son bureau.

- Vous pouvez l'utiliser sans danger, ajoute-t-il
- Merci. Je vais pouvoir travailler mon occitan, dit-elle en souriant, il faut que je sois au point en arrivant.
- Bonsoir Marie, je vous trouve beaucoup plus détendue qu'hier. On viendra vous chercher demain vers neuf heures. Bonne nuit.

Une fois dans sa chambre, elle fait le point sur la journée. En moins de vingt-quatre heures, la modification de la cage a été lancée. Quelle efficacité ! Il dit qu'il ne faudra que cinq jours ! C'est extraordinaire la puissance dont dispose cet homme ! Et comment sont-ils parvenus à avoir un translateur spatial qui ressemble tant à celui de Pierre ?... Mon Pierrot aurait raison. Ils ne peuvent se déplacer que dans l'espace !

En arrivant ici elle espérait pouvoir y trouver un translateur temporel, et partir aussitôt. Enfin, non. Il faut refaire les calculs. Elle ne se souvient pas de combien de temps ça avait pris pour Pierre. Elle se rappelle seulement qu'il avait fallu plus d'une semaine entre chaque essai, en utilisant des calculateurs en réseau dans le monde entier. Elle ne pourra donc partir qu'en fin de semaine prochaine. Et pendant ce temps-là, que devient Pierre ? Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

CINQ

Hautot manifeste visiblement son mécontentement.

- Tu as bientôt fini de foutre le bordel dans ma boîte toi !
 - Tu sais bien que c'est pour la bonne cause.
 - Mmm. En attendant, j'ai les chefs de service qui viennent pleurer dans mon bureau par ce que tu leur enlèves des ressources. Comment je vais expliquer nos retards aux actionnaires ?
 - François, d'abord les actionnaires principaux c'est toi et moi. Personnellement, j'ai des tas d'autres choses à faire, importantes aussi. Mais ce que je fais, là, c'est LA priorité absolue. Tu le sais bien. Nous aurons fini demain soir pour la partie mécanique, et samedi pour l'électronique et l'informatique. Si tout va bien le départ est pour dimanche.
 - Si tu n'avais pas autant de pouvoir, je t'aurais viré.
 - Hé oui ! Mais grâce à qui en es-tu arrivé là ? Et n'oublie pas une chose, il s'agit quand même d'une course contre la montre, et nous avons un concurrent sérieux sur les rangs.
- *
- Nous recevons les premières pièces mécaniques. Jusque-là, les délais sont respectés. Pour l'informatique, j'ai fait appel au centre de calcul. J'ai obtenu, non sans moult négociations, l'équipe qui a travaillé sur la cage 1. Elle est en train de valider les modifications de la partie espace, émerveillée par la complexité des calculs de la partie temps. Heureusement, c'est bien commenté. Les soutiens externes que vous avez demandés sont arrivés. Nous sommes toujours à la recherche de la variable de la position de la cage. C'est bizarre quand même. Nous avons réussi à connecter le nouveau programme au calculateur de la cage 1, après avoir effectué une mise à jour il indique qu'il n'y a pas de liaison avec le calculateur temporel.
 - Madame Théotokis va bien ?
- *

Transfert

Paul a décidé de lui montrer les environs. Il lui fait découvrir les merveilles de l'Auvergne. Ils passent la journée à visiter des sites exceptionnels, des panoramas merveilleux, des lieux incongrus.

À la fin de la journée, elle confirme ce qu'elle avait déjà ressenti, une sorte de complicité entre elle et lui, comme s'ils étaient de bons copains, qui se retrouvaient après des années. Le soir, elle se pose sincèrement la question. Elle n'est pas attirée par lui, elle se sent simplement en phase.

QUATRE

Clowez fait le point avec Paul.

- Les modifications sont en cours sur la cage. Les générateurs de fréquences, amplis de puissance, analyseur de spectre et autres sont en route, ils arrivent ce soir. La partie électronique, une sorte de mélangeur et un drôle de truc appelé 'déphaseur' et un autre 'torseur', sont au câblage, les composants commencent à arriver. Nous avons déjà une partie des circuits imprimés. L'assemblage des premiers éléments commencera en fin de journée. Ha ! oui ! Les calculateurs supplémentaires seront ici ce soir.

*

Cette fois-ci, ils vont plus loin, à Sainte-Eulalie-de-Cernon.

- Je sais que vous y êtes forcément allés. Il faut étudier votre point d'arrivée. Nous avons décidé de vous déposer au plus près du château, sur le chemin. C'est l'endroit qui a dû le moins bouger en altitude. Nous n'avons pas encore de repères temporels, ce sera le premier test que nous effectuerons.
- Je ne vous avais jamais dit que nous avions également fait du repérage, comment le savez-vous ?
- C'est le B.A. BA, Marie. Jamais Pierre ne serait parti sans avoir une vue d'ensemble de son lieu de chute. Savez-vous où il est arrivé ?

'Voilà qu'il m'appelle par mon prénom et ne dit plus 'votre mari', mais Pierre, comme s'il le connaissait !'

Transfert

- Il était prévu qu'il arrive dans la chapelle du château. C'est à cet endroit qu'il a réussi ses meilleurs transferts. Nous avons un peu visité le parc et il m'a dit que, si c'était possible, il coucherait dans la chambre où il y a un balcon.

Ils font une promenade sur le chemin qui mène au mas du Mus.

- À mon avis, il devait y avoir des arbres à la place de ces champs. Vous serez cachée des yeux indiscrets.

Paul retourne à la voiture et sort du coffre une sorte de robot avec de grosses roues et des excroissances partout.

- C'est quoi ce truc ? demande Marie, amusée.
- Juste un robot capable de calculer sa position de façon extrêmement précise. Il a d'autres cordes à son arc, mais je ne pense pas en avoir besoin.

Il le met en route, celui-ci s'agite dans tous les sens, puis s'arrête.

Paul continue le chemin vers l'entrée du château, le robot se met à le suivre.

- Il s'appelle Milou ? dit-elle en souriant.

Paul répond, amusé :

- Non. Ils l'ont appelé R1D1 dans le service où il a été conçu. Mais il est quand même moins performant que son grand frère.

Ils continuent le chemin. Soudain, R1D1 se met à fureter de chaque côté du chemin. Marie éclate de rire.

- Ah ! Il a senti un lapin.

Paul regarde le robot s'agiter, de façon interrogative. Son iPhone sonne. Il décroche, appuie sur différent endroit de l'écran et le remet dans sa poche. Marie le regarde faire, intriguée :

- Il y a du réseau ici ?
- Non. Il n'y a pas besoin de relais téléphonique quand on est proche les uns des autres.
- Ah bon ! C'est nouveau ça.

Tout sourire Paul répond :

- C'est R1D1 qui me demande l'autorisation de s'éloigner pour compléter ses investigations.

Transfert

- Là, vous m'en bouchez un coin.
- Les téléphones sont des sortes de talkies-walkies améliorés. Avec une application, il est possible de passer outre les fournisseurs d'accès. La portée n'est pas terrible, mais ça fonctionne, la preuve. R1D1 a détecté une variation importante du champ magnétique terrestre ici, un courant tellurique si vous préférez. Il veut le suivre, je l'ai verrouillé à 50 mètres.

Effectivement, le système de suspension du robot change, les arbres de roue s'allongent un peu, il augmente sa garde au sol puis va dans le champ sur la droite. Il revient, passe devant eux et se dirige vers le mur d'enceinte du château devant lequel il s'arrête, revient sur la route et stoppe au milieu. Il reprend alors sa forme précédente.

- Vous arriverez exactement là où il est, ça vous convient ?
- Et pourquoi je n'arriverais pas au même endroit que Pierre ?
- Nous avons trouvé quelques raisons pour lesquelles Pierre a réussi le transfert à cette date. Il y a ce courant tellurique et un alignement Terre-Soleil-Jupiter pendant quelques jours autour du 16 mars 1714 avec en prime la lune alignée également de l'autre côté de la terre, à cette heure-ci, ce qui modifie encore plus les marées terrestres. Je soupçonne que cela réalise une sorte de point de Lagrange temporel. Ici, ça me convient. Pas vous ?
- Du moment que j'arrive saine et sauve.

Paul la regarde fixement, avec attention, mais également avec affection.

- Marie, je vous assure que vous arriverez saine et sauve, à cet endroit. J'en ai la certitude.
'Que Dieu l'entende'.

TROIS

- Je n'ai pas bien compris pourquoi il a choisi cette époque et ce lieu.
- Tu as des notions de l'espace/temps François ?
- Oui, il me reste quelques bribes.
- Regarde : Paul lui fait un croquis rapide (voir annexe).

Transfert

- Deux personnes côte à côte, sans bouger se déplacent dans le temps.
- OK
- Si une des personnes s'éloigne de l'autre, il se déplace dans l'espace.
- OK
- En fait, en se déplaçant dans l'espace, son temps propre change par rapport à celui de la personne fixe, c'est vérifié avec les horloges astronomiques installées dans les satellites.
- Jusque-là, j'arrive à suivre.
- Donc au bout d'un certain moment, le temps propre de la personne qui se déplace par rapport à la personne fixe est moindre. Pour faire simple, le produit de l'espace par le temps, est constant
- . Si tu agrandis l'espace, tu diminues ton temps.
- OK
- Maintenant, tu changes les repères, l'espace devient le temps et le temps devient espace.
- Alors si je me déplace dans le temps, je me déplace automatiquement aussi dans l'espace. C'est ça ?
- Tu as tout compris. Pierre a dû faire un grand nombre d'essais avant d'arriver dans le passé à un endroit qui ne soit pas dans l'océan, dans un volcan, où dans une montagne. En fait, Sainte-Eulalie est le premier où ses sondes ont dû arriver à l'air libre, dans un endroit vivable, et à une époque pas trop lointaine pour pouvoir y jeter un coup d'œil.
- Donc c'est complètement le hasard.
- Pas du tout, c'est complètement physique. Mais son problème est le manque de puissance de son 'Déphaseur'. S'il était parti d'un autre endroit, il serait arrivé à un autre endroit pour une date identique.
- Elle devrait arriver à un autre endroit puisque nous avons quelques jours de plus.
- Oui, je suis allé repérer le lieu avec elle. C'est OK.

Transfert

- Et avec un 'Déphaseur' plus puissant, tu peux arriver là où tu veux. C'est ça ?
- Absolument. Et mes gars sont à fond là-dessus. Et j'en ai bigrement besoin, rapidement. Il y va quand même de la survie de Marie. Tu sais bien combien c'est important !

*

Dans le bureau d'Hautot, Paul lui décrit l'avancement des modifications.

- Toutes les modifications de structures sont terminées. Les appareils sont en place. Le dossier de définition est un exemple du genre, nous n'avons eu aucune surprise. En plus, il y a un dossier de FAB digne de l'ÉSA. Les informaticiens pensent avoir trouvé où placer les coordonnées de la cage, c'est découpé en plusieurs éléments, dans différents modules. Ils feront des simulations demain. Les matheux sont en train de vérifier l'exactitude des déplacements dans le temps avec une équipe d'astronomes. Nous avons mis en place le calculateur de la partie temporelle, ça se passe bien, il indique qu'il n'a pas accès aux périphériques, nous les aurons samedi. Nous pourrions commencer les simulations demain, et les tests, samedi. En tout cas, ça jase dans la boutique. Ils n'ont jamais vu une concentration pareille de grosses pointures dans notre service. Pour la discrétion, c'est râpé.
- On peut leur faire confiance à tous ces gens ?
- Normalement oui. Ils ont été sélectionnés par notre service de sécurité, la majorité a travaillé sur le précédent projet, mais ils n'ont jamais été réunis en une seule fois. Le challenge les motive. Je peux compter sur leur silence, mais il va falloir reconsidérer les modalités de leur collaboration maintenant.

*

- Dites-moi Marie ! Vous êtes ceinture noire de Taijutsu n'est-ce pas ? Championne universitaire dans la catégorie poids plume. Ça vous dirait de vous défouler ?

'Pfff. Bon. Ça, on peut le trouver sur internet : facile', pense Marie.

Transfert

- À ma connaissance, ça n'est pas enseigné à ce niveau-là à Clermont-Ferrand. Il y a une ceinture noire ici ?

- Venez, je vous emmène. Vous verrez bien.

Il sort du coffre de la voiture deux sacs, un tout neuf et un qui a manifestement de l'âge, puis se dirigent vers un bâtiment légèrement à l'écart.

- C'est un centre sportif que nous avons créé pour le personnel. On est loin du centre-ville, ici. Il y a des salles pour tous types de sport. Il y a même une piscine.

Pendant le trajet, elle essaye de lui tirer les vers du nez.

- On se connaît tous en France. Qui avez-vous fait venir ?

- Vous verrez.

Elle s'amuse à faire la liste de ses connaissances, une internationale ? Pourquoi pas ! Mais il y a quand même un truc qui l'étonne : elle est connue, l'autre risque de parler.

Arrivés dans le centre sportif, ils se dirigent vers un bâtiment bas. Dans l'entrée, des panneaux indiquent les différentes salles. Les vestiaires hommes et femmes sont bien indiqués. Le sien est vide. Elle se change, évidemment le kimono lui convient parfaitement, puis se dirige vers la salle d'entraînement. Là non plus il n'y a personne. Alors qu'elle pratique quelques exercices d'assouplissement et d'échauffement, elle voit Paul entrer, habillé comme elle, mais avec un kimono qui a quelques combats de plus que le sien.

- Vous venez prendre une leçon ? dit-elle, amusée.

Sans rien dire, il fait également des exercices d'échauffement, ce qui lui permet de constater qu'il est rudement souple. Il se met en position pour un combat.

'Chiche! pense-t-elle. Elle décide de lui montrer le niveau qu'elle a atteint. À sa surprise, il évite avec souplesse sa première attaque et se lance dans un Dakentaijutsu dont elle se sort de justesse. Pendant cinq minutes, ce n'est plus qu'une danse, d'attaques, de feintes, de Taihenjutsu. Il utilise le Taihenjutsu de

Transfert

façon magistrale pour s'échapper. Ils enchaînent les saltos arrière, les roulés-boulés, des vrilles latérales. Aucun d'entre eux n'arrive à prendre vraiment le dessus sur l'autre. Au bout de cinq minutes sur un coup d'œil, d'un commun accord ils rompent le combat. Marie est essoufflée.

- Heu... où avez-vous appris ces techniques ? J'ai failli me faire avoir plusieurs fois !

Paul a sorti son plus beau sourire, le souffle court également. Il la regarde, amusé.

- Je ne me suis jamais battu contre une femme, mais là ! Vous m'avez poussé dans mes retranchements. Il s'en est fallu d'un cheveu que vous gagniez ce round. Votre professeur doit être fier de vous.
- Où avez-vous appris ça ? insiste-t-elle, en marquant bien ses mots. Je connais beaucoup d'internationaux, j'arrive même à en tenir quelques-uns en respect, mais je n'ai jamais entendu parler de vous.
- Oh ! Je ne vais pas vous raconter ma vie. Depuis mon enfance, je suis entraîné par les meilleurs. Dans ma famille, on apprend le contrôle du corps et de l'esprit dès que nous savons marcher. Ce combat avec vous fut comme... une gourmandise. Merci Marie, merci du fond du cœur... Je vous sens fatiguée, je ne vous propose pas de second round.
- Ben oui. Je ne m'entraîne plus depuis un certain temps, vos services de renseignement ont dû vous le signaler, répond-elle de façon sardonique.

En sortant de la salle, ils croisent le gardien qui les regarde d'une drôle de façon.

- C'était quoi ce que vous venez de faire là ! J'ai l'habitude des sports de combat, mais là ! Vous répétiez une chorégraphie, ou quoi ? À part dans les films, j'ai jamais vu une technique de combat aussi belle. Et puis un homme contre une femme, ça c'est pas commun.

Transfert

- Vous venez d'assister au combat des derniers dinosaures de la planète mon vieux dit Paul souriant.

DEUX

- Ça y est. Tout est en place. Il reste à monter et tester la partie électronique spécifique. Elle est OK au go/nogo¹⁰. Les informaticiens, les physiciens et les matheux sont d'accord. Ils ont bien trouvé l'endroit où se cachait la position de la cage. Ils ont réussi à la mettre en variable externe. Elle peut être saisie au clavier. Les premiers tests ont lieu cet après-midi. Nous avons enregistré la position de l'arrivée. Ce soir, nous faisons un test de translation géographique pour vérifier si nous n'avons pas mis la pagaille dans cette fonction, un de nos hommes sera sur place à la réception. Les astronomes refont les calculs, mais ils pensent que nous ne serons pas aussi précis que nous l'espérons. L'erreur serait de plusieurs mètres. Ça, c'est ennuyeux.
- On a détecté un fort courant tellurique au point d'arrivée. Je me demande si ça n'agit pas comme un contrôle automatique de position, où une boucle à verrouillage de phase. Marie m'a dit que le château est le premier endroit où ils ont réussi à se positionner plusieurs fois de suite sans déviation. Ça me donne l'impression d'agir comme un aimant temporel, ou un point de Lagrange temporel.
- Peut-être, j'espère. Nous n'aurons pas de seconde chance. Nous avons quand même lancé les calculs pour la date et l'heure que vous avez demandée, plus une variante d'une demi-heure avant. Ils devraient être finis ce soir. Si tout se déroule de cette façon nous serons opérationnels dimanche, dans la matinée. Ah, oui ! La balise sera disponible samedi. Elle pourra partir avec.
*
- Je dois m'absenter pour la journée, Marie. Il serait bien que vous vous reposiez, normalement vous partez dimanche.
- Dimanche !

¹⁰ Fonctionne/ ne fonctionne pas : test de mise sous tension.

Transfert

Elle est complètement abasourdie.

- Vous m'aviez dit que les calculs ne commençaient qu'aujourd'hui !
- Oui. Où est le problème ? Nous avons un ordinateur qui est 128 fois plus puissant que ce dont disposait Pierre. Enfin l'équipe de Pierre. C'est un jaguar. Quand je dis 128, c'est réellement 128 fois plus vite en calcul en pratique. Ça réduit le temps total de cent fois parce qu'il fait d'autres calculs en même temps pour d'autres services. Pour nous, ça ne prend que quelques heures.

Elle sent comme une bouffée de bonheur l'envahir. Dimanche, dimanche sera le grand jour. Elle en frissonne de ... de quoi au fait, de joie ? De plaisir ? De peur ? Elle ne sait pas trop.

- Je vous ai fait livrer maillot et serviette de bain avec vos vêtements du jour, profitez de la piscine, pendant les heures de travail de préférence, c'est le moment le plus tranquille. Pour le déjeuner, soyez à treize heures au labo, ils vous attendent. Voici votre badge d'accès. Mettez le bien en évidence, il doit être vu par tout le monde. Vous êtes une inconnue pour la plupart.
- Il faudra que vous me disiez quand même quel est votre rôle dans cette société ? Vous avez les mains libres, vous utilisez les ressources en homme et matériel comme vous le désirez, mais ce n'est pas vous le patron. Alors ?
- Disons que je suis son alter ego. Ah, oui ! La sécurité est basée sur le contrôle facial et parfois sur la voix. S'il y a une demande de code, c'est le code pin de votre téléphone. Bonne journée Marie.

'Il m'énerve, mais il m'énerve ce mec ! Il connaît même mon code pin.' Putain, mais comment réussit-il à trouver tout ça !

Elle passe la matinée dans le centre sportif, commence par remettre en forme sa musculation, et termine par des longueurs dans la piscine. À une heure moins le quart, il commence à y avoir du monde. Elle se dirige vers le labo. Elle se souvient du chemin à prendre. Plus elle s'approche du Saint des Saints, plus les contrôles sont proches les uns des autres. À l'un d'entre eux, il lui est demandé

de regarder une caméra et de taper un code. Enfin, elle arrive. Ce n'est plus un labo tranquille comme elle l'avait connu, mais une véritable ruche. Beaucoup de monde, ça se déplace dans tous les sens, des écrans d'ordinateur d'une taille qu'elle n'avait même pas imaginée. Sur un mur est projetée une image de la pièce où se trouve le translateur. La partie temporelle est ajoutée. Du personnel s'active autour de lui. Des têtes se lèvent à son passage et replongent aussitôt vers leurs écrans. Certains regardent son badge à deux fois pour s'assurer qu'ils ont bien vu. Manifestement ici la sécurité est l'affaire de tous. Elle voit Clowe dans un bureau vitré, celui-ci lui fait signe.

- J'ai failli ne pas vous reconnaître. Paul ne doit pas être loin de vous.

Puis il voit son badge.

- Ah ! OK.

- Qu'est-ce qu'il a mon badge ??

- Même accréditation que le mien. Vous avez le droit de vous déplacer où vous le voulez dans l'entreprise. Paul a bigrement confiance en vous.

Elle reste toute songeuse. Quel signal Paul veut lui passer en lui donnant autant d'importance ?

- Nous allons pouvoir déjeuner. On vous attendait. Que comptez-vous faire cet après-midi ?

- J'irais encore faire un tour au centre sportif. Et puis il me faut continuer de travailler mon occitan si je ne veux pas être perdue en arrivant.

Le soir, après dîner elle regarde les chaînes d'info en continu, et là elle sursaute. Non seulement ils parlent de ces huit chercheurs du CNRS qui ont été tués, du neuvième qui a disparu, mais on lui ajoute le meurtre d'Alain sur le dos. Sur le film des caméras de surveillance de la RATP, la personne qui le pousse sous le métro lui ressemble un peu : même taille, les mêmes vêtements qu'elle portait ce jour-là, avec le même sac à dos. Le visage est moins reconnaissable, mais en gros ça pourrait être elle !

‘Ils sont fort les mecs quand même !

UN

Clowez s’approche de Paul :

- Les deux autres translateurs seront fonctionnels mardi prochain, ils sont en pleine phase de test. Nous pourrons mettre le nouveau déphaseur sur l’un des deux d’ici deux semaines. Le calibrage va consommer énormément de ressources sur notre informatique, monsieur. Il y a des chefs de projet qui me regardent d’un mauvais œil. Où en êtes-vous de vos négociations pour en avoir un pour nous à plein temps ?
- Il y a Météo-France qui essaye bien de nous fourguer sa vieille bécane. Mais Baron ne la trouve pas suffisamment performante. Je pense qu’en éclatant les calculs sur deux machines on pourrait effacer les pointes. Une plus puissante serait à cent pour cent sur notre affaire, ce serait bien, non ? Il faut que je voie ça avec Rigal. Ah ! N’oubliez pas que je désire que les transmetteurs soient absolument synchrones, à la femto seconde près si possible. J’ai un projet sur les bras. J’aimerais pouvoir le mener à bien dans pas longtemps.
- Ça, c’est le calibrage qui nous le dira. Une fois les machines validées nous pourrons toujours trouver une solution pour le synchroniser convenablement. Vous avez vu sur TF1 ?
- Oui. Ils lui flanquent un second meurtre sur le dos. Quand le sage montre la lune, le sot regarde le doigt. Habile façon de détourner l’attention du public.

*

Marie a traîné, ce matin, regardé la télé, le moral dans les chaussettes. Elle n’a même pas envie de changer son apparence. Il faut quand même le faire, ne serait-ce que par respect pour Paul. Elle part demain ! Chaque fois qu’elle y pense, son cœur fait un bond. Finalement, elle se dirige vers le labo où elle est attendue pour le déjeuner. Perdue dans ses idées, elle frappe au bureau de Clowez, entre. Soudain, elle se sent en terrain connu.

Transfert

Il se prépare à lui présenter les personnes qui sont là :

Corinne Lepage : astrophysicienne.

Frédérique Poisson : astronome.

Cédric Vilandry : médaille Field 2010.

Serge Laroche : prix Nobel de physique 2012.¹¹

À la surprise de Clowez, ils viennent tous les quatre lui faire la bise.

- Tu arrives à tenir le coup Marie, demandes Corinne et lui tenant les mains.
- Vous vous connaissez ?
- C'est grâce à Pierre, dans notre microcosme, qui ne le connaît pas ! Je ne t'avais pas reconnu du premier coup d'œil, dit Corinne, tu t'es grimée ? Tu t'es laissé pousser les cheveux ?
- Je comprends maintenant toutes ces conversations, ses idées saugrenues, ses demandes d'aide pour des calculs invraisemblables, dit Cédric, il cachait bien son jeu, l'animal.

- Notre seul regret, et je comprends la démarche de monsieur Paul, est de ne pas pouvoir publier sa découverte, dit Serge. Ça créerait une telle secousse dans notre civilisation que nous risquerions de la détruire définitivement. Ou de nous faire tous disparaître de la circulation, ce qui serait plus probable.

Cédric reprend avec fougue :

- Tous les calculs sont exacts, Marie. Ton homme est absolument extraordinaire. Il a compris les travaux de Souriau, de Grothendieck ! Dans une équation, il a remplacé la constante de Planck par un polynôme contenant des variables cosmologiques ; c'est devenu lumineux ! Il en utilise même une où la masse devient négative pour certaines données d'entrée !! Tu te rends compte ! Les résultats des observations astronomiques viennent seulement de montrer qu'il existe une énergie négative. La mise en évidence de l'accélération de l'expansion cosmique a donné naissance à ce concept d'énergie noire. Interroge n'importe quel

¹¹ Ses cours et travaux au Collège de France portent sur la mécanique quantique et l'information quantique.

Transfert

spécialiste en cosmologie. Cette énergie noire est négative. Il a compris et maîtrisé ça ! Mais tu te rends compte ! Il a réussi à prouver que la flèche du temps peut être retournée ! Ton homme est un génie, Marie.

- Pour lui, les équations sont comme des partitions de musique, il a l'habitude de dire que si l'équation sonne bien c'est qu'elle est juste. Il est peut-être là son génie, répond-elle.

Serge ne peut s'empêcher une boutade bien à lui :

- Pour rire : si tu dépasses la vitesse de la lumière, ça crée de la masse. C'est un coup à boucher un trou noir ce calcul ... ça va constiper l'univers. Et si l'univers est constipé, il va falloir lui faire un lavement, ajoute-t-il en riant.

Corine ne relève pas le trait d'humour de son collègue.

- C'est pas trop dur de vivre avec un mec pareil ? demande-t-elle affectueusement.
- Ce qui m'épate également est le réseau de neurones qu'ils ont conçu pour superviser le fonctionnement au moment du transfert ! Sa méthode d'apprentissage est absolument géniale ! Ça assure une stabilité parfaite du système lors du fonctionnement, enchaîne Serge, heureusement que Cédric était là, il a même fait appel à Guillemant pour le seconder, c'est tout dire.
- C'est un Jean-Pierre Petit bis, mais il ne nous a jamais dit s'il croyait aux OVNI, ton Jules.

Clowez se sent mis sur la touche. Encore un coup de Paul. Ce n'est plus lui le centre d'intérêt, mais elle.

Le repas est pris dans une pièce réservée à l'étage, les conversations tournent autour de ce qui s'est passé, du danger que représente le vol de la cage, la façon de repérer où elle a été remontée, des actions à prendre pour la détruire. De la disparition d'une équipe de huit chercheurs de pointe, méritant chacun un prix Nobel.

- Il faut que vous sachiez que Paul a fait appliquer ces modifications sur les deux autres. Et qu'une équipe travaille sur un déphaseur

plus puissant pour arriver toujours au même endroit, quelle que soit la date de départ.

Marie sursaute.

- Quoi ! Il y en a deux autres!
- Il faudra que tu comprennes que cet homme connaît tous nos travaux, nos espoirs, nos peurs. Comment crois-tu qu'il soit devenu si puissant ? Il a un jouet fabuleux et doit l'utiliser depuis quelques années.
- C'est vrai, et maintenant il peut faire joujou avec le temps ! Est-ce que c'est prudent de lui avoir mis ça entre les mains ?
- En fait, les autres servent à faire des translations géographiques. Je n'ai pas eu vent d'un usage, disons... hors de la bienséance. Un petit peu de trafic, certes, mais seulement de quoi amortir le bureau d'études, dit Clowez en souriant.
- Allez, Clowez, avouez qu'il s'en sert pour son service de renseignement, dit Serge en riant. Et que c'est une source de profit colossal. Non ?
- Posez-lui directement la question, répond-il pour botter en touche.

Après le repas, ils vont tous voir les translateurs. Les vigiles regardent le badge de Marie avec attention. Ils ne l'ont jamais vu, ce petit bout de femme qui a obtenu ce niveau d'accréditation ! La reconnaissance faciale la laisse passer, alors...

En arrivant dans une pièce immense, un peu particulière, Marie reconnaît parfaitement le translateur temporel, elle est émue.

Le socle est rectangulaire, de quatre mètres par quatre, d'une hauteur d'un mètre. Un escalier assez large permet d'y accéder. En son centre, un plateau rond de couleur blanche, de deux mètres de diamètre affleure. Il est délimité par une série de cercles en métal, concentriques et séparés les uns des autres de quelques cm. De gros piliers à chaque coin supportent une structure métallique recouvrant l'ensemble à trois mètres du sol, faisant plus de deux mètres

Transfert

d'épaisseur. Un ensemble en descend. Une cage de verre entourée d'une spirale de cinq centimètres de diamètre, en métal jaune, elle-même entourée d'une série de sept anneaux de dix centimètres de diamètre en métal blanc. Un cône sur lequel des spirales gravées sont nettement visibles, la pointe vers les bas, coiffe la partie en verre, la pointe à deux mètres du sol.

- Nous vérifions les derniers calibrages, précise un homme qui vient vers eux, une tablette à la main. Les équipotentiels sont parfaits.
- La dernière fois que je l'ai vu, c'était en sortant en courant du bâtiment où il était. Aziz et ses hommes me poursuivaient, dit Marie à ses compagnons. La machine était déjà démontée.
- Aziz ?
- Oui le financier du projet. Le translateur était prêt à partir.
- Un déménagement ? Pourquoi ?
- Pour tout transférer en Arabie Saoudite. Monsieur Paul m'a dit qu'ils ont tout vidé en vingt-quatre heures. Mais pourquoi ceux-là sont-ils chacun dans une pièce comme ça ?
- Il s'agit d'une cage de Faraday. Les murs métalliques sont couverts de ferrite afin d'annuler le plus possible le rayonnement électromagnétique émis et reçu, ça pourrait perturber pas mal de choses. Et ça permet de les utiliser ensemble sans qu'ils ne se gênent mutuellement.
- Avec ça, nous pouvons l'utiliser quand nous voulons.

Pendant que la cage de verre remonte, Marie va sur le plateau du translateur, se met en position groupée, les genoux pliés, sur la pointe des pieds, le torse contre les cuisses, les mains sur la nuque, puis se redresse.

- C'est comme ça que je l'ai vu la dernière fois.
- Quelle taille avait la stase ?
- Elle occupait toute la surface du plateau, ça faisait un cylindre de deux mètres de haut environ. C'est la spirale qui la contient, les ondes scalaires sont à l'intérieur. J'ai assisté à plusieurs essais. Pierre m'a expliqué le fonctionnement.

En retournant vers le labo, un homme s'approche de Clowez :

Transfert

- Tout est OK à puissance nominale, effectivement nous sommes plus précis, à trente centimètres près.
- Joli travail.
- Nous allons faire un premier étalonnage à puissance maxi à quinze heures. Les modifications sont censées augmenter encore plus la précision. C'est ça ? Vous voulez en arriver au millimètre ? dit-il en souriant. Ça modifiera la forme de la stase ?
- Oui. Je ne sais même pas ce que sera sa forme ni sa taille. Normalement, ça devait couvrir tout le plateau, comme un cylindre. On redémarre l'aventure, comme il y a cinq ans maintenant. Vous vous souvenez ?

Marie sursaute.

- Quoi ! Ça fait cinq ans que vous utilisez les translateurs !
- Clowez la regarde, amusé.
- Oui, pour le temporel. Il a fallu attendre d'avoir la puissance informatique et les composants électroniques nécessaires pour y arriver. La cage numéro un a cinq ans maintenant. À cette époque, les calculs de translation spatiale prenaient presque une journée. Avec le Guépard, il nous faut moins d'une demi-heure.

L'homme en blouse blanche s'approche de Clowez.

- Il y a un truc que je voudrais vérifier dans le programme d'essais, je voudrais voir ça avec vous, avant le test.

Il allait continuer quand il reconnaît deux des personnes qui accompagnent Clowez.

- Mince ! Deux prix Nobel dis-donc. Ils ont travaillé dessus ?
- Bien sûr ! Vous savez, il en a fallu des cerveaux pour concevoir un truc pareil.

Il ne pouvait pas dire que l'homme qui avait compris seul les processus permettant le transfert temporel ne serait même pas présent pour les tests, bloqué dans le passé.

L'après-midi se continue au bar de l'hôtel, où est débattu à bâton rompu le travail formidable réalisé par Pierre et son équipe, de la disparition de cinq chercheurs de haut rang. Serge dit son admiration devant sa faculté de comprendre des concepts aussi complexes. La

Transfert

manipulation des systèmes quantiques individuels n'est pas à la portée de tout le monde. L'anti-gravité, les ondes scalaires et les systèmes quantiques sont la base de son travail. La base du voyage dans le temps.

Marie aimerait bien avoir plus amples informations sur leur présence ici.

- Pourquoi Paul vous a-t-il fait venir ? demande-t-elle.
- Il nous a demandé assistance pour vérifier des calculs particulièrement complexes. Nous avons commencé à comprendre quand nous en avons reconnu certains sur lesquels Pierre avait buté. Il a mis le paquet pour nous faire venir, le bougre. Mais il nous avait bien caché que c'était toi qui allais partir, Marie.
- Tu ne peux pas imaginer le plaisir de savoir que Pierre est en vie. Les médias n'ont pas laissé filtrer grand-chose. Mais dans notre microcosme, nous savons ce qui s'est passé. Nous pensions que Pierre avait également été tué. On se pose beaucoup de questions au CNRS. C'est l'omerta là-dessus.
- Et moi je suis contente de t'avoir revu Marie, tu sais, dit Corinne la regardant en souriant.
- Vous comptez revenir ?
Marie tique un peu.
- Monsieur Paul ne vous a rien dit ?
- Seulement qu'il s'agissait d'un aller simple.
- Comment allez-vous réussir à vous occuper là-bas ? Il n'aurait pas pu faire revenir Pierre ? Vous auriez pu changer d'identité, je ne sais pas, aller dans un autre pays ?
- Vous voyez Pierre revenir comme ça, en sachant que son travail a été volé par son financier, et que le gouvernement s'est arrangé pour étouffer l'affaire ? Vous le connaissez mal. Il deviendrait tellement gênant qu'il serait éliminé. Regardez l'histoire de Balavoine, ou Coluche. On a toujours des doutes sur ce qu'il s'est réellement passé.
- Donc vous restez là-bas.

Transfert

- Paul m'a affirmé qu'il nous soutiendrait financièrement. Nous avons commencé à élaborer une idée. Je ne pars pas sans biscuits.

ZÉRO

Samedi 26 mai 2012

Nous avons déposé la sonde à l'endroit prévu, nous l'avons ramenée sans problème. Voici les photos du site d'arrivée. Comment dire, il faudrait trouver un mot pour ce genre d'opération. Vous aviez raison, il y a des arbres des deux côtés du chemin. La sonde est tombée de quarante-huit centimètres. C'est vraiment très peu comme erreur. Nous avons relancé un calcul pour baisser cette valeur, nous avons obtenu trente centimètres. Comme vous le demandiez. Le choc sera minime. Nous avons fait faire l'aller-retour à un rat dans une cage. Il est revenu en parfaite santé, mais il est manifestement fatigué. Il a passé la batterie de tests d'intelligence sans difficulté, sa mémoire est restée parfaite. Tout est au nominal. Ah ! Voilà madame Théotokis.

Elle est habillée d'un jean avec une grosse ceinture de cuir, des chaussures de randonnée, d'un chandail en laine polaire. Sa tresse tombe dans son dos jusqu'aux reins, un sac à dos sur les épaules, elle fait très baroudeuse.

- Pas trop tendue ? lui demande Paul.
- On le serait à moins, répond-elle de façon légèrement agressive.
Paul lui prend les mains, la regarde dans les yeux.
- S'il y avait un risque, un seul, je ne vous aurais pas organisé ce voyage, Marie. Vous ne risquez rien.
- Vous me paraissez vraiment sûr de vous quand même. Non ?
Il l'emmène à l'écart.
- J'ai enfin trouvé ce que je cherchais, c'est pour ça que j'étais absent hier. Vous êtes bien arrivée saine et sauve là-bas. J'en ai la preuve écrite. Voici une feuille de route, mettez la dans votre sac à dos. Vous la lirez quand vous serez installée. Il y a ce que vous devez faire pour que nous puissions vous envoyer du matériel.

Transfert

Soulagée, elle comprend qu'elle a dû laisser un papier où elle ne sait quoi d'autre, qui a traversé le temps.

- Sous quelle forme je vous ai fait parvenir cette info ?
- Ce sera à vous de décider. Je ne veux pas vous influencer. Avez-vous pris tout ce dont vous avez besoin ? En particulier des affaires strictement féminines.
- Oui... Merci pour ça aussi.
- Avez-vous envoyé un courriel à votre famille ?

Elle reprend son souffle et lâche un 'oui' en soupirant.

- Voulez-vous que nous refassions le point sur ce que vous aurez à faire ?
- Non. J'ai bien tout en mémoire. Monsieur Clowez m'a parlé d'un second sac ?
- Oui. Il contient des habits pour vous et Pierre, ainsi qu'un transpondeur pour pouvoir positionner plus précisément les transferts. Il va partir dans quelques instants. Il arrivera quelques minutes avant vous. Il faudra que vous complétiez votre garde-robe assez rapidement. Vous avez assez de livres tournois pour quelque temps. Avec tout ce que vous emportez, vous tiendrez facilement plusieurs mois. Dès que le transpondeur sera en place, on vous enverra ce dont vous avez besoin.

Il lui tend une petite bourse en cuir fin, fermée par un cordon.

- Ça, en plus, c'est pour tenir plusieurs années, si besoin. Mettez-le au fond de votre sac.

Elle comprend et sourit.

- Ça ressemble déjà à quelque chose du pays.

Ils reviennent vers le translateur. Un gros sac marin est sur le plateau. La cage descend rapidement. Un ronronnement se fait entendre, de plus en plus sourd, dans le socle, il devient très vite plus aigu, de moins en moins fort, pour disparaître complètement. Le plateau se lève de trente centimètres, une sorte de feulement pulsé sort du haut de la machine. Le plateau redescend brusquement dans un bruit sec, le sac reste en lévitation à trente centimètres au-dessus, le cône inversé scintille. Le feulement est maintenant continu. La

Transfert

stase se développe instantanément, très lumineuse, le sac est complètement absorbé par elle, puis s'efface soudainement. La lumière disparaît aussitôt. Le tout a duré moins d'une seconde.

Marie est émue.

- Je craignais ne plus jamais entendre la musique qu'il fait, ça me fait rudement plaisir de l'avoir de nouveau entendue. Ça me redonne un espoir fou.
- Départ dans dix minutes, annonce une des techniciennes derrière le pupitre de commande.

Elle se dirige vers ses quatre amis. Ils se font de grandes embrassades, des larmes au coin des yeux. Aucun mot n'est échangé. Ils sont simplement là, leur présence lui fait du bien.

- Départ dans cinq minutes.
- Heureusement qu'il y a Alice et Maïa pour nous rappeler à l'ordre, dit Clowez en s'approchant du groupe.

Elle regarde les techniciennes, leur fait un petit salut de la tête.

Ils finissent par se séparer. Elle prend congé des prix Nobel. Elle a la gorge serrée, soupire et se dirige vers le plateau. Paul la prend par les épaules, la serre un peu contre lui, et lui fait un baiser sur le front.

- Bonne route Marie, ne t'inquiète pas, je sais que tu es bien arrivée et en bonne forme.

Elle ne note même pas le tutoiement soudain. Clowez l'intercepte en passant et lui glisse à l'oreille.

- J'ai mis une pochette sur le plateau, vous pourrez l'attacher à votre ceinture. Paul pense qu'il n'y a aucun danger à la réception, mais je préfère vous savoir armée.
- Départ dans une minute.

Le ronronnement se fait de nouveau entendre dans le socle. Elle se place au centre du translateur. Il y a quelque chose à ses pieds. La cage descend, Marie est au centre, comme dans un bocal en verre.

Maïa égrène les dernières secondes.

- Six.

Transfert

Elle s'accroupit, le plateau se lève. Le ronronnement a disparu, mais Marie est trop concentrée sur ce qu'il va se passer pour s'en apercevoir.

- Cinq.
Se met sur la pointe des pieds. Il n'y a plus de bruit.
- Quatre.
Place son buste contre ses cuisses.
- Trois.
Les deux mains sur la nuque.
De nouveau le feulement provenant du dessus.
- Deux.
Prends un grand bol d'air. Son cœur s'emballe.
Le plateau redescend, Marie reste en lévitation.
- Un.
Elle bloque sa respiration. Ferme les yeux.
'Pierre, j'arrive'
- Transfert.
Marie, complètement absorbée par la stase, disparaît soudainement.

Le silence qui s'est établi persiste.

Paul fait revenir tout le monde sur terre.

- Oh, les amis ! Nous ne sommes pas à une inhumation ici !
- Impressionnant ! Comment pouvez-vous être sûr qu'elle soit bien arrivée ?
- Je ne lui ai pas dit, mais j'ai retrouvé l'acte d'achat du château où est Pierre. Au bas il y a des signatures, ce n'est pas leurs noms, ils les ont changés, je me suis bien amusé en le lisant. Regardez :

Il leur montre une photo de l'acte. En bas, il y a une phrase étonnante, sous les signatures, en écriture cunéiforme qu'ils ne peuvent déchiffrer.

LE SCRIBE DÉGÂT DEVIENT PRÊTRE.

Transfert

- Pourquoi ont-ils changé leur nom de famille ? Et cette phrase illisible vous a suffi ?
- Oh que oui ! Rien que le nom de famille à lui seul aurait suffi. Mais dans la tradition arcadienne, bien sûr. Pour la phrase, les disques qu'elle avait apportés étaient cryptés. Il y avait une question en écriture cunéiforme, elle seule pouvait comprendre. Elle a donné la réponse : prêtre. Ça a déverrouillé le cryptage. La question était : que devient le scribe déchu ? Un clin d'œil quoi.
- Ça alors !
- Oui ! J'ai eu du mal à mettre la main sur l'acte. Ça faisait un bout de temps que je le cherchais. Il est dans le fin fond de la bibliothèque nationale.
- Comment ont-ils pu l'acheter !
- Disons... Je compte les aider.
- Mais comment avez-vous mis ces modifications en place si vite ! On a l'impression que vous étiez prêt à le faire, comme si vous attendiez un top départ !
- Effectivement, nous savions que ce qui vient d'avoir lieu devait se passer, mais nous ne connaissions ni la date ni comment nous aurions les infos dont nous avons besoin. Nous étions dans les starting-blocks. Je n'imaginai pas que ça se serait passé si vite et si bien.

Samedi 17 mars 1714

Elle a l'impression d'être dispersée, elle ne sent plus les limites de son corps. Elle se sent déchirée de partout, chacun de ses morceaux secoués comme dans un bol vibrant. Elle tombe dans le vide de l'univers. Elle devient l'univers. Elle voit un tunnel au bout duquel il y a une forte lumière, intense, mais pas douloureuse. Elle est aspirée vers elle, plonge dedans. Elle baigne dans l'amour, dans un havre de paix ultime, sublime, dans une quiétude, dans une sérénité, enveloppée par un calme infini ... Soudain, tout s'arrête. Un choc sous ses pieds lui fait reprendre sa lucidité. Elle a l'impression d'être tombée du haut d'une armoire. Elle est épuisée, haletante, la tête pleine de bruit ; le vertige la fait basculer sur les fesses, le

Transfert

souffle court. Ses oreilles tintent comme après avoir entendu un bruit trop fort. Elle se déhale vers le bord du chemin, s'allonge dans l'herbe et fait des exercices de relaxation pour reprendre le contrôle de sa carcasse. Tout doucement, le calme revient. Elle se met assise, sa main droite heurte un truc en tissus. C'est le sac arrivé avant elle.

'Bigre il est gros !'

Elle essaye de se lever, mais sa tête tourne encore trop.

'Sport à ne pas conseiller aux femmes enceintes, pense-t-elle en souriant intérieurement'

Tout d'un coup, elle réalise.

'Ça y est ! Je suis arrivée ! Pierre, je suis là !'

Paul avait raison, il y a bien des arbres de chaque côté du chemin. Il fait froid, des filaments de nuages cachent le ciel, le vent est glacial, mais il ne pleut pas. Elle sort de son sac à dos une veste en laine polaire.

Elle finit par récupérer, se lève, prend le sac de toile à côté d'elle, un sac marin ; il est lourd. En remontant sur le chemin, elle met le pied sur quelque chose d'épais. Ah oui : la pochette de Clowez. Elle l'attache à sa ceinture et en profite pour regarder ce qu'il y a dedans.

Une petite lampe de poche à LED, un couteau à tout faire, un autre de combat avec son étui pour la ceinture, un briquet à alcool, un panneau solaire pliable, pour la lampe, et une montre faisant des tas de choses.

'Merci, Nature et Découverte !'

Elle se passe la montre au poignet, joue avec les boutons, le cadran s'éclaire : dimanche 27 mai 2012 ... 17h30

'Pfff ! Sont pas moderne. Ils n'ont pas prévu le translateur. Bon alors, la date, c'est 17/03/2012, parce que 1712, ça ne doit pas marcher, ça m'étonnerait qu'elle ait les jours de la semaine du dix-huitième siècle. Il est 03 : 00. C'est râpé pour le jour de la semaine... Comment ça, il trouve samedi ? C'était un samedi le 17 mars 2012 ? Ben ! C'est bien plus simple !' Elle met des gants pour protéger ses

Transfert

mains du froid, et puis il risque d'y avoir quelques acrobaties en perspective.

La grille du château est fermée par une chaîne. Elle suit le mur. Il est en bon état, relativement haut. Seulement, il ne possède pas de faîtière, le crochet ne trouvera rien pour mordre. Malgré le peu de lumière, elle finit par trouver un arbre dont une grosse branche passe au-dessus. Elle prend la corde placée sous son sac à dos, la lance et arrive à entourer la branche du premier coup.

‘Bien ma fille, il faut que tu continues comme ça’.

Elle passe l'autre bout dans les poignées du sac marin et grimpe. De là-haut, elle ne voit rien, juste le mur, là, devant. Elle tire la corde pour faire monter le sac qu'elle laisse pendre sur le côté de la branche.

‘Dieu qu'il est lourd !’

Elle tente de l'envoyer de l'autre côté en lui faisant faire la balançoire ; il croche le faîte en passant et retombe vers elle.

‘Applique-toi ma grande, tu ne vas pas passer la nuit ici’.

Elle est encore fatiguée du transfert, pourtant il faut y aller ; plus elle fera de tentatives, plus elle sera crevée. Au second essai, il reste à cheval sur le mur ; il semble stable.

‘À moi maintenant.’

Poussant la corde au plus loin sur la branche, lui donne du mou, elle la prend à pleine main, se colle au tronc et s'élançe, se jette dans le vide.

‘C'est comme ça que tu fais Tarzan ?’

Ses pieds passent juste le haut du mur, et avant de partir en arrière elle bloque ses chevilles dessus, jette ses bras vers l'avant et d'un coup de rein se retrouve assise sur le faîte ; elle est en nage, la fatigue continue de s'accumuler.

‘Ouf !’

Elle pousse le gros sac qui tombe à terre avec un ‘Pouf’ nettement audible, récupère sa corde et saute. Elle place le sac sur

Transfert

son épaule gauche, il semble de plus en plus lourd ; elle avance doucement.

‘J’ai perdu toute mon énergie moi ! Je devrais pouvoir le porter normalement, ce truc !’

Elle n’y voit pas grand-chose et n’ose pas utiliser la lampe. Le terrain n’est pas le même qu’au vingt et unième siècle. Elle arrive au bord de la zone boisée, le château est bien à cent mètres de là. Il faut s’en approcher en restant sous couvert. En contournant le bâtiment où se trouvent les écuries, charreteries et autres dépendances, elle atteint le côté du château. Il n’est plus qu’à vingt mètres ; il y a de l’herbe sur quinze mètres, mais il en reste cinq dont elle ignore de quoi il est fait. Elle pose le gros sac sur le sol et décide de le tirer, tant pis pour les traces. Le chemin qui entoure le château n’est pas bien entretenu, c’est un mélange de cailloux et de mauvaises herbes. Elle place de nouveau le sac sur son épaule gauche, arrive à s’approcher de la façade côté vallée sans faire bruit. Au premier étage, tous les volets sont fermés, sauf devant une porte-fenêtre donnant sur un balcon, ils sont entrouverts.

‘Si tout s’est passé comme prévu pour lui, il doit dormir ici’.

Elle lance sa corde équipée du crochet vers le garde-corps ; il s’accroche dans les ferronneries en faisant un bruit parfaitement caractéristique. Pendant trente secondes, elle reste aux aguets, immobile, les oreilles grandes ouvertes. Silence général à part un restant d’acouphène.

‘Allez, un dernier effort’

Elle se hisse, arrive enfin sur le balcon, épuisée.

‘Dire que je suis capable de monter une corde lisse de huit mètres en un temps record ! Et les jambes à l’équerre en plus ! Il m’a vanné ce transfert.’

Elle pose son sac à dos, péniblement remonte le gros ; tout le monde est à bon port. Le ciel se dégage, elle y voit un peu mieux.

‘Pourvu que ce soit là !’

Le crochet de fermeture des volets est placé de telle sorte que ceux-ci ne puissent pas bouger une fois entrebâillés. Avec la lame du

Transfert

gros couteau –merci Clowez-, elle arrive à le désengager, les entrouvre. Chance, la porte-fenêtre n'est pas verrouillée. Elle la pousse doucement et entre à pas de loup dans la chambre. Il y a bien quelqu'un dans le lit. Son cœur bat à tout rompre. Elle ne fait aucun bruit avec sa respiration, bien qu'elle soit essoufflée. La pâle clarté qui tombe des étoiles lui permet de voir un peu autour. Sur un fauteuil, là juste à côté elle reconnaît le sac de voyage de Pierre. Mais est-ce réellement lui dans le lit ? Avec d'infinies précautions, elle se glisse vers la tête. Le parquet grince un peu, l'homme se retourne, mais ne se réveille pas. Elle a eu le temps de reconnaître son visage malgré la pénombre. Sans pouvoir résister, elle se glisse contre lui et l'entoure de ses bras, en le serrant fort, fort, fort.

Pierre se réveille en sursaut, panique, s'assied en la bousculant, la regarde, regarde autour de lui, la regarde de nouveau.

- Mais qu'est-ce que tu fais là !

Elle se colle de nouveau contre, le regarde dans les yeux.

- Ouf ! C'est vraiment toi.

Il se calme un peu, la prend par les épaules, l'éloigne légèrement de lui.

- Oui ! Et c'est bien toi aussi ! Mais pourquoi es-tu là ? insiste-t-il.

- Mon amour ... brusquement, tout ce qu'elle a vécu depuis huit jours lui revient, elle éclate en sanglots en se collant la tête au creux de son épaule ... Ils ont piqué ta machine, dit-elle entre deux hoquets.

Il est passablement désorienté.

Ils ont volé la machine ?

Qui ils ?

Pourquoi ?

Elle est arrivée ici au dix-huitième siècle.

Donc elle a utilisé un autre traducteur.

Qui peut posséder un autre traducteur ?

Qui a effectué les calculs ?

Que se passe-t-il dans l'équipe ?

Transfert

La ‘machine à analyser’ de Pierre tourne à fond. Marie se calme, retrouve sa respiration.

- Écoute-moi. Elle lui prend le visage entre ses mains. Écoute, je suis trop fatiguée pour tout te raconter, mais il existe une seconde machine, je suis venue grâce à elle. Pierre ... Mon amour... Je suis tellement fatiguée que je ne peux pas continuer, dit-elle d’une voix lasse... Il y a deux sacs sur le balcon... rentre-les...

Elle a beau lutter contre le sommeil, celui-ci finit par la gagner.

*

Le soleil arrive à flots par la porte-fenêtre entrouverte. Elle ouvre un œil, ne comprend pas ce qu’elle voit, ouvre l’autre. Il lui faut un certain temps pour que l’info arrive au cerveau, que celui-ci décrypte. Un dessus-de-lit la couvre.

‘Bon sang ! Mais je suis arrivée ! Hou là ! Qu’est-ce que je tiens moi ! J’ai pourtant pas fait la java toute la nuit !

Elle se lève encore habillée comme au vingt et unième siècle. En se dirigeant vers la porte-fenêtre, un fauteuil lui barre la route. Une robe est placée dessus, un châle bleu ciel en mohair la couvrant. Des chaussures au pied du fauteuil, un ruban de tissu bleu couvre l’accoudoir, un collier de perles dessus.

‘OK c’est clair : ne sort pas en jean et t-shirt, ça va faire désordre. Ah oui ! Il faut aussi enlever cette montre. Dommage. Maintenant, je sais ce que contenait ce gros sac’.

Dans un coin, elle repère un seau de toilette. Ouf !

Elle se change. Sur une coiffeuse, il y a une brosse à cheveux. Quelle coiffure faire ? Finalement, elle décide de mettre sa tresse en un gros chignon qu’elle maintient avec le ruban qu’elle a déjà. Elle enfle le collier, met les chaussures, se regarde dans un miroir en pied placé dans un coin. Attrape le ruban bleu et se ceint avec, sous la poitrine.

‘Pas mal, pas mal du tout. Elle est mignonne cette robe !

Blanche, longue jusqu’aux pieds, fendue sur le côté jusqu’au-dessous du genou, le col carré avec une bordure brodée, les épaules

Transfert

légèrement bouffantes, une mise en valeur de la taille, du fait sur mesure.

‘Sympa. On ajuste le collier, hop. Waouh !’

Un bijou en argent est situé au milieu. Au centre, un diamant taillé comme une étoile à quatre branches, un brin d’argent part d’une des pointes en spirale, effectuée trois quarts de tour et se termine par un saphir taillé en émeraude. Le tout monté sur une structure en argent très fine. Cela ressemble à une galaxie spiralée.

- Mais ! C’est le tatouage que Pierre et moi avons fait faire sur notre épaule ! Décidément, monsieur Paul aime bien les cachotteries ! Comment le sait-il ! Il est vachement chouette !’

Dehors deux personnes se parlent, elle reconnaît la voix de Pierre, qui semble avoir bien du mal à s’expliquer.

En sortant de la chambre, un escalier lui propose de descendre. La porte du hall est ouverte, elle sort et se dirige vers lui, il est au pied des marches du perron et palabre laborieusement avec un homme qu’elle voit de dos. Pierre la regarde et lui fait un grand sourire, il n’est pas habillé avec les vêtements qu’il avait emportés, c’est nettement plus chic. L’homme se retourne, ne bouge plus, il semble figé.

- Voici ma femme. Monsieur Thévenin dit-il, le régisseur du mas.

L’homme d’un âge difficile à déterminer est à peine plus grand qu’elle, trapu, le visage buriné par le soleil. Il a ce que l’on appelle ‘une bonne bouille’. Il la regarde comme s’il avait eu une apparition.

- Bonjour monsieur dit-elle en inclinant légèrement la tête.

Elle lui aurait bien serré la main, mais est-ce protocolaire ?

L’homme se reprend.

- Bonjour madame, dit-il avec la plus grande déférence.
- Monsieur Thévenin était venu pour savoir si je partais bien aujourd’hui. J’essaye de lui expliquer que mon projet est retardé et qu’il faut que je voie ça avec toi.

Se tournant vers Thévenin :

- Je vous tiendrais au courant, j’ai à parler avec ma femme.

Transfert

Ils s'en vont, bras dessus bras dessous vers le parapet qui domine la vallée du Cernon.

- Dis-moi tout, la pitchoune. Qu'est-ce qui se passe ?

Alors elle lui raconte tout depuis qu'il est parti avec des sanglots dans la voix, parfois elle est même obligée de s'arrêter pour reprendre son calme. Depuis les assassinats jusqu'à son arrivée ici. Pierre ponctue son récit de 'Quoi ! 'Hein !' 'Les salauds !' Et autres onomatopées suggestives. Elle termine tristement :

- Nous ne pouvons plus partir, Pierre, nous ne pouvons pas rentrer à la maison. Elle lâche un grand soupir. Ils nous tueront ou je finirais ma vie en prison.

De nouveau, elle se colle contre son homme qui l'enlace tendrement.

- J'ai vraiment du mal à y croire, mais comme tu es là, c'est un argument imparable. Tous ces morts parce que nous avons des doutes sur les intentions de nos financeurs. 'Trop risqué de le laisser en France', disaient-ils. Il sera mieux au milieu d'un désert '. Ils ont dû agir au vu du dossier béton que nous avons réalisé sur les risques qu'ils faisaient courir au projet en le délocalisant. L'audition devant la commission des directeurs devait avoir lieu dès mon retour... Ce que je ne comprends pas, c'est le silence des médias, les désinformations. L'État est obligatoirement complice... C'est vraiment dégueulasse ! Maintenant, comment allons-nous réussir à vivre ? Comment allons-nous nous occuper ? Je ne vais pas rester assis à regarder le temps passer. Et rester au milieu de ces néandertaliens ne me dit rien. Il faut que je bouge Marie, que je bouge.
- D'abord, tes néandertaliens sont des homos sapiens sapiens, mon ami et ils ont certainement beaucoup de choses à nous apprendre... répond-elle énergiquement. Paul avait l'air d'être absolument certain que nous nous en sortirions. Rappelle-toi, il a dit qu'il avait la preuve que je suis bien arrivée. As-tu regardé au fond du sac à dos ?

Transfert

- Oui. Il y a effectivement de quoi tenir un bout de temps. Je te disais que Hautot ne pouvait pas en être arrivé à ce qu'il est devenu sans connaître ce qui allait advenir. En fait, c'est ton monsieur Paul le fil conducteur. Reste à connaître son véritable nom. Bon ! Alors ! Tu as une idée ?

- C'est toi le surdoué, dit-elle en le regardant en souriant.

- Peut-être, mais nous sommes tous les deux dans la mouise. Non ?

Ils continuent à suivre le parapet et arrivent à la chapelle, en mauvais état.

- C'est beau ici. Dommage que tout ça ne soit pas entretenu ... J'ai faim. Il est possible de manger quelque chose ?

En revenant vers le château ils voient deux gamins qui traversent le jardin en courant. Ça amuse Marie.

- Bande de petits curieux va ! Tu sais, je crois qu'il serait sage de parler en grec entre nous, je pense qu'il y a des oreilles indiscretes par ici. Elle regarde les deux garçons disparaître.

- *Oui. C'est une très bonne idée, répond-il dans sa langue natale.*

*

- Tu as vu comme elle est belle, la dame ! Elle n'est pas toute blanche, comme les dames des villes ; tu as vu ? Elle a dû rester au soleil longtemps.

P'tit Mousse et Tom ont fini d'espionner les nouveaux arrivants.

- Tu as compris quelque chose à ce qu'elle disait ?

P'tit Mousse est le plus âgé et ne veut pas se trouver abaissé aux yeux de son frère.

- Pas tout, mais ils disaient que s'ils revenaient dans leurs pays ils seraient tués. – C'est ce qu'il a compris succinctement –.

- Elle est habillée comme une princesse dit donc ! Tu as vu son collier ?

- J'aimerais quand même savoir comment elle est entrée, surtout de nuit. Viens, on va regarder le portail.

Ils explorent les alentours, P'tit Mousse regarde le cadenas, il se souvient que son père l'a ouvert ce matin, rien ne paraissait anormal. Ils se dirigent du côté de la poterne de l'autre côté du château, près de la chapelle. Ils sont habitués à suivre les traces des animaux pour

Transfert

quelques menus braconnages, leur expérience est utile pour une chasse à l'homme.

- Regarde, l'herbe n'a pas été couchée ; elle n'est pas passée par là. Ils se mettent à suivre le mur d'enceinte en retournant vers le portail.

Soudain !

- Regarde ! Là !

Par terre, de grosses traces. Celle d'un truc lourd et des traces de pas.

- Elle n'a quand même pas sauté du mur ! Pfff, ça fait pas ça, les filles !

En faisant bien attention à ne pas les piétiner, les garçons analysent le sol.

- Tu as vu l'empreinte des pieds !

- Bah ! Ça n'existe pas des chaussures comme ça !

Effectivement des empreintes de semelles de chaussures de randonnée, ce n'est pas courant au dix-huitième siècle.

- Je ne comprends pas ! Comment on peut faire des traces comme ça ?

P'tit Mousse se tourne vers le mur, s'en approche. À côté de la trace du truc gros et lourd, il y a bien deux superbes empreintes de quelqu'un qui s'est laissé tomber de haut. Les garçons se regardent particulièrement étonnés, puis suivent les pas vers le château.

- Elle a mis le truc sur son épaule gauche. Regarde. Ce doit être un sac.

Effectivement, la marque du pied gauche est plus enfoncée que celle du pied droit. Ils arrivent à l'orée des arbres.

- Elle a posé le sac ici, et elle l'a traîné. Il fait au moins deux pieds de diamètre. Facile à suivre.

- Elle s'est arrêtée ici. Et elle est repartie vers le balcon.

- Attends qu'ils rentrent. Faut pas se faire voir.

Une fois les étrangers rentrés ils continuent leur enquête.

Ils regardent attentivement au sol.

Transfert

- Elle a dû utiliser une corde pour monter. Ben dit donc, si c'est vraiment elle qui a fait ça elle est rudement forte, la dame ! Tu connais des filles qui sauraient monter à la corde sur un balcon ? Et puis même, avec une robe, c'est pas du gâteau. Je me demande vraiment pourquoi elle est arrivée en se cachant comme ça ! La nuit en plus !

Sherlock et Watson décident de regarder de l'autre côté du mur, là où elle a dû le grimper. Ils retrouvent des traces de pas assez caractéristiques partant de la grille et suivant le mur. Au pied d'un arbre dont une branche le domine, le sol est piétiné. Après l'arbre, plus rien.

- Elle a dû lancer une corde sur la branche et grimper ! C'est pas une femme de bonne vie ! C'est une saltimbanque ! Tu as vu la hauteur ! Viens ! On va regarder sur le chemin.

Ils remontent vers le carrefour ; à un endroit, il est balayé comme par un gros coup de vent ; sur un bas-côté, tout est bouleversé, comme par un troupeau de marcassins.

- Je ne sais pas ce qui est arrivé sur la route, mais elle a dû être déposée ici.

En effet, il n'y a plus de trace après.

- Maintenant, on sait comment elle est arrivée. Enfin, où elle a été déposée. Mais je ne vois pas de trace de roues fraîches.
- Et si c'était elle, le gros sac, et que quelqu'un la portait ? dit Tom.

P'tit Mousse regarde son frère, réfléchit ...

- Ça se pourrait aussi, mais regarde la marque des pas et la distance entre chacun, tu verras que c'est une démarche de femme, pas très grande, plutôt souple, habituée à marcher avec un truc lourd sur le dos.
- Une femme soldat, une femme de mauvaise vie, oui ! dit Tom en riant. Aller, vient, on va voir ce qu'ils font.

*

Pierre et Marie arrivent sur le perron quand une dame se dirige vers eux avec un panier. Elle le leur montre et leur fait comprendre, dans son patois, que c'est le repas du matin, et les invites à la suivre

Transfert

les fait entrer dans une pièce assez grande où tous les meubles sont couverts de draps pour qu'ils ne prennent pas la poussière, sauf une table et une chaise. Elle en libère une seconde, pose ce que contient le panier sur la table et leur souhaite bon appétit. Pendant tout ce temps, elle n'a pas cessé de jeter des coups d'œil vers Marie.

- Tu aurais quand même pu trouver plus discret à me mettre, et je vois que mes nouveaux amis se sont décarcassés pour t'habiller également !
- Je voulais que tu sois belle, Marie. Il faut impressionner pour donner le change. Il ne m'a pas posé de question sur la façon dont tu es arrivé, mais ça ne va pas tarder. Il faut mettre une stratégie en place.
- Qui sommes-nous ?
- D'où venons-nous ?
- Où allons-nous ?
- Pourquoi sommes-nous arrivés ici ?
- Comment sommes-nous arrivés ici ?
- Combien de temps !
- Oh ! Arrête, Pierre, du calme, fait-elle en riant. Même si tout ça, c'est important, tu n'es plus au labo.

Tout en commençant à créer un argumentaire pour expliquer leur présence ici, ils font le point de ce dont ils vont avoir besoin tous les jours et des problèmes qu'ils vont rencontrer. D'abord, où habiter ? Monsieur Thévenin avait dit à Pierre que le domaine est à vendre. Paul acceptera-t-il de déboursé une telle somme ?

Puis, il faut placer le transpondeur dans un endroit sécurisé. Pour le moment, il est dans le gros sac dans la chambre. Il n'est pas question de le faire fonctionner là-haut. C'est beaucoup trop visible.

La matinée se passe en échafaudant des projets, des possibilités, en rejetant les incohérences. L'esprit analytique de Pierre commence à mettre en place quelques pièces du puzzle.

- Tu m'as dit qu'ils n'avaient pas de translateur temporel ?
- Non, seulement spatial. C'est grâce aux disques qui étaient cachés dans ton bureau qu'ils ont réussi à y ajouter la partie temporelle.

Transfert

- Et ils ont fait ça en combien de temps ?
- En cinq jours.
- Marie ! Ce n'est pas possible de remonter la fonction temporelle en cinq jours ! C'est strictement impossible ! Il faut que tous les dossiers soient compatibles avec leur informatique. Rien que pour la compilation, il faut que les paramètres de compilation correspondent aux leurs. Ils ont dû avoir un nombre de warning et d'erreurs pas croyable !
- Pas à ma connaissance. Je me souviens que l'informaticien qui a effectué la compil, alors que j'étais présente, n'a eu que quelques warnings sans importance, aucun message d'erreur, et que le programme s'est lancé du premier coup.
- Marie ! Ce n'est pas possible. C'est invraisemblable. Et pour la conception du matériel nécessaire ?
- Les fichiers mécaniques étaient totalement compatibles avec leur machine. C'est tout ce que je peux dire. Ah ! Si, j'ai entendu une phrase, 'Le dossier est digne de l'ÉSA'¹² avec du respect dans la voix.
- Notre dossier est propre, mais de là à dire qu'il est digne des études spatiales, il est sympa ton gars. Et ils ont remonté la partie mécanique sans souci ? Où est la clef ? Qu'est-ce que je rate, là ?
- Tu veux dire, sur écran ? Ça a marché du premier coup également. Ils ont commencé par le répertoire spatial ; là, j'ai reconnu la machine, et j'ai vu que la spirale temporelle était absente. Ça les a vachement surpris quand je leur ai dit ça, je m'attendais à ce qu'ils l'aient déjà fabriqué. J'ai failli perdre les pédales. Puis dans le répertoire temporel, ils ont remonté celle que je connaissais. Eux ne l'avaient jamais vue.
- Et tu dis qu'ils ont réussi à adapter leur cage en 5 jours ! Mais ! Comment ont-ils pu faire ? C'est terriblement complexe.
- Pierre. Il y a une centaine de personnes qui ont travaillé dessus. Et Corinne, Frédérique, Cédric et Serge sont venus donner un coup de main.

¹² E.S.A = *European Space Agency* - Agence Spatiale Européenne.

Transfert

- Quoi ! Il a réussi à les faire venir, malgré leur boulot actuel ! Mais qui c'est, ce mec !.
- Ils ont dit qu'il avait des arguments suffisamment puissants pour les faire venir. Ils ont tout vérifié, tout était OK.
- Ce... n'est... pas... possible Marie. Nous avons réalisé ce saut sur la corde raide ; je peux te le dire maintenant, nous n'avions pas de marge de sécurité. Et je ne sais pas s'il sera possible de pouvoir recevoir quoi que ce soit du vingt et unième siècle maintenant. Le déphaseur n'est pas assez puissant pour continuer de maintenir la synchro avec ce lieu. Regarde, tu es arrivée sur la route, et pas dans la chapelle, ça correspond au déplacement spatial sur cinq jours.

Marie bondit, furieuse.

- Et tu me dis ça maintenant ! Je me doutais que tu aimais ta machine plus que moi ! Mais tout de même ! Donc tu n'étais pas certain de revenir et tu ne m'as rien dit ! Je ne compte pas plus que ça ! En fait qui suis-je pour toi ? Un bon coup, c'est tout. Tu m'écœures. Je me demande maintenant pourquoi je suis venue... Si j'avais su ça avant je t'aurais laissé crever dans ton passé, connard.

Elle en bégaye de colère. Pierre la prend par les épaules, mais elle s'en arrache et s'éloigne.

- Marie...

Elle part, les yeux pleins de larmes.

- Marie! écoute-moi...

Elle hausse les épaules et continue son chemin. Pierre la rattrape et la secoue par les épaules.

- Tu vas m'écouter! bordel ... Déontologiquement, je ne pouvais pas demander à qui que ce soit de risquer sa vie pour mon invention. Je savais, tu entends, JE SAVAIS que ça marcherait, mais je ne pouvais pas demander à qui que ce soit de faire le voyage. As-tu déjà vu des scientifiques faire leurs tests sur leurs amis ? Je ne courais pas le risque de ne pas revenir. Mais la marge de manœuvre était infime, c'est tout.

Transfert

Marie se calme un peu, arrive à maîtriser les vibrations d'énervement qui l'habitent encore.

- Mais tu ne m'as pas tout dit. Et si ça ne s'était pas bien passé ? Tu as pensé que c'était possible ? Je serais restée seule, ou pire avec un débile mental ou un légume ? Tes tests sur les rats ont prouvé quoi ? Qu'ils n'avaient pas perdu la mémoire. Mais pour le reste ?
- Nous avons déjà parlé de tout ça avant le départ, Marie.
- Oui, et j'ai pris le risque de te laisser partir par amour pour toi. Es-tu bien conscient de ça ?

Sa colère retombe aussi vite qu'elle est montée. L'amour pardonne tout. Elle vient se blottir contre Pierre, qui l'enlace, plongeant la tête dans ses cheveux, lui caressant doucement la nuque. Tous deux lâchent un grand soupir. Il se souvient d'un cauchemar, où il se trouvait seul dans un monde qui n'était que brume et ombres, un monde où Marie n'était pas présente, se sentant abandonné de tout, de tous. Un monde où il n'avait pas pu regagner le vingt et unième siècle, où il fallait qu'il se débrouille seul pour tout. Il s'était senti désespérément seul. Il soupire de nouveau.

- Ça ne s'est pas passé tout à fait comme prévu, mais nous sommes ensemble, ma douce aimée. À nous deux, nous pouvons affronter tellement de choses ! Et grâce à toi. Merci Marie. Merci.

Ils continuent de marcher, bras dessus bras dessous, le long du muret qui domine la plaine du Cernon et se dirigent vers la chapelle. La colère de Marie est retombée, et pour meubler le silence qui s'installe, elle lui parle de la raison pour laquelle elle est arrivée en dehors des murs qui entourent le château.

- Il m'a dit que j'arriverais sur le chemin, parce qu'il ne savait pas trop comment c'était dans la chapelle.
- Pour te rassurer, oui. Mais, c'est de là que je devais repartir. Ce qui est certain, c'est que le labo de Paul avait déjà effectué les calculs. Je serais curieux de connaître la machine dont ils disposent.

Transfert

- Paul m'a dit qu'elle était cent vingt-huit fois plus puissante que celle que vous utilisiez. J'ai cru entendre parler d'un jaguar, mais je ne sais pas de chez qui.
- Le jaguar ? C'est un Cray. Il possède plus de 200 000 cœurs, il a une puissance de calcul de plus de 1.7 pétaflops. Et ils possèdent cette machine ! Ça explique la vitesse de calcul ! Pourquoi ont-ils besoin d'une bécane si puissante ? Maintenant, je comprends pourquoi il est dans un site industriel aussi grand¹³. Il semble que Paul utilise le translateur spatial pour un drôle de trafic, genre espionnage ou renseignements.
- C'est la nature humaine : les progrès ne sont dus qu'aux guerres, aux escroqueries... continue Pierre, moqueur. Je suis sidéré de la puissance financière de cet homme. J'aurais bien aimé travailler pour lui, vois-tu. Et il t'a fourni un transpondeur de leur cru. Ça prouve que là-dessus ils ont une longueur d'avance sur mes études. Mais comment ont-ils pu faire ça s'ils n'avaient pas de connaissance dans la translation temporelle ? Je ne comprends toujours pas tout !

La chapelle est là, devant eux, manifestement plus ancienne que le château. C'est un mélange de styles, entre le roman et le début du gothique. Ils y entrent, elle est triste, sale, les vitres des verrières sont grises de poussière, voire absentes, la lumière les traverse chichement, péniblement. Il n'y a pas la moindre chaise, le sol est légèrement recouvert d'une fine couche de terres dans laquelle il est possible de voir des traces de pas. Ils s'approchent du chœur. Devant la marche qui le sépare de la petite nef, le carrelage est dégagé. Une étoile à huit branches, réalisée par un assemblage de matériaux de différentes couleurs, est parfaitement visible. Instinctivement, Marie se met au centre.

- Je ressens quelque chose de fort ici. C'est comme si une sorte d'énergie me traversait.

Elle lève les deux bras au-dessus de la tête, ferme les yeux, fait le vide.

¹³ Sa consommation en électricité est aussi importante qu'une ville de 10 000 habitants, à cause de son refroidissement.

Transfert

- J'ai l'impression de me recharger, de me ressourcer. Tu l'as senti aussi?
- Oui, je pense que c'est ça qui m'a permis de récupérer plus vite. C'est le fameux point nodal qui a permis mon arrivée.
- Tu es tombé juste dessus ?
- Oui. Je soupçonne une sorte de point de Lagrange cosmique, ou un truc comme ça. Celui-ci fluctue au sol dans une sorte de huit sur une période dans laquelle intervient un nombre de paramètres impressionnants. Mais nous avons réussi à en extraire les plus influents.

LE MAS

Μαρία και ο Πέτρος Αταλάντης

Vers midi – ou une heure équivalente, car ils n’ont aucun repère sans le soleil – monsieur Thévenin vient vers eux.

- Quelle est votre décision ?
- Nous sommes obligés de rester ici. Il ne nous est plus possible de retourner dans notre pays, c’est pour ça que ma femme est venue me rejoindre. Vous m’avez dit, hier, que tout le domaine était à vendre depuis peu. Comment faire pour connaître le prix et l’acheter ?
- Le tout a été estimé, avec les terres, à 400 000 livres, monsieur. Il y a environ 2000 acres. Il y a quatre fermes dessus et au moins 1800 acres sur le causse.

Pierre regarde Marie,

- 2000 acres, ça fait 1000 Ha, quatre millions d’euros ? Ça m’étonnerait qu’il y ait ça dans nos affaires. Je ne sais pas si ton ami est prêt à financer ça.

- On peut toujours demander...

Se tournant vers Thévenin :

- Est-il possible que vous me fassiez visiter le domaine ?
L’homme se concentre sur ce qu’il vient d’entendre puis semble comprendre.
- Oui, demain, si vous permettez. Je vous ferais faire un tour avec le chariot.

De son côté, Marie a une autre préoccupation : où mettre le transpondeur ?

- Est-il possible de visiter le château ?
- Ma femme vous ouvrira les portes... Où comptez-vous manger aujourd’hui ?

Pierre et Marie ont du mal à comprendre le patois local. Elle finit par le lui traduire.

Le mas

- Pourriez-vous nous faire un repas ?
- C'est qu'il n'y a pas grand-chose à la maison, vous devriez aller à l'auberge de La Cavalerie... Mais habillés comme vous êtes, vous risquez de vous faire détrousser.

Pierre sort alors une idée qu'il a mise au point avec Marie.

- Et si nous embauchions quelqu'un pour nous faire la nourriture ?

Thévenin réfléchit. Pour sa famille, ce serait une aubaine. Ces dernières années, le travail de la terre a rapporté tout juste de quoi vivre. Manifestement, ces gens sont riches. Leurs vêtements... Il pourrait demander à Valentine, sa belle-sœur. C'est Bernard qui serait content. Même pour quelques jours, le peu qu'elle gagnera sera bon à prendre. Il va leur falloir faire à manger pour midi, et après Valentine s'en chargera.

- C'est possible. Faut que je voie. Pour midi, ce sera ma femme qui vous fera quelque chose.

Marie commence à diminuer son temps d'interprétation, elle traduit à Pierre. Puis le regarde avec un sourire et dit doucement :

- Faites ce que vous pouvez, nous mangerons ce que vous nous proposerez.

Thévenin la regarde, intensément, s'incline et s'en va.

Il retourne à la ferme, selle son unique cheval et part vers la fontaine Saint-Étienne, où habite la Catherine.

De la fumée sort de la cheminée de sa petite maison. Une véritable maison de poupée, avec juste une porte, une fenêtre, un toit en lauze que dépasse la cheminée située sur un pignon. Un appentis, couvert comme la maison est appuyée sur un des côtés. Quelques poules picorent de-ci de-là. Une chèvre en liberté broute consciencieusement le peu d'herbe qui se propose à elle. Elle lève la tête en voyant arriver monsieur Thévenin. Il descend doucement de son cheval, pensif. La porte de la maison s'ouvre, une femme d'un âge difficile à déterminer se dirige vers lui. Elle n'est pas grande, la Catherine, cinq pieds de haut, tout au plus. Elle a des cheveux longs poivre et sel, encore abondants, qui glissent sur ses épaules. Une chose marque quand on la voit pour la première fois : ses yeux. Ils

Le mas

sont d'un bleu délavé d'une douceur infinie. Son visage parcheminé est habité d'un sourire énigmatique. Cela lui donne un aspect 'hors du temps', comme si elle semblait s'excuser d'être encore là. Thévenin ne sait pas l'âge qu'elle peut avoir. Tout jeune il la connaissait déjà. Il ne se souvient pas de l'avoir vu changer.

La Catherine a soigné, et soigne encore, toute la contrée. Elle est respectée pour son savoir, sa sagesse, son écoute. Elle est la confidente de beaucoup ici, mais tous savent que son silence est impénétrable. Sa parole, même dite avec douceur, fait autorité. Elle tient tout ça de sa mère, dit-on avec un grand respect dans la voix. Elle a, entre autres, le don de voir l'avenir. Elle ne s'était pas trompée pour le grand hiver, ça a sauvé bien des vies ici.

- Bonjour, Armand, que me vaut l'honneur de ta visite ?
- Toujours aussi moqueuse, la Catherine, comme si tu ne t'en doutais pas.
- Dis-moi ce qui te tracasse, garçon.
- Tu dois t'en douter.
- Dis-moi tout.
- Il y a des étrangers qui sont venus au château. D'abord un homme qui devait rester que quelques jours. Tu m'avais dit que j'aurais un jour à accueillir des gens ne venant pas de notre pays, n'est-ce pas ?
- Oui. Je me souviens.
- Et cette nuit, on ne sait pas trop comment, il y a sa femme qui est arrivée. Ils disent qu'ils veulent rester ici. Je n'ai pas trop compris pourquoi. Est-ce que ce sont ceux-là qui devaient venir ?
- Donne-moi tes mains.

La Catherine prend les deux grosses mains d'Armand, burinées par le travail de la terre, dans les siennes, petites et toute douce. Armand frémit à ce contact. La Catherine ferme les yeux, respire une fois, fort.

- C'est bien eux. J'ai eu un songe, il n'y a pas longtemps. Une pluie de lumière descendait sur Mus, chacune des gouttes réparait le

Le mas

mas et j'ai senti que tout était bien. Alors, accueille-les, aide-les, soutiens-les, ils viennent de loin, de très loin.

*

Une heure après madame Thévenin arrive, accompagnée par une jeune fille ; elles portent chacune un panier. Elle leur fait signe et se dirige vers la salle à manger où elle pose les affaires et met la table.

- Vous désirez avoir une cuisinière ? Valentine sait faire de bonnes choses. Voulez-vous qu'elle vous prépare vos repas pendant quelques jours ?

Valentine rougit, Pierre et Marie la regardent. Marie se familiarise avec le patois du coin. Elle s'amuse à lui répondre avec l'accent qui va bien :

- Nous vous faisons confiance, madame ; est-il possible d'acheter de la nourriture aujourd'hui ?

Madame Thévenin et Valentine sont sidérées, mais ne pipent pas mot, bien trop impressionnées par ces gens-là ! Voilà que la dame se met à parler comme nous. C'est pas clair du tout ça. J'espère qu'il n'y a pas du malin, là-dessous !

- C'est le marché à Sainte-Eulalie, Bernard et elle peuvent y aller.

Pierre, qui a quand même réussi à comprendre, sort une petite bourse de sa poche, il y prend quelques livres qu'il présente à madame Thévenin.

- Prenez. Achetez ce vous pouvez trouver. Est-ce suffisant pour quelques jours ?

Elle regarde, réfléchit puis prend les pièces.

- Oui. Pour deux ou trois. Il y a le marché à la Cavalerie jeudi. Elle y achètera ce qui manque. Combien de jours resterez-vous, monsieur ?

- Je ne sais pas. Ça dépend. Si nous arrivons à acheter le domaine, ce sera pour longtemps.

Les femmes ne peuvent empêcher un mouvement de surprise. Valentine lâche sans faire attention :

- Acheter le domaine !

Marie sourit à leur réaction :

Le mas

- Oui. Nous voulons rester par ici. Le château est libre, et à vendre. Alors !

Les deux femmes ne savent que penser. Ils n'ont pas l'air désagréables. Même si leurs vêtements sont ceux que portent les nobles, ils n'en ont pas les manières. D'où peuvent-ils venir ?

Ils se mettent à table, Valentine reste pour les servir afin de montrer ses compétences. Marie se retient pour ne pas rire. Elle dit en grec :

- *Notre premier repas comme propriétaire terrien.*

- *Ne va pas trop vite, ce n'est pas encore ficelé.*

- *Paul m'a bien dit qu'il ferait tout pour nous aider, maintenant il doit assumer.*

Le repas est tout simple : soupe aux choux, lentilles avec petit salé, un morceau de fromage de brebis, du pain et de l'eau. Il est trop tôt dans la saison pour avoir des fruits.

- *Leur eau est bonne, mais il va falloir trouver du vin rouge, dit Pierre en regardant son verre tristement.*

Une fois le repas terminé, Valentine débarrasse la table et repart avec les paniers.

- Je suis encore épuisée, je vais m'allonger un peu.

Pendant que Marie se repose dans la chambre, Pierre fait le tour du château par l'extérieur avec beaucoup plus d'attention que ces deniers jours.

Il est construit en pierre de tuffeau avec un toit de tuiles en terre cuite. Côté sud, vers la vallée, le corps central de vingt-cinq mètres environ comprend un rez-de-chaussée et un étage ; il est percé de sept ouvertures par niveau ; des ouvertures rondes au-dessus des fenêtres du premier semblent indiquer la présence d'un grenier et également une circulation d'air pour les étés chauds. Sur le toit, au centre du corps central, un campanile avec une cloche.

Pierre en fait le tour ; bien sûr, il en connaît les grandes lignes, mais cette fois-ci c'est d'un œil inquisiteur qu'il l'observe. Jusque-là, il ne l'avait pas visité attentivement. Il ne connaît que sa chambre et

la salle à manger. En trois jours, il a passé son temps à la Cavalerie et Sainte-Eulalie.

Côté nord, le château fait un U avec deux annexes dans le prolongement des tours. Dans la partie ouest, se trouvent la cuisine, une pièce vide et une grande pièce vitrée, vide également, semblant être une orangerie ou une serre. Dans la partie est : une grande salle au rez-de-chaussée. Après celle-ci dans un bâtiment à part, dans son prolongement, l'écurie qui peut accueillir quatre chevaux, suivie de la charreterie disposant de deux grandes portes où peuvent tenir au moins trois voitures.

Alors qu'il revient vers la façade sud, madame Thévenin se dirige vers lui avec un trousseau de clefs à la main.

- Voulez-vous voir l'intérieur ?
- Avec plaisir.

Dans l'entrée, sur la gauche, un escalier monte vers le premier étage ; à droite, grand salon, petit salon, accès à un dégagement sur lequel ouvre la grande salle du prolongement est, une pièce sous la tour et un escalier montant. À gauche, salle à manger, boudoir, accès à un dégagement vers l'ouest, d'où partent deux escaliers, un vers la cave, derrière une porte fermée, l'autre vers le premier. À gauche, une porte ouvre sur une pièce dans la tour ; à droite une autre vers la cuisine. Dans le mur ouest de celle-ci, une petite porte joliment travaillée, à hauteur de ceinture au-dessus d'une margelle, est entourée de pierres de taille élégamment ciselées. La sculpture sur le fronton représente un homme vidant une jarre d'où sort de l'eau. Voyant Pierre le regarder madame Thévenin dit :

- C'est le puits, mais il est bouché depuis un certain temps. Un puisatier est venu, il a dit qu'il faudrait le refaire complètement. Il est, paraît-il, très vieux, les pierres se détachent et tombent au fond. Il devait revenir, mais la mort de madame Nérac a tout arrêté.
- Comment faites-vous alors ?
- Quand les citernes sont vides, nous la faisons monter depuis le Freyssinet. Ce serait bien qu'il soit remis en service parce que

c'est de l'eau vive dessous. Si vous sortez, vous verrez qu'il a une porte sur l'extérieur, pour la ferme.

Au fond de la cuisine, une porte vers la 'buanderie'. Dans le prolongement, une autre grande pièce que madame Thévenin appelle l'orangerie. Au premier étage, cinq chambres ouvrent vers le sud ; le couloir au nord donne sur la cour en U, au-dessus de la cuisine, trois chambres, au-dessus de la grande salle de l'extension [SEP]Est, trois autres, également. Chaque tour dispose d'une pièce. Ils redescendent au rez-de-chaussée. Madame Thévenin cherche une clef et ouvre une porte donnant sur l'escalier menant à la cave. Elle prend une lanterne qu'elle allume, et la lui en passe.

- Je ne vous accompagne pas, je n'aime pas cet endroit.

Il descend dans une cave voûtée relativement haute, trois mètres environ, au parement sobre en belles pierres. Elle est en longueur, passant sous la cuisine ; une ouverture permet d'accéder à une autre pièce se trouvant manifestement sous la tour ; celle-ci possède des piliers aux quatre coins qui se terminent par une clef de voûte. Dans la première pièce, un second escalier descend encore. Au niveau moins deux, une autre pièce, voûtée, sensiblement de la même taille que celle d'où il vient. Un autre escalier descend au niveau moins trois, profondément. Il débouche dans une sorte d'antichambre avec une grosse porte à gauche et à droite ; les piliers aux quatre coins se terminent par une clef de voûte à une grande hauteur, les portes sont ouvertes. Celle de gauche fait environ dix mètres par six, les piliers et les chapiteaux qui soutiennent la voûte sont ouvragés, la pièce de droite le surprend complètement. Sa lampe sourde ne suffit pas à l'éclairer. Elle fait au moins vingt mètres de long et huit de large, quasiment la taille d'une petite église. Elle est en trois sections de même taille : il doit être à plus de vingt-cinq mètres de profondeur.

'Je comprends les bruits qui courent maintenant, une telle pièce à une telle profondeur ! Ce n'est pas banal.

La lampe sourde ne lui permet pas d'admirer la richesse des sculptures ; dès qu'il aura fait venir un peu plus de lumière, il analysera ça de plus près.

Le mas

Une fois remonté, madame Thévenin lui explique pourquoi le château et le mas sont à vendre, tout en parlant elle oublie de refermer la porte de la cave à clef.

Le château appartenait à une famille de petits nobles locaux dont la fille a épousé en première noce le fils d'un commerçant de Millau, les Nérac; c'est elle qui désirait construire un château ici. Il y a tellement de racontars sur ce qui s'est passé à cet endroit, ça a dû lui monter à la tête. Ils ont découvert les caves en nettoyant le terrain pour le construire. Elle a dû embobiner son homme pour arriver à ses fins. Les travaux leurs ont coûté tellement cher qu'ils ont vendu une partie des terres à un voisin. Nérac est mort en 1705. Elle s'est alors trouvé un armateur bordelais, Bonnaffé, je ne sais comment. Manifestement, ce n'était pas un mariage d'amour, mais elle voulait absolument son château ici. Elle y est morte pendant le grand hiver. Son mari, lui, est mort de maladie à Bordeaux en janvier dernier et les fils, d'un premier mariage de Bonnaffé, ne sont pas du tout intéressés par les terres. Le pays a perdu plus de 20% de sa population à cause des hivers catastrophiques et des printemps pourris depuis 1708, la main-d'œuvre est rare. Pas d'investissement, pas de main d'œuvre, des terres en friches, le cheptel disséminé par le mauvais temps, tout ça a fait qu'ils ont décidé de le mettre en vente il y a peu, le rapport financier étant nul.

Pourtant, d'après madame Thévenin, l'exploitation et l'élevage pourraient être relancés en achetant des animaux et en payant bien la main d'œuvre.

Pierre est satisfait de la visite. Les caves sont grandes et profondes, il sera facile d'y mettre le transpondeur et d'y installer un labo ; il va bien falloir qu'il trouve à s'occuper maintenant.

Après avoir remercié madame Thévenin, il monte voir Marie. En entrant dans la chambre, il a l'impression d'être un acteur dans une pièce de théâtre. Il se sent décalé par rapport à la réalité.

'Mais qu'est-ce que je fous ici moi !'

Il sort la boîte du transpondeur du grand sac et constate qu'il ressemble pas mal au sien. Il rentre tout juste dans le sac à dos de

Le mas

Marie une fois vidé. Le bruit qu'il fait la réveille. Encore un peu groggy, elle met quelques instants à réaliser où elle se trouve. Elle bâille, s'étire, regarde Pierre en souriant.

- Alors ? Quoi de neuf docteurs ?
- As-tu réussi à te reposer, bout de chou ?
- Oui. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais ça va mieux. Comment as-tu fait pour récupérer toi ?
- Je suis arrivé dans le chœur de la chapelle. Tu te rappelles ? Je m'y suis caché le temps nécessaire pour récupérer. Et puis je me suis promené dans le parc et j'ai rencontré les gosses qui furetaient un peu partout. Ils ont fait venir leur père. Je lui ai dit que j'étais un voyageur et que j'étais intéressé par le lieu, et s'il était possible de dormir dans le château pour trois nuits moyennant rétribution. Il a un peu hésité, je crois que l'occasion a fait le larron. C'est pas tous les jours que tu peux compléter les fins de mois. Rappelle-toi, nous avions prévu que j'essaye de loger au château.
- Effectivement. Je me demande ce que j'aurais fait si je ne t'avais pas trouvé. Et que fais-tu maintenant ?
- Il y a une grande cave assez profonde, je vais y mettre le transpondeur. Il faut que tu viennes voir ! c'est étonnant.
- C'est quand même bizarre... Monsieur Paul ne m'a pas donné les plans du château, lui qui a accès à tout.
- Existente-ils seulement ? Tu viens ? On va au sous-sol.
- Marie prend le petit sac où sont les objets donnés par Clowez, ainsi que la montre, ils descendent. Arrivés au troisième niveau ils décident de placer le transpondeur dans la pièce de droite, la plus grande. Marie est étonnée par cette nef. Avec la lampe que lui a donnée Clowez, elle éclaire les chapiteaux, les clefs de voûte, la base des piliers, le labyrinthe.
- C'est bourré de symboles alchimiques ici ! Tu me disais en descendant qu'elle recherchait quelque chose ? Pas étonnant. Regarde les sculptures des gros piliers, tout parle de la pierre philosophale.

Le mas

Ils installent le transpondeur dans la troisième section, afin de ne pas cacher le labyrinthe. Un filet circulaire tendu par un cercle et maintenu par 8 supports, le tout en fibre de carbone, est placé au-dessus de la partie contenant l'électronique. La feuille de route fournie par Paul leur permet de placer le tout avec précision.

- Il est différent du mien. Il va falloir que je voie ça.

Marie se souvient qu'elle avait mis du papier et des crayons dans une des poches latérales du sac à dos. Elle écrit un mot :

Je suis bien arrivée, il doit être environ 15h00, heure locale. Jusqu'ici, tout va bien. Le voyage est particulièrement éprouvant, il faut compter vingt-quatre heures pour récupérer complètement. Pierre est là avec moi, il va bien également. Le château et ses terres sont à vendre. La cave où nous sommes est manifestement un lieu où des alchimistes ont cherché le Grand œuvre. Le domaine est grand. Il y a environ 1000 hectares avec. Prix estimé à ce jour : 400 000 livres. À vous de voir.

Amicalement, Marie.

Elle dépose la feuille au centre du filet. Pierre met en route l'appareil, un voyant indique qu'il est en fonctionnement, mais rien ne se passe. Ils attendent un certain temps et en profitent pour inspecter plus minutieusement la pièce, grâce à la lampe de poche.

- Regarde, j'ai l'impression que tous les joints de cette section de mur sont différents des autres, entre ces deux piliers.

Ils attendent encore un peu. Finalement déçus, ils sortent de la pièce.

Au moment où ils se dirigent vers l'escalier, ils perçoivent une boule de lumière. Ils se précipitent le cœur battant. Le papier a disparu.

- Bon. Déjà une bonne nouvelle. Le retour fonctionne, dit Pierre avec un soupir de soulagement. Maintenant, il faut qu'ils analysent notre demande. Nous sommes restés assez longtemps ici, remontons.

*

Le mas

- J'ai ici la note de tes frasques, Paul.
- Donne. Ben dit donc ! Ça coûte cher un aller simple pour le passé. OK. Je te règle ça comme d'habitude ?
- Les deux hommes sont dans le bureau de Hautot. Ce dernier regarde Paul avec l'air mi-figue mi-raisin. Il est habitué depuis longtemps par le montant des investissements de son ami. La somme déboursée en une semaine, d'un montant extravagant pour n'importe quel centre de recherche, militaire excepté, semble ne pas le perturber, sinon il aurait fait une de ses remarques acerbes dont il est friand. À moins qu'il n'ait pas mis de limite financière à cette opération. Pourquoi pas ? Il sourit.
- Au train où vont les choses, tu vas devenir mon plus gros client. Pour les dépenses, tu es pire que ton père.
- Mmm. Bon. En fait, je suis venu pour te dire qu'elle est arrivée. Nous avons reçu son premier message. Elle va bien, mais il semblerait que le transfert temporel soit beaucoup plus dur pour le corps qu'un simple transfert spatial. Je compte lui demander des précisions. Pierre a dû analyser également ce qu'il a ressenti... Le domaine est à vendre, comme prévu, maintenant il faut que je lui fasse parvenir la somme ; la somme en soi n'est pas un problème, mais ça fait un paquet de lingots d'or quand même à transférer.
- Ah oui ! C'est de l'ordre de combien ?
- Elle indique 400 000 livres, de l'époque, dit-il en levant un index, ça doit friser les quatre millions d'euros. En négociant bien elle l'aura à 300 000 livres. J'ai fait les comptes, environ 85 à 90 kilos d'or au taux de change de l'époque. Je dois bien avoir ça sur une étagère quelque part.
- Heu. Oui ! Enfin, c'est ton problème, pas le mien. Et tu comptes leur envoyer ça comment ? Par DHL ?
Paul éclate de rire.
- J'ai bien peur que ce soit plus compliqué que ça ; j'ai déjà établi une stratégie là-dessus. Ce sont de bons acteurs, puisque ça a fonctionné.

*

La journée tire sur la fin. Les nuages sont de nouveau bas, le vent souffle toujours par rafales paresseuses, mais sans pluie. En fouillant dans les pièces du rez-de-chaussée, ils ont trouvé deux chaises qu'ils ont placées devant le parapet qui domine la vallée. Ils

Le mas

regardent, sans échanger un mot. Sainte-Eulalie¹⁴ est au fond de la vallée, sur la gauche, avec ses remparts et ses tours nettement visibles, le clocher de l'église dominant les habitations. Quelques cheminées fument, ajoutant de la vie calme dans ce paysage merveilleux. Le bourg, hors les murs, est à peine plus petit que celui qu'ils ont visité il y a quelques mois. La vallée du Cernon s'étire sur la droite et vient mouiller les pieds de Lapanouze avant de s'enfoncer dans le défilé que la rivière a creusé. Le paysage a bien peu changé en trois cents ans. Il semble quand même qu'il y ait plus de pâturages qu'au vingt et unième siècle. Ils remarquent une croix de l'autre côté de la vallée, sur le bord de la colline, en face. Tout n'est que calme, tranquilisé. Il ne fait pas encore suffisamment beau pour entendre les alouettes jouer avec la lumière en cherchant à rejoindre le soleil, mais dans leurs oreilles elles y sont déjà.

Marie a encore des coups de fatigue. Le vent frais la fait frissonner, elle a la tête appuyée sur Pierre, il lui enlace les épaules. Elle lâche un soupir avec un fond de sanglot.

- Dire que c'est peut-être là que nous finirons nos jours.
- Non... D'ici cinq ans, tout le monde aura oublié notre histoire. Ton Paul, s'il est si puissant que ça, pourra nous refaire une identité.
- Oui... Peut-être. En attendant, il va falloir camper un bout de temps, non ?
- Tu rigoles ! Attends la réponse de là-haut. J'espère bien qu'ils nous donneront de quoi nous installer confortablement.
- Nous sommes en avril, l'hiver prochain sera encore dur. Avec un ton maussade, elle ajoute : j'aime pas le froid.
- Je vais te faire un petit nid douillet dans ce château, mon amour.

La nuit commence à tomber, ils rentrent. La cheminée de la salle à manger est éteinte. Le château est froid, lugubre, aucune bougie n'est allumée. Pierre va en chercher dans la chambre, il en allume deux qu'il place sur la table de la cuisine où ils se sont réfugiés dans l'espoir de pouvoir y faire du feu. Il y a du bois dans un gros

¹⁴ Santa Aulària en Occitan

panier en osier. Ils arrivent à allumer la cuisinière avec le briquet à alcool que Marie a conservé sur elle. Ils se placent côte-côte sur un banc placé devant le foyer. Le feu commence à prendre, rien que son ronflement leur fait déjà du bien.

*

Thévenin est de retour chez lui, après une journée à surveiller les travaux d'entretien des bâtiments. Le manque d'argent entraîne le manque de moyens, et le manque de moyens risque d'entraîner leur effondrement. Il fait ce qu'il peut avec ce qu'il trouve. Sa femme aimerait bien avoir son avis sur cette journée.

- Alors, qu'en penses-tu de ces étrangers ?
- Comment veux-tu que je me fasse une idée ? On les a à peine vus.
- P'tit Mousse m'a raconté ce qu'il a cru comprendre de leur discussion ce matin. Ils viennent de loin, on leur a volé quelque chose de très important, il n'a pas compris ce que c'est, et s'ils reviennent chez eux ils seront sûrement tués. Ils sont obligés de rester ici. Ce qui est sûr c'est que ni lui ni elles n'ont travaillé la terre, leurs mains sont trop lisses.
- Lui n'est pas d'ici, c'est certain, mais elle ? Elle comprend ce qu'on dit et elle m'a même parlé presque comme nous une fois. Elle a dû vivre dans le pays quand elle était jeune.
- Jeune ! Mais elle est jeune ! Elle ne doit pas avoir vingt ans. Tu as vu la robe qu'elle porte ! Tu as vu le bijou autour de son cou ! Tu as vu les habits que porte l'homme depuis qu'elle est arrivée ! Tu as entendu qu'ils parlent d'acheter le domaine ! Et comme par hasard elle arrive le jour où il doit partir !
- La nuit d'avant, oui ...
- En plus, p'tit Mousse et Tom ont suivi sa piste jusqu'au chemin. Elle est passée par-dessus le mur du château, pas banal pour une personne de la haute, elle a des chaussures qui laissent des traces pas ordinaires, comme si la semelle était sculptée ! Et enfin, elle est montée dans la chambre de l'homme par le balcon ; il n'y a qu'un homme qui peut faire des trucs comme ça. Mais vu la taille

Le mas

de l'empreinte de pied et la démarche, il croit que c'est quand même elle.

- Ou, un garçon manqué.
- Ben, il est bougrement mignon ton garçon manqué.
- T'aurais pas le béguin toi ?

Monsieur Thévenin ne relève pas l'allusion, mais reconnaît dans son for intérieur que sa femme a peut-être bien raison. Elle pourrait être sa fille tellement elle semble jeune, mais Dieu qu'elle est mignonne. Quel âge peut-elle bien avoir ? Pas beaucoup plus de vingt ans, sûr.

- P'tit Mousse dit qu'elle aurait été déposée pas loin de la grille. Il y a donc du monde avec eux. Qui dit monde, dit bagages. S'ils restent, ils ne devraient pas tarder à arriver.
- Bon, ben, moi je vais aller leur porter un souper, tu viens Valentine ?

*

Il doit être environ dix-neuf heures, Valentine et Mme Thévenin arrivent avec des paniers. Elle dépose sur la table la lampe sourde qu'elle tient dans une main.

- Vous avez réussi à faire du feu ! Et vous avez trouvé des chandelles, c'est bien. Nous vous apporterons plus de bois demain. Voilà de quoi manger pour deux jours. Je ne me souviens plus ce qu'il y a pour faire la cuisine ici.
- Vous avez déjà servi ici ? demande Marie, intéressée.
- Oui, du temps de madame Nérac. Valentine était à leur service et je faisais la cuisine.
- Si nous arrivons à acheter le domaine, nous vous emploierons alors, ce sera plus simple.
- Ce serait rudement bien pour nous, vous savez, répond madame Thévenin, avec un soupçon d'espoir dans sa voix.

Avant d'aller se coucher, ils vont vérifier s'il y a une réponse sur le transpondeur. Effectivement, elle y est avec plusieurs rouleaux de papier.

Le mas

Nous sommes tous très heureux que vous soyez tous les deux ensemble. C'est une excellente nouvelle pour nous.

Nous avons eu du mal à vous situer dans le temps, mais c'est corrigé. Le signal de votre transpondeur est très faible. Nous vous en fournirons un autre, avec une source d'énergie locale.

À l'attention de Pierre : nous avons réussi à réaliser un déphaseur plus puissant suivant les plans qui étaient sur les disques. Nous avons mis un mois pour le mettre définitivement au point, aussi sommes-nous aujourd'hui le 29 juin 2012. Mais comme vous pouvez le constater, la translation géographique est maîtrisée. Encore bravo à Pierre pour la qualité des documents qui nous ont permis cette prouesse.

Nous vous ferons parvenir les moyens nécessaires pour acheter le domaine. Cela représente un certain poids en or. Il est évident que vous n'êtes pas arrivé avec.

Trouvez-vous un endroit où il sera possible de faire des transferts discrètement en faisant croire que vous vous y êtes fait livrer vos bagages. Il y aura plusieurs coffres dont deux pèseront plus de cent kilos chacun.

Nous vous avons imprimé les cartes IGN de votre région sur du papier correspondant à votre époque pour que vous trouviez un endroit adapté à un transfert discret. L'idéal serait de ne pas être trop loin d'une grande ville. Ça justifie le voyage.

Faites-nous savoir ce qu'il vous serait le plus indispensable pour bien démarrer.

Nous avons également besoin de connaître l'identité que vous comptez utiliser afin de vous faire des passeports.

Affectueusement. Paul.

*

- Dis donc ! Tu as un ticket toi ! dit Pierre en souriant. Mais qu'est-ce qu'il raconte pour le déphaseur ! La version plus puissante était expérimentale. Ce n'est pas en quatre semaines que ça se met au point ce truc ! Ou alors ils ont ressuscité les gars de mon équipe. Je comprends de moins en moins. Mais qui sont ces mecs ! Bon. Ce qu'il nous manque le plus, c'est du papier hygiénique. Si ce n'était pas si épuisant, je ferais bien un aller-retour juste pour prendre une douche.

Le mas

- Oui, c'est bien vrai, ça ! J'ai déjà utilisé le seau dans la chambre, heureusement qu'ils ont mis de petites serviettes dans le sac ...
- Ah ! Je ne t'en ai pas parlé, j'ai fait l'inventaire, il y a même un blaireau, un rasoir et du savon à barbe dans une boîte. Et des tas d'autres choses, je te montrerai.

Marie écrit juste un petit message comme accusé de réception et le pose sur le filet.

Merci pour les infos. Nous allons chercher un lieu qui puisse convenir et trouver une charrette pour mettre tout ça. Nous vous préviendrons ASAP. Nous avons besoin de vêtement chaud, il fait froid dans ce château vide.

Amicalement. Marie

De retour dans la chambre ils s'enveloppent dans les couvertures en mohair qui étaient dans le grand sac. Ils consultent les cartes et cherchent à établir un scénario possible. Après une toilette de chat, Marie se couche, rejointe rapidement par Pierre.

Ils n'en restent pas là et fêtent leurs retrouvailles avec énergie en profitant qu'il n'y a personne dans le château. La première fois est gourmande, active, acrobatique ; la seconde plus calme, plus douce, plus mesurée ; la troisième est complètement câline, sensuelle, délicate, en finesse.

Le lendemain matin, malgré le renouvellement de leur nuit de noces, Marie se sent nettement plus reposée, mais constate qu'elle perçoit les choses autour d'elle différemment, avec plus d'acuité. Le changement de siècle peut-être ? Le courant tellurique sans doute ? Valentine déjà présente nettoie la cuisine, le fourneau est en route, une casserole se réchauffe le fondement dessus, le panier à bois est plein. Elle prépare un plateau pour qu'ils prennent leur petit-déjeuner dans la salle à manger.

- Laissez, nous mangerons ici, c'est plus simple, et puis il y fait chaud, dit Marie.

Valentine ouvre de grands yeux, mais ne pipe mot. 'Décidément, ils ne sont vraiment pas comme les autres, ces deux-là !'

Le mas

Ils n'ont pas fini de manger, que monsieur Thévenin arrive, et marque un court instant de surprise en les voyant à table dans la cuisine. Il se tourne vers Valentine en fronçant les yeux, Marie a noté le mouvement.

- C'est nous qui avons demandé de rester dans la cuisine, c'est plus vivant ici. La salle à manger avec toutes ces toiles sur les meubles c'est déprimant, et puis il y fait froid.
- Bien. Je vous fais visiter les terres ce matin. Ça me permet aussi de savoir où en sont les cultures. Ah ! J'ai fait demander au notaire de venir pour que vous lui parliez de la vente.

Ils se sont tassés sur le banc d'une petite calèche. Ils parcourent la campagne. Le temps est toujours triste, froid et humide, le plafond est bas, d'un gris uniforme. Ils sont enveloppés dans leur long manteau, les mains rentrées dans les manches.

Le domaine se décompose en quatre parties.

- Le Puech de Mus comprenant le château avec une ferme de 50 acres de terres agricoles, essentiellement de la culture.
- La ferme de la Baume, sur le plateau du Larzac également avec 75 acres de terres moyennement rentables, mais plus orientée vers l'élevage des brebis et des moutons.
- 1 500 acres de causse, sur lesquels sont les troupeaux.
- La ferme du Freyssinet, 75 acres de bonnes terres dans la vallée.

- L'ensemble était beaucoup plus grand naguère, mais monsieur Bonnaffé en a vendu pas mal pour construire le château. Il y avait plus de 3 500 acres à l'origine, dont une grande partie sur le causse. Il pensait qu'il ferait plus d'argent avec la culture qu'avec l'élevage. À mon avis, c'est une erreur.

Monsieur Thévenin n'en dit pas plus, comme s'il avait épuisé son quota de paroles pour un bout de temps. Il leur fait voir rapidement la ferme avec ses bâtiments, mais ne rentre pas dans les habitations. Ils ne sont pas en bon état, manifestement, mal

Le mas

entretenus depuis longtemps. Certains d'entre eux sont même vétustes, réparés de bric et de broc avec les matériaux qu'ils avaient sous la main. Les habitations ne valent guère mieux. Ils sont étonnés de voir des toits en chaume. Ils s'attendaient à voir des lauzes, au mieux des tuiles en terre cuite. Manifestement, la misère n'est pas loin. Puis ils se dirigent vers les terres. De temps en temps, monsieur Thévenin descend pour regarder de près les pousses dans les champs et remonte sans faire de commentaire. Pierre et Marie ne disent rien, ils observent.

- Pour le cause, il faudra y aller à cheval, la carriole ne passe pas.

Aux alentours de midi, ils reviennent au château. La cuisine est chaude et confortable par rapport à l'extérieur. Dehors le ciel s'est assombri, le vent souffle par rafales. Un sale temps, quoi.

- Il va falloir faire d'autres courses pour pouvoir manger, dit Valentine, demain matin c'est le marché à la Cavalerie. J'espère trouver quelque chose, il n'y a pas grand choix actuellement.

Pierre se souvient qu'il n'avait pas donné beaucoup la dernière fois. Il n'a aucune idée du prix des légumes. À tout hasard, il laisse 5 livres sur la table. Marie prise d'une idée soudaine, pioche dans la bourse que Pierre n'a pas eu le temps de remettre dans sa poche et met ce qu'elle en sort sur la table. Il y a huit autres pièces.

- Achetez tout ce dont nous aurons besoin pendant quelques jours, de la viande, des saucisses du jambon, du fromage du beurre et du pain, des légumes, des patates si vous en trouvez. Nous mangerons dans la cuisine pour ne pas avoir froid.

- Des patates ?

- Oui, ou des pommes de terre, des patates douces, mais pas de topinambour, surtout pas.

- Je vois. Mais nous donnons ça aux animaux nous. !

- Je vous montrerais que l'homme peut en manger et que c'est facile à préparer pour que ce soit bon. Il faut aussi de l'huile, et du sel.

*

Bien que le temps soit particulièrement exécrable, le notaire se présente au château le lendemain dans la matinée, avec un greffier.

Le mas

Après les présentations d'usage, il entre dans le vif du sujet, malgré les difficultés pour se faire comprendre les uns des autres.

- Donc vous désirez acquérir le château de Mus avec ses fermes et ses terres ?
- Oui.
- Et en attendant, vous désirez le louer ?
- Si c'est possible.
- Ca ne devrait pas poser de problème, monsieur Bonnaffé sera content d'y voir des charges en moins. Et comment comptez-vous payer ?
- Ne vous inquiétez pour ça. Nous sommes arrivés avec ce qu'il faut. Quel est le prix désiré par le propriétaire ?
- 400 000 livres. Il y a trois fermes, 200 acres de bonne terre et 1800 acres de Causses. C'est un bon prix.
- Non. Pierre regarde le notaire dans les yeux en faisant la moue. Non. Nous avons fait le tour des terres de Mus ce matin, nous avons vu la ferme. Les bâtiments ne sont pas en bon état, aucun entretien n'a été fait depuis longtemps et il n'y a pas de matériel agricole, ou si peu. Le cheptel est disséminé. Il n'y a pas assez d'ouvriers et je n'ai pas rencontré les pâtres pour en savoir plus sur les troupeaux qui sont sur le causse.
- Certes, mais vous n'avez pas vu la ferme du Freyssinet. Elle est très bien.
- Je compte bien la visiter rapidement. En attendant, je peux vous assurer que je ne payerais pas 400 000 livres pour le domaine. Il serait bon de se mettre en rapport rapidement avec le propriétaire pour avoir son avis.
- Il est armateur à Bordeaux. C'est loin.
- Raison de plus pour le contacter maintenant et les faire venir vite afin de sceller cette affaire.

Le notaire regarde Pierre, essaye de le jauger, puis se tourne vers Marie qui n'a pas dit un mot, regarde de nouveau Pierre.

- Et si on trouve un accord, comment comptez-vous payer ?
Pierre s'assure que personne au tour ne peut entendre.

Le mas

- En or, en lingots d'or. Ils ne sont pas ici. Nous irons chercher nos bagages dès que possible. Pour le moment, ils sont à l'abri.
- Bon ! Mais je ne sais pas qui vous êtes, d'où vous venez, et pourquoi vous êtes ici ?
- Monsieur Thévenin a déjà dû vous entretenir de la raison de notre présence, dit Marie en lui souriant afin de faire comprendre qu'elle n'est pas dupe de son jeu. Mais il est mieux que vous l'entendiez de nous-mêmes.

En quelques phrases, elle lui dit qu'effectivement ils viennent de très loin, qu'ils ont dû fuir leur pays pour sauver leur vie, et qu'ils sont ici pour des raisons qui ne seront pas révélées. Un jésuite n'aurait pas mieux fait. Elle finit son court exposé :

- Ne vous inquiétez pas pour notre solvabilité.

*

Sur le chemin du retour, vers Millau, le notaire et le clerc échangent leurs impressions.

- Ils ne ressemblent pas du tout aux gens d'ici.
- Ou à des gens qui ont réussi un mauvais coup et qui cherchent à se cacher.
- Alors ils ne l'ont pas fait dans la région, vous avez entendu la langue qu'ils utilisent entre eux ?
- Non ? Je n'ai pas remarqué.
- Quand nous sommes arrivés, ils discutaient dans une langue à laquelle je n'ai rien compris. Ils se sont mis à parler français dès qu'ils nous ont vus.
- Signe de politesse, non ?
- Certes, mais c'est un drôle de Français qu'ils nous servent là. Je ne parle pas de leur accent, mais des mots et des tournures de phrases qu'ils utilisent, comme si c'était une langue parlée il y a très longtemps.
- Vous pensez qu'ils auront l'argent pour acheter le mas ?
- Ça représente un bon poids en or. Mais c'est transportable.
- Ce sont les fils de monsieur Bonnaffé qui sont héritiers, n'est-ce pas ?

Le mas

- Oui, en pleine propriété. La succession ne sera pas compliquée. Je leur envoie un courrier dès demain pour qu'ils viennent négocier cette vente, ce sera plus rapide que par voie épistolaire.

*

Le jour suivant, Pierre et Marie recherchent sur les cartes l'endroit où ils pourront placer le transpondeur et imaginent un voyage qui soit crédible. Après avoir éliminé des grottes situées dans des lieux trop peu accessibles, des maisons troglodytes qui risquent d'être encore occupées, leur choix se fait sur une vieille mine de fer. Ils envoient leur proposition 'À la maison mère' comme dit Marie, ainsi que le compte-rendu de la discussion qu'ils ont eue avec le notaire. Elle indique qu'ils n'ont vraiment pas chaud et qu'elle aurait dû mieux regarder la météo avant de partir en vacances.

Dehors le temps est exécrable : pluie, vent, froid. Il fait bon dans la cuisine, ils ne savent pas trop comment occuper leur journée alors ils font de nouveau le tour du château.

Quand ils reviennent dans la pièce que Pierre appelle déjà 'le labo', il y a un colis sur le transpondeur.

- Super, ça fonctionne bien dans les deux sens. Par contre, j'aimerais savoir quel est leur temps de calcul pour chaque voyage.
- Je te l'avais dit. Ils ne mettent que quelques heures pour chacun.
- Oui, c'est vrai. Et puis s'ils ont de bons informaticiens, ils ont dû créer un algorithme où il n'y a que le décalage à calculer par rapport au saut précédent. Ils doivent gagner un temps fou.

Ils ouvrent le colis comme des enfants devant leur cadeau d'anniversaire, en se moquant mutuellement l'un de l'autre. Il y a des vêtements chauds et une note.

- En voilà une idée qu'elle est bonne, dit Pierre en prenant une veste en cachemire. Il y a même des chemises en soie. Et ça ? C'est en quoi ?
- C'est du mohair, mon grand. Regarde, il n'y a aucune étiquette de marque ! Tiens ! Des gants en cuir ... doublés en soie ... Waouh !
- C'est pas tout, mais qu'est-ce qu'ils nous ont écrit.

Le mas

Bonjour. Voici de quoi vous tenir au chaud pour les deux semaines à venir. Après le soleil sera beaucoup plus généreux. Le mois de juin sera superbe et vous aurez des récoltes suffisantes pour l'année à venir.

- Le choix de la mine est intéressant. Nous allons lancer une sonde pour savoir si elle est encore en exploitation, nous vous l'indiquerons dès que ce sera fait.

- Dites-nous ce que vous désirez lire, nous vous ferons parvenir des éditions actuelles dans un aspect du dix-huitième siècle, c'est une idée d'un de nos informaticiens.

Nous attendons toujours votre nouvelle identité.

Affectueusement, Paul.

- Bon. Eh bien, on va faire notre liste pour le libraire.

Puis il se met de nouveau à inspecter la pièce avec minutie.

- Il doit y avoir eu des modifications dans cette pièce. Je me demande s'il n'y en a pas une autre à côté.

Il longe le mur de droite en entrant, en laissant sa main traîner dessus.

- Je ne sais pas si tu as le même ressenti que moi, mais j'ai l'impression de percevoir les choses avec plus d'acuité depuis que je suis arrivé ici.

- Oui, je ne voulais pas t'en parler pensant que ça passerait, mais, effectivement, j'ai l'impression de ressentir tout, plus fort. Comme si mes sens étaient décalaminés, ou dépoussiérés si tu préfères.

- Idem. Hé bien, en passant la main sur le mur, ici, pas loin de l'angle j'ai l'impression que c'est différent derrière, ce n'est pas comme les autres.

Marie effectue le même geste que lui.

- Oui. De là à ici. Je ressens quelque chose. Bizarre non ?

- Idem sous cette dalle.

Ils retournent dans la chambre et enfilent les vêtements chauds. Marie regarde la montre qu'elle a mise tant bien que mal à l'heure et la date (avec 300 ans d'écart, car ce matériel complètement obsolète

Le mas

n'est pas prévu pour se promener dans le temps). Il n'est pas loin de midi.

- Il faut quand même cacher les affaires du vingt et unième siècle. Ce serait stupide d'ajouter une confusion de plus à ces braves gens.

Il y a un placard à gauche de la cheminée, et une clef dans sa serrure. Ils y mettent ce qui serait hors de propos et descendent à la cuisine. Valentine y a préparé un repas et servi la table.

L'après-midi se traîne lamentablement. Pierre repart fureter partout dans les communs du château. Il revient avec une planche sur laquelle sont dessinés un damier et des morceaux de bois clairs et sombres.

- Une partie de dames, ça te dit ?

Le lendemain, ils reçoivent au courrier, sur le transpondeur, un livre chacun, celui qu'ils avaient mis en tête de liste.

Bonjour

Nous avons réussi non sans mal à positionner le translateur devant la mine. Effectivement, nous pensons que le courant tellurique agit comme un verrouillage. Il a fallu que nous nous y prenions à deux fois pour arriver au bon endroit, comme quoi la translation dans le temps n'est pas une science facile.

La mine est actuellement à l'abandon, vous pouvez l'utiliser pour le transfert des bagages et autres choses indispensables.

Affectueusement

Paul

Ils rencontrent monsieur Thévenin et lui demandent s'il est possible d'avoir une charrette avec deux chevaux et un cocher pour aller chercher leurs affaires à Albi, où elles ont été déposées. Il est évident qu'il sera dédommagé.

- Et il y a des choses de valeur ? demande-t-il
- Évidemment

Le mas

- Alors il faudra vous habiller en ouvriers agricoles, et mettre du foin autour pour cacher vos affaires. Où allez-vous ?
- Juste à côté d'Albi, pas dans la ville.
- Connaissez-vous la route ?
- Nous avons un plan qui nous dit où aller et qui rencontrer.
- Il va falloir cinq jours pour Albi, vous serez obligés de dormir dans des auberges. Bernard est disponible, et connaît la route et là où on peut dormir sans se faire gruger. Par contre, je n'ai qu'un cheval de disponible, il vous faudra aller un louer un à la poste de Saint-Affrique. Quand voulez-vous partir ?
- Demain matin. C'est possible ?
- Ça devrait pouvoir se faire. Actuellement, on peut se passer de lui pendant dix jours. Valentine vous préparera de la nourriture. Les auberges risquent de ne pas pouvoir toujours vous accueillir. Je m'occupe de tout ce qu'il faut avec Bernard.

Dès que monsieur Thévenin est parti, ils descendent dans le labo pour informer la maison-mère. Avant le souper, ils reçoivent la confirmation pour les dates avec une note et une sorte de sac de voyage dans lequel se trouve une boîte en bois verni cerclée de laiton avec une serrure. La clef est fixée sur le couvercle.

Bonne route. Pour des raisons de sécurité, nous vous fournissons des armes. Deux pistolets, de la poudre et de la grenaille ainsi que deux dagues bien affûtées. Je sais que vous saurez vous en servir efficacement, mais vous ne devriez pas en avoir besoin.

Les caisses seront déjà sur place quand vous arriverez afin que vous puissiez vous faire aider pour les sortir rapidement. Il y en a douze, elles sont lourdes, mais transportables. Deux d'entre elles pèsent plus de cent kilos, elles sont sur des petits chariots.

Elles seront numérotées, et l'inventaire sera placé dans la première. Les clefs sont dans le sac.

Sur place, il y aura le nécessaire pour tout déplacer.

Vous n'avez pas besoin de prendre le transpondeur, nous enverrons un des nôtres sur place.

À dans huit jours.

Le mas

Affectueusement Paul.

Le lendemain matin, tout est prêt. Ils partent juste après le petit-déjeuner, en ayant eu bien soin de cacher leur matériel dans le placard de la chambre. Direction Saint-Rome-de-Cernon en passant par le causse. Le ciel est toujours couvert, mais il ne pleut pas, le vent souffle faiblement, la température ne doit pas dépasser les cinq degrés. Ils ont mis leur grande pèlerine, dessous sont bien cachés les vêtements en laine mohair. Des couvre-chefs apportés par madame Thévenin complètent leur aspect extérieur. Certes, ils ne ressemblent pas vraiment à des paysans, mais pas à des bourgeois cossus non plus.

L'attelage roule à la vitesse du cheval, qui n'est pas une bête de compétition. Mais c'est toujours plus rapide qu'à pied. Il y a environ huit lieues pour arriver à Saint-Affrique. Ils avanceront à cette vitesse-là pendant sept heures environ. Ils devront donc arriver avant seize heures.

Bernard n'est pas un mauvais bougre, c'est le frère de Thévenin, qui s'appelle Armand. Bernard aime beaucoup les chevaux et les différents attelages. Depuis l'âge de six ans, c'est lui qui conduit les chariots, il a même conduit un carrosse avec lequel était venu monsieur Bonnaffé. Il transmet sa passion à Pierre et lui propose même de guider les chevaux, qui, amusé, le fait avec beaucoup d'attention et de précision, au grand plaisir de Bernard qui se trouve dans la position du maître enseignant à un élève. Ils parlent peu, Bernard les jauge, ne sait pas trop bien comment les aborder.

Le premier arrêt a lieu à Saint-Rome, ils passent l'octroi, s'arrêtent dans le village pour manger, et reposer le cheval. Les paniers donnés par Valentine sont bien garnis. Il y a même des bouteilles de boisson locale ressemblant à une sorte de bière, c'est buvable, sans plus.

Après avoir passé l'octroi de Saint-Affrique, ils arrivent assez tôt à l'auberge. Bernard négocie deux chambres et l'écurie pour le

Le mas

cheval. Heureusement, il est connu ici. L'aubergiste est un de ses cousins. Les prix seront raisonnables, et la nourriture convenable.

- Ce ne sera pas aussi confortable à Saint-Sernin, mais c'est propre. À Alban, je ne m'y suis jamais arrêté. Je n'y connais pas d'auberge.

La salle est chaude, dehors la nuit tombe, le froid s'installe. Pierre fait signe à l'aubergiste pour lui demander à boire. Il arrive avec trois bocks et un pichet de vin. En posant le tout, il n'arrête pas de les dévisager. Il leur dit une phrase qu'ils ne comprennent absolument pas. Bernard vient à leur secours.

- Il vous a demandé votre nom pour le registre des voyageurs.
- C'est bizarre que vous ne nous l'ayez pas demandé pendant la route.
- J'avais peur de vous gêner.
- Il n'y a pas de raison. Nous nous appelons Pierre et Marie Atalante.
- A. ta. Lante. C'est ça ?
- Oui.
- Armand m'a dit que vous venez de très loin.
- Oui
- Et il faut six mois pour y aller, en bateau ! C'est où, si loin que ça ?
- De l'autre côté de la terre. Tout au sud.
- Je ne comprends pas bien.
- La terre est ronde, comme une pomme. – Pierre joint ses deux mains pour faire un rond. Marie vient contre lui et avec un doigt elle montre une position sur l'index de la main droite de Pierre. Celui-ci lui sourit. – Cela représente la terre, et nous sommes là où Marie a mis son doigt. - Elle déplace son doigt et le place au début du pouce gauche de Pierre. – Nous venons de là.
- Vous me le ferrez avec une vraie pomme, parce que je ne comprends pas bien.
- C'est pas grave, je vous montrerai ça quand nous aurons des fruits ronds.

Le mas

Le vin apporté par l'aubergiste s'avère être buvable. Pierre le renifle, fait tourner sa chope, en prend une gorgée, semble réfléchir.

- Un peu jeune, mais a de belles promesses, à faire mûrir.

Marie ne peut s'empêcher d'éclater de rire, à la surprise de l'assistance.

Bernard, qui n'a pas saisi la finesse de l'analyse, comprend que ce vin est accepté par Pierre. De toute façon, il n'a pas le choix. Il n'y en a pas d'autres.

La nuit dans l'auberge se passe sans heurt, avant de prendre la route vers Saint-Sernin, ils vont à la poste pour louer un second cheval. Bernard négocie un bout de temps pour obtenir un canasson suffisamment robuste pour tirer le chariot. Le postier n'a pas tout bien compris, pourquoi vouloir deux chevaux pour tirer un attelage pas si lourd. Comme il est payé, et que le gars est connu du coin, il ne doit pas y avoir de souci.

Pendant le trajet, Bernard continue de découvrir que ces 'gens de la haute' comme il pensait au début sont accessibles, et que finalement cette différence de langage entre eux est un obstacle qu'ils arrivent à contourner par des phrases ou des mots dits autrement. La dame est particulièrement ouverte et le fait parler sur sa vie de tous les jours. Au début, il est un peu taiseux, mais finit par s'amadouer. Les échanges sont plus fréquents.

Il raconte l'hiver 1708/1709 où ils se sont réfugiés dans les caves du château pour ne pas mourir de froid, les arbres qui éclataient à cause du gel. Les maladies qui sont arrivées après, au redoux, les cultures perdues, le cheptel disséminé, les animaux qui mourraient de froid dans les étables. Les réserves de foin qui baissaient sans espoir de les reconstituer tellement le froid a duré longtemps. Heureusement que ce qui a été semé en avril/mai a donné de très bonnes récoltes en août et septembre. Il décrit la vie qu'ils ont au mas de Mus, dure, mais il n'en connaît pas d'autres. Il n'est pas malheureux, mais n'a pas d'argent devant lui. Les propriétaires actuels n'ayant pas de rentrée d'argent n'ont pas de

quoi les payer – disent-ils. Mais ils mangent chaque jour actuellement, pas toujours à leur faim, car la nourriture est devenue chère.

Sa spécialité ? Comme l'a dit son frère, ce sont les chevaux et le matériel roulant. Il lui arrive d'utiliser celui qui les tire pour faire les labours.

Oui, son frère est également régisseur de la ferme de Freyssinet. Il a sous ses ordres les trois fermes et les bergers des troupeaux sur le causse.

Oui, c'est un homme juste, mais faut pas lui chauffer les oreilles, il sait remettre les gens en place quand il le faut. Il a une autorité naturelle qui est bien comprise de tout le monde.

Non, il ne sait pas combien il reste de moutons et de brebis, mais ces dernières années ont été mauvaises pour le cheptel. On n'avait pas assez de foin pour les hivers. On a perdu pas mal de bêtes.

Les chevaux ! Mais ce sont de chevaux d'Auvergne ! En fait, ils sont aussi bons pour les champs que pour être montés. Ces deux-là sont de solides gaillards.

Nous n'en avons plus que quatre pour les trois fermes. Il n'a pas été acheté de bêtes depuis que madame Nérac est morte.

- Je croyais qu'elle s'appelait Bonnaffé ?
- Avant, tout appartenait aux Nérac. Elle s'est mariée avec monsieur Bonnaffé en secondes noces. Les Nérac possédaient plus de 4 000 acres dans la région, mais monsieur a mal géré tout ça, il a fait construire le château en vendant des terres. Les Bonnaffé sont des armateurs, pas des propriétaires terriens, les terres ne les intéressent pas. Ils n'ont pas mis un sol dans les fermes. Tout ce qui intéressait madame Nérac c'était SON château. Il court des bruits sur l'endroit où ils l'ont construit.

L'attention de Pierre est brusquement éveillée.

- Ah ! lesquels ?
- Les templiers y avaient construit une grosse bâtisse fortifiée. Il y avait toute sorte de bruits bizarres qui en sortaient, des fumées, des odeurs. Les anciens vous en parleront mieux que moi. Les caves

Le mas

sont tout ce qu'il en reste. De l'avis de tout le monde, les Nérac cherchaient leur trésor. Ils ne l'ont manifestement pas trouvé.

Le voyage se déroule au pas calme et régulier des bêtes. Aux arrêts, pour les nourrir et utiliser les commodités de la nature, Pierre en profite pour regarder de près l'attelage et le chariot. Déjà germent en lui des idées d'améliorations.

Le bourg de Saint-Sernin est plus petit que Saint-Affrique. C'est un bouquet de maisons placées sur un monticule dominant un pont permettant d'enjamber la Rance. Il faut quitter la route de Saint-Affrique pour y accéder. L'auberge est en proportion, elle dispose de peu de chambres. Par chance, deux sont libres ce soir-là. Bernard négocie la nuit pour lui et ses voyageurs. L'aubergiste est un peu étonné quand il voit entrer des personnes qui ne sont visiblement pas du pays. S'il avait su il aurait triplé son offre... peut-être même plus, mais le gars, lui, est d'ici.

Les chambres sont juste propres, sans plus. Le seau de toilette est vide, mais pas nettoyé... beurk ... Les lits ne sont que des paillasses placées sur un bâti, les draps n'ont pas dû être lavés depuis l'automne dernier. L'édredon doit être en plumes de ... volatiles indéterminés. Mais il n'y a pas de puces ... ouf ...

Le lendemain, l'addition s'avère être plus élevée que prévu, ce qui fâche Bernard. Pierre coupe la poire en deux, l'aubergiste s'en sort quand même pas mal.

La route pour Saint-Alban se fait sous un soleil voilé et une température plus clémente. Ils y arrivent dans le courant de l'après-midi, c'est un tout petit bourg sur le plateau. Comme d'habitude, Bernard, fort de son rôle d'éclaireur, va à la recherche d'une auberge, mais là il n'y a qu'un estaminet qui ne propose pas de chambre. Pas désappointé un seul instant, il va au presbytère, et après une courte discussion avec le curé, les voilà tous les trois logés pour la nuit. Ce dernier, pas bien riche, leur propose de partager son frugal repas. Comme il reste encore quelques bonnes choses dans le chariot, ils décident d'inverser les rôles, c'est eux qui le nourriront. Il faudra refaire le plein demain. Il leur indique un champ où mettre les

chevaux, le chariot peut rester à côté de l'église, ici les gens sont pauvres, mais pas voleurs.

Discrètement, Marie demande à Bernard :

- Ce n'est pas carême actuellement ?
- Alors nous pouvons utiliser de la charcuterie, dit-il en comprenant l'allusion.

Il va au chariot en revient avec du bois et une sorte de cocotte qui semble être en bronze. Après avoir parlé avec le curé, il relance le feu dans la cheminée et attache la cocotte sur la crémaillère. Marie l'interroge des yeux.

- Valentine nous a préparé une potée. Nous allons nous régaler.

Marie craint le pire pour ses boyaux, la potée est restée trois jours à l'air. Puis elle réalise qu'il a rarement fait plus de quatre à cinq degrés, et en faisant bien bouillir tout ça ... Heureusement qu'elle a pensé à prendre des désinfectants intestinaux et des anti-diarrhéiques. Parfois, il faut savoir vivre dangereusement pour vivre vraiment.

Pendant que ça mijote dans la cheminée, le curé pose quelques questions. Marie reconnaît l'occitan, mais ne le maîtrise pas encore suffisamment. Alors Bernard fait l'interprète comme il peut. Soudain, Pierre répond au curé en latin, à la surprise des deux autochtones.

- Vous parlez le latin ! s'étonne le curé.
 - *Oui, ça a été la langue des échanges commerciaux pendant longtemps.*
- Bernard se sent mis de côté et regarde Marie avec un œil triste, lui qui avait tant d'importance avant.
- Ne vous inquiétez pas, je vous dirais les grandes lignes de ce dont nous parlons.
- Parce que vous aussi vous parlez le latin ?
- Oui. Ça fait partie des langues que je parle, dit-elle automatiquement, puis s'aperçoit de ce qu'elle vient de dire, mais il est trop tard. Bernard n'est pas idiot.
- Et vous parlez combien de langues ?

Cette fois-ci, elle fait bien attention. Si elle dit quatorze, elle ne serait même pas crédible.

Le mas

- Notre langue maternelle, que vous entendez parfois, le français, le latin et l'espagnol.
- Et où avez-vous appris tout ça ?
À côté, Pierre et le curé ont cessé leurs échanges et regardent Marie et Bernard. Pierre traduit au curé ce qui est dit. Il est impressionné.
- Nous avons appris le latin et l'espagnol à l'école. Le français, c'est un capitaine de navire et son second qui nous l'a appris, leur bateau s'est fracassé sur une de nos côtes pendant une forte tempête il ne pouvait pas être réparé, comme ils se sont plu chez nous, ils sont restés.
- C'était il y a longtemps ?
- Oui. Nous étions enfants, Pierre et moi.
- Mais vous êtes jeune !
- Nous paraissions jeunes, mais c'est parce que nous sommes en très bonne santé.

Bernard ne paraît pas comprendre, mais n'insiste pas. Bien que la question lui brûle les lèvres, il pense que ce ne serait pas convenable de lui demander son âge.

Les questions du curé tournent autour de la religion, évidemment. Pierre et Marie font bien attention à ne pas révéler le fond de leur pensée, et à ne pas choquer cet homme dont la foi en l'Église catholique romaine est chevillée au corps.

Oui, ils connaissent cette religion. Non, ils ne la pratiquent pas. Bien sûr qu'ils la respectent. Oui, nous prendrons contact avec le curé de la Cavalerie.

Il a du mal à comprendre que l'on puisse venir d'aussi loin. Que le monde est si vaste. On lui a dit que la terre n'était pas plate et que Jérusalem n'était pas le centre du monde. Mais il n'avait pas pris conscience que cela voulait dire qu'il pouvait y avoir des civilisations évoluées ailleurs. Que si on ne connaissait pas, c'est justement parce que le monde est immense et qu'il faut traverser des mers dangereuses pendant longtemps.

Le mas

La nuit est tombée, une unique bougie éclaire la table sur laquelle le couvert a été mis. Après la bénédiction d'usage, le curé se jette sur le bol de potée avec un plaisir non dissimulé. Celle-ci est absolument excellente. La cocotte est vidée, les corps rassasiés, les cœurs apaisés, la nuit largement entamée.

Ils demandent s'ils peuvent revenir demain soir. Malgré toute la sympathie qu'il éprouve pour ces drôles de voyageurs, il ne peut pas les recevoir.

- Il y a une inhumation demain après-midi et des gens venant de loin vont coucher ici. Sur la route de Saint-Sernin, il y a une ferme, vous devriez pouvoir dormir dans une étable.

La soirée se termine, en latin, en parlant des Évangiles ; ils découvrent que ce curé n'est pas inculte du tout. Comme quoi l'habit fait parfois le moine.

Les chambres sont minuscules et les lits guères confortables, sans draps ni édredon. Ils ont leur pèlerine pour tout couchage. Mais c'est toujours mieux que de dormir dehors. Pour la première fois, Pierre et Marie sont obligés de dormir chacun de leur côté. Ils n'ont pas bien chaud.

Au tout petit matin, Bernard est allé trouver du lait, celui-ci est chaud sur la table, avec du beurre et du pain.

- Nous allons chercher nos affaires ce matin, Bernard, il faut compter une heure pour y aller, une heure pour charger et presque deux heures pour revenir.
- C'est si près !
- Oui. Comme nous ne dormirons pas ici ce soir, il va falloir ne pas perdre de temps.

Le petit-déjeuner est rapidement avalé ; après avoir remercié le curé et subventionné les pauvres de la paroisse, ils reprennent la route. À la surprise de Bernard, ils partent plein nord. Au calvaire, ils tournent à gauche puis prennent un petit chemin à gauche de nouveau deux cents pas plus loin.

- Vous savez où vous allez ?
- Ne vous inquiétez pas Bernard, notre plan est précis.

À chaque calvaire, Pierre regarde le parchemin et continue. Au bout de trois quarts d'heure, le chemin fait place à une sente où le chariot passe tout juste.

- J'espère que nous aurons la place de faire demi-tour, dit Bernard un peu inquiet pour son attelage.
- Et moi j'espère qu'ils ont vérifié si c'était praticable, dit Marie en se tournant vers Pierre.

Ils arrivent enfin sur une aire dégagée, le chemin s'arrête là. Il y a des taillis de tout cotés. Un ruisseau coule côté sud, il remplit une retenue faisant un petit étang. Pierre farfouille dans ses affaires, sort une dague et se dirige vers le versant exposé au sud. Il trouve rapidement l'entrée de la mine qui semble avoir été dégagée il y a peu.

- Je ne sais pas s'ils ont envoyé du monde, mais l'entrée est facile d'accès.

Bernard comprend rapidement qu'il va falloir entrer dans la montagne. Décidément, il n'aime pas les souterrains. Tendus, ils vont chercher les lanternes. Pierre en prend une et leur fait signe de rester dehors. Marie ne se sent pas à l'aise, une sorte de crainte l'envahit, comme si le lieu était mal famé. Il a dû se passer de drôles de choses ici.

- C'est rudement bien caché, comment connaissez-vous cet endroit ?
- Le parchemin m'a été remis par un homme quand je suis arrivé devant le château.
- Vous le connaissiez ?
- Non. Et il ne me connaissait pas non plus. Il a été grassement payé pour son silence.

De nouveau, le secret qui entoure ces gens le rend plein d'énergie, il fait partie de ceux qui savent. C'est valorisant.

Pierre sort des taillis :

- Bernard, vous faites faire demi-tour à l'attelage et enlevez la paille qui est sur le chariot. Tout est là dit-il en tournant la tête vers l'entrée de la mine.

Le mas

Il effectue la manœuvre ; la marche arrière avec les deux chevaux et le chariot lui vaudrait un premier prix dans un concours. Il n'a pas fini que Pierre et Marie arrivent avec des planches des cordes et deux mouflons.

- Les deux premiers coffres sont très lourds. Ils sont chacun sur un petit chariot, un peu comme le vôtre. Il va falloir pousser fort.

Effectivement, ils sont très lourds, bardés de fers, avec une grosse fermeture à clef. Il est facile de deviner ce qu'il y a dedans. Grâce aux mouflons, le premier est hissé sur le plateau. Bernard a une idée.

- Descendons-le du chariot, il nous servira à apporter les autres.

Il n'est pas qu'un cocher performant, c'est aussi un homme fort. Il commence à tout soulever pour faire glisser le coffre sur le plancher, Pierre lui vient en aide.

- Ben dites donc ! Quel poids !

La rotation s'établit rapidement. Finalement, il ne faut qu'une demi-heure pour tout charger. Marie arrive avec un mousquet et deux épées de belles factures.

- Voici pour notre sécurité. Ils ont vraiment pensé à tout ! Il ne reste plus rien, j'ai fureté un peu partout, c'est vide. Partons vite, je ne me sens pas bien ici.

Ils remettent la paille pour cacher les coffres, les cordes en chanvre les maintiennent bien. Pour achever le camouflage, deux grandes bâches en grosse toile couvrent le tout. Vu de loin, il n'y a rien d'exceptionnel. Ils repartent, ça fait à peine une heure qu'ils sont arrivés.

Bernard, tout heureux d'être dans le secret des Dieux relance les chevaux.

- C'est lourd tout ça ! Il faut remonter jusqu'à Alban maintenant. Je ne sais pas si nous arriverons à Saint-Sernin avant la nuit.
- Et combien de temps de jour nous reste-t-il ?
- Ce n'est pas le temps de route qui m'inquiète, mais il faudra reposer les chevaux plusieurs fois. Il doit rester dix heures de jour. Si nous n'étions pas si chargés, ce serait facile. Il va falloir

s'arrêter à Alban pour qu'ils boivent et se reposent, il faudra compter une heure ; après ça monte de cent pieds jusqu'au Puech de Jordy, il y a bien deux lieues d'ici là. Il faudra de nouveau se reposer. Bon ... Après ça descend, c'est moins difficile pour eux. C'est faisable, mais c'est juste.

Le soleil commence à être au rendez-vous. À un arrêt, ils finissent par enlever les affaires chic et chaudes qu'ils portent sous leurs pèlerines pour ne garder qu'une chemise et leur cache-poussière. Bernard a bien vu la qualité des vêtements remis dans leur sac. Ils arrivent en fin d'après-midi à saint Sernin. L'aubergiste ne les attendait que pour le lendemain. Il n'y a plus qu'une chambre de libre ; ça ne pose pas de problème à Bernard.

- Je dormirai sur le chariot, je me protégerai sous une des toiles.
- Vous avez déjà utilisé une arme ?
- Un vieux mousquet pour chasser le loup, oui.

Pierre sort un des coffrets contenant un pistolet, le charge, et le lui tend.

- Mettez-le près de vous cette nuit.

Bernard regarde l'arme sous tous les angles, la glisse à sa ceinture.

- Belle arme ! Et il est tout neuf !

Son égo monte un cran de plus. La confiance que lui témoigne l'étranger est surprenante. Il pourrait tuer l'homme, éliminer la femme, ce qui doit être facile, et disparaître avec le chariot. Non. En fait, il aimerait bien connaître la fin de cette histoire étrange. Et puis, s'il faisait ça... il risquerait de finir au bout d'une corde, sans savoir qui ils sont vraiment. La curiosité le tenaille vraiment.

La nuit se passe tranquillement ; la note s'avère aussi élevée même avec une chambre de moins. Bernard en fait la remarque à l'aubergiste qui lui répond d'un haussement d'épaules, avec l'air de dire : 'faut bien vivre, hein'.

À peine parti, Pierre tend une main vers Bernard en lui souriant de façon moqueuse. Il s'empresse alors de lui rendre le pistolet.

Le mas

- Ça donne l'impression d'être fort d'avoir une telle arme, n'est-ce pas ?
- Ben oui.
 - *Si vis pacem, para bellum*
- Heu...
- Si tu veux la paix, prépare la guerre, dit un Romain dans un de ses écrits. Ce qui peut être interprété par : Si tu veux vivre en paix, montre ta force. Avez-vous remarqué que j'ai sorti et armé le pistolet au vu de tout le monde.
- Oui. Je trouvais ça pas très prudent.
- Tout le monde a su que vous étiez armé. Donc ...
- Ils sont restés tranquilles.
- Eh oui.

La route est longue aujourd'hui. Huit lieues, avec une montée, dans le genre coupe pattes. À l'octroi de Saint-Affrique, il faut négocier un peu afin de faire comprendre qu'ils ne font que passer pour dormir et qu'il n'est pas utile de fouiller le chariot.

De toute façon, il n'y a ni vin ni farine, à part de la paille.

- Heureusement qu'ils n'ont pas pesé le chariot dit Bernard en évitant de sourire.
- Ils peuvent le faire ?
- Il en a été question, mais je ne l'ai pas encore vu.

Le chariot est rentré dans la cour de l'auberge, les chevaux dans l'écurie, tout le monde à table, la journée touche à sa fin.

- Les chevaux commencent à être fatigués. Nous ne pourrons pas arriver à Mus demain soir. Je vous propose de rester dans la vallée du Cernon et de passer par Sainte-Eulalie. Nous pourrons dormir au Freyssinet. Pour les chevaux, ça ne montera pas de beaucoup et la route sera moins longue.

Pierre et Marie trouvent l'idée intéressante, comme ça ils auront l'occasion de faire la connaissance du second fermier.

Dans la soirée, Bernard raconte la route à son cousin, sans parler de la mine ; ce n'est qu'un entrepôt à la lisière d'Albi afin de ne pas avoir à payer l'octroi.

Le mas

- Il se débrouille rudement bien notre ami. J'ai l'impression qu'il est tout heureux d'être avec nous.

Une nouvelle journée de route. Il fait beau, la chaleur commence à se faire ressentir. Malgré les arrêts techniques et obligatoires, une sorte de fatigue les enveloppe. Ils n'ont pas bien dormi ces derniers temps, et la nourriture, pas terrible non plu. Même Bernard somnole un peu. Les chevaux sentant s'approcher l'écurie continuent la route qu'ils connaissent bien. Le changement de direction qu'ils décident de faire d'un commun accord afin de rejoindre le Freyssinet les sort de leur torpeur. Marie sourit à Bernard.

- Ils connaissent la route !
- Ben oui ! Ils savent qu'il va falloir monter, mais qu'au bout ils vont retrouver des copains, dit-il en souriant.

L'arrivée de l'attelage dans la cour de la ferme fait de l'effet.

- C'était pas prévu que tu viennes ici ! Tu ne devais pas aller à Mus ? Et Puis vous avez deux jours d'avance ! Que se passe-t-il ?

Le père Maurice est surpris, mais jubile intérieurement. Enfin, il allait voir à quoi ressemblent ces étrangers qu'Armand a accepté de loger dans le château. Ça n'aurait tenu qu'à lui il les aurait envoyés au diable, même s'ils veulent le louer, c'est pas notre affaire. Et voilà que maintenant ils arrivent avec leurs bagages alors qu'il n'y a aucun contrat de signé ! Et la Catherine qui dit qu'elle a eu un songe et qu'elle les a vus vivre là-haut. Il l'aime bien la Catherine, mais s'il y avait une taxe sur les rêves elle serait ruinée.

Tout en ronchonnant intérieurement il aide à ranger le chariot – Dieu du ciel ! Qu'il est lourd ! Y a pas que de la paille - à détacher les bêtes et à les porter dans la pâture à côté, pour la nuit.

Pendant ce temps, Bernard explique à Marguerite qu'ils désirent passer la nuit ici et qu'ils repartiront pour Mus demain matin. Toute contente qu'il arrive quelque chose de nouveau dans sa vie, elle lance la horde de bambins préparer une chambre, aller chercher des légumes pour la soupe, briquer la cuisine et autres tâches très importantes aux yeux de la maîtresse de maison. Un des garçons est

déjà parti en courant prévenir Armand que Bernard et ses étranges étrangers sont au Freyssinet.

Au repas du soir, Bernard se la joue à ‘l’important modeste’, pour raconter leur voyage. Il s’en tient à la même version que celle donnée à son cousin. En une semaine, pour Marie la compréhension du patois local devient de plus en plus fluide, à tel point qu’elle réussit à répondre aux questions venant le Maurice et Marguerite sans avoir à les faire répéter. Ils sont étonnés qu’une étrangère venant de si loin se soit mise si vite à parler leur langue.

Le lit occupe la plus grande partie de la pièce qui a été dégagée pour devenir une chambre. Le matelas est en laine, et l’édredon en plume de canard. Il y a bientôt une semaine qu’ils n’en avaient pas eu un si bon. S’il a fait doux dans la journée, la nuit risque quand même d’être fraîche. Super l’édredon !

Le lendemain matin, ils sont réveillés par le hennissement des chevaux. Par la fenêtre, ils voient Armand en discussion avec son frère. Pierre s’habille rapidement et descend le saluer.

- Nous ne vous attendions pas si tôt ! Nous allons monter le chariot par le Combal, c’est pentu, mais beaucoup plus court, c’est pour ça que j’ai amené un cheval de plus, nous en prendrons un quatrième ici.

Après le petit-déjeuner préparé de façon superbe par Marguerite, ils rejoignent l’attelage qui les attend, équipé de quatre chevaux. Effectivement, la montée est raide, surtout vers la fin. Une fois sur le plateau il ne reste plus grand route à faire pour rejoindre Mus, c’est presque plat. Pendant le trajet, Bernard semble faire la tête. Avant d’arriver, Marie le questionne.

- Quelque chose semble vous chagriner Bernard ?
- Mmm
- Bernard ! Est-ce que c’est à cause de nous ?
- Mmm. Non.
- Allez ! Dites-nous tout. Que se passe-t-il ?
- ... C’est le frangin, il m’a engueulé.
- Pourquoi ?

Le mas

- Fallait pas que je m'arrête au Freyssinet.
- Pourquoi ?
- Il dit que demain même l'évêque sera au courant pour vous.
Marie éclate de rire.
- Ils sont si bavards que ça ?
- Surtout Maurice, c'est pas un taiseux lui. Pour que les choses se sachent plus vite il suffit de lui demander de garder le secret.
- Et Armand vous a passé un savon ? dit-elle en riant.
- Quoi ?
- Vous a engueulé quoi.
- Ben oui.
- C'est pas bien grave, Bernard, de toute façon nous avons vraiment l'intention de rester ici.

La bonne humeur de Marie lui redonne le moral. Pierre n'a pas dit un mot.

- C'est vrai que nous devons nous montrer discrets tant que nous ne sommes pas propriétaires.

- T'inquiète. S'il y avait un loup, Paul nous l'aurait dit. Non ?

- Il n'est pas encore au courant de tout ce que nous avons fait. Restons prudents.

- Elle est jolie votre langue, il y a même des mots qu'on pourrait comprendre, dit Bernard un peu requinqué.

*

- Alors Maurice, tu es content, tu les as enfin vu les étrangers !
- N'ont pas l'air d'être de la haute ceux-là.
- Tu as entendu ce qu'en dit Bernard ?
- Ouais. Ils ne se sont pas bien fiers, eux. Lui est un peu distant, mais rien ne lui échappe, il regarde tout et partout. Elle, elle est plus causeuse, et puis elle se débrouille bien dans notre langue pour une personne qui est arrivée il y a quinze jours.
- Allez. Avoue qu'elle t'a tapé dans l'œil !
- Ben ! Elle est mignonne non ! Je me demande quel âge elle peut bien avoir. Tout juste vingt ans que je lui donnerais.

*

Le mas

Un petit groupe de personnes curieuses se placent autour du chariot dès son arrivée au château. Marie sort l'inventaire de son manteau.

- Les trois premières caisses vont dans la chambre, les autres dans la cave du bas.
- Nous l'appelons la crypte, commente Bernard.

Les trois caisses qui vont dans la chambre sont déplaçables à deux. À partir de la quatrième, c'est une autre histoire. Heureusement que le petit chariot est là. Arrivés en haut des escaliers qui mènent dans les profondeurs, les hommes s'arrêtent et se demandent comment faire pour descendre un tel poids par les escaliers. P'tit Mousse les regarde avec un sourire narquois.

- Tu te moques gamin, j'aimerais t'y voir avec ce poids !
- Pfff. Tu n'as même pas regardé ce qu'il y avait dehors.
- Si tu continues comme ça, je te botte les fesses moi.
- Tu as des grandes cordes, des poulies, des planches et des cales dehors, fait marcher ton jinjin !

L'homme regarde l'enfant, semble réfléchir très fort, et va chercher le matériel. Les planches ont juste la longueur de l'escalier, les cales juste la hauteur d'une marche, comme faites sur mesure. Une corde est passée dans une des poignées, et le chariot peut alors descendre tranquillement, retenu par deux hommes.

- T'as oublié d'être bête p'tit Mousse, dit un des hommes.

Une fois tout en place, Monsieur Thévenin vient les voir.

- Le notaire est passé cette semaine, il voulait vous faire un bail pour la location du château. Il n'a pas encore de nouvelle de Bordeaux, mais compte en recevoir d'ici huit jours maintenant. Est-ce là tous vos biens ?

Pierre et Marie se regardent, finalement c'est elle qui prend la parole.

- Non. Nous aurons d'autres arrivages, mais quand nous serons complètement installés. Est-il possible de bien fermer la porte de la crypte ?
- Je comprends, je vais trouver une solution.

Le mas

Une fois le calme revenu, Pierre et Marie vont dans la chambre pour regarder ce que contiennent les caisses et lisent l'inventaire. Par précaution, Marie utilise la langue maternelle de Pierre.

- *Whoo ! Tu as vu ! Quatre-vingt-cinq kilos d'or dans celle-là ! Autant dans l'autre.*

- *C'est à peu près le prix demandé, mais on va négocier. Bernard nous a dit que le propriétaire serait trop content de s'en débarrasser. On devrait pouvoir l'obtenir pour 300 000 livres. Le reste servira aux travaux. Qui y a-t-il d'autre ?*

- *Les caisses quatre et cinq contiennent des tas de graines différentes, du poivre, du café, des plans de patates, et du blé, etc....*

Les autres : de la vaisselle en porcelaine, des couverts en argent, une batterie de cuisine en cuivre, des chandeliers, du linge de maison en coton, et en lin. Ouf je vais de nouveau pouvoir me laver convenablement.

- *S'il vous manque quelque chose, n'hésitez pas à utiliser notre transporteur habituel.*

- *Il a le sens de l'humour ton ami Paul.*

Le repas de midi est pris dans la cuisine, comme d'habitude. Valentine est vraiment bonne cuisinière. Marie la félicite.

- Je n'ai plus assez de sous pour les courses, dit-elle toute gênée.
- On va arranger ça. Pouvez-vous me faire la liste de tout le matériel de cuisine, des assiettes, des couverts, des verres qui sont dans le château s'il vous plaît ? Il faudra sans doute compléter quand il sera à nous.

Valentine est tout heureuse. ; 'ils ont vraiment envie de rester.

Marie prévoit de passer une partie de son après-midi à ranger le linge dans la chambre. Le mobilier n'a pas été repris par la famille et une commode, fort mignonne, lui propose ses tiroirs. À sa surprise, ceux-ci sont déjà occupés par la lingerie de madame Bonnaffé. Ils ne lui vont pas du tout, mais cela lui donne une idée. Elle va les mettre dans la malle à la place des siens. Elle commence le transfert et entre les différentes couches de vêtements elle trouve un étui à violon. Elle

le met de côté, ça fera un plaisir fou à Pierre. ‘ Ils n’ont pas mis un piano aussi pendant qu’ils y sont’, pense-t-elle avec nostalgie. La première malle à elle seule remplit la commode et le placard à côté de la cheminée. Dans un autre, elle trouve, en plus des vêtements, un jeu d’échecs en ivoire et ébène et quelques livres de leur liste ; dans la troisième encore vêtement, livres et babioles en tout genre pour le confort journalier de personnes du vingt et unième siècle. Mais pas de piano.

Pierre entre, il faisait l’inventaire des malles de vaisselle. Il regarde l’étui à violon sur le lit.

- C’était dans une des malles ?

- Oui. Avec des livres, un jeu de dames et un jeu d’échecs.

Il ouvre l’étui, sort délicatement l’instrument.

- Il est récent ! Ha ! Il n’y a plus son étiquette ! Normal, difficile d’afficher ‘2012’. Tu sais que ça me donne une idée.

- Oh ! J’ai tout de suite compris ce qu’il attend de nous en le voyant.

- Nous sommes dans les années de sa meilleure production.

- Oui. Et si tu es sage, je t’en achète un pour Noël.

- Un Stradivarius comme cadeau de Noël. Je t’adore mon amour, lui dit-il en la serrant contre lui.

Pierre accorde le violon, tend l’archer, et commence à jouer un morceau de Paganini. Puis enchaîne sur quelques passages du concerto pour violon de Tchaïkovski.

- Heu ! Je n’ai jamais eu entre les mains un instrument qui sonne aussi merveilleusement ! Et encore, je suis dans un petit volume.

Viens, on va écouter ça dans le grand salon.

Pierre redouble alors de virtuosité, certes il n’est pas un violoniste international, mais c’est quand même sa seconde passion après la recherche physique fondamentale. Il a été primé au concours France-Musique des Musiciens Amateurs.

Un mouvement perçu du coin de l’œil, Valentine est là, subjuguée, comme si elle voyait le Christ en personne. Marie lui fait signe de venir à côté d’elle. À pas feutrés, elle se rapproche du

Le mas

fauteuil où elle est assise. Pierre finit par s'arrêter de jouer. Une larme coule le long de la joue de Valentine.

- Dis-moi Marie, y a-t-il des partitions ?
- Albinoni, Bach, Campra, etc. ...
- Évidemment aucun plus récent. Il se rattrape de justesse en voyant Valentine.

- *Beethoven, Mozart, tout ça ce n'est pas encore né !*

- *Tu as quand même Haendel, Vivaldi, Couperin et tant d'autres ! Ne soit pas trop limitatif. Nous les trouverons. Tu veux que je te dise ? Si on s'achète un stradivarius, moi je veux un piano. Que l'on puisse jouer à deux, comme avant.*

- *Promis. Mais j'ai bien peur que ce soit un piano-forte, pas un Pleyel.*

Valentine s'éclipse discrètement, en disant un merci du bout des lèvres tellement elle a peur de perdre ce moment si merveilleux pour elle.

*

- Comment ça, c'est un ange !
- Si tu avais entendu sa musique ! J'en pleurais tellement elle est belle. C'était la musique des anges.
- Tu es bien sensible, ma fille. Je demande à entendre.
- Ho ! Tu sais je crois qu'il va jouer tous les jours tellement madame aimait ça.
- On verra. Il faudra que tu ailles dans leur chambre pour faire le ménage. Avec toutes ces malles, on a fait rentrer de la poussière partout... Et tu dis que c'est la dame qui t'a fait signe de venir !
- Oui.
- Ils sont quand même pas comme tous ces nobliaux. Pourvu qu'ils arrivent à acheter le domaine.
- Tu as bien vu les malles renforcées en métal, à ton avis, tu crois qu'il y a suffisamment d'or dedans pour l'acheter ?
- Pourquoi crois-tu qu'il y ait de l'or dedans.
- C'est ce que tout le monde dit.
- Ils ont bien fait de tout mettre dans la crypte, elles ont de ces serrures ! Je pense qu'elles sont en sécurité. Mais c'est pas bon

Le mas

que tout le monde le sache. Il faut acheter de bonnes chaînes et quelques bons cadenas pour fermer les portes. Je vais leur en parler.

La nuit venue, le château est de nouveau vide. Pierre et Marie reprennent leurs exercices nocturnes avec une vigueur et une sensibilité toute neuve chaque fois. Marie se blottit contre Pierre.

- C'est quand même étrange, tu te rappelles ce que nous nous sommes dit dans la crypte, cette impression d'être plus sensibles aux choses qui nous entourent ? Eh bien, je trouve que pour le sexe c'est la même chose. J'arrive à sentir ce que tu ressens, et ça augmente mon plaisir d'autant.
- Idem mon amour. Tu te souviens ? L'impression que l'on a de passer par un tunnel et d'y rencontrer un amour immense ? N'est-ce pas une sorte d'expérience de conscience codifiée ? Ca rend certaines choses rudement agréables dit-il en recommençant à la caresser avec une délicate douceur.

Les jours suivants, ils s'occupent en lisant, jouant aux échecs, aux dames, se promenant dans le Mas, mais en évitant quand même de se faire voir par d'autres personnes que les gens de la ferme.

Le dimanche, tous les gens vont à la messe, à La Cavalerie. Pierre et Marie restent au château. Ce n'est pas encore le moment de se montrer au grand jour.

*

Enfin, le notaire vient les voir pour leur donner des nouvelles.

- Les deux garçons Bonnaffé seront à Sainte Eulalie, chez des amis, vendredi. Je viendrais ici avec eux. Vous êtes sûr d'avoir la somme pour acheter le domaine, que je n'aie pas l'air d'être ridicule.

Pierre l'emmène dans la crypte et lui ouvre un des coffres contenant l'or. Le notaire n'en croit pas ses yeux.

- Et vous n'avez pas peur que l'on vienne vous voler ?
- Non. Mais j'aimerais bien que ces hommes repartent avec.

Le mas

- Mais comment avez-vous réussi à faire venir ceci sans être accompagnée par des gens en arme ?
- Parce que c'est avec ce genre d'équipage que l'on attire les regards. Restez simples, fondez-vous dans le paysage, et personne ne vous remarque.
- Donc ils étaient sur le chariot avec vos affaires.
- Hé oui ! Les bruits courent vite, n'est-ce pas ?
- Le monde est petit, des étrangers arrivant avec leurs bagages dans un château vide, ça fait jaser.

Le notaire prend un lingot, le soupèse, regarde ce qu'il y a de marqué dessus.

- Ils viennent de votre pays, n'est-ce pas ? Je pense que ce signe est celui du fondeur, et ce nombre : 5880.000g ?
- Ce sont les armoiries de notre famille dans le royaume d'où je viens. Le poids, dans une unité de chez nous, ça fait exactement 24 marcs.
- Le poids d'un lingot chez nous ! Étonnant ! Et le nombre là ? : 2012-0041.
- Le numéro du lingot dans la coulée.
- Deux millièmes coulée ! Et 999.9 ?
- La pureté, le titre.

Ils remontent vers le salon.

- Je vais faire venir une personne pour valider tout ça. Mais ça me paraît bien en ordre. Transporter tout cet or à travers la campagne, sans hommes d'arme, vous avez le goût du risque !
- Qui vous dit qu'il n'y avait pas d'hommes armés ?
- Vous-même.
- D'abord, je ne vous ai pas dit que je n'étais pas armé, ensuite, une garde n'a pas besoin d'être tout à côté de la personne à protéger. Mais laissons là ce débat. Je suis d'accord pour qu'une personne vienne valider la pureté de l'or, mais quand ?
- Il sera là vendredi, n'ayez crainte. Comme ça, la validation pourra se faire devant les vendeurs. Ça évitera les contestations. D'autre

part, j'ai besoin de papier prouvant votre identité. Et il faudra les faire valider par la gendarmerie de la Cavalerie.

Pierre va vers une bibliothèque et en ramène un rouleau de vélin, le déroule sur la table et en sort quatre feuilles.

- Regardez si cela vous convient.

L'une d'elles est écrite dans des caractères absolument incompréhensibles du notaire, la seconde est manifestement en grec, la troisième en latin, la quatrième en français. Sur chacune d'entre elles sont placés trois sceaux différents, dont l'un est le même que celui dont sont frappés les lingots.

Le notaire lit celle en français, avec un peu de mal, car les caractères ne sont pas exactement les mêmes que ceux auxquels il est habitué. Au fur et à mesure de sa lecture, son visage change d'expression.

- Si ce document est authentique, je vous prie de recevoir mes excuses Monseigneur. Je ne m'attendais pas à une telle origine.

Par acquit de conscience, il lit celui en latin. Puis regarde de près les sceaux, la qualité du vélin, le reflet de l'encre.

- Celui en français est plus récent.

- Il a été réalisé pour ma venue ici, dit Pierre en savourant la réussite du labo de Paul.

Réussir à vieillir de façon différente les mêmes documents, c'est du grand art. C'est bien la première fois qu'une contrefaçon est utilisée en sens inverse... du futur vers le passé. Le futur fait croire au passé que c'est encore plus ancien. Il rit intérieurement. Marie aussi d'ailleurs.

*

Vendredi matin, 10 heures – environ.

Pour l'occasion, Pierre et Marie ont mis leurs plus beaux atours, ceux trouvés dans les malles de vêtements. Marie est dans une robe bleu ciel, sertie de fils d'or. Elle porte le simple collier qu'elle avait le jour où elle est arrivée. Une barrette de diamants retient ses cheveux avant de les laisser tomber dans son dos. Un cercle de trois

Le mas

brins d'argent tressés lui ceint la tête. Ses chaussures sont dans un cuir blanc très fin.

Pierre porte un pourpoint finement brodé, une chemise en soie, des chausse dans un tissu léger et souple, des bas en soie blanche. À l'annulaire droit il porte une chevalière ayant les mêmes armoiries que celles du collier de Marie.

Ils sont dans le grand salon, nettoyé de fond en comble pour l'occasion.

Les présentations d'usage ont lieu, Pierre et Marie voient tout de suite que les deux vendeurs se prennent pour des personnes d'importance. Maître Fabre commence.

- Je vous rends vos titres de noblesse. J'y ai fait apposer le sceau de la commanderie de la Cavalerie. Cela vous sera certainement utile. Monsieur Jaubalet, joaillier à Albi, n'a pas pu venir, il s'est fait remplacer. Messieurs Bonnaffé vous m'avez fait savoir que vous désiriez 400 000 livres pour la vente du mas.

Les deux hommes sourient et approuvent du chef.

Se tournant vers Pierre :

- Cette somme vous convient-elle monseigneur Atalante ?

Pierre ne répond pas tout de suite, fait la moue, se frotte les mains.

- Non.

Les vendeurs en attendent un peu plus. Pierre les fait traîner.

- Depuis que nous sommes ici, nous avons pu nous rendre compte de l'état du domaine, ça s'appelle un mas chez vous, n'est-ce pas ?

Il se lance alors dans une description catastrophique de l'état des fermes, des bâtiments, de la terre, de l'absence d'investissement depuis longtemps le puits bouché, etc. ...

Au fur et à mesure de l'exposé de Pierre, le visage des frères Bonnaffé se ferme. L'un d'entre eux glisse à l'oreille de son frère 'il a l'air de rudement connaître la question. Tu ne trouves pas ?'

Pierre termine par :

- Je le prends à 250 000. Sachant que l'armement d'un navire est de l'ordre de 120 000 livres, ça vous permet quand même d'en avoir

Le mas

deux de plus, et comme vous les amortirez en un seul voyage, vous voilà riches sans aucun danger.

Un des frères ravale sa salive, surpris

- Vous vous y connaissez peut-être en terres, mais ce n'est pas du tout ça pour un navire, c'est trois fois le prix que vous indiquez.

Alors Pierre sort un feuillet de sa poche.

> Corps du navire :	20 000
> Agrès	19 000
> Avitaillement	7 000
> Salaires et primes d'assurance	17 000
> Cargaison en partance de France	53 000
> Total	116 000

- Ce sont des prix connus de nous. Je vous laisse 4 000 livres pour les aléas.

Il leur tend la feuille. Ils hésitent à la prendre, puis acceptent. Ils se penchent tous les deux dessus, se murmurent des choses à l'oreille.

- Bon ! Admettons. Mais ça ne justifie pas un prix si bas pour le mas. Disons 375 000 livres.

Cette discussion de marchand de tapis amuse beaucoup Pierre. Marie lui glisse à l'oreille :

- Tu ne crois pas y être allé un peu fort ? Ce serait trop bête d'avoir à reporter la vente.

- Maintenant que je les ai déstabilisés, je vais les caresser dans le sens du poil.

Après un certain nombre d'échanges, la vente est acceptée à 300 000 Livres.

- Maître ? Vous avez un commentaire demande Pierre.
- Non. Messieurs Bonnaffé ?
- C'est bon.

Mais ils semblent quand même un peu dépités. Enfin ! Ils seront débarrassés de ce tonneau des danaïdes.

Marie secoue alors une petite cloche placée devant elle.

Deux bambins arrivent alors et posent des bandes de tissu grossier au sol. Se fait entendre un roulement de chariot que

Monsieur Thévenin et Bernard tirent. Les frères Bonnaffé sont très attentifs à cette cérémonie.

Pierre se lève, sort une clef de son pourpoint. Marie se lève également, sort une autre clef d'un sac qu'elle porte à la ceinture. Ils vont vers le coffre, y introduisent chacun la leur dans une des serrures, se regardent un instant, et avec un parfait synchronisme les tournent, chacune dans un sens. Un gros déclic se fait entendre. Alors monsieur Thévenin leur tend une sorte de poignée métallique particulièrement ouvragée ; Pierre lui fait signe qu'il peut disposer ; il la rentre dans un motif, au centre du couvercle et la tourne dans un bruit de pièces de métal, l'ouvre. Les deux frères ne peuvent s'empêcher de venir voir de près. Le fond du coffre est couvert de lingots. Bien que de l'autre côté de la porte, Mr Thévenin et Bernard, qui avaient été mis dans la confiance, sont effarés. 'Dire que je transportais ça sur le chariot' murmure Bernard à l'oreille d'Armand.

L'orfèvre en prend un, le soupèse, le nettoie avec un chiffon propre. Il a amené une balance de précision qu'il a montée et calibrée pendant la négociation. Pierre va vers la balance et sort de sa poche une petite boîte ouvragée. Il l'ouvre et en extrait un petit carré avec un coin replié à l'aide d'une pincette ; il le dépose sur un des plateaux, l'aiguille ne bouge pas.

Il prend une pièce plus grosse, l'aiguille se déplace à peine de sa largeur. Puis il prend deux lingots et les pose doucement sur chacun des plateaux ; l'aiguille reste au centre.

- Vos lingots semblent faire 24 marcs, n'est-ce pas ?
- Absolument, leur poids est indiqué dans la mesure de notre pays.
- Donc si j'en pèse un il suffit de comparer avec les autres.
- Faites donc. Votre balance n'est pas aussi sensible que les nôtres ; ça fera l'affaire.

L'orfèvre s'emploie alors à peser un des lingots. Il n'arrête pas de regarder le lingot, la chevalière de Pierre et le collier de Marie.

- Effectivement, exactement 24 marcs. Je compare les suivants.

Le mas

L'orfèvre teste la qualité de l'or à l'aide d'une petite fiole en verre contenant de l'acide nitrique, puis mesure la densité des lingots à l'aide d'un récipient en verre gradué.

Pendant ce temps, le notaire sort les actes de vente.

- Pour faire la somme, il faut moins de quinze lingots, dit-il.
- Je suis dans mes jours de bonté, maître, je leur laisse le surplus, et en prime j'offre le coffre. C'est plus simple pour le transport. Mais notez qu'elle a eu lieu pour 15 lingots d'or de 24 marcs. C'est plus parlant.

Les frères Bonnaffé se regardent en souriant. 'Les quinze lingots plus le coffre, ça doit atteindre les 310 000 livres. On n'a pas trop perdu.' Murmure l'un des deux à l'oreille de son frère.

Le notaire lit l'acte aux vendeurs et aux acquéreurs, puis présente les feuillets à signer par les deux parties. C'est alors qu'il remarque que le dessin sur les lingots est le même que celui du collier de Marie et de la chevalière de Pierre. 'Tout est aux mêmes armes, pourquoi aurais-je des doutes sur leur identité ? Il voit Marie écrire une série de petits traits en forme de clou au bas du titre de propriété.

- Qu'est-ce donc ?
- Un rappel pour que les gens de mon pays sachent que c'est bien nous qui avons acheté le domaine.
- C'est l'écriture de votre pays ?

Marie réfléchit un court instant, 'qu'est-ce que je vais lui inventer là, moi ?'

- Oui, en fait c'est l'écriture réservée aux documents officiels des gens de notre rang.

Le notaire regarde, intrigué.

- Sans indiscretion, qu'avez-vous couché sur ce papier ?

Elle fait des efforts pour garder son sang-froid, et ne pas éclater de rire.

- La devise de notre famille, mais elle n'aurait pas de sens si je vous la traduisais.

Le notaire fait la moue, hoche la tête puis reprend.

Le mas

- Pour les autres droits et enregistrements, je ferais ça dans mon étude.

Marie sonne de nouveau la clochette ; peu de temps après Valentine arrive avec un plateau sur lequel sont déposées des tasses en porcelaine aux armes des Atalante, et des petites cuillères marquées du même motif, sur celui qu'apporte P'tit Mousse, une théière, un sucrier, le tout en argent et des petites assiettes, du même service que les tasses, contenant des gâteaux.

Les Bonnaffé regardent attentivement le service à thé. 'Belles pièces' glisse l'un des deux à son frère.

- Vous nous recevez royalement madame. Je vois que vous avez pris le temps de vider vos malles.
- Nous attendions la signature pour le faire. Nous avons juste sortie ceci, au cas où.

Les frères Bonnaffé apprécient la boisson chaude.

- Du thé n'est-ce pas ? Et ces petits gâteaux avec des pépites de chocolat ! Une recette de votre pays ?

Les Bordelais sont d'abord des commerçants et connaissent le prix des fèves de cacao. Très cher.

- Absolument. 'Je ne vais quand même pas leur dire que la supérette du coin était fermée et que j'ai dû me rabattre sur le supermarché, pense-t-elle avec un grand sourire.

Une question tracasse quand même les frères Bonnaffé.

- Maître. Qu'avez-vous prévu pour mettre le coffre en sûreté ?
- La commanderie de la Cavalerie possède une cave. J'ai déjà demandé au commandeur si je pouvais y déposer un coffre de forte valeur quelque temps. Il a accepté. En revanche, il nous faudra une escorte pour l'y conduire.

Pierre apprécie l'anticipation dont il a fait preuve.

- Nous vous fournirons des hommes et le chariot. Il n'y a pas de raison de se faire du souci.

Finalement, Bernard accompagné de monsieur Thévenin sont chargés de transporter le coffre sur un petit chariot couvert de paille.

Le mas

Tout le monde est parti. Pierre et Marie se regardent en souriant, elle vient se blottir contre lui.

- Nous voici propriétaires de plus de mille hectares de trois fermes et d'un château. Dire que je ne peux même pas appeler maman pour le lui dire ! dit-elle en riant. Tu as vu le mouvement des yeux de tout le monde ?

- Oui, et je regarde les lingots, et je regarde le collier, et je regarde la chevalière. Tu te rends compte des gens qui font marquer des lingots d'or à leurs armes ! dit-il en imitant la voix d'un des frères. Quant aux cookies, alors là ! bravo minette. Ils ont même apporté des fèves de cacao et ils en ont fait du chocolat ! reprend-il avec la voix de l'autre frère. C'est pas tout ça, mais il faut remercier notre généreux sponsor.

- Bon ! Hé bien maintenant il va falloir demander à Valentine de ranger la vaisselle.

*

INSTALLATION

- Nous avons un nouveau propriétaire, et tu as vu, il a réglé rubis sur l'ongle. Ce qui m'étonne, c'est qu'il y avait exactement la somme dans ce coffre ! Comme s'ils la connaissaient d'avance.
- Mmm. Il y a des tas de choses bizarres dans leur histoire à ces deux-là. Comment sont-ils réellement venus ? Pourquoi ? Nous disent-ils la vérité sur leur pays ? Comment avaient-ils le plan de la cache des malles, alors que la dame est arrivée de nuit, sans que personne ne sache comment, et que personne n'est venu les voir ? Et tu as vu leurs armes, sur les lingots, sur la chevalière du monsieur et sur le collier de la dame ? En plus la Catherine qui est venue me revoir pour me dire qu'il fallait tout faire pour les garder, que ce serait bon pour nous.
- Ils vont pouvoir nous payer, acheter de bêtes, du matériel, remettre les bâtiments en état et tout et tout. J'espère que ce seront de bons maîtres, en tout cas ils n'ont pas été compliqués pendant le voyage pour aller chercher leurs bagages.

*

- Ça fait cinq semaines qu'ils sont sur place. Ils viennent de confirmer l'achat du mas. Pierre nous a fait une liste de matériel pour son labo ! Digne de celui de Nicolas Flamel, où de Jâbir ibn hayyân. Je crois comprendre où il veut en venir.
- Et maintenant ? Quelle suite donnes-tu ?
- Tu as toutes les infos François, nous avons du temps devant nous maintenant. Enfin, pour ce qui les concerne. D'autre part, j'ai fait installer des cages dans différents endroits de la planète pour avoir une triangulation, pour détecter la mise en route de celle de Pierre volée par les Saoudiens. Ces gens doivent s'attendre à de gros problèmes. Ils seront mal, très mal, mon ami.
- Qu'est-ce ?
- Je te tiendrais au courant, après les essais.

*

Installation

Pierre et Marie ont fait remonter quelques malles. Dans une de celles qu'ils laissent dans la crypte, il y a des lingots, mais aussi des pièces, beaucoup de pièces. En attendant le matériel demandé, ils ferment le labo avec une chaîne et un cadenas achetés par monsieur Thévenin. Le soir, ils réunissent dans la cuisine les quelques personnes de la ferme qu'ils connaissent pour faire le point avec eux. Marie a demandé à Valentine de préparer un bon souper pour tous.

- Ce matin, nous avons acheté Mus, le Freyssinet, et la Baume ainsi que les terres sur le causse. Nous allons garder l'organisation qui existe actuellement, monsieur Thévenin reste régisseur. Nous allons remettre les bâtiments en état, faire venir de nouveaux troupeaux, moderniser le matériel pour les récoltes. Et bien sûr embaucher des personnes à notre service, dit-il en regardant Valentine, qui rougit de plaisir. Je compte sur monsieur et madame Thévenin pour nous aider dans tout ce que nous allons faire. Vous savez que le voyage avec Bernard s'est bien passé, ce sera donc lui notre ministre des transports.

Bernard sursaute :

- Heu, ministre, moi !
- C'est une façon de dire, dit Pierre en souriant, vous aurez en charge tout ce qui concerne les chevaux avec leurs soins et leur nourriture, les chariots, les calèches... et je dois en oublier.

Bernard hoche la tête :

- Ça, je sais faire.
- Ce sera monsieur Thévenin qui aura à superviser tout. Il me rendra personnellement compte.

Hochement de tête du susnommé.

- Valentine devient notre chef cuisinier, et je dois dire que ce qu'elle nous fait est très bon.

Elle baisse la tête et rougit encore plus.

- Madame Thévenin, nous vous confions le fonctionnement du château et des personnes dont nous avons besoin. Je vous fais confiance pour nous trouver lingère, femme de chambre, femme de lessive et femme de ménage. Je tiens à ce que tout ce petit

Installation

monde s'entende bien, n'hésitez pas à faire venir les personnes de votre famille que vous appréciez. Monsieur Thévenin, vous resterez après le repas, je voudrais parler avec vous de ce qu'il faut faire pour améliorer les fermes.

Pierre passe un long moment avec Thévenin. En se séparant, il l'appelle Armand en lui serrant la main.

Une fois tout le monde parti, Pierre et Marie descendent dans le labo. Il y a déjà quelques colis sur le transmetteur. Ce sont principalement des pièces pour le rendre plus stable et plus solide. Mais aussi de quoi écrire, et dessiner.

- Ha ! Je vais pouvoir faire les plans de mes idées.
- Pierre, j'aimerais informer les parents que je suis encore en vie. Je pense souvent à eux. Pas toi ?
- Tu sais comment je m'entendais avec mon vieux, il n'a toujours pas compris que je me fous du tiers comme du quart de ses théories politiques d'extrême gauche. Il n'a jamais compris que je ne suive pas ses convictions. Les parents ne me manquent pas plus que ça. Et toi ? que leur diras-tu ?
- Je me demandais si une vidéo serait possible, c'est plus vivant et puis elle pourrait servir aux deux familles, non ? Et puis mes copines me manquent quand même pas mal, surtout Caro.
- Ba ! Passe ta commande : Et pour madame, ce sera ? Mmm, un caméscope s'il vous plaît. Et où comptes-tu faire le film ?
- Ici. Dehors nous risquons de nous faire remarquer. En plus, ce serait mieux d'être habillé en Jean polo et baskets, ça fera moins bal masqué...
- OK. J'ai ajouté ta demande à la liste, avec des explications, tu vas voir qu'ils vont vouloir avoir des images de la Cavalerie et de Sainte-Eulalie.
- Tiens : joins-leur notre paquet de linge sale ... Beurk ... vivement que nous ayons tout le personnel de maison nécessaire pour s'occuper de ça. Et puis il y a la malle avec les affaires de madame Bonnaffé, pour qu'ils aient des vêtements d'époque. Je suis sûre que ça intéressera un historien.

Installation

- Sauf qu'ils n'auront pas 300 ans. Mais ça peut donner une idée, c'est vrai.

*

Différents colis commencent à arriver. Le transpondeur est complètement modifié, renforcé, agrandi. Des tables de travail sont installées autour de la pièce, des ordinateurs mis en place, tout ça de nuit en évitant de se faire remarquer par les gens du château qui trouvent quand même bizarre qu'ils soient si souvent dans les sous-sols.

- C'est quoi ça ?
- Notre centrale électrique. Je vois qu'ils ont avancé dans leurs recherches.
- Comment ça ?
- C'est basé sur les travaux de Nicholas Tesla ; il récupère l'énergie de l'éther pour en faire de l'électricité.
- L'énergie perpétuelle ! Et toi tu n'es pas plus étonné que ça !
- Ben non ! C'est une découverte liée aux nôtres. Seulement, je ne voulais pas trop en parler. Ça fonctionnait déjà au labo, mais nous étions tellement obnubilés par notre travail sur le translateur que nous n'avions pas le temps de courir deux lièvres à la fois. Les plans étaient dans les disques que tu as donnés à ton ami Paul, dans un fichier temporaire. En fait, je n'ai que mis en œuvre les inventions de Nicholas. Il est efficace ton ami Paul dis donc !

Marie s'emballe.

- D'abord, ce n'est pas 'mon ami Paul', ensuite c'est grâce à lui que tu es encore en vie je te ferais remarquer. Si je n'avais pas pu venir... Qu'est-ce qu'il te serait arrivé ?
- Bon, bon, ne t'énerve pas. On en a déjà parlé, non ? Ils ont bien fouillé partout. Je suis toujours étonné par ce type et le pouvoir qu'il a à sa disposition, je commence à avoir ma petite idée là-dessus.

Puis arrivent les tatamis en paille, et les vêtements d'entraînement. La partie sport est mise dans la pièce à gauche en descendant. Ce sera la salle d'armes.

Installation

- Ouf nous allons pouvoir nous défouler un peu.

Pierre passe du temps avec Armand pour préparer la remise en état des fermes, faire la liste des urgences, des prioritaires, des indispensables ; les bâtiments agricoles sont en triste état, et les habitations... insalubres pour certaines. Marie avec Simone, la femme d'Armand, organise le fonctionnement de la vie du château.

Le caméscope est livré avec, comme prévu, la demande de filmer tout ce qu'ils peuvent de la vie locale. Il est minuscule et facilement camouflable. Mais la première chose qu'ils font est de laisser un message pour leurs proches. Ils ne savent pas trop comment cela leur sera remis, mais ne s'inquiètent pas là-dessus. Ce sera fait.

Ils sont dans la salle d'armes, habillés comme au vingt et unième siècle. La caméra est sur un pied, Marie tient une télécommande à la main. Elle est souriante, Pierre la tient par les épaules, un sourire moqueur.

- Bonjour Papa, bonjour Maman. Comme vous pouvez le voir, j'ai fini par retrouver Pierre. – commence-t-elle avec trémolo dans la voix, elle place sa tête sur son épaule. Comme vous pouvez le voir, nous allons bien. Nous sommes en très bonne santé, rassurez-vous. Nous sommes de nouveau ensemble après ma fuite et ma recherche. J'ai eu peur, très peur. Mais j'ai été aidée par un lutin malicieux qui m'a permis de nous retrouver. Nous ne pouvons pas vous dire où nous sommes pour notre sécurité, et la vôtre également. Vous avez certainement été interrogés par un nombre incalculable de personnes, et peut-être mis à l'épreuve. Je suis désolée. Sachez que tout ce que l'on m'a mis sur le dos est faux. Et dire que je ne peux même pas vous donner la moindre info sur cette histoire. Papa, arrête toutes tes recherches, elles n'aboutiront pas, tout a été effacé. Tout ce que je peux éventuellement révéler est que Pierre travaillait sur un programme top-secret, pour le CEA, aux incidences énormes pour le monde entier, qu'il était sur le point d'aboutir, et que des groupes financiers se sont battus pour

Installation

se l'approprier. Vous vous doutez que, vu les intérêts en jeu, sa disparition était indispensable. Ainsi que son travail. Vous n'en retrouverez aucune trace. Tout a été détruit. Sauf notre amour dit-elle en se serrant contre lui.

- Ce que vous raconte Marie est la face visible de l'iceberg. Toute mon équipe a été assassinée en moins de 24h. Ça n'a jamais été des accidents fortuits. Et le matériel de mon labo a été déménagé en une journée, ce qui prouve que c'était organisé de longue date. Ne faites pas savoir que j'ai réussi à passer au travers des mailles du filet, gardez ces infos pour vous. Nous avons réalisé cette vidéo pour vous rassurer, pas pour qu'elle soit diffusée, à qui que ce soit, même aux familles de mes collaborateurs. Nous aurons l'occasion de vous donner d'autres nouvelles. Marie vous l'a déjà dit et je le répète, ne cherchez pas à en savoir plus, vous ne trouverez rien. Personnellement, je me lance sur d'autres études, complètement différentes, passionnantes. Une question pour agiter vos neurones : Et si le big-bang ne s'était pas exactement passé comme on le dit ?
- Nous vous embrassons tendrement...

- Tu n'as pas pu t'en empêcher, et voilà, monsieur leur donne un os à ronger et une fausse piste, dit Marie en souriant, une fois l'enregistrement arrêté.
- Désolé bout de chou, mais tu connais ma théorie là-dessus. Donc, ce n'est pas une fausse piste. En attendant, ils ne nous chercheront pas dans ce passé-là. Et hop : une voie de fermée.

*

L'achat de Mus par des étrangers a fait grand bruit dans la contrée et tout voisin se doit de rendre visite à ces horsains dont on dit de si étranges choses.

Le premier à se présenter est Charles Enguerrand Carnéjac. De taille moyenne, le visage rond, un peu gras, particulièrement neutre, ni beau, ni laid, les yeux bruns, dur, sévères, reflétant une habitude à dominer les autres, les écraser peut-être. C'est Simone qui le reçoit. Ils se connaissent de longue date, Carnéjac était souvent fourré au

Installation

château du temps des Nérac. Elle le conduit au petit salon avant d'aller chercher Pierre et Marie. Elle a juste le temps de leur glisser :

- Méfiez-vous, c'est un méchant.

Ils n'ont pas pris le temps de s'habiller avec des habits de réception et ne portent aucun bijou, ils n'ont que de simples vêtements que portent les bourgeois quand ils sont chez eux. Les salutations sont pleines de politesse, voir un peu mielleuses, de la part de Carnéjac. C'est Marie qui tient la conversation, Pierre écoute et n'intervient que très peu. Sa voix est à l'aune du personnage, plate, sans personnalité.

La discussion s'oriente rapidement sur la raison de leur venue ici. Elle lui donne l'éternel refrain sur leur fuite pour sauver leur peau.

- Vous ne parlez pas trop mal notre langue, madame, où l'avez vous apprise ?

De nouveau, l'histoire du bateau français qui s'est fracassé sur leurs côtes est ressortie.

- Et vous êtes venu ici avec de quoi acheter le domaine ! ça représente une belle somme quand même. Enfin, j'espère que vous ne l'avez pas payé trop cher, il n'est pas en si bon état que ça.

Il n'obtient aucune information sur le prix ni sur la façon dont l'affaire a été réglée. Forts du petit mot de Simone ils restent sur leur réserve, tout en faisant des efforts pour rester polis.

- Les Bonnaffé ne m'avaient pas prévenu qu'ils désiraient le vendre si vite. Je leur avais pourtant dit que le domaine m'intéressait énormément, je me serais porté acquéreur aussitôt. Nous avons des terres contigües en certains endroits. C'est dommage.

Ils sentent que cet homme aimerait en savoir plus, beaucoup plus.

Après son départ, Simone les rejoint.

- Cet homme est mauvais. C'est lui qui a poussé madame Nérac à construire le château ici, et il rachetait leurs terres au fur et à mesure pour qu'ils puissent payer les travaux. Il les avait tous les deux sous sa coupe. À mon avis, ils étaient envoûtés.

Installation

- Et pourquoi aurait-il fait ça ?
- Il y a des histoires sur un trésor enfoui. Avant de mourir, dans son délire, madame en parlait. Mais n'y croyez pas de trop, les caves ont été sondées plusieurs fois. Rien n'a été trouvé.

*

Pierre est bien occupé par la remise en état des fermes, la recherche de nouvelles bêtes pour les troupeaux. Il se trouve un nouvel intérêt : la gestion d'un domaine de mille hectares. Il fait un plan Perth à la craie sur un des murs de la grande salle est. Armand regarde ça avec des yeux grands comme des soucoupes. Il est époustoufflé par le sens de l'organisation de son nouveau maître. Il faut trouver des charpentiers sérieux et disponibles, de menuisiers perfectionnistes, des ouvriers agricoles de confiance. Chaque fois, le plan est remis à jour, à l'admiration du régisseur. Malgré le caractère pas facile de Pierre, leur relation se solidifie. D'un côté, il y a enfin un propriétaire qui a une vision claire pour le domaine, de l'autre un homme franc et solide dans ses bottes, dont l'expérience de la terre date depuis des générations.

La demande de planter des patates pour les manger étonne. Pour prouver que c'est possible, Marie montre à Valentine comment en faire un plat pour les humains. Un soir où les employés du château sont réunis dans la cuisine, elle leur prépare des frites. Ils trouvent ça mangeable, en fait il n'en reste plus à la fin du repas.

- La prochaine fois, je vous les fais autrement.
Les langues vont bon train dans la région.
- Moi je te dis que ce ne sont pas des gens de la haute, elle aide même Valentine à faire la cuisine. C'est vraiment étonnant !
- Tu as vu les patates, comme elle les a préparées ! C'est pas mauvais, tu sais. Hé puis, ça cale ton homme.
- Et lui ! Il est souvent avec Armand, je serais curieux de savoir ce qu'ils fricotent tous les deux.
- Tu as vu ! Ils ne s'habillent plus avec leur vêtement chic, ils en ont des tout simples. D'accord, leurs tissus sont vraiment exceptionnels. Rose et Mathilde n'arrêtent pas d'être admiratives

Installation

par leur qualité. Elles se demandent qui peut faire des tissus aussi fins, aussi souples et aussi solides. Il paraît qu'ils se lavent tous les jours et qu'ils portent des sous-vêtements en soie.

*

Philippe Arnal se présente à eux quelques jours plus tard. Un homme grand, se tenant droit, cheveux noirs, yeux marrons, le visage long, finement dessiné, donnant l'impression de sourire en permanence. La différence avec Carnéjac est accentuée par son comportement franc, voire amical.

- C'est gentil de me souhaiter la bienvenue, en fait ce serait plutôt à moi de le faire, non ? Vous venez de fort loin paraît-il, je suis venu simplement vous dire que si vous avez besoin de la moindre information sur nos us et coutumes, n'hésitez pas à me faire appel. Dès que vous aurez un peu de temps, venez nous voir à Mélac.

Pour Simone, c'est un homme bien et respectable.

*

Pierre et Marie ont repris leurs entraînements dans la salle d'armes ; ce fut difficile. Afin de se mettre à l'épée, ils font venir le maître d'arme de la Cavalerie.

Sa première surprise fut de voir que madame désirait également apprendre. Cela l'amusa fort intérieurement, c'est très inhabituel ! La seconde fut de la voir habillée d'une façon étrange. Une jupe qui fait comme un haut-de-chausse. Quand les jambes sont jointives, ça ressemble vraiment à une jupe, mais en fait ce sont deux fuseaux larges qui couvrent les jambes jusqu'en bas. La troisième ... Dur dur. Il ne s'attendait pas du tout à ça ! Elle n'a aucune technique, mais son instinct est bon, ses attaques précises et surprenantes. L'homme est au même niveau que la femme. Il y a quand même un certain nombre d'améliorations à leur donner, surtout dans le jeu de pieds pour avoir plus de rapidité.

- Vous avez appris ça dans votre pays ?
- Pas le combat à l'épée, mais celui que nous connaissons nous oblige à avoir une excellente maîtrise de notre corps.
- Sans arme ?

Installation

- En général oui. C'est du combat à main nue sans une arme. Vous avez vu que ça nous aide quand même.
- Et vous vous entraînez ensemble ?
- Nous n'avons plus de maître dans cette discipline ici. Alors nous continuons entre nous.
- Mmm. Vous avez de bonnes bases, mais il y a encore pas mal à faire, surtout dans la position de vos pieds et le repli. Je reviens ?
- Je désire que nous soyons les meilleurs, dit Pierre. Vous reviendrez jusqu'à ce que nous soyons parfaits.
- Ce sera un vrai plaisir.

*

La nuit, ils redescendent dans la crypte afin d'explorer plus finement ce qu'ils ont ressenti sur le mur. Une ouverture serait peut-être derrière.

Ils sont en jean et baskets. Ils repassent la main le long du mur pour percevoir les éventuelles variations, Pierre a fait venir un appareil permettant de mesurer une épaisseur de roche. Après plusieurs passages, un écho différent est nettement visible, dans la troisième partie, sur la droite, au tiers gauche de la section. Il finit par se décider de l'endroit où commencer les forages. À l'aide d'un marteau-perfo, il perce un trou dans un joint qui finit par déboucher à 60 cm. Il passe la fibre optique au bout de laquelle est montée une caméra vidéo. À quelques centimètres de la sortie, une masse sombre interdit de voir plus loin.

- Il y a quelque chose, mais quoi ?

Péniblement, ils cassent une première pierre, de 50 cm de large, puis attaquent la seconde. Le trou rectangulaire fait 50 cm sur 30 et 60cm de profond. Ça fait plus d'une heure qu'ils sont sur l'ouvrage.

La masse sombre est une porte. Ils arrivent à desceller le reste des pierres, le mortier à la chaux n'est pas trop dur. Devant eux se dresse une lourde porte fortement ferrée. Pierre est tout excité.

- C'est ça que cherchaient les Bonnaffé ! Ils ne pouvaient rien faire pour la trouver, sinon démolir tous les murs. Remarque, il

Installation

semblerait qu'ils aient essayé, mais ce ne devait pas être au bon endroit. La suite la nuit prochaine.

*

Le charpentier et le couvreur remettent en état les bâtiments. Pour les habitations, le menuisier commence à changer les huisseries par des neuves, étanches, cela va prendre du temps. Devant l'ampleur du travail, il fait appel à un compagnon pour l'aider. Heureusement que l'on ne manque pas de bois, il reste de beaux fûts suite au grand hiver. Il faut beaucoup de temps à Pierre pour expliquer comment une fenêtre et une porte peuvent fermer sans courant d'air si l'on s'en donne la peine dès la conception des profils, aux modalités de fabrication. Du bois plus épais doit être utilisé ? Et alors si je paye ? On n'a jamais fait comme ça ? Raison de plus pour commencer maintenant. Le résultat du prototype est à la hauteur de ce qu'il désirait. Le seul souci est l'approvisionnement des vitres. Mais d'ici l'hiver, tout devrait être arrivé.

Les artisans étant payés dès la fin de chaque chantier, entament le suivant avec plus d'énergie. 'Ces gens ne lésinent sur rien ? Il y a longtemps que l'on avait vu une telle dépense dans la région.'

- Heureusement qu'il avait vu grand Paul. Parce qu'au train où vont les dépenses nous allons voir le fond du coffre dans pas longtemps.

Dit Marie, qui de son côté réorganise le château à son goût, en faisant venir des peintres et autres corps de métier disponibles. Il faut que ce soit terminé pour l'hiver prochain. Le temps se met au beau tout en restant frais, un gros ménage est effectué dans toutes les pièces.

- Il va falloir commander du mobilier, c'est un peu spartiate ici.
- Il va surtout falloir prévoir un voyage à Montpellier ou Bordeaux pour trouver tout ça. Je n'ai aucune idée des commerces où nous devons aller.
- Et quand est-ce que tu nous installes une douche avec de l'eau chaude mon p'tit loup ?

Installation

- Le matériel est commandé par le forgeron, mais il faut qu'il vienne, il n'y a pas UPS dans ce monde.
- Ah oui ? Et comment comptes-tu faire ? Dit-elle toute contente
- Deux réservoirs en plomb, placés sous les toits des tours, et alimentés par une pompe en cuisine. Voilà pour l'eau courante.
- Le plomb, c'est toxique ça !
- Pas s'il reçoit une couche de vernis bien appliquée. Ce qui sera fait.
- Et l'eau que tu vas faire monter ? D'où vient-elle ?
- Je pense que c'est ce que nous allons trouver derrière la porte.

*

Les visites continuent. Ces drôles d'étrangers sont l'attraction du lieu.

Montcalm, du château de Lescure, vient en voisin direct. Homme de taille moyenne, cheveux châtain, tête ronde, d'un âge indéterminé, moins de quarante ans peut-être. D'un abord agréable, mais Marie sent plutôt la volonté d'en connaître plus que celle de relation de bon voisinage.

- Nous habitons juste à côté du Freyssinet. Le père Maurice nous a parlé de vous en long en large et en travers. Je suis heureux d'avoir des voisins ayant un projet pour Mus. Même si ça dérange pas mal de monde, ajoute-t-il en souriant.

Se présente le gouverneur de Sainte Eulalie, un homme sûr de lui, habitué à jauger, à commander, mais totalement convaincu de son importance. Il n'arrive pas à comprendre qu'ils puissent être intéressés par Mus. Les terres n'ont aucun droit ni titre particulier. Rien que de penser au mot 'Seigneur de Mus' le fait sourire. Pour lui les nouveaux arrivants sont de simples bourgeois enrichis et qui se croient parvenus. Il les regarde de haut, avec suffisance. 'Ils n'ont aucune ascendance qui puisse justifier de leur position. Minable.'

Le gouverneur de la cavalerie est plus mesuré. 'Certes, ce sont des étrangers, certes ils ne connaissent rien à rien, certes ils n'ont aucun titre de chez nous, mais nous ne savons rien d'eux. Prenons du temps pour savoir ce qu'ils sont, vraiment.'

Installation

Jean Raynal, du château de Saint-Geniez-de-Bertrand, semble surtout intéressé de pouvoir chasser avec Pierre sur ses terres. Le cause fourmille de petits animaux qu'il est fort amusant de débuser.

Bien d'autres 'voisins' sont aussi intéressés les uns que les autres de voir ces personnes qui arrivent de si loin, dit-on. Marie qui aime bien voir ses amis, mais n'est pas mondaine pour un sou, ne disposant pas des codes sociaux de l'époque est bien ennuyée.

- Il va falloir les inviter tous ensemble, si on veut les connaître un peu mieux. J'aimerais qu'Arnal m'aide à ne pas faire de gaffe.

*

Depuis plusieurs nuits, Pierre essaye d'ouvrir cette porte digne d'un coffre-fort. Il y a bien deux trous de serrure, mais pas de poignée, et ils n'ont aucune clef. Après avoir réussi à passer la fibre optique au travers, il s'est attelé à comprendre ce qui la maintient fermée. De l'autre côté, la porte est identique; pas le moindre mécanisme apparent. Il promène la fibre optique dans l'épaisseur des serrures, mais cela ne lui permet pas de tout comprendre. Il ne désire pas le détruire, il faut garder une merveille pareille !

Enfin il utilise les grands moyens, il fait venir un générateur de rayons X, comme ceux des dentistes avec des capteurs adéquats, ce qui prend un certain temps. La maison-mère trouve cela très intéressant et le nomme perceur de coffre-fort en chef.

Après moult litres de sueur, de dégrissant, quelques trous bien placés, pas mal d'huile de coude, un paquet de neurones agités, et pas mal de bricolage pour tenir le capteur et faire passer les tiges de fer suffisamment solides pour libérer le mécanisme, il y arrive. Une des clefs libère les pènes (et sert de poignée) et l'autre le mécanisme de verrouillage. Les deux dessins des clefs sont nettement différents. La porte s'ouvre vers l'extérieur sur un passage relativement large, en pente, creusé dans la roche.

- On descend ?

Installation

Au bout de quelques mètres apparaît un escalier conçu manifestement pour faire passer de lourdes charges, les marches étant bordées de plans inclinés.

- Écoute.
- Un bruit d'eau.
- Oui. On doit commencer à être assez profond.

Ils débouchent dans une grotte spacieuse. Le bruit d'une chute d'eau est fort.

- Ça a été aménagé ici, regarde.

Un premier bassin se vide dans un gros tuyau. Plus bas un second bassin. Il doit bien y avoir une dizaine de mètres de dénivelée. Un système de vannes permet au jet d'eau d'aller sur le cadavre d'une roue à aubes, ou dans une évacuation. Pour le moment, l'eau ne va pas vers la roue. L'axe de celle-ci est équipé d'un reliquat de poulies et d'engrenages. À côté, un ensemble d'objets hétéroclites.

- Ça fait un bout de temps que nous sommes là, il faut remonter.
Pierre balaie la machine avec sa lampe tout en la filmant.
- C'est une pompe, regarde le tuyau là, il monte.
- Oui, bon ! Là, c'est nous qui devons monter.

Une fois de retour au labo, Pierre regarde le sol, se dirige vers la dalle sensiblement différente.

- À mon avis, le tuyau doit arriver ici. Il va falloir demander à Armand ce qu'il y avait avant la construction du château.

Le lendemain, il arrive à déposer les serrures, encastrées dans la porte, afin d'en faire refaire les clefs.

*

- C'est madame Nérac qui a voulu le construire ici il n'y a pas si longtemps, une lubie qu'elle avait déjà étant jeune, elle a dû trop écouter les racontars sur cet endroit. Avant ? Il y a eu un autre, fortifié, où des choses étranges se passaient, il aurait été rasé à cause de ça, entre autres, il y a longtemps. La crypte et le puits sont ce qu'il en reste. Les anciens parlent aussi de souterrains, de grottes, mais personne n'a rien trouvé. Et puis, parfois, il y a de

Installation

drôles de bruits dans la crypte, des souffles, des gémissements, on a l'impression que l'air circule. On n'aime pas y aller. On a accepté d'y mettre les malles, mais personne n'y serait resté plus longtemps. Vous n'avez rien senti ni entendu avec tout ce temps qui vous passez en bas ?

- Si, mais dans notre monde on nous apprend à dominer nos peurs, et essayer d'en comprendre la raison.

Armand se garde bien de dire qu'à partir du jour où la famille Nérac s'est installée ici, les choses se sont dégradées, ils en voulaient toujours plus pour le château. Et Carnéjac qui n'arrêtait pas de leur tourner autour, à croire que c'était lui l'oiseau de malheur.

*

Pierre organise la pièce du rez-de-chaussée de la tour Ouest en bibliothèque. Cela lui permet d'y cacher un PC avec clavier et écran dans un meuble qu'il fait faire spécialement à cette occasion, histoire de ne pas à avoir à descendre dans le labo.

Certaines nuits, l'exploration des grottes continue. Ils ont fait venir un second générateur, du câble électrique, des spots à LED. Ils mettent l'éclairage dans la grotte. Quelques-uns illuminent l'ensemble. Une merveille pour les yeux. Marie se découvre un don : mettre en valeur des lieux avec un éclairage judicieux. Pour la crypte, l'éclairage indirect des voûtes est une réussite.

En remontant la rivière souterraine, ils arrivent sur une ouverture verticale qui doit correspondre au puits de la cuisine ; elle est bloquée par un amas de roches qui sera probablement facile à dégager pour le remettre en service.

- Regarde, on dirait les restes d'une chaîne à godets. Et là une petite roue à aubes. Ils avaient l'eau courante là-haut.

Le passage continu de monter doucement. Le boyau se rétrécit, puis s'élargit, plusieurs fois, mais rien n'empêche leur progression. Le sol semble avoir été aplani, il y a longtemps. Ils arrivent sur le bord d'un lac souterrain. Le plan d'eau s'étale devant leurs yeux, calme, l'image de la voûte rocheuse oscille au-dessus de sa surface,

Installation

s'en éloigne, s'en approche, semble jouer avec son propre reflet. Les lampes torches ne permettent pas d'en sonder la longueur.

- Bon ! Fin de route. Il va falloir faire venir du matériel adapté pour visiter ça ! Regarde comme l'eau est claire !

Juillet 2012

Quelque part dans un désert loin de tout.

Au milieu d'un hall de grande taille trône le translateur volé à Pierre. L'agencement est une copie conforme à celui d'où vient la machine.

Cinq hommes sont assis, dans des sièges très confortables, derrière le pupitre de commande. Une série de barrières de protection en verre a été ajoutée entre lui et la machine. Les hommes sont répartis sur sa longueur. Chacun tient un papier en main.

Aziz énumère les contrôles initiaux avant la mise en route.

- Alimentation secteur.
- OK
- Alimentations auxiliaires
- OK
- Calculateur 1.
- OK.
- ...

La liste de contrôle est longue, fastidieuse.

On en vient à la seconde étape.

- Calibrage de la réception de la balise...
- OK
- Détection d'une balise spatiotemporelle.

Un léger délai se passe avant la réponse.

- Il y a un signal très faible, mais pas de brouillage dans la plage de temps demandée.

Aziz pousse un soupir de soulagement. La balise de Pierre fonctionnerait donc encore en août 1714.

- Estimation de la position.
- Centrée sur Mus.

Installation

Les hommes ont tous un grand sourire. La partie réception du traducteur est fonctionnelle.

Mai 1714

Un lundi après-midi, le curé de la Cavalerie se présente au château.

- Père de Gaujal. Je viens voir mes nouveaux paroissiens. Le pays ne parle plus que de vous. Et je dois dire qu'on raconte beaucoup de choses étranges vous concernant. Alors je viens me faire ma propre opinion. En fait, je suis curieux de rencontrer des personnes qui ne sont jamais à mes offices, et j'aimerais connaître les fondements de votre religion. Si ce n'est pas trop demander, dit-il en inclinant la tête.

Il est jeune, la trentaine, à peine. Comme on dit, bien mis de sa personne. Plutôt grand, le visage en lame de couteau, des yeux gris-bleu, des cheveux noirs de jais, étonnant pour une personne de la région. S'exprimant avec facilité, sans trop l'accent du pays. Sa façon de se tenir indique ses origines, manifestement le 'petit ravisé' d'une famille bourgeoise ou noble. Pierre et Marie ne l'attendaient pas du tout. Ils le reçoivent dans le salon.

- Et que dit-on à notre sujet ?

Le prêtre sourit.

- Chacun y va de son avis. Que vous veniez de très loin, ça, c'est sûr. Que vous connaissiez des tas de choses également. Que vous êtes des originaux qui ne font rien comme tout le monde. Je vous fais grâce des bruits sur l'immensité de votre fortune. Et j'en oublie. Pour moi, quelle importance ? Mais puis-je vous demander d'où vous êtes réellement ?
- D'un continent, de l'autre côté de la terre.
- Un continent de l'autre côté de la terre ? Et que nos navigateurs n'ont toujours pas découvert ?
- Si, certains d'entre eux l'ont vu, mais ce n'étaient pas des explorateurs à proprement parler. Nous voyons parfois vos bateaux au loin, depuis nos côtes, mais personne n'est venu explorer l'intérieur.

Installation

- Alors pourquoi ne vous êtes-vous pas fait connaître de notre monde ?

Cette réflexion a le don de lancer Pierre sur ses grands chevaux.

- Vous avez vu l'état de votre monde ? Où l'on tue les gens qui ne pensent pas comme vos pseudo scientifiques religieux qui ont le pouvoir ? Bruno, Copernic, Galilée ? Ça vous dit quelque chose ? Et la conquête de l'Amérique du Sud, 80% de la population décimée en moins de 100 ans ! Votre race est une race de violence qui vendrait son âme à votre diable pour avoir plus de pouvoir. Nos connaissances sont trop en avance sur les vôtres. Vous en feriez des armes et vous nous feriez la guerre avec.
- Ce n'est pas gentil pour nous ce que vous dites.
- Regardez vos rois. Depuis combien de temps font-ils la guerre aux Anglais, aux Hollandais, aux Espagnols et tutti quanti. Rien que pour augmenter la surface de leur pays !!! Qu'en a-t-il à faire de l'Espagne, quand vous avez une frontière naturelle comme les Pyrénées entre les deux pays.

Pierre s'échauffe pas mal.

- Tout ce que savent faire vos nobles, et vos monarques, c'est se battre. À tel point que votre roi est obligé de créer un lieu pour les faire venir à sa botte pour arrêter le massacre. Et vous voudriez que nous fassions des accords commerciaux avec de telles engeances !

Le père de Gaujal le regarde avec étonnement.

- Pourtant vous êtes venu ici, en France. Pour vous réfugier si j'ai bien compris. Dit-il calmement.
- Au début, c'était un voyage d'études, mais les événements en ont modifié la finalité. Dit Pierre en s'adoucissant.
- - C'est-à-dire ?
- Je ne devais rester qu'un certain temps, mais la fumée de votre monde est venue perturber la sagesse de nos anciens.
- C'est joli ce que vous dites, mais encore ?

Afin de ne pas relancer Pierre dans des discussions enflammées, Marie prend la parole.

Installation

- Disons que le père de mon mari est un homme de grande influence et très considéré. Il est âgé, Pierre devait prendre sa succession, avec moi. Certains ont profité de son absence pour éliminer des personnes de notre entourage. C'est moi qui ai dû fuir pour le protéger. Pour qu'il ne revienne pas.

Le curé semble réfléchir quelques instants. Il a un petit rire malicieux.

- On dirait que c'est comme chez nous finalement. Et comment vous êtes-vous retrouvé ? Il fallait que vous sachiez où il était !
- Pierre n'était pas parti seul. Nous avons des indicateurs, des pisteurs, des repères. Et il a volontairement laissé quelques traces pour pouvoir le retrouver.
- Et où sont les autres ?
- Disons... C'est notre service de renseignements.

Un silence s'établit, manifestement le curé réfléchit à ce qu'il vient d'entendre.

- Nous n'avons pas abordé vos croyances, votre religion, mais je ne vais pas vous importuner plus longtemps, dit-il en se levant. Je suis heureux d'avoir pu faire votre connaissance, et de constater votre savoir sur notre monde ! Permettez-moi de revenir pour en parler plus amplement ?
- Ce sera avec plaisir, vous viendrez bien prendre un repas avec nous un jour ?
- Bien sûr.

En revenant vers son presbytère, le curé analyse ce qu'il a entendu. Il pèse le pour, le contre, essaye de séparer le possible du peut être. Ces gens disent des choses qui tiennent debout, mais est-ce la vérité ? Ce qui est certain c'est qu'ils ne sont pas Français. Ils le parlent avec un drôle d'accent, pas désagréable d'ailleurs. Ils semblent le maîtriser comme si c'était leur langue maternelle, mais pas celle de notre pays. En plus leur nom ! C'est un nom grec ! Atalante. C'est de la mythologie grecque ça. Et ça a un rapport avec l'alchimie en plus ! Ce n'est pas un nom de famille. Le capitaine de

Installation

gendarmérie de la Cavalerie qui a apposé son sceau au bas du document leur servant de passeport n'a pas tout compris, mais il reconnaît qu'ils sont d'origine noble dans leur pays. Comment peuvent-ils connaître si bien le nôtre ainsi que ce qui se passe depuis l'autre côté de l'océan ? Et le menuisier qui dit qu'il a des idées complètement inhabituelles, le forgeron qui n'arrive pas à approvisionner tout le fer dont il a besoin, et le charpentier qui ne jure que par lui tant il le félicite et trouve son travail superbe. Et il finance ça, sans broncher ! Quant à Armand, il ne dit pas un mot, comme d'habitude, mais semble heureux comme un poisson dans l'eau.

*

Carnéjac vient de nouveau leur rendre visite. De nouveau, il fait des allusions au prix d'acquisition du domaine. La conversation glisse sur les connaissances importantes de Pierre.

- Et l'alchimie ? qu'en savez-vous ?

La question agace Pierre.

- Et vous-même ?

- J'avoue avoir un certain entendement dans ce domaine, je travaille beaucoup là-dessus. Répond-il avec un air suffisant. Je possède un laboratoire où j'effectue mes propres recherches.

- Intéressant ! Et qu'avez-vous trouvé ?

Pierre dit cela de façon sardonique, mais Carnéjac trop content de pouvoir épater la galerie ne le perçoit pas comme ça.

- Pas mal de choses, et j'ai bon espoir d'arriver au grand œuvre.

Pierre, un sourire au coin de la bouche, dit sur un ton confidentiel

- La pierre philosophale, n'est-ce pas ?

Carnéjac bombe le torse, fait une moue désirant montrer sa supériorité.

- Absolument. Mais je n'en dirais pas plus.

Pierre s'éloigne alors de lui en hochant la tête.

- Vous êtes loin, très loin de la véritable alchimie Carnéjac. Mais je vous remercie de votre visite.

Installation

Carnéjac quitte le château mécontent d'avoir eu affaire à ce donneur de leçons qui croit tout connaître, tout savoir et qui n'est certainement pas plus Alchimiste que ses gardiens de cochons.

*

Au grand dam de Pierre, le forgeron de Millau n'a pas terminé la faucheuse par manque de matériaux nécessaires. Réaliser des engrenages n'est pas à sa portée, du moins pas immédiatement. Il faut donc concevoir le système autrement. Cependant, il a fait les chaînes d'entraînement sans que cela lui ait semblé irréalisable. Il a même très bien compris le principe et espère pouvoir en vendre pour les industries dans les villes. Pour ne pas perdre de temps, il lui fait faire des faux pour remplacer les faucilles en mauvais état. Mais, il est partant pour le semoir et la nouvelle charrue.

*

- Ça y est, nos fureteurs ont retrouvé la trace de la machine de Pierre. C'est en plein désert. À 40 km de la ville la plus proche.
- Elle est remontée ?
- Je n'ai pas encore de taupe dans leurs équipes, mais les conteneurs sont sur place.
- Comment les avez-vous trouvés ?
- Par leur numéro d'identité, après ce n'est qu'une question de suivi et d'enregistrement.
- Combien de temps leur accordes-tu avant les tests ?
- Ce doit être incessamment. Ils ne doivent pas avoir mis plus de deux semaines à tout remonter. Leur seul souci serait la puissance informatique nécessaire. Mais leur gouvernement est derrière... Ce que je crains le plus c'est que les Ricains mettent leur nez dedans. Maintenant que nous l'avons localisée, nous allons pouvoir leur rendre visite.

*

Les jours sont plus longs, la température monte, un peu, les blés poussent. Les fermes commencent à paraître plus pimpantes. Pierre a définitivement installé son bureau dans la pièce du bas de la tour Ouest. Avec moult précautions et pas mal d'astuce, il réussit à connecter le PC en réseau avec ceux du labo. Le wifi ne portant pas

Installation

assez loin, il est obligé de faire passer discrètement un câble dans les joints des murs.

Il fait réaliser une table à dessin et une chaise haute par le menuisier, qui se frotte les mains devant un client dont les idées sont si prolifiques. Les affaires vont bien pour lui. Il va falloir approvisionner du bois bien sec pour les demandes futures de cet étrange client. D'ailleurs, cette table est rudement fonctionnelle, il en construit également une pour lui. Comment n'y avait-il pas pensé avant ! Le compagnon est tout ouïe quant aux préconisations de Pierre.

-Tu m'avais dit que c'était un homme spécial ! Je crois que je vais rester chez toi plus longtemps, il y a du grain à moudre ici.

Le temps de la moisson approche. Juin se déroule avec son cortège de jours meilleurs. L'exploration de la grotte leur fait se poser mille questions. Qui ? Quand ? Pourquoi ? Manifestement, il y avait une petite usine ici. Une forge est encore visible. Il reste un gros tas de charbon et de fer. La roue à aubes devait finalement servir à actionner les soufflets, et une pompe également.

- Ça ! Ce serait bien un bas fourneau !
- Une sidérurgie ?
- Il y a la chute d'eau, les soufflets, la mine de fer est à Alban, le charbon pas loin non plus, à Decazeville, qui devait s'appeler autrement au dix-huitième siècle. Ça expliquerait la réputation du lieu, des fumées, des bruits, des odeurs, etc....

Quand il n'y a plus rien de particulier à faire, Pierre et Marie vont se promener à cheval dans le pays. Il a donc fallu trouver deux beaux chevaux de monte, avec harnais et selles. L'équipement n'est pas de première jeunesse, mais ils attendent un voyage à Millau pour se rééquiper. Ce ne sont pas de grands cavaliers, au grand étonnement de Bernard qui s'en est rapidement rendu compte, mais ils maîtrisent quand même les bêtes qu'il a choisies en conséquence et qui s'avèrent particulièrement compréhensives à leur égard. Un autre point l'étonne, ils ne chassent pas.

Installation

Les fermes se préparent à la moisson. Les graines des plantes potagères fournies par Paul ont un bon rendement. Les légumes poussent avec vigueur. La permaculture leur permet d'avoir des rendements auxquels ils ne s'attendaient pas. L'hiver 1708/1709 a détruit la plus grande partie des parasites du sol. Certaines cultures poussent mieux dans la vallée que sur le plateau. En accord avec Armand, le Freyssinet oriente quelques surfaces vers la culture maraichère, bien que ce ne soit pas l'habitude ici et que si les anciens n'avaient jamais fait ça c'est qu'il y a bien une raison. L'abondance permet d'en vendre sur les marchés. Un maraicher de Millau, étonné par la diversité et la qualité des récoltes, vient faire son plein une fois par semaine. 'On n'a pas souvenir d'avoir vu ça ici, ça se vend bien' (entendez par là : je me fais une belle marge). Ce sont les premières rentrées d'argent pour le mas, tout le monde en est très fier.

Marie a nettement amélioré son Occitan, le rouergat n'est pas une surprise pour elle, d'autant que les gens du mas font un joyeux mélange des dialectes locaux. Ils font quelques visites à Millau, y trouvent de fort bonnes bottes, ceintures, baudriers en cuir. Bernard les accompagne pour faire l'acquisition d'une petite calèche pour leurs déplacements. Il profite des devantures des marchands pour faire le malheureux devant des harnais et leur assurer que les selles qu'ils ont actuellement ne sont pas du tout à la hauteur de leur qualité. Effectivement, le matériel proposé n'a rien à voir avec ce qu'ils utilisent. Ils reviennent avec un cabriolet d'occasion, certes, mais que Bernard certifie être une bonne affaire, ainsi que plusieurs harnais, selles et autres accessoires qui font la joie du 'ministre des Transports'.

- Il va falloir aller à Bordeaux, où Montpellier. Il manque tellement de choses par ici ! C'est bien Millau, les cuirs sont superbes, mais le luthier ne m'inspire pas. Ce n'est pas par lui que nous pourrons obtenir un Stradivarius. C'est trop sophistiqué.

Installation

- C'est impressionnant la hauteur des épis de blé ! Je l'avais vu sur des tableaux de Dupré où de Breughel, mais en vrai c'est autre chose.

Pierre et Marie se promènent dans les champs, il regarde la façon dont les tiges des épis sont au sol ; semés à la volée ; le geste auguste du semeur, avec une perte non négligeable par manque d'enfouissement, où mangés par les oiseaux. Les tiges ont la taille de Marie.

- Le forgeron a promis que le semoir sera terminé pour début septembre, il livrera la nouvelle charrue début août. Le pauvre Armand ! Je le pousse vraiment dans ses retranchements.

*

- Pierre me propose de tester de nouvelles possibilités sur le translateur. Il pense pouvoir réaliser une sorte de ligne de communication directe entre le dix-huitième siècle et aujourd'hui. Il nous en a donné les grandes lignes. Mais il lui faut un translateur complet sur place. Elle me plaît cette idée. Et puis ils sont allés à Millau, tiens, j'ai mis les photos qu'ils ont faites sur cette clef.
- Ont-ils trouvé ce qu'ils désiraient ?
- Non ! Il leur faut aller à Bordeaux pour les instruments de musique. Un violon en particulier.
- Je parie que c'est toi qui les as aiguillés.
- Pas du tout, c'est Pierre, il s'y connaît en violon. Ils ont prévu un clavecin pour Marie, et des tas de choses utiles pour tous les jours. Dommage qu'il faille que nous soyons silencieux, parce qu'il y a une étude formidable sur le dix-huitième siècle à faire, là.
- Et comment ça se passe au mas ?
- Pour la maraiche, c'est un pur bonheur, paraît-il. Ils ont mis en place une méthode de permaculture. À tel point qu'ils ont été obligés de revoir le fonctionnement des fermes et embaucher du monde. Ils attendent début septembre pour récolter les pommes de terre.
- Tout se passe pour le mieux alors ?
- Jusque-là : Oui.
- Et notre voleur ?
- Le processus est prêt.

Installation

- Tu ne me dis pas comment tu comptes t'y prendre ? Un assaut frontal ? Une taupe ? Une bombe H ?
- Je te le dirais quand je serais prêt.
- Tu me caches quelque chose toi.
- Il n'est pas utile de tout savoir, c'est toi-même qui le dis ; non ?
- Mmm.

Installation

PREMIERS MOIS

JUIN 1714

Pierre et Marie s'installent dans leur nouvelle vie. Avec insistance et persuasion, Marie a réussi à faire venir le confort moderne dans le labo. Ils ont monté, en cachant l'accès, une partie résolument hors contexte temporel, une salle de bain avec douche, lavabo, eau chaude et w.c. chimiques (si si), le tout reçu en kit et assemblé sur place. Une jolie porte ferme le local. Faire des concessions, d'accord ! Mais pas sur l'hygiène. Une pompe électrique installée dans la grotte leur permet d'avoir l'eau courante sur place. Quant aux eaux usées, pour le moment, tout redescend en évitant d'aller dans la rivière souterraine. Le dix-huitième avec le confort du vingt et unième siècle, ça a du charme.

Le puisatier vient déboucher le puits. C'est un petit homme pas bien large, un peu crevette, avec des yeux immenses et une bonne humeur contagieuse. Un de ses fils l'accompagne, aussi filiforme que lui. Armand l'a conseillé à Pierre, même s'il est fort cher, c'est le meilleur de la région. C'est un sourcier, puisatier, un peu sorcier, mais personne n'a eu à se plaindre de ses services.

- Cette installation est vraiment très ancienne. J'ai remonté ceci, dit-il en montrant les restes de la chaîne à godets. Vous savez que c'est une rivière souterraine en bas ? Vous avez de la chance, ce n'est pas de l'eau stagnante, c'est bien meilleur. Mon grand-père m'avait parlé de ce puits. Dans la famille, on se souvient que l'eau remontait toute seule vers la margelle, qu'il y avait de la magie là-dessous. Il a de l'eau même par période de grande sécheresse. Ce sont les pierres des parois qui sont tombées au fond. J'ai tout réparé, c'est bien maintenant. Puis prenant Pierre à part et lui parlant bas:
- Vous savez ce que c'est ça ? dit-il en montrant la chaîne de la tête.
- Oui. C'est une chaîne à godets pour remonter l'eau.

Premiers mois

- Vous n'êtes pas surpris. Vous connaissez ? Si vous le voulez, je peux la remettre en route. À mon avis, elle était manœuvrée par une roue à aubes depuis la rivière, comme pour un moulin. Ça redonnera du merveilleux à votre château.

Le puisatier baisse encore le ton.

- J'ai vu des choses bien étranges plus bas. Mon grand-père m'avait confié que les templiers y faisaient des œuvres bizarres. Je n'ai pas osé aller voir plus loin.

Pierre ne sourcille pas et crée une diversion.

- Vous n'avez pas peur des eaux souterraines ?
- C'est mon métier, l'eau sous la terre. J'en ai visité des trous, des grottes et des avens dans le causse. Je connais bien ce monde. Je sais le dompter. J'en ai découvert des secrets là-dessous ! Mais là ! il y a vraiment de drôles de choses.
- Qui peut réparer la chaîne ?
- Si vous le voulez, je me charge de tout.

Pierre laisse le puisatier repartir avec le matériel. 'Il faudra être prudent tant qu'il n'aura pas fini. De l'eau courante dans la cuisine. C'est Valentine qui va être contente.'

Le personnel commence à prendre place dans le château. Les chambres au-dessus de la cuisine sont réservées aux femmes non mariées qui sont à leur service. Les hommes et les couples restent dans les habitations de la ferme, ce qui est apprécié par Armand et Simone. Pour les filles, c'est un honneur et un luxe inouï. Vous vous rendez compte ! Une chambre avec de vrais lits, un vrai plancher, une fenêtre qui ferme bien, et même un meuble pour y mettre le peu de vêtements dont elles disposent. Madame Nérac n'aurait jamais fait ça !

Simone s'avère être une maîtresse femme, digne de son mari. Elle a été formée par les Nérac. À son propre étonnement, elle apprend beaucoup de choses à Marie sur ce que doit être le fonctionnement d'une telle demeure. Marie lui dit que, chez elle, elle n'avait pas à se soucier de l'organisation ménagère. Simone fait faire des vêtements de service pour tout le monde, Marie ayant tenu

Premiers mois

à ce que le tissu soit de bonne qualité, il a fallu aller en chercher à Millau. Mathilde et Rose s'avèrent être douées pour la couture. Et lorsque Simone demande à Marie combien ils lui doivent pour le tissu, celle-ci tombe des nues.

- Comment ça ?
- Ce sont nos habits, madame, il est de coutume de les payer.
- Il n'en est pas question, Simone. Vous êtes toutes à notre service, donc c'est à moi de prendre soin de vous. En plus, nous allons même commencer à faire des vêtements chauds pour l'hiver. Et puis si vous connaissez un bon cordonnier, il est plus que temps de s'occuper de vos chaussures. Celles que vous utilisez à l'intérieur sont complètement usées.

*

- Je pense que nous devons aussi offrir des vêtements convenables maintenant. Qu'en penses-tu ?
- Tu ne vas quand même pas habiller tout le monde !
- Comme tu es plus souvent aux fermes que moi, essaye donc de savoir ce qui leur ferait plaisir pour la Saint Nicolas.
- Toi, avec ton grand cœur, tu vas nous faire passer pour quoi ? : Tellement riches qu'ils vont jusqu'à habiller leurs fermiers ! Calme-toi un peu là ! Ils ont une solde, c'est aussi pour qu'ils s'habillent.
- Oui, mais les filles du château sont habillées par nous et pas les autres.
- Bon te voilà devenue déléguée syndicale maintenant ! N'en fait pas de trop Marie, nous avons une place à prendre et à tenir. Nous ne pouvons pas sortir tout le temps de leurs traditions, ça va nous attirer des réflexions, des attitudes qui risquent de nous gêner. Et il y en a déjà suffisamment comme ça.

*

Les premiers ragots, les premières médisances commencent à naître, poussés par la jalousie où la haute valeur de ceux qui les génèrent.

'Ce ne sont que des roturiers'.

Premiers mois

‘C’est quand même curieux toute cette fortune qui fait brusquement surface’.

‘Ils devaient savoir où était le magot dans le château’.

‘Ils n’ont aucune éducation. La preuve, ils ouvrent leurs œufs à la coque par le petit côté’.

*

Entre les nombreuses fêtes religieuses, pour un oui ou pour un nom (‘st truc où st Machin’ chanterons les Frères Jacques trois siècles plus tard), ils invitent le curé.

- Ça me fait plaisir de vous revoir. Ce n’est pas vous qui êtes le plus souvent à nos célébrations, dit-il avec un grand sourire.
 - C’est vrai. Nous ne sommes pas des paroissiens particulièrement fidèles. Disons que notre spiritualité n’a pas forcément besoin de cette religiosité.
 - Ha ha ! C’est rare d’entendre des personnes séparer les deux. Normalement, le religieux devrait faire monter le spirituel, mais dans nos régions il y a encore beaucoup de paganisme. Il y a des croyances qui ont la vie dure.
 - De quel type de croyances voulez-vous parler ?
 - Adoration de certains objets, voire de certains lieux.
 - Parce qu’ils ne comprennent pas ce qu’il se passe.
 - Il y a tellement de choses que nous ne comprenons pas ! En fait que savons-nous réellement. Par exemple, pourquoi certaines plantes nous soignent-elles, et d’autres nous tuent ? Pourquoi certaines personnes sont-elles plus sensibles que d’autres à certains lieux et ressentent des forces qui les dépassent ? Y a-t-il des courants, que nous ne pouvons pas voir qui circulent dans la terre ?
 - Vous voulez parler de courants telluriques ?
 - Parlons-en justement. Si mes renseignements sont exacts, vous devez être sur un tel lieu. Le saviez-vous ?
- Pierre regarde Marie, qui lui sourit de façon affectueuse.
- C’est une des raisons pour laquelle nous sommes arrivés ici dit-elle. Il y a un nœud dans le chœur de la chapelle. Il est

Premiers mois

particulièrement puissant. Nous sommes étonnés qu'il n'y ait pas plus de signes extérieurs que ça.

Le curé s'arrête, les regarde un instant, il semble réfléchir, puis reprend.

- Je me suis renseigné auprès des anciens. Il s'est passé pas mal de drôles de choses ici, il y a longtemps, si bien que plus personne ne voulait y revenir. Ce sont les Nérac qui ont essayé de briser le tabou en construisant ce château.
- Et les gens disent que bien mal leur en a pris, c'est ça ?
- Je ne pense pas que ce soit le lieu qui ait été néfaste, mais plutôt le grand hiver. Et un ami malfaisant. Vous n'étiez pas en France à ce moment, n'est-ce pas ?
- Non, mais nous en avons eu des échos. Le printemps qui suivit a été également difficile, beaucoup de maladies aussi. Non ?
- Oui. Donc si j'ai compris votre réaction, vous êtes ici à cause du courant tellurique qui y passe ?
- C'est un très bon repère, vous savez.
- C'est le mot que vous aviez utilisé lors de ma précédente venue. Vous êtes donc capable de sentir ces courants.
- Comme tout le monde, mais votre Église, appelle ça de la sorcellerie, parce qu'elle a peur de ce qu'elle ne comprend pas. Et l'homme a facilement peur de ce qu'il ne comprend pas. Alors ils disent que c'est le diable, solution de facilité, non ?

Le père de Gaujal fait la moue, fronce les sourcils.

- Disons que certaines personnes dans l'église sont ainsi. Ne généralisez pas. Effectivement, ceux qui regardent dans d'autres directions que celles du magistère sont facilement mis sur le côté. Il y a des certitudes qui sont ébranlées devant des faits concrets. La solution pour certains est de refuser d'en trouver une origine qui les rassure, même si elle est complètement absurde, dit-il avec un brin de nostalgie dans la voix.

Marie ressent le fond de tristesse de l'homme.

- Et vous en êtes une victime, n'est-ce pas ?
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Premiers mois

- Vous avez été élevé chez les Jésuites ? Demande Pierre à brûle-pourpoint.
- Qu'est-ce qui vous fait croire ça, demande le curé, interloqué ?
- On dit qu'un jésuite répond toujours à une question par une autre question.

Devant le regard interrogateur du curé, Marie éclate de rire. Il est vraiment surpris. 'Ils connaissent même les blagues de notre pays !' Puis riant doucement également il se reprend.

- Oui, je suis effectivement membre de la Congrégation. Disons qu'il m'a été conseillé de prendre certaines distances avec le grand monde. Mais revenons à vous. Sans indiscretion, comment détectez-vous les courants telluriques ?
- Comme les sourciers, avec de simples baguettes de métal.
- Chez nous, ils utilisent plutôt du coudrier ou noisetier. Mais encore ?
- Nous utilisons notre corps, et la nature ; avec un peu d'entraînement, tout le monde peut y arriver.
- En utilisant simplement votre corps et la nature ?
- Comment croyez-vous qu'un rebouteux soigne les gens ?
- Parce que vous avez ce pouvoir-là, aussi ?
- Non. Mais d'autres oui. J'ai entendu parler d'une certaine Catherine qui est efficace par ici.
- Oui, c'est vrai. Mais pour nous, ce sont des pouvoirs occultes, des diableries.
- Parce que ceux qui disent ça ne comprennent pas comment ça marche. Mais votre diable n'a rien à voir là-dedans.

'Votre diable, votre diable ? Comme s'il n'existe pas pour eux ! Il faut que j'arrive à savoir ce qu'ils pensent réellement sur la religion, avant que ça ne vienne aux oreilles de l'évêque'.

Ils arrivent devant la chapelle dont la porte est entrebâillée. Ils y entrent, elle est complètement vide. Les petites fenêtres n'ont plus de carreau, tout est sale, gris, triste. Ils arrivent au seuil du chœur. Il y a là une rosace à huit branches, en marbre de différentes couleurs.

- Mettez-vous dessus.

Premiers mois

Le curé se place au centre. Il ferme les yeux, semble se détendre, s'adoucir. Il les ouvre et sourit.

- Je ne suis pas particulièrement sensible, mais je dois reconnaître que je me sens rudement bien ici. Si j'ai bien compris ce que m'ont dit les anciens, ce courant traverse la vallée du Cernon entre votre chapelle et la croix que vous pouvez apercevoir de l'autre côté.
- Vous étiez venu nous parler religion et nous avons dévié sur l'énergie qui circule dans l'univers.
- Vous en parlez comme si c'était un sujet que vous connaissez bien.
- Oui. J'avoue en avoir une assez bonne connaissance, dit Pierre avec une fausse modestie.

Marie regarde Pierre avec un sourire amoureux. Le curé remarque la mimique :

- Il dit donc vrai ?
- Si vous saviez ce qu'il connaît sur l'univers ! Il est quand même le plus grand savant de son époque. Mais revenons à vos soucis, sur l'avenir de notre âme dit-elle en continuant de sourire.

Le père de Gaujal reste silencieux. 'Le plus grand savant de son époque' ; pas 'de notre époque', bizarre. Même si madame Atalante exagère – l'amour rend aveugle – les artisans reconnaissent qu'il a des idées inhabituelles. La façon dont il met en évidence des choses simples, mais différentes.

- Et vos connaissances ont fait des jaloux, n'est-ce pas ?

Il regarde Pierre, qui hésite à répondre.

- Disons qu'arrivés à un certain niveau, d'autres aiment s'en emparer, à des fins qui ne sont pas celles que vous désirez.

Le prêtre le laisse terminer, mais Pierre n'en dit pas plus.

- Alors ? Que connaissez-vous du christianisme ?
- Ce qu'en dit ce que vous appelez le Nouveau Testament ? Jésus est totalement digne de respect. Certains de nos penseurs disent que c'est la première âme créée par Dieu. J'aime beaucoup le début de l'évangile de Jean : « Au commencement était le verbe ».

Premiers mois

Avec la parole, on peut tuer, mais aussi créer et sauver. D'ailleurs ne dites-vous pas que Jésus est venu pour sauver le monde ?

- Vous connaissez donc les Évangiles ?
- Bien sûr ! Et même les textes qui n'ont pas été retenus par le concile de Trente.
- Et vous connaissez la date de nos conciles ! Comment est-ce arrivé jusqu'à vous ?
- Votre monde ne nous connaît pas, mais nos sages et nos scientifiques sont de grands voyageurs. J'en effectuais un dans le but de rassembler des informations sur votre pays. Nous avons des documents provenant de toutes les parties du monde, scientifique, philosophique, religieux.
- Et quelle religion pratiquez-vous, chez vous ?
- Quelques-unes, elles sont toutes respectées du moment qu'elles ne nuisent à personne et qu'elles acceptent les différences. Ce qui est primordial c'est l'élévation spirituelle. Nous avons horreur des personnes qui veulent imposer leurs visions par la force. Si vous voyez ce que je veux dire. Répond Pierre avec un regard sévère, les lèvres pincées.
- Pourtant Jésus a dit qu'il est le chemin, la vérité, la vie.
- Cela voudrait donc dire que hors du christianisme : point de salut ! C'est terrible. Que faites-vous des autres, qui ont eu une vie exemplaire ? Pour la majorité de la population terrestre une seule solution : Direction votre enfer ?
- C'est un vaste débat n'est-ce pas ?

La conversation continue de façon animée, mais courtoise. Après le repas, ils passent au salon où trône le clavecin commandé à Millau, enfin arrivé.

- Vous jouez d'un instrument ?
- Oui, répond Marie, et Pierre joue du violon.
- Vous m'avez donné votre vision de la religion inhabituelle, mais cohérente, que je respecte. J'avoue me poser les mêmes questions que vous.

Premiers mois

- Vous vous posez les mêmes questions que nous ! Vous ! Curé de paroisse !
- Hé oui ! C'est d'ailleurs pour ça que j'ai été relégué dans un coin perdu de notre diocèse. Mon évêque n'a pas apprécié que je me pose ces questions-là. Il me faut accepter le magistère tout entier, sagement. Mais là, je vous donne une part de moi-même, personne d'autre ne la connaît.
- C'est un grand honneur pour nous monsieur. Ha ! Pardon ! Ils disent Père dans le pays. Pourtant Jésus dit bien « N'appellez personne sur la terre votre père; car un seul est votre Père, celui qui est dans les cieux », dit Pierre en souriant.
- Hé oui ! Ça fait partie des petits griefs que je reproche à certains de mes confrères. Vous vous doutez bien que je me fais mal voir. Mais revenons à vous. Que pouvez-vous me jouer comme musique, j'aimerais vous entendre.

Pierre et Marie se regardent.

- *Un morceau de l'époque ou plus contemporain ?*

- *Tu te sens en forme ? Schindler ?*

- *Oui. Ça va.*

Pierre va chercher une partition écrite à la main et sort son violon de son étui.

Dès le début, le curé n'en croit pas ses oreilles. Il ne connaît pas cette musique chantante, où le violon raconte une histoire mélancolique et le clavecin l'accompagne, le soutient avec tant de délicatesse. Il faut dire que Pierre dispose d'un excellent instrument, le Stradivarius n'est pas encore arrivé, mais celui reçu du vingt et unième siècle est une merveille. Quatre minutes trente d'émotions. Une fois de plus, les filles se sont collées à la porte. Le silence qui suit la dernière longue note du violon est religieux. Le curé finit par souffler.

- Je ne sais que dire. Que de nostalgie. Votre musique raconte toute une histoire, une histoire triste. Est-ce l'histoire de votre vie ? C'est toute autre chose que ce qui nous est joué. Même chez notre archevêque, qui apprécie beaucoup la musique. Vous appelez ce morceau Schindler si j'ai bien compris.

Premiers mois

- Vous comprenez notre langue ?
- Ça ressemble beaucoup au grec. Non ?
Marie se rattrape aux branches.
- Le grec est une très vieille langue. Et ils étaient d'excellents navigateurs. Il a essaimé et nous l'utilisons aussi.
- Mais c'est encore compréhensible dit le curé avec un regard coquin. Combien de langues parlez-vous ?

Pierre et Marie se regardent. Ils sont suffisamment en osmose pour deviner ce que l'autre pense. Un mouvement de tête de Pierre fait comprendre à Marie qu'il n'est pas utile d'en ajouter de trop.

- J'en parle couramment cinq maintenant. Pierre n'en maîtrise que quatre.
- Je m'en doutais un peu. Cinq maintenant, cela veut dire que vous parlez l'occitan seulement depuis que vous êtes là ? Depuis à peine quatre mois.
- C'est ça. Mais à ma décharge. Je n'ai pas de difficulté pour ça.

'Quelles gens passionnants !' Pense le curé en retournant dans son presbytère. 'J'ai l'impression que nous nous reverrons souvent'.

Les bruits désagréables commencent à se transformer en actes, le charpentier abandonne ses chantiers pour des raisons futiles et non vérifiables. Soudainement, le forgeron ne dispose plus de matière première pour réaliser ce que désire Pierre.

Fin juin 1714

La fête des prémices arrive. Pour Pierre et Marie, c'est une première. En tant que Maîtres, ils sont invités aux réjouissances dans la ferme de Mus où tous les autres seront réunis. Simone a pris sous son aile « ces deux oiseaux tombés du nid » comme elle dit derrière leurs dos. Elle leur indique comment s'habiller « Sans rien qui puisse créer de la gêne ou de l'envie ». Ils font donc réaliser par Mathilde des habits simples dans de bons tissus. Ils décident de ne porter aucun bijou.

Premiers mois

La fête a lieu un dimanche. Les premières gerbes de blé sont portées en offrande à l'église. Après la messe, un repas gargantuesque est donné à ceux qui veulent bien venir. C'est l'occasion pour Pierre et Marie de rencontrer, pour la première fois, la totalité des ouvriers agricoles des deux fermes plus d'autres qui se sont invités à partager leur joie. Depuis quelques jours, Valentine travaille la question en se faisant aider de toute personne ayant l'imprudence de passer trop près de la cuisine. Le repas a lieu dans la cour de la ferme de Mus, des tables et des bancs ont été déplacés, un grand feu allumé et surtout, - merci notre bon Maître – des tonneaux de vin apportés.

Cette année est la première où les récoltes sont bonnes, régulières et sans maladies depuis le grand hiver. Les langues vont bon train, surtout en ce qui concerne les nouveaux propriétaires. À table, le curé est à droite de Pierre, Armand à gauche de Marie ; c'est pour lui un grand bonheur : il est à côté de la Maîtresse comme la personne ayant le plus d'importance dans le domaine.

Un violoneux se met à jouer. Les discussions baissent d'un ton, puis de deux. Il ne comprend pas. Mais tous les regards vont vers Pierre. Il a peur d'avoir fait un impair, et se dirige vers lui pour lui demander pardon. Mais son sourire le réconforte. Le violoneux se présente :

- Je ne comprends pas pourquoi tout le monde s'est mis à vous regarder ? Ai-je commis quelque chose qui ne fallait pas.

Pierre le regarde toujours en souriant.

- N'ai crainte. Montre-moi ce que tu sais faire. J'aime beaucoup la musique.

Regonflé, le violoneux se lance dans une bourrée endiablée ; il est accompagné par des battements de mains et des pieds. Certains jeunes hommes se lèvent et commencent à chercher une compagne. Le premier morceau terminé il se tourne vers Pierre en cherchant son approbation. Celui-ci lui indique d'un hochement de tête que tout va bien.

Premiers mois

Il va être l'heure des vêpres, le curé s'éclipse discrètement. De nombreuses personnes font de même ; seuls quelques hommes restent. La fête reprendra après et se terminera tard dans la nuit.

Octobre 2012

Depuis trois mois, l'équipe d'Aziz tente une connexion avec le dix-huitième siècle. Depuis juillet, les essais se poursuivent sans réussite. Demander de l'aide à l'extérieur serait du suicide. Les Américains découvrirait immédiatement la raison de ces calculs. Il a réclamé l'appui de personnes très compétentes en mathématique et en physique, et ne reçoit que des hommes de haut niveau, certes, mais de bon niveau universitaire, sans plus. Ils sont dépassés par la complexité des équations.

- Je croyais qu'il suffisait de la déplacer pour que ça fonctionne, Aziz. J'ai payé une fortune pour que tu les espionnes, et une autre pour faire venir le matériel. Il y en a qui sont morts pour moins que ça, vois-tu ?

Dans ses petits souliers, Aziz essaye de ne pas se laisser démonter

- Pierre a mis des sécurités à des endroits pas possibles. Nous percevons bien le lieu d'arrivée, mais il y a manifestement un problème sur la définition du lieu de départ. J'ai besoin d'informaticiens compétents, pas de stagiaires venant des familles dirigeantes et qui veulent se croire meilleurs que tout le monde.

Le ton monte, les hommes se regardent comme des bêtes de combat.

- Tu insultes ma famille !

Aziz se raccroche aux branches comme il peut.

- Je ne sais pas d'où viennent les personnes que vous me fournissez, mais ils n'ont pas la compétence pour comprendre le programme que Pierre a écrit. Fournissez-moi des pointures en informatique, et nous avancerons.
- Tu as de la chance d'avoir su te rendre indispensable, Aziz, mais n'use pas ma patience.

Début Juillet 1714

Depuis la fête à Mus, Pierre et Marie commencent à se faire inviter par les notables du coin. Une fois chez Arnal, une fois à la commanderie de Sainte-Eulalie, un coup à la Cavalerie. Sans oublier Carnéjac qui malgré l'hostilité latente entre lui et Pierre désire en connaître plus à leur sujet. Et puis il faut à nouveau rendre les invitations. Ils ne se sentent pas intégrés, encore regardés comme des 'étrangers'. Chez certains, les échanges sont courtois, mais distants. Chez d'autres, comme chez Arnal qui apprécie beaucoup leur culture, un respect voire une amitié sincère s'installe entre les deux familles.

Le curé revient avec plaisir.

En se promenant dans le parc, ils continuent leurs échanges. Inévitablement, la discussion aborde le sujet de la mort.

- Donc vous nous dites que toute personne non baptisée ira dans votre enfer. Ça en fait du monde ; non ? dit Pierre de façon amusée.
- C'est, hélas, ce qu'enseignent toutes les religions. Vous connaissez l'Islam ? Il enseigne la même chose : une fois entrée en enfer, l'âme n'en ressortira plus.
- Comme il existe plus d'une religion exprimant cette règle et comme les gens n'appartiennent pas à plus d'une religion, nous pouvons projeter que toutes les âmes vont en enfer. Lui récite Pierre encore plus amusé.

De Gaujal lui répond amusé.

- Hou là ! Je vous vois venir. Mais, qui sait ce qu'il y a après la vie ? Que dites-vous là-dessus ?
- Depuis toujours, l'homme espère qu'il y ait une vie après la vie. N'est-ce pas pour se rassurer ? Combler une peur profonde. Et s'il n'y avait rien, après ? Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? N'est-ce pas pour ça que les religions ont été créées ? Y a-t-il des gens qui sont allés de l'autre côté et qui sont revenu pour nous dire comment c'est ?

Premiers mois

Ils sont appuyés sur le parapet, regardent la vallée. Un vent léger et tiède souffle, plein d'odeurs, il les enveloppe. Un silence s'installe que personne ne désire interrompre. Le curé se tourne vers Pierre.

- Vous n'avez rien à me dire là-dessus ?

Ils se regardent sans broncher. Le curé finit par reprendre la discussion.

- Mon sacerdoce me fait rencontrer beaucoup de personnes en fin de vie, où ayant eu un accident sévère, où une maladie mortelle. Me croiriez-vous si je vous dis que quelques-uns sont allés de l'autre côté et en sont revenus ? Nous appelons ça des miracles, certains m'ont parlé de ce qu'ils ont vu. J'avais du mal à comprendre, à y croire jusqu'à ce que cela m'arrive, à moi.

Il comprend en voyant le visage de Pierre et le sourire de Marie qu'il est accepté sur ce terrain. Il n'y a aucune réprobation, seulement une attente, une écoute ouverte.

- Comprenez-vous ce que je viens de dire ?

- Que vous avez vécu une expérience aux frontières de la mort. Répond-elle.

- N'ayez crainte, Marie et moi savons très bien de quoi vous parlez. Avez-vous traversé le tunnel ? Avez-vous rencontré une personne décédée ?

Le curé s'étonne, puis se détend. Jamais il n'aurait osé parler de ça à qui que ce soit, il se sent libéré d'un poids. Ce secret est dur à garder ; si on en parle, on est pris au mieux pour un illuminé au pire pour une personne qui a perdu l'esprit.

- Oui. J'ai été accueilli par ma grand-mère. Elle m'a conduit vers un être de lumière d'un amour et d'une douceur infinie ; nous avons conversé longuement ensemble puis il m'a demandé de revenir dans mon corps, dit que je n'aurais aucune séquelle de mon accident. J'ai eu du mal à accepter. Mais je suis là, n'est-ce pas ?

Il les regarde avec un sourire léger.

- Vous me croyez toujours ?

Premiers mois

- Bien sûr. Nous avons connaissance de témoignages de personnes qui ont vécu cette expérience, la vôtre suit un schéma connu. Et qu'en avez-vous tiré ?
- Que là-haut c'est l'Amour qui règne. La mort n'existe pas. La vie continue après l'arrêt du fonctionnement de notre corps. J'ai cru comprendre que nous nous sommes incarnés pour apprendre à aimer. Si vous ne connaissez pas le froid, comment pouvez-vous donner un nom au chaud ? Si vous ne connaissez pas l'ombre, comment appelez-vous la lumière ?

De nouveau, un moment de silence s'installe. Ils suivent le mur du château, se dirigent vers la poterne qui ouvre vers la falaise.

- Et vous ? Comment connaissez-vous ça ?
- Chez nous, il y a moins de tabous concernant cette question, répond Pierre.

Il regarde Marie avec l'air de lui demander le silence sur l'expérience qu'ils ont vécue en venant ici.

La grille est rouillée, pas entretenue depuis si longtemps, elle tient à peine debout. Pierre la secoue un peu pour essayer de l'ouvrir. Rien n'y fait.

- En fait, c'est comme ici. Qui y a-t-il de l'autre côté de cette grille. Nous ne voyons qu'un petit espace. Mais c'est immense... Vous connaissez le mythe de la caverne de Platon ?
- Oui ; cette allégorie entraîne un tas d'autres réflexions, mais au début c'est ça. C'est effectivement de cet ordre, sauf que la lumière rencontrée là-bas n'éblouit pas.

Le chemin du retour est parcouru de nouveau en silence. Mais une sincère amitié s'est établie entre eux.

- Je suis vraiment content d'avoir pu parler avec vous de cette façon. Y a-t-il beaucoup de personnes comme vous dans votre pays ?
- Non. Hélas. Vous savez pourquoi nous sommes ici... D'autres ont voulu imposer une autre vision du monde que la nôtre, par la force. L'Homme évoluera-t-il un jour ? Désirez-vous prendre le thé avec nous. Demande Marie. Ho ! Et puis flûte, je ne peux pas

Premiers mois

vous appeler père, vous appeler monsieur, c'est d'un banal. Puis-je vous appeler par votre prénom.

- Seulement entre nous alors.
- Bien entendu.
- Je m'appelle François.
- Alors. François, prendriez-vous le thé avec nous ?
- Avec plaisir ... Marie.

*

À la suite de l'incendie inexplicable d'une des maisons qui avait été remise en état pour un ouvrier agricole, Pierre prend le mors aux dents. Après en avoir parlé avec Armand, il convoque les contremaîtres pour faire le point. La discussion n'est pas à la hauteur de ce qu'il attendait. Personne ne semble vraiment oser se découvrir. Il semble évident que quelqu'un semble tirer les ficelles derrière tout ça. Armand lui promet de tirer ça au clair rapidement.

Faire la moisson est rude. La chaleur est revenue, le grand hiver a fini son œuvre. Pierre et Marie observent le travail dans les champs. Maintenant qu'ils maîtrisent correctement leurs montures, ils en profitent pour faire de grandes balades. Cette année, le cheptel a bien grandi dans le causse. L'hiver moins froid, la nature plus généreuse y ont largement contribué. Pierre continue de travailler sur des améliorations du translateur, le système de communication visuel entre les époques, si possible en temps réel, est particulièrement ardu à mettre au point. Pierre y voit un sujet pour plusieurs années de recherches.

La salle d'armes est devenue une véritable salle de sports ; ils y effectuent leurs entraînements le plus souvent possible. Au château, on ne s'étonne plus de les voir disparaître dans le sous-sol et remonter plus d'une heure après, propres et nets, ne sentant pas la sueur. 'Le confort moderne a vraiment du bon, pense chaque fois Marie.' Tout le monde sait pourquoi ils sont en bas.

Mi-juillet 1714

Ils décident de faire un voyage à Bordeaux dans l'intention de trouver ce qu'il manque pour rendre leur nouvelle résidence encore plus agréable, bien que ce soit très loin. Arnal les a conseillés, ils ne trouveront pas forcément tout ce qu'ils désirent à Montpellier. En complément, il leur a donné des adresses de quelques bonnes auberges. « Choisissez les auberges anglaises, ce sont les plus propres », ainsi quelques points de chute, amis de sa famille. Ils y font l'acquisition d'objets indispensables. Surtout, ils commandent à un luthier deux violons d'un luthier italien dénommé stradivarius, le second sera envoyé directement au vingt et unième siècle-, rêve de Pierre et de toutes les générations futures-, ainsi qu'un piano-forte de Bartolomeo Cristofori, pour Marie, en complément du clavecin déjà sur place.

En se promenant au bord de la Garonne pour regarder les voiliers à l'ancre, au fil du fleuve, ils rencontrent un fils Bonnaffé. Après les échanges d'usage, il leur propose de prendre une collation chez lui.

- Alors ! votre installation à Mus ? Comment se passe-t-elle ?
- Bien, très bien, je vous remercie. Mais puisque le Bon Dieu fait bien les choses et nous a permis de nous rencontrer, est-il possible d'abuser ? Nous souhaitons une faveur de votre part.

Bonnaffé sourit.

- Dites toujours.
- Voilà... Ce n'est pas très facile à dire... En fait, nous venons de recevoir des affaires en provenance de notre pays, et nous ne voudrions pas que la douane ne mette son nez dedans, avez-vous une solution ?

Bonnaffé éclate de rire.

- Feriez-vous de la contrebande !
- Oh non ! Mais nous n'aimerions pas que ce que nous faisons entrer soit contrôlé.
- Et comment avez-vous fait précédemment ?
- De nuit, sur des plages discrètes. Mais après, en attente du convoi, le risque est grand.

Premiers mois

- J'ai ce qu'il vous faut, le hangar est loin, bien à l'écart de la ville.
- Ce me semble parfait. Et pourriez-vous vous occuper du transfert des malles vers Mus ?
- À titre onéreux, je vous transfère ce que vous voulez partout dans le monde. C'est mon métier.
- C'est entendu. Nous en aurons besoin d'ici peu.

La nuit même, après avoir bien vérifié qu'il n'y a personne pour surveiller, Pierre et Marie sortent un transpondeur, version compacte, emmené avec eux dans un sac de voyage, le placent dans le hangar indiqué par Bonnaffé. Les malles arrivent les unes après les autres. Après la douzième, tout est replié, rangé. Les caisses semblent bien venir d'un transport maritime. Le lendemain, ils retournent chez Bonnaffé et lui indiquent que tout est arrivé, et qu'il n'a plus qu'à livrer. Celui-ci leur propose d'y ajouter des vins de qualité, 'des clarets' qu'ils apprécieront beaucoup. Il s'occupera également des achats qu'ils ont effectués ces derniers jours.

- Secret pour secret, je dois maintenant vous avouer une chose. Si nous avons accepté de baisser autant le prix de Mus, c'était aussi pour qu'il n'arrive pas dans l'escarcelle de Carnéjac. Il faisait tout ce qu'il fallait pour que ma belle-mère se ruine dans la recherche d'un hypothétique trésor qui aurait appartenu aux templiers. De fil en aiguille, elle emmenait mon père dans ses délires.

Fin septembre 2012

Dans la halle technique où Aziz a fait remonter le translateur de Pierre, les visages sont enfin souriants.

C'est la première fois l'appareil de photo revient intact. Équipé d'un fish-eye, il a été transféré sur le dos, placé sur un ensemble de lampes éclairant sur trois cent soixante degrés. Il a pris des photos d'un lieu qui ressemble beaucoup à un endroit moderne, dans une église, où une crypte, sans doute.

Aziz manifeste largement sa surprise.

- Qu'est-ce que c'est tout ça ! là ! C'est moderne ici ! Aucun matériel de ce genre n'a été envoyé avec Pierre ! qu'est-ce que c'est que ce truc ? Où sommes-nous ?

Premiers mois

Par un traitement informatique, ils remettent l'image 'à plat'.

- Regarde ici ! deux écrans de PC dommage qu'ils soient à l'arrêt, on aurait pu apprendre des choses. Et ce matériel tout autour. Je n'y comprends rien. Dommage qu'il n'y ait rien qui indique la date.

Août 1714

De nouveau, des traces manifestes de tests de translations sont visibles sur le plateau. Pierre décide alors de l'entourer de rideaux noirs, opaques, afin qu'il soit impossible voir quoi que ce soit du labo depuis le plateau. Marie s'en inquiète un peu, mais il la rassure.

- Cela présente deux avantages :
 - si une personne entre par inadvertance, il ne voit qu'un gros machin noir au centre.
 - si quelqu'un arrive par le translateur il sera désorienté. Il ne verra pas la sortie immédiatement. Il devra la chercher et ça lui fera perdre pas mal de temps, et de patience. Nous aurons donc du temps pour réagir.

Il place également des caméras vidéo reliées à un PC et à logiciel d'alarme.

Le 15 août coupe la semaine, il tombe un mercredi. C'est un jour chômé depuis Louis XIII. C'est aussi une grande fête avec procession. Pierre et Marie restent discrètement au château, ce genre de manifestation n'est vraiment pas leur passion. Ils en profitent pour continuer à explorer la rivière souterraine ; il y a des traces de son utilisation un peu partout.

Pierre a fait réaliser une serrure, style digicode, par les machines-outils de la maison-mère, une merveille de mécanique. C'est plus sûr pour la fermeture du labo.

- Maintenant que nous sommes convenablement installés, ne crois-tu pas qu'il serait bon d'avoir des enfants mon bien aimé ?
- Un par un de préférence, répond-il moqueur

Premiers mois

Devant la technique de battage au fléau, Pierre décide d'activer la construction de la batteuse mécanique. Ce sera pour l'année prochaine, avec la faucheuse. Marie lui fait remarquer que mécaniser c'est très bien, mais que faire alors de la main d'œuvre disponible.

- Nous sommes à environ quatre quintaux à l'hectare. On peut doubler le rendement par une sélection des grains et un semi plus efficace, nous pourrions employer les mains disponibles pour l'entretien des routes, des bois, de la nature.
- Je te trouve un peu utopiste là. Enfin, nous verrons.
- Et puis j'ai fait faire des charrues à deux socs. Elles seront prêtes pour la fin du mois.
- Tu prépares la révolution agricole, toi.
- Les Anglais ont déjà modifié la rotation des cultures et point de vue mécanique, ils sont bien en avance sur nous. Je ne fais que mettre en œuvre ce qu'ils utilisent.

Octobre 2012

Aziz est tout sourire. Bien que les calculs soient différents de ceux qu'il a suivis dans le labo de Pierre, il réussit un transfert sur deux. Le seul souci est que les gens du labo, à l'autre bout, ont dû s'apercevoir de quelque chose. Ils ont entouré le transpondeur de tissus noirs. Une caméra infrarouge a fourni quelques informations, mais personne n'est capable de dire où et à quelle époque ils sont arrivés. Lorsque le transfert s'effectue bien, il est répétitif, toujours au même endroit. Quant à l'heure et la date, c'est une autre histoire.

Août 1714

Vous avez des voisins qui vous jalourent, monsieur. J'ai été obligé de me séparer d'un individu qui agissait derrière notre dos pour le compte d'un homme haut placé. J'ai demandé à nos journaliers de faire bien attention à ce qu'il ne revienne pas sur vos terres. Je crains qu'il ne faille leur donner un petit quelque chose pour les fidéliser plus. Si vous voulez vous faire un bon ami, autorisez donc monsieur Raynal à chasser sur vos terres. Cela vous

Premiers mois

permettra de savoir ce qu'il s'y passe de façon plus précise. Il aura un œil attentif sur la faune.

- Il me faudra sans doute l'accompagner.
- Sans vouloir vous offenser, monsieur, il serait bon que vous appreniez à mieux monter à cheval pour pouvoir le suivre.

Novembre 2012

Cette fois, ça marche à tous les coups. Les investisseurs sont venus voir, rassurés. Mais il y a un nombre de variables à recalculer chaque fois, puis à réintroduire dans le translateur. Ce n'est plus la procédure que Pierre utilisait. Elle est bien plus longue. Le temps de calcul est de l'ordre de la journée pour un transfert aller/retour. Alors il faut prévoir le planning avec précision. Tout au plus est-il possible d'extrapoler sur une demi-heure. Après il faut tout reprendre depuis le début. C'est lourd, très lourd. Mais ça fonctionne enfin. Même s'il n'arrive pas au dix-huitième siècle à Mus, le voyage vaut d'être vécu.

Premiers mois

RAVAGE

Octobre 2012

Dans les laboratoires de Paul.

- Le translateur de monsieur Théotokis vient de faire un premier essai spatial, monsieur.
- Ils ont mis moins de cinq mois pour tout remettre en place ! Je serais curieux de savoir qui les aide vraiment.

*

- Nous venons d'avoir une trace de transfert temporel, monsieur.
- Une idée sur la destination ?
- Oui... Je crains bien que ce soit vers Mus.
- Flûte. Quand avons-nous une liaison de prévue ?
- Demain après-midi. Nous commençons à leur faire parvenir des éléments d'un translateur.
- Pouvez-vous en placer un en urgence aujourd'hui ?
- Non, monsieur, l'appareil est en cours de maintenance, il ne sera disponible que demain, et les autres cages ont un planning complet pour les jours qui suivent.
- Aïe. Organisez-vous pour avoir le plus de voyages possible, il va falloir leur apporter de l'aide.

Fin août 1714

Pierre et Marie descendent s'entraîner, comme tous les jours, dans la salle d'armes, juste en face du labo. Arrivé sur la dernière marche de l'escalier donnant dans 'l'antichambre' sur laquelle ouvrent les deux pièces, Pierre s'arrête net, Marie lui cogne le dos avec un 'M'enfin' sonore. Il lui fait signe de se taire et lui indique la porte du labo légèrement entrouverte. Par gestes, il lui fait comprendre : 'j'y vais et toi tu vas vers la salle d'armes.'

Pendant que Pierre se glisse dans le labo, Marie va vers la gauche, dépose sa lampe sourde par terre, éclaire l'entrée de la pièce, puis se précipite à l'intérieur en faisant des saltos arrière et atterrit sur les tatamis. Elle est accueillie par trois coups de feu, mais son

Ravage

déplacement volontairement aléatoire fait que les balles n'ont pas atteint leur cible. Elle se jette au sol en direction des tirs et voit une ombre courir vers la sortie. Elle la poursuit, prenant au passage deux boucliers en bois servant à l'entraînement. Elle entend encore deux coups de feu. En arrivant dans l'antichambre, elle voit Pierre, protégé par une planche en bois, sortant du labo. L'ombre monte l'escalier en courant. Marie, moins chargée que Pierre, se rue derrière, en tenant les boucliers devant elle. Deux autres balles lui sifflent aux oreilles. Elle rattrape assez facilement l'ombre qui semble s'épuiser dans la montée de ce long escalier. Elle finit par mettre un des boucliers dans ses jambes tout en se protégeant la tête avec l'autre. Deux autres coups de feu retentissent, une des balles lui brûle une épaule en passant.

‘Neuf’ compte-t-elle.

Elle se jette alors sur le corps, un clic caractéristique lui indique qu'elle ne s'est pas trompée, l'arme est vide. Malgré le noir, elle trouve le bras de l'ombre, le bloque, lui fait une clef. Quoi que fasse l'individu, il risque de se démettre l'épaule. Pierre arrive avec une lampe torche. D'un geste brusque, elle fait tourner la tête de l'ombre vers eux, pour voir le visage.

- Aziz !

Le cri sort des deux bouches en même temps.

Un coup du tranchant de la main porté violemment au niveau de la mastoïde le met KO.

Quand il revient à lui, Aziz est solidement attaché à une chaise. Il les regarde, effaré, puis agite la tête dans tous les sens pour observer le labo. Ses affaires sont posées sur une des tables. Pistolet, chargeur, petites grenades, et divers objets utiles à un homme désirent pratiquer un coup de main. Il a été fouillé consciencieusement.

Pierre le regarde avec une haine évidente.

- Je crois que je vais pouvoir régler mes comptes, là !

Marie apporte deux autres chaises. Pierre s'installe. Elle va chercher une dague et une pierre à affûter. Au passage, elle prend

Ravage

une feuille de papier sur une des tables. Après s'être assise, elle vérifie le tranchant de la dague et passe doucement la pierre sur la pointe. Elle soulève la feuille en la tenant entre le pouce et l'index de la main gauche, et la coupe en deux, juste avec le fil de la dague, sans aucun effort. Pierre n'a toujours rien dit, mais respire fort pour se maîtriser.

- Elle coupe bien, hein ! lâche Marie.

Pierre éructe alors un : 'Dis-nous tout', agressif, en montrant la dague de l'index.

- Depuis combien de temps es-tu là ?

Aziz montre un visage manifestement fatigué.

- OK il n'y a pas longtemps, constate Pierre. C'est épuisant un voyage dans le temps, hein ? Tu ne t'attendais pas à ça n'est-ce pas ?

Aziz s'agite de plus en plus, il regarde les écrans des PC de façon désespérée. Pierre comprend aussitôt.

- Ha ! le retour est pour bientôt. Je crains que tu ne loupes le train, Aziz, dit-il, moqueur. Tu as dû mettre pas mal de temps à récupérer, et comme tu n'es pas connu pour être un sportif aguerri, tu as dû mettre plus d'une heure pour encaisser le voyage. Non ?.... Tu n'es pas bavard, dis donc.

Un flash de lumière venant du transpondeur leur fait instinctivement tourner la tête.

- Perdu, trop tard, dit Marie avec un sourire méchant.
- Je dois te préciser une chose, Aziz, tu es effectivement bien arrivé au dix-huitième siècle, mais ici les sarrasins n'ont pas la cote. Alors si tu arrives à t'échapper, je ne te donne pas deux heures avant que tu sois repris et trucidé. Pendu, ou brûlé vif, ou bien empalé, ça dépendra de leur humeur.
- Ça fera un Maure mort, commente Marie de façon sardonique.
- Vous avez réussi à remettre la machine en route. C'est un point. Tu as réussi un transfert, et même deux si je comprends les traces qui étaient hier sur le transpondeur.

Marie regarde Pierre, étonnée.

Ravage

- Je ne t'en avais pas parlé, je n'avais pas suffisamment de billes pour valider ma théorie, mais ils ont dû faire un premier test hier, dit-il en se tournant vers elle. Ils ont certainement appliqué la même procédure que celle que j'ai utilisée. Un premier aller/retour avec une caméra vidéo avant d'envoyer quelqu'un. N'est-ce pas Aziz ?

Celui-ci serre les lèvres, mais hoche la tête en signe d'assentiment.

- Mais, ce que tu n'avais pas prévu, et moi non plus, d'ailleurs, c'est le coup de pompe à l'arrivée. C'est violent, n'est-ce pas ! Combien de temps aviez-vous prévu entre l'aller et le retour ?
- Une heure, lâche Aziz, péniblement
- Ou, i c'est ça. Je te crois... Disons deux, pour être plus près de la vérité. Et tu viens de louper le retour... Comme j'ai enlevé le repère que tu avais laissé sur le transpondeur, au cas où, afin qu'ils sachent que tu es bien passé par ici, ils doivent se poser bien des questions, vois-tu. Et comme tu nous as prouvé que tu es respectueux des procédures, même si tu ne comprends pas toujours à quoi elles servent, il va y avoir une seconde tentative dans une demi-heure. Valeur maximum pour l'interpolation du calcul du transfert, sans avoir à le refaire complètement. Tu l'avais bien compris ça, quand nous avons commencé nos essais en île-de-France... Là, je me pose des questions. Est-ce que je te mets sur le plateau, avec la tête qui en dépasse, ou bien, est-ce que je laisse juste la tête dessus, et le corps en dehors ? Dans les deux cas, une partie de toi n'arrivera jamais à destination.

Aziz ébauche un drôle de sourire.

- Tu ne sais même pas où nous en sommes dans la compréhension des algorithmes. Nous avons trouvé où tu avais caché la position de départ et celle d'arrivée. Nous maîtrisons tout le processus.
- Peut-être, mais à un détail près. Combien de temps de calcul vous faut-il pour refaire un transfert ?

Ravage

- Quelques heures seulement. Nous ne bricolons plus comme toi avec des heures de calcul volées sur des machines dispersées sur la planète.
- C'est ça. Je te crois. Combien met notre ordi pour recalculer un transfert complet, Marie ?
- Cent douze minutes aux dernières nouvelles.
Aziz ne peut s'empêcher un mouvement de surprise.
- Tu as donc joué double jeu. Tu disposes d'une seconde machine. J'aurais dû m'en douter. Pourtant nous n'avons jamais trouvé quoi que ce soit là-dessus. Pfff. Le chiffre de Marie est ridicule, seuls les gouvernements disposent d'ordinateurs suffisamment... Il ne termine pas sa phrase. Puis, reprend. Donc le gouvernement français n'a pas tenu sa promesse.
- Tu vois, tu deviens plus loquace, dit Marie en laissant glisser la pointe de la dague sur le bras d'Aziz. Effectivement, nous disposons bien d'une seconde machine, avec un ordi qui ferait passer le vôtre pour une calculette à côté. Il est nettement plus performant que la première version. Et il était fonctionnel dans la semaine qui a suivi...
- Pierre la coupe.
- En admettant que vous disposiez d'une bécane rapide, en aucun cas elle ne peut égaler celle que nous utilisons. Ton pays n'a jamais acheté un ordinateur aussi puissant. Ça se sait. En revanche, vous avez fait une erreur en utilisant notre balise comme transmetteur. Nous savons maintenant où se trouve ma machine, au millimètre près. Regardant Marie,
- On s'en débarrasse tout de suite, où on le soumet à la question ?
- Que désires-tu savoir de plus ?
- Ils peuvent faire des transferts. Ils savent utiliser notre transmetteur. Leur puissance de calcul doit être convenable, mais sans plus. Mais je ne sais pas s'ils sont capables de trouver un autre point de chute que celui où nous sommes. Ça va leur prendre énormément de temps. Donc, acte.

Ravage

Pierre se lève, va vers la table où sont les armes prises à Aziz, change le chargeur du pistolet et l'arme, l'enlève, lui ajoute la balle manquante et le remet.

- Marie a eu de la chance qu'il n'y ait pas eu une balle de plus engagée dans le canon, vois-tu.

Il déplace la chaise sur laquelle est assis Aziz et le positionne bien dans l'axe de la pièce, en face du transmetteur.

- Il n'est pas impossible qu'il y ait du monde qui arrive par-là, dans peu de temps. S'ils sont deux tu prends celui de gauche, et moi celui de droite. Place-toi de l'autre côté avec tes dagues, tu es meilleure que moi avec ces outils. D'après les traces laissées par Aziz, ils devraient regarder dans l'axe de la pièce vers l'entrée. Je mets un spot, éteint, dirigé vers le plateau, de face. Je l'allumerai deux secondes après l'arrivée. J'éteindrais la crypte juste avant.

- ça marche, dit Marie.

Il prend le pistolet.

Aziz qui n'a manifestement rien compris à l'échange les regarde, apeuré. Marie lui couvre la bouche par un gros morceau de ruban adhésif.

Pierre met une sorte de pyramide sur le filet du transpondeur.

- Le repère que tu avais prévu comme trace de ton passage Aziz. Ils le recevront et se poseront encore plus de questions.

Puis il s'assied devant un des écrans et commence à taper sur un clavier, en ayant eu la précaution de laisser le pistolet près de sa main droite. Marie se déplace de l'autre côté du plateau, regarde Aziz, glaciale. Celui-ci ne semble plus s'émouvoir de rien. Soudain, la lumière de la crypte s'éteint. Quelques secondes après, un flash indique un transfert. Un bruit sourd se fait entendre, suivi d'un grognement. Pierre allume le spot. Sur le filet du transpondeur, un homme, à genou, un pistolet dans chaque main, équipé comme un commando, gilet pare-balle, casque avec visière baissée, chargé de matériel de combat. Il baisse la tête, les yeux fermés pour ne pas être ébloui. Par réflexe, il lâche une rafale vers la lumière, qui disparaît, et s'affale. Quand les lampes de la crypte s'allument, Marie tient

Ravage

encore une dague plantée dans son cou, entre deux cervicales. Du sang coule sur son dos.

- Tu n'as rien, Marie ?
- Tout va bien, heureusement qu'il me cachait la lumière et qu'il a baissé la tête, ça m'a vraiment facilité le boulot quand j'ai bondi dans son dos.
- Tu trembles !

Elle répond doucement :

- C'est la première fois que je tue un homme, Pierre. Ce n'était pas du pipo cette fois.

Pierre s'approche d'elle, la serre contre lui.

- Marie... C'était lui, ou nous.

Puis se tournant vers Aziz,

- Tu vois Aziz, tes secours n'auront aucune chance de survie. Ce n'était pas la peine de nous envoyer un char d'assaut.

Ils enlèvent de cadavre du filet du transmetteur, le glissent jusqu'à la porte donnant vers la grotte et lui prennent son attirail, dont deux masques à gaz.

- Si mon analyse est juste, le prochain sera au plus tôt dans douze heures.

Il étale les armes sur les tables.

- C'est gentil de la part de tes amis de nous équiper en armes et munitions. Mais comme tu as pu t'en rendre compte, ça ne sert à rien ici, fait remarquer Pierre.
- Deux masques à gaz ? Marie est intriguée.

Pierre lui en donne un et prend l'autre, qu'il place autour de son cou.

- Fais comme moi, ce sera sans doute leur prochaine attaque.

Il revient vers Aziz, contrôle ses liens.

- OK. Ça tient bien. Marie, tu refais surface au château, tu manges et apportes un plateau pour moi. Laisse ton masque juste à l'entrée.

Octobre 2012

Ravage

- Ils ont fait deux transferts avec deux heures d'écart, puis un troisième, une demi-heure après. Nous pouvons en réaliser un dans deux heures, puis toutes les demi-heures.

Fin août 1714

Marie vient d'apporter de quoi manger à Pierre. Elle ne s'est pas absentée bien longtemps, inquiète de ce qui peut se passer dans la crypte. Aziz le regarde se sustenter avec une envie non dissimulée.

- On verra à te donner à boire plus tard. Le jeûne total, ça te connaît, n'est-ce pas ?

Un flash indique l'arrivée d'un colis sur le transmetteur. Il n'y a qu'un papier. Étonné, Pierre le prend, le regarde, et le tend à Marie avec un sourire en coin.

- C'est pour toi.

Le papier est écrit en Farsi. Marie éclate de rire.

- C'est une demande de renseignements de notre employeur sur notre numéro de sécurité sociale, prétend-elle.

Elle s'installe sur une table et répond consciencieusement à la demande, puis met le papier sur le filet.

- Ce n'est pas tous les jours que j'utilise cette langue, dit-elle amusée.

En emmenant Pierre dans un coin, elle lui susurre dans l'oreille :

- Ils demandent si tout va bien et si nous avons eu de la visite. J'ai résumé succinctement la situation. Ils ont dû avoir vent de quelque chose.

- Ils ont dû détecter les translations. Il faut faire vite. Je pense que nous allons avoir des transferts assez rapprochés.

Pendant que Pierre tapote sur son clavier, Marie fait des jeux de cartes sur un autre écran après avoir écrit et imprimé l'état exact de la situation. Elle a placé la feuille sur le filet. Le coffre qui apparaît sur le transpondeur les étonne. La note à l'intérieur est succincte : 'Pour le cadavre', sans autre commentaire. Ils arrivent à le placer dedans, mais gardent les armes. Au bout d'une demi-heure il disparaît puis, une demi-heure plus tard, un autre arrive à l'intérieur

Ravage

duquel sont placées des menottes, des cordes et une note sur laquelle est simplement écrit 'Aziz'.

- C'est ton tour, mec. Tu as de la chance, je t'aurais bien soumis à la question avant de te retourner là-bas. Tu remarqueras au passage l'efficacité de notre organisation.

Après l'avoir ficelé comme un saucisson, ils arrivent à le mettre dans le coffre. Aziz ne s'est même pas débattu.

Au transfert suivant, leurs sont livrés des gilets pare-balles, des casques antibalistiques, deux masques à gaz couvrant toute la tête avec des bouteilles d'air, des lunettes amplificatrices de lumière et deux grosses bonbonnes sur lesquelles est indiqué qu'il n'est pas raisonnable de respirer ce truc si on veut faire de vieux os.

Marie est sidérée.

- Wahoou ! Ils prévoient la guerre, ou quoi ?
- Simple précaution, à mon avis. Ils ne savent pas ce que les autres ont dans leur besace. Tu leur as décrit l'arsenal que nous avons récupéré, non ?
- Bien sûr, ne serait-ce que pour leur montrer leurs intentions. Et maintenant ? Que fait-on ? On ne va pas rester ici toute la nuit à les attendre.
- Je le crains. Garde le masque à gaz autour du cou quand tu es ici. Je n'ai pas d'idée quant à l'heure de leur prochain essai.

Octobre 2012

- Tout le monde est sur le pied de guerre ?
- Bien sûr
- Notre dernier test s'est parfaitement déroulé. Soyons confiants.
- Le risque est quand même considérable.
- Nous serons en automatique, et il n'y a plus personne de chez nous sur le site, nous ne risquons pas de perdre qui que ce soit.
- Et s'il y a emballement ? Vu la quantité d'énergie transférée.
- Je vous l'ai déjà dit. Le système sera détruit, donc, arrêt général. Retour à l'équilibre.
- Mmm. Ce qui est certain, c'est que je préfère être ici.

Ravage

- C'est pour ça que j'ai fait installer ces cages dans le Sahara il y a quelque temps. J'ai fait évacuer la zone depuis hier, dès leur premier essai. Au pire, nous aurons notre coin de désert vitrifié. Et alors ? Combien de temps depuis leur dernier essai ?
- Trois heures trente minutes, environ.
- Je reste ici, appelez-moi lors de leur prochain test.
- Bien sûr.

Tout le staff est devant deux immenses écrans. Chacun représente un site dans une vallée aride. Des données sont affichées et défilent sur les bords.

- Combien de temps estimé encore ?
- Seize minutes.
- Alors, attendons.

À l'heure pile, le site de droite devient comme un soleil. Sur l'écran de gauche, toute une série de chiffres change, certains affichés en rouge. Dans la pièce, plusieurs émotions cohabitent. Le plaisir de la réussite, la peur de cette puissance disponible, l'angoisse du risque que cela ne dégénère. Rien ne vient briser le silence.

Le souffle finit par arriver sur la caméra, l'image n'est plus que poussière. Celle-ci met un certain temps à retomber. Le ciel commence à s'éclaircir, il y a un champignon comme pour une explosion atomique au-dessus du cratère où se trouvait le site où était le transmetteur de Pierre, mais celui-ci n'est pas radioactif, ce n'est qu'un champignon de poussières. Manifestement, il n'y a pas d'effet d'avalanche comme le craignaient les plus pessimistes. Le site de gauche est intact.

- Pffiu...Impressionnant... Double succès messieurs : d'un côté, nous savons transférer physiquement un point du soleil sur un point de la terre. De l'autre côté, nous n'avons plus de concurrent.

L'ambiance devient soudainement plus sereine, des claques dans le dos, de grands sourires, et une question.

- Maintenant que nous sommes capables de faire la même chose sur n'importe quelle partie du monde, qu'en faisons-nous de cette puissance ?

Ravage

- Je ne compte pas en user. Là, il y avait un risque énorme, vous l'avez bien vu, mais si nous avons la preuve que d'autres utilisent la même technologie que nous, pour voyager dans le temps, nous agissons de la même manière.
- Il y aurait d'autres façons de voyager dans le temps ?
- C'est une possibilité à envisager.
- Et... Pour ceux qui font des transferts dans l'espace ?
- Eux ! Ils sont nombreux, je sais. Jusque-là, nous les avons laissés tranquilles, non ? La manip d'aujourd'hui leur servira d'info quant à notre façon de voir les choses.
- En d'autres termes, c'est vous qui déciderez de la vie et de la mort de qui vous désirez. Non ?
- Pas à ce point-là Charles. Je suis certainement un peu mégalomanie, mais je ne pense pas avoir droit de vie ou de mort sur le monde, sous prétexte qu'il ne fonctionne pas comme je le désire. Mais il y a quand même quelque part quelque chose de jouissif d'avoir ce pouvoir et de ne pas l'utiliser. Vous ne trouvez pas ?
- Oui, jusqu'au jour où tout dérape.
- J'ai posé des garde-fous, j'espère qu'ils seront assez résistants. Je compte sur vous pour les respecter.

Fin août 1714

Un phénomène bizarre se passe au-dessus du filet du transmetteur. La stase ne s'est manifestement pas bien développée, quelques morceaux de métal tombent, une légère fumée les accompagne. Instinctivement, Pierre et Marie enfilent leur masque. Le repos revient.

- C'est quoi ça ? demande Marie.
- Un transfert loupé... Faut pas faire dans l'approximatif à ce jeu-là.
Pierre enfile des gants, prend un des morceaux sur le transmetteur, le regarde sous tous ses angles.
- Ça ressemble à un restant de bonbonne. Ouvre la porte du labo, j'ouvre celle de la grotte pour ventiler.

Le gaz se disperse, s'évacue, disparaît. Ils gardent leur masque encore quelque temps par sécurité. Ils en profitent pour récupérer les morceaux et essayer de comprendre ce que ça pouvait être, avant.

Ravage

Finalement, ils enlèvent les masques.

- Regarde, il y a des écritures en anglais. Ça ressemble à du matériel militaire. Ils ont dû essayer de nous gazer, mais ils ont un souci dans les calculs. Pas si au point que ça leur truc.
- Et si c'était ton transmetteur qui avait bogué ?

Pierre se retourne vers elle, secoue la tête et la regarde comme si elle venait de sortir une incongruité immense.

- N'importe quoi ! Tu ne sais pas de quoi tu parles.

Ils regardent depuis un moment les restes de l'objet. Pierre les met sous son microscope afin de voir comment le métal a été sectionné, quand un transfert parfaitement réussi a lieu dans leur dos.

Une simple boîte apparaît sur le translateur, avec un papier dessus.

- Oh ! Des chocolats ! s'exclame Marie.
- Fin des hostilités si je comprends, commente Pierre.

La lecture du papier les laisse sans voix.

- Nom de Zeus !
- Oh, merde !

Il y est décrit la procédure utilisée pour détruire le translateur volé par Aziz.

- Ils sont vachement fort ses gars ! Je ne sais pas s'ils se sont rendu compte du risque ! Je ne l'aurais jamais validé cette manip, moi ! Il doit être rudement sûr de la synchro entre ses transmetteurs !
- Explique. Lui demande Marie.
- Ils ont utilisé deux transmetteurs, imbriqués l'un dans l'autre. Le premier faisant la connexion avec le soleil et l'intérieur de l'autre, et l'autre faisant la connexion vers un endroit sur terre, où les copains d'Aziz avaient remonté ma machine. Ils ont transmis un volume du soleil du 1^{er} vers le second, qui a envoyé le tout vers le troisième au moment où il faisait un transfert. Cela demande une synchronisation à la picoseconde près Marie ! S'il y a un débordement d'énergie, tout explose. Il y a eu un pépin de la sorte sur l'accélérateur de particules de Genève. Pour une simple soudure très légèrement résistive, ils ont cramé un bon nombre

Ravage

d'aimants. Le moindre petit truc de ce genre et ils étaient transformés en vapeur. Les morceaux de métal reçus sont donc les restes du transfert que les copains d'Aziz avaient amorcé. Je vais lui faire un de ces rapports à ton Paul. Il a vraiment joué au con sur cette affaire.

- Il est écrit que les translateurs étaient dans le Sahara et que la procédure était en automatique, quand même.
- Oui. Quand même. Mais nous avons eu des éclats, nous. Ce n'est pas bénin, vois-tu.
- En tout cas, nous ne serons pas obligés de dormir ici.

*

Bonsoir. Bien venu dans notre 19-20. Dans les grands titres de la journée, un phénomène exceptionnel et inquiétant. Un astéroïde qui n'avait pas été aperçu par les systèmes d'alerte et d'observation de l'espace s'est écrasé cet après-midi dans le désert en Arabie Saoudite. La violence de l'énergie dégagée lors de l'impact est estimée à plusieurs fois la puissance de la bombe d'Hiroshima. Les premières photos nous sont parvenues, celles que vous voyez actuellement montrent un cratère de plus de cent mètres de diamètre complètement vitrifié. Le souffle a balayé le désert sur plusieurs kilomètres. Si l'astéroïde était tombé sur Paris, la ville ne serait plus qu'un champ de ruine et de feu.

*

- Ils savent faire peur, n'est-ce pas ?
- C'était ça ton truc ?
- Oui. Ça fait un bout de temps qu'on prépare la manip, quand même.
- Tu as fait descendre le soleil sur terre ! T'es complètement malade ! Tu es en train de déraper, Paul ! Tu es pire que ton père. Depuis que tu as rencontré cette fille, tu fais de plus en plus de trucs qui ne me conviennent pas. Je dois te remettre en place, par amitié. Tu vas finir par mettre ma boîte en danger ! Mon copain Bernard, à l'intérieur, qui me demande ce qu'il se passe dans mes labos, et toi qui fais joujou avec le soleil. Ça commence vraiment à bien faire, tes conneries. S'il n'y avait cette vieille amitié entre nos familles, je t'aurais foutu dehors manu militari.

Ravage

- Oui et puis il y a Jean-Yves, aux armées, qui demande à me voir. C'est pour ça que nous sommes en train de déménager. Il est effectivement important de te laisser travailler en paix, maintenant que nous connaissons toute l'histoire. Nous te laisserons une place propre sous peu. Tu te doutes bien que nous n'avons pas besoin de camions. J'attendais cette dernière manip pour en terminer avec le labo ici. Nous laissons seulement deux cages, en spatial, et une petite équipe pour leur fonctionnement afin que les ingés qui désirent rester à Clermont puissent venir travailler sur notre nouveau site. Ce sera discret.
- Ah oui ! Tu m'avais dit que tu désirais transférer le personnel qui s'occupe de tes affaires dans une structure à part. Il y a beaucoup de départs prévus ? Parce qu'il faut voir avec le service du personnel, là.
- Il a déjà une liste. La nouvelle entité n'est pas basée en France, hélas.
- Je n'ai aucun doute sur les avantages fiscaux que tu en retireras. Et je pense que... eux aussi d'ailleurs.
- Ça va te faire un trou dans ton effectif.
- Les actionnaires adorent les compressions d'effectif, tu vas voir que ça va même faire monter la valeur des actions. Combien de départs prévois-tu ?
- On occupe environ 20% de tes chercheurs, pour le moment ils sont 60% à bien vouloir partir.
- Parce que ton pont d'or n'est pas suffisamment garni, dit-il en souriant. Donc il y en a qui partent physiquement, et d'autres, qui vont faire le voyage chaque jour. C'est sans danger pour eux ?
- Pour le moment, nous n'avons rien vu de particulier. Ils sont suivis de près médicalement. As-tu la possibilité d'en réintégrer certains ?
- Faut voir.

Un message leur parvient le surlendemain.

Nous avons fait parler Aziz. Il est sensible à l'hypnose et nous a tout dit. Puis nous l'avons extradé dans son pays, mais manifestement Chronopost a perdu le colis pendant le transport...

Ses révélations sont particulièrement intéressantes. Ça nous permet d'étoffer le dossier que nous avons déjà constitué. Nous disposons d'un nombre d'informations très utiles pour avoir barre sur le gouvernement.

Ravage

Pierre : Comme promis, nous reprenons la livraison régulière d'un translateur, en kit, pour vos travaux.

Amicalement : Paul

Ravage

PREMIERES SAISONS

Septembre 1714

L'été se prolonge, les charrues sont utilisées journallement. Les doubles socs, tirées par deux chevaux, prouvent leur efficacité au grand plaisir d'Armand qui après avoir été sceptique en reconnaît les avantages.

- Ça fait gagner beaucoup de temps ! C'est incroyable !

La récolte de pomme de terre est bonne. Elles sont stockées dans la première cave, au noir et aux frais. Cela devrait suffire pour nourrir le domaine jusqu'à la prochaine saison, qu'ils savent également clémente.

Les nouveaux meubles sont presque tous là. Les pièces se parent de leurs nouveaux atours. Les peintures sont rafraîchies, de nouvelles tentures mises en place. Ce n'est plus ce château vide et triste qu'ils ont connu à leur arrivée.

Une nuit, un des champs du Freyssinet a été piétiné, sa récolte est perdue. Ça met Armand dans tous ses états. Il demande à Pierre de lui fournir un mousquet, il fera des rondes avec ses enfants

dimanche 9 septembre 1714.

Seconde fête de la moisson, celle de la clôture. Pour des raisons de facilités, les habitants de Mus vont à l'église de la Cavalerie. Pierre et Marie les accompagnent, à la surprise de quelques-uns. Ils y vont par curiosité. Elle avait déjà assisté à une telle messe au vingt et unième siècle. Elle est étonnée d'entendre un chant qu'elle avait entendu ce jour-là : 'le chant des moissonneurs est donc si vieux !'

La messe est suivie de la bénédiction des outils, des bêtes et des chariots, en fait rien de neuf à son époque, sauf que les bêtes de somme sont des tracteurs de 200 CV climatisés avec GPS et tutti quanti.

Premières saisons

L'arrière-saison est belle, tiède, un été indien. Les moissons terminées, les grains rentrés dans les greniers, il est grand temps d'inviter les voisins. Ça fait six mois qu'ils sont ici, il semble raisonnable de commencer à se civiliser. Le problème est : qui faire venir ?

Marie fait la liste de ses voisins les plus proches.

Arnal, sa femme, et sa mère	3
Le gouverneur de Sainte-Eulalie et sa femme	2
Le gouverneur de la Cavalerie et sa femme	2
Montcalm et sa femme	2
Carnéjac et sa mère	2
Le curé	1
Total	12
Plus Pierre et moi	14

On a bien fait de commander une table pareille, on tiendra confortablement dans la salle à manger, pense-t-elle.

Samedi 15 septembre 1714

Les invités sont accueillis sur la terrasse devant le château, côté vallée où ont été placées des tables et des chaises. Le ciel est clair avec quelques filaments de nuages s'étendant paresseusement de-ci de-là, l'air doux commence à sentir l'automne, la vue sur la vallée du Cernon superbe, reposante. L'apéritif les déroute un peu, certes. Il y a des vins mélangés avec des épices, du vin de noix, mais aussi ce vin portugais, le porto et cet alcool fort venant d'Écosse, appelé whisky. Ces alcools sont assez inhabituels dans leur microcosme. Pierre aiguille les hommes vers le whisky. Intéressées par tout ce que ces étrangers pouvaient offrir, les femmes trempent leurs lèvres dans le verre de leur mari. Les petits canapés de formes et goûts différents ont beaucoup de succès.

- Très bon vos petits pâtés en croûte. Une recette de chez vous ?

Premières saisons

Les appétits bien aiguisés, Marie dirige tout le monde vers la salle à manger. Elle les place suivant un protocole qui surprend un peu, mais respectant la bienséance.

Ce qui frappe tout de suite les invités est que les mets ne sont pas sur la table, comme le voudrait la coutume et que les assiettes sont vides. À peine assis, le ballet des servants et servantes débute. Il y en a un pour deux personnes, les filles servent les femmes, et les garçons les hommes. Ils arrivent avec des soupières, remplissent les bols d'un potage de couleur rouge, froid, et disparaissent. Ce premier service est réalisé en moins d'une minute. Les invités se regardent, surpris, amusés.

- Nous vous proposons une soupe froide, avec des tas d'ingrédients que vous allez devoir nommer.

Tout le monde, tout en savourant, y va de son point de vue. Carnéjac, pour montrer qu'il en connaît un rayon, déclare le premier :

- Il y a de la tomate.
Réflexion qui fait sourire tous les autres.
- Effectivement, c'en est la base.

Le gouverneur de Sainte-Eulalie trouve le concombre, madame Arnal, Béatrice, y perçoit le poivron.

- Du citron peut être, dit le curé, mais pour le reste, mystère.
- De l'oignon ? demande madame Montcalm.

Les bols sont rapidement vidés, tous les regards se tournent vers Marie.

- Vous avez tous trouvé les ingrédients principaux. Il y a en plus de l'huile d'olive, du vinaigre de vin et de l'ail et une pointe de sel. Le tout est de trouver les proportions parfaites.
- Une recette de votre pays ? Demande madame Arnal mère.
- C'est une évolution d'une recette andalouse réalisée par nos meilleurs cuisiniers. En souhaitez-vous encore ?

Sans attendre, Carnéjac lance un 'Bien sur' suffisamment fort, le reste de la tablée opine du chef. Voici une chose bien étrange, que de proposer une resucée.

Premières saisons

Le ballet reprend, les bols sont de nouveau remplis. Dès le dernier vidé, ils disparaissent. Sont alors proposés des pains de poissons et de légumes. Peu habitués à se faire servir de cette façon, il n'y a rien sur la table, les invités comprennent rapidement comment s'y prendre. Des sauces de toutes couleurs et de toutes saveurs sont placées dans des ramequins. Les discussions vont bon train. Un vin blanc, de Bordeaux, est servi par deux sommeliers, un de chaque côté de la table.

De nouveau, Pierre et Marie sont obligés de raconter leur histoire, heureusement ils l'ont peaufinée, et répondent de façon facile et parfaite à chacune de leurs questions. Tous sont impressionnés par ce monde inconnu, si évolué, et leurs savoirs sur tant de sujets.

On parle d'astronomie. Pierre montre une connaissance immense sur ce point.

- Comment pouvez-vous connaître des choses que nous ne voyons pas ?

Sans entrer trop dans les détails, il explique que Newton et Galilée ont donné les outils mathématiques nécessaires, et qu'une très bonne lunette, merci Galilée, permet des observations confirmant leurs calculs. Le reste est une question de patience et de la qualité de l'œil de l'observateur. Arnal semble au fait de beaucoup de choses à ce sujet, les précisions apportées par Pierre le ravissent.

- Les savants Grecs, dont Eratosthène, avaient déjà découvert, ou calculé, bien des choses. Ils savaient que la terre était ronde et qu'elle tourne autour du soleil, et si j'ai bonne mémoire ils avaient même déterminé la taille de ce dernier, fait-il remarquer.

L'alchimie est abordée, Carnéjac essaye de prendre le dessus de la conversation, d'étaler son savoir.

Pendant que l'on sert des viandes blanches avec leurs garnitures de petits légumes, agrémenté d'un premier vin rouge, la discussion entre Pierre et Carnéjac prend corps. En fait, Carnéjac n'a aucune idée venant de lui-même, tout est sorti des livres qu'il s'est procurés. Il a de la mémoire, certes, mais aucune imagination, il n'a

Premières saisons

absolument pas l'esprit d'un chercheur, d'un découvreur, qui plus est, il n'a rien compris au but ultime de l'alchimie. Ce pédantisme agace Pierre.

- Monsieur Carnéjac ! Comprendre l'alchimie c'est comprendre l'univers.

Afin de le calmer, autant que faire se peut, Marie annonce le plat suivant.

- Vous verrez, le légume accompagnant la viande vous surprendra.
Sont servies des viandes rouges avec des pommes de terre cuites de diverses façons, à l'eau, rissolées dans du beurre, en forme de frites, en forme de chips. Le tout accompagné de diverses sauces et moutardes.
- Mais ce sont de patates, je croyais que tout ce qui pousse sous terre est mauvais pour l'homme. La peste à Marseille n'a-t-elle pas été due à la consommation de patates? demande Carnéjac, tout content d'avoir été soustrait aux griffes de Pierre.
- Sa Majesté Louis XIII en consommait, et que je sache il n'a pas attrapé la peste, reprend au vol Montcalm, réussissant à calmer le débat. Alors, vous nous proposez différentes cuissons et différents accompagnements ! Vraiment, vous n'arrêtez pas de vouloir nous surprendre, madame.
- Tous vos vins viennent de Bordeaux ? Enchaîne le gouverneur de la Cavalerie.
- Absolument, les frères Bonnaffé sont nos guides et fournisseurs en la matière, et ils nous ont fait parvenir de bien bonnes bouteilles.

Suivent les entremets, des salades, et du fromage de vache et de brebis de la région.

La table est complètement desservie pour apporter le plat final, le dessert. Il est offert un succès aux noix – recette Lenôtre - accompagné d'un vin blanc sucré. Les invités sont ravis.

- Vous avez comblé nos palais, madame, votre repas est digne des plus grandes tables, dit le gouverneur de la cavalerie alors qu'ils passent au salon.

Madame Arnal regarde le clavecin avec un plaisir gourmand.

Premières saisons

- Vous nous jouerez bien quelques morceaux de musique, si j'ai bien compris vous jouez ensemble, non ? Vous nous combleriez en nous interprétant quelque chose.

Pierre et Marie avaient prévu la demande, et travaillé dans ce but, certains morceaux contemporains, et d'autres, franchement plus récents. Bon, d'accord il n'y aura pas "La Campanella" de Paganini, bien que Pierre en eût vraiment envie.

Une fois les digestifs servis, ils jouent successivement du Couperin, du Vivaldi, clavecin et violon, puis, Marie passant au piano-forte et au grand plaisir du curé, interprètent un morceau du vingt et unième siècle, la liste de Schindler. Enfin pour surprendre tout le monde un ragtime bien connu de chez nous : l'entertainer de Scott Joplin. L'effet espéré est obtenu. Les yeux des invités sont grands ouverts, mais aucune manifestation de rejet. Simplement un immense étonnement. Après un moment de silence, l'assistance se ressaisit.

- C'est absolument étonnant, quel rythme! C'est en dehors de tout ce que nous avons l'habitude d'entendre.
- Cela ressemble à une musique de danse.
- C'est une musique de fête que vous nous donnez là.
- C'est très entraînant.
- Vous aviez l'air de vous amuser tous les deux. Dans quelles occasions jouez-vous ce morceau ?
- C'est une musique faite pour divertir, je crois que son but est atteint. Elle nous rappelle notre temps...Notre Pays. Pierre se rattrape tout juste.
- Et vous jouez souvent de la musique chez vous ?
- Marie et moi aimons beaucoup jouer ensemble. Oui, il y a bon nombre de musiciens chez nous. Nous aimons tout ça.

La conversation continue sur les différences entre leurs pays. Seul Carnéjac ne semble pas apprécier du tout Pierre. Il lui est supérieur en connaissances, il se sent humilié. Avant c'était lui qui étalait sa science et en recevait l'admiration des autres. Et là ! L'autre se la joue à la modeste en plus. Et puis Mus aurait dû lui

revenir, à lui, lui être vendu. Ces gens ne sont pas à leur place, ils devraient être à Versailles, briller à la Cour, ils n'ont rien à faire ici.

Octobre 1714

La douceur du temps se prolonge, Pierre demande à Armand d'utiliser le semoir sur une parcelle avec des graines locales et sur une autre avec celles amenées au mois de mars, afin d'évaluer la différence de rendement l'année prochaine.

La vente des céréales a été bonne. Si on arrive à doubler les rendements, Pierre estime que dans deux ans ils seront largement bénéficiaires. En plus, le cheptel se porte mieux, Armand a réussi à faire venir des animaux d'Espagne où ils n'ont pas trop souffert du grand hiver.

Les pièces du translateur temporel continuent d'arriver. Pierre a commencé l'assemblage avec grand plaisir. Il va pouvoir continuer ses recherches. Le seul point noir est que les calculs, à cause du temps qu'ils demandent, seront effectués au vingt et unième siècle. Il ne sera pas totalement autonome. Son challenge est d'obtenir une communication audio, voire vidéo, en temps réel avec le futur.

Depuis le repas du 15 septembre, les petits désagréments semblent vouloir se calmer, mais ça n'empêche pas les bruits de courir.

Le père Gaujal vient les rassurer :

- J'ai fait quelques remontrances à certaines personnes, dont j'ai eu vent, qui disaient des choses un peu désagréables sur vous. Votre renommée fait jaser dans la région. Mais n'ayez crainte, il y a un bon nombre qui vous soutiennent.

Novembre 1714

Malgré les efforts du curé qui se décarcasse pour que le 1^{er} novembre soit célébré avec joie, la tradition fait que les gens prient pour les morts plutôt que pour les vivants. Ça a le don d'agacer Marie.

*

Premières saisons

- Ce sera pour le mois de juin.
- Génial Marie ! J'ai vraiment l'impression que l'on s'installe. Une femme super, bientôt papa, un château, un domaine, une position sociale enviable. Des revenus qui semblent illimités. Reste qu'il faut que j'arrive à trouver à m'occuper sur le long terme. Mais Paul s'en charge, m'a-t-il dit. Il est en train de concevoir un projet qui nous permettra de revenir sans que nous soyons repérés.

Les nouvelles huisseries des maisons d'habitation et du château commencent à faire ressentir leurs effets. Il n'y a plus de vent coulis froid. Pierre travaille sur la modification du rendement des cheminées, mais se heurte de nouveau aux traditions séculaires : 'Si les anciens faisaient comme ça c'est qu'il y a une raison'. Il reste encore beaucoup de bois mort provenant du grand hiver. Heureusement, car le château en consomme pas mal.

Comme il n'a plus grand projets à gérer, pour le moment, Pierre décide d'apprendre le Taijutsu aux deux fils d'Armand, avec la bénédiction de la maman, qui espère que ça les fatiguera enfin. Les garçons sont surpris de voir Marie et Pierre combattant l'un contre l'autre pour leur montrer les mouvements, les positions. Surtout une femme, se battre contre un homme ! Martin commence à comprendre pourquoi elle avait assez de force pour entrer au château comme elle l'a fait.

Au début, ils sont très impressionnés, méfiants. Tom s'avère être plus performant que P'tit Mousse, ce qui a le don d'agacer ce dernier. Mais devant Monsieur, on se tient bien.

Décembre 1714

Pour Noël, Marie se demande ce qu'elle peut faire comme geste sympa qui plaise à tout le monde. Elle choisit d'offrir des oranges, fruit de luxe. Elle en profite pour passer commande d'orangers et de citronniers afin de regarnir l'orangerie. Ils seront livrés en bac dès le printemps.

Par curiosité, ils décident d'aller à la messe de minuit à la Cavalerie. Mais avant cela, et pour ne pas faire d'impair, ils préviennent le curé.

Premières saisons

- Ho ! Vous aurais-je convertis ?
- Nous n'osons vous dire pourquoi.
- Ne vous inquiétez pas. J'ai bien compris que l'intérêt que vous y portez n'est pas d'ordre religieux. Mais ça me fera plaisir de vous y voir.
- Que faire pour ne pas gêner l'assemblée ?
- Je ne peux pas faire autrement que de vous placer au premier rang ; c'est la tradition. Il y aura d'autres gentilshommes, surveillez-les du coin de l'œil. Ne vous inquiétez pas, le sacristain signale suffisamment fort les moments où il faut se lever, s'asseoir, se mettre à genou. C'est pour que ceux qui ont une grosse fatigue ne s'endorment pas, dit-il en souriant de façon narquoise. Mais dites-moi Pierre ? Qu'est-ce que vous fricotez avec Armand sur vos terres ? Le bruit court que vous avez inventé une machine infernale pour semer, que vos charrues font le travail de dix hommes, et que bientôt vous n'aurez plus besoin de main d'œuvre ?
- Rien de tout ça, vous vous en doutez bien. Et comme j'ai bien l'intention d'augmenter les rendements, je vais avoir besoin de plus de personnes.
- Augmenter les rendements ? Comment ?
- En sélectionnant les grains ; ça peut prendre du temps. Ici, les tiges des céréales sont bien trop hautes, au détriment de l'épi. Et puis avec le semoir, il y a bien moins de pertes qu'avec le geste auguste du semeur. Les grains sont mieux enterrés.

*

La célébration de Noël a de la tenue, du respect, la foi qui s'en dégage semble sincère et heureuse. À leur surprise, les chants sont superbement interprétés ; eux qui craignaient entendre des bêlements, meuglements ou toute sorte de fausses notes en sont pour leurs frais. À la sortie, ils sont observés par tout le monde. Les plus courageux venant leur serrer la main.

- Je ne les voyais pas comme ça, dis donc. Ils ont l'air de gens normaux.

Premières saisons

- Regarde la qualité de leurs vêtements. Rose et Mathilde m'ont dit qu'ils choisissaient toujours les plus beaux tissus. Elles sont de rudement bonnes couturières, les filles.
- Et comme la coupe est simple, pas du tout comme celle des nobles.
- Qu'est-ce qu'elle est mignonne la dame ! Elle fait jeune. Tu as vu, elle est enceinte.
- Il est pas mal non plus lui. On voit bien qu'ils ne sont pas d'ici.
- Je trouve qu'ils vont très bien ensemble.
- Il paraît qu'il est toujours enfermé dans son laboratoire comme ils disent au château, et que c'est là qu'il invente des trucs pas croyables.
- C'est un alchimiste, un grand, il paraît que Carnéjac est terriblement jaloux de lui.
- Oui. Et il fait courir n'importe quoi à leur sujet qu'ils ont volé le château au Bonnaffé, qu'ils ont trouvé un trésor dans la cave avant de l'acheter, des trucs comme ça.
- En plus ! Ils ont l'eau courante dans leur cuisine !
- Comment ça ?
- Le puits du château est dans la cuisine et il y a une chaîne, avec de petits godets, qui tourne toute seule et déverse l'eau quand ils en ont besoin. Même pas la peine de puiser, ça vient tout seul.
- Moi, je te dis que c'est de la sorcellerie ça.
- Mais non ! Manon, tu sais, celle qui est amoureuse du fils du puisatier, elle m'a dit que c'est le père de son copain qui a remis ça en route. Que c'est très vieux.
- On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est de la sorcellerie.
- Parce que les moulins qui tournent avec le vent c'est de la sorcellerie ? Et le moulin de Sainte-Eulalie, il fonctionne bien avec l'eau non ? Eh bien, il paraît que c'est la même chose.

Mars 1715

Marie n'ose plus faire du cheval depuis plus d'un mois maintenant. L'enfant est pour le milieu du mois de juin. Cela ne

Premières saisons

l'empêche pas de continuer son sport quotidien, mais de façon beaucoup plus douce.

Alors elle décide d'apprendre à lire et écrire à ceux qui le désirent. Cela se fait quand les travaux des champs le permettent. N'ayant pas de méthode de lecture elle trouve amusant d'apprendre dans l'Illiade et l'Odyssée dont elle a réussi à avoir quelques exemplaires d'une édition de 1709, faisant des jaloux lors des échanges épistolaires avec la maison-mère. Il a fallu trouver des feuilles de papier, des cayons de bois à mine de plomb, faire réaliser des tableaux en ardoise et trouver des craies. Les cours ont lieu dans la grande salle Est du château qu'elle a fait aménager comme une salle de classe.

- Paul est en train de faire joujou avec le translateur temporel, mais sur des périodes de temps immense. J'ai comme un doute. Je le soupçonne de vouloir remonter au big-bang, dit-il en souriant. Il dit que dès que son projet aura pris forme, il nous fera revenir. Chic.

Marie ressent une nostalgie ; elle est bien ici. Pourquoi revenir dans ce monde de fous !

Avril 1715

Dimanche 28. Ce jour-là, il fait beau ; on commence même à sentir la chaleur. Tout le monde est dans la cour du château. Ils ont bien compris pourquoi ils sont là en voyant toute sorte de friandises exposées sur de tables.

- Ça va faire un an que nous avons acheté le mas. Alors nous voulions, ma femme et moi, fêter ça avec vous. Et aussi pour vous remercier de nous avoir si bien accueillis, d'avoir accepté tous les bouleversements que nous vous avons imposés. Et les résultats sont là. Regardez les céréales que nous avons plantées à l'automne dernier avec le semoir sont belles. Les graines avec lesquelles nous sommes venues, bien que deux fois moins hautes que celle que vous utilisiez ont des épis bien plus remplis. Nous avons réussi également à avoir de nouvelles bêtes venant d'Espagne qui

Premières saisons

ont amélioré notre cheptel. L'hiver a été enfin normal, les jours difficiles sont derrière nous. Alors, fêtons ça.

Juin 1715

- Je devrais accoucher vers le 19, alors comme je sais que c'est vous qui m'assisterez, voilà un tablier tout neuf et qu'il faut faire bouillir. Et ça, c'est un savon spécial, juste avant vous vous laverez les mains avec, jusqu'aux coudes longtemps, fortement. N'ayez pas peur de l'user. Il est fait pour ça.
- Longtemps, fortement, jusqu'aux coudes ! Mais pourquoi donc ! Les mains propres bien sûr, mais pourquoi avec tant d'application ?
- C'est en se lavant tous les jours, et les mains plusieurs fois, que l'on est moins souvent malade. J'expliquerai ça plus tard, à tout le monde. Un enfant qui sort du ventre de la maman n'a jamais été mis en contact avec quelque chose qui peut le rendre malade. Si, quand il arrive au monde, c'est sur du linge très propre, que les gens soient également très propres, il a beaucoup moins de chance de tomber malade juste après. C'est ce qui nous est enseigné dans notre pays.

Simone semble penser à des choses.

- C'est vrai qu'il y a beaucoup d'enfants qui meurent, pas longtemps après leur naissance. Et vous croyez que se laver comme vous le dites suffit à empêcher ça ?
- Il faut aussi que les draps du lit soient propres. Est-ce suffisant ? Peut-être pas. Mais ça aide énormément.

Simone est également enceinte. C'est le second depuis le grand hiver. Comme dit Armand, 'elle n'en fait pas beaucoup, mais ils sont beaux'.

19 juin 1715

Anne vient au monde dans la matinée. Pierre a fait particulièrement attention à l'hygiène lors de l'accouchement. Une fois l'enfant lavée et séchée, Pierre donne à Simone une barboteuse dans un tissu d'une douceur qu'elle n'a jamais connu. Elle ne voit pas comment utiliser ça, puis soudain comprend, et trouve ce

Premières saisons

vêtement rudement bien pour un nouveau-né. Il lui donne alors une cape, comme celle d'un moine ; elle l'enveloppe avec et la lui présente. De la tête, il lui fait comprendre qu'elle peut l'apporter à Marie. Elle place l'enfant sur son corps. Marie regarde cette petite crevette avec un amour immense.

- Vous ne les emmaillotez pas comme chez nous, ils ont leurs bras et leurs jambes complètement libres. Ce n'est pas dangereux ça ?

Marie finit par s'endormir, l'enfant sur elle. Pierre reste à côté. Simone fait un grand rangement dans la chambre. Le soleil y pénètre à flots, il fait doux : un beau jour pour naître.

*

La moisson s'avère être exceptionnelle ; les parcelles plantées avec le semoir ont un rendement nettement supérieur aux autres, et la faucheuse surprend tout le monde. 'Moi je te dis que ça va supprimer du travail ses inventions'. La main-d'œuvre disponible est utilisée pour dépierrer les champs, et refaire les routes, replanter les forêts fortement réduites par le grand hiver. Cette année, l'argent entre à nouveau. Tout le monde reconnaît l'efficacité de la gestion de Pierre.

Il se promène avec Armand pour vérifier si la moisson se passe bien.

- Au début, je n'y croyais pas trop à vos idées. Je ne m'attendais pas à un résultat pareil. Nous avons presque doublé nos rendements.
- Nous utiliserons partout le blé à tige courte, et nous le plantons avec le semoir, nous devrions pouvoir faire plus encore.
- Vous allez faire des jaloux.
- Hé bien qu'ils viennent prendre des leçons ici. Ce que nous faisons n'est pas un secret.
- Oh ! Vous ne pouvez pas savoir ce que le changement fait peur aux gens. Si je vous ai suivi, c'est parce que la Catherine m'a dit que ce que vous ferez sera très bon pour nous. Alors je vous ai laissé faire, pour voir. Et j'ai vu !
- Ah ! Encore la Catherine ! Elle en sait des choses celle-là !

Premières saisons

- C'est un peu une sorcière ; elle voit des choses que nous ne voyons pas. Mais elle arrive à guérir presque tous nos maux. Alors on la respecte.

Juillet 1715

La crypte est complètement installée, elle ressemble vraiment à un labo d'alchimiste. Seule incongruité, les équipements du vingt et unième siècle qui occupent la troisième travée. Pierre y passe une partie de son temps, et tel un Champignac des temps anciens en sort régulièrement des inventions diverses et variées qui améliorent le quotidien au grand plaisir du personnel du château.

Le translateur, opérationnel, permet à Pierre d'étudier plus en détail la communication en temps réel avec le futur. Avec Marie, ils profitent des moments où tout le monde est occupé hors du château pour visiter plus profondément la rivière souterraine. Pierre balade le détecteur de métaux au cas où il y aurait des choses intéressantes près de la forge. Sous un tas de roches, dans un endroit sec, il découvre quatre lames d'épée de différentes longueurs enveloppées dans des toiles enduites de cire. Elles ne sont pas équipées de leur garde ni de leur pommeau. Elles ont encore leur tranchant en bon état.

- Voilà l'explication de la forge. Il ne reste plus qu'à les faire équiper pour qu'elles deviennent utilisables.

Il les remonte au labo pour les étudier.

- Tu as vu ! Elles sont exceptionnelles ! C'est de l'acier de Damas. Ils avaient réussi à maîtriser la technique ! À moins qu'elles ne viennent d'Iran. Je les ferais bien équiper de ce qu'il leur manque.

Mais les explorations se terminent rapidement au lac souterrain. De l'autre côté, en suivant la rivière, ils descendent manifestement au niveau de Sainte Eulalie. Le passage se termine sur une porte bien fermée. Pour le moment, Pierre ne désire pas l'ouvrir.

Tu te rends compte, si nous arrivions dans la commanderie, ça ferait désordre quand même.

Premières saisons

Août 1715

Après moult travaux, les réservoirs d'eau sont placés sous les toits des tours et de la partie est du château. Les salles de bain sont terminées au premier étage des tours est et ouest et offrent de l'eau courante ! Il y a même des toilettes à effets d'eau ! Un truc pas racontable. Sur l'hygiène, monsieur et madame sont intraitables. Ils disent que ne pas se laver est la raison de beaucoup de maladies. Heureusement ici ce n'est pas l'eau qui manque.

Les invitations entre les notables du coin sont devenues monnaie courante. Cependant, ils commencent à éviter Carnéjac dont la relation avec Pierre est devenue conflictuelle. Son côté fat, arrogant et vantard a le don de le faire monter sur ses grands chevaux.

- Cet homme est d'une suffisance odieuse, il ne connaît rien à rien, mais sait tout !

Décembre 1715

Au grand plaisir de Pierre, le fait d'avoir un translateur sur place lui a permis de concevoir une synchro temporelle permanente avec la maison-mère. Il n'y a plus de temps de calcul pour effectuer un transfert !

- Ça fonctionne comme un ascenseur dit Pierre avec fierté, il suffit d'appuyer sur le bouton.

Juillet 1716

Une routine s'est installée. Il est fréquent qu'ils visitent leurs voisins, dans ce cas Anne reste au château, gardée par Simone. Marie s'est fait de bonnes amies, Béatrice Arnal l'amuse beaucoup avec sa façon taquine de voir le monde qui l'entoure. Augustine Montcalm à une culture régionale passionnante, bien que Charles, son mari, ne sache pas comment se positionner par rapport à ces étrangers dont la famille n'a pas fait les croisades.

Cela leur permet de voir l'intérieur de certaines demeures, tel que les appartements de la commanderie de Sainte Eulalie, qui sont si joliment décorés. Ils n'avaient pas pu y pénétrer lors de leur visite au vingt et unième siècle, ils étaient habités.

Premières saisons

Cela fait plus de deux ans qu'ils sont ici, et maintenant que tout fonctionne bien, ça le démange de plus en plus de faire un saut au vingt et unième siècle. Marie n'est pas aussi pressée que lui, cette vie lui convient bien, c'est tellement calme dans ce monde.

LE CHOC

8 Août 1716

La journée touche à sa fin. Celle-ci a été une chaude et agréable journée d'été. La route qui mène de la vallée au plateau n'est pas trop pentue, mais longue. Le carrosse roule doucement. Pourquoi fatiguer les chevaux ? Nous avons tout notre temps. Il ne reste plus trop de route avant d'arriver, mais Marie a vraiment chaud. Elle ne se sent pas bien, comme angoissée. Par quoi ? La chaleur, le manque d'air ? Sa grande robe blanche à froufrou la serre un peu de trop.

- Pierrot ? Peux-tu me desserrer ce carcan s'il te plaît.
- Nous sommes presque arrivés, petit bout, tiens encore un peu.
- On voit bien que ce n'est pas toi qui portes un truc pareil. Dire que je rêvais d'être habillé en princesse quand j'étais petite.

Marie tourne son dos vers Pierre

- Allé, fait le dit-elle d'une voix enjôleuse.

Pierre commence à dénouer les lacets qui ferment l'arrière de la robe. Il écarte les deux bords de celle-ci et lui caresse le dos.

- Tiens ! On n'a jamais fait l'amour dans un carrosse.
- Oh ! tu ne penses qu'à ça, dit Marie avec sa petite voix moqueuse.

Elle s'ébroue un peu se dégage les épaules, tire le col vers l'avant.

- Ouf ! Un peu d'air.

À cause des secousses du carrosse, et de la tiédeur du soir, Marie somnole. Elle pose sa tête sur l'épaule de Pierre, qui lui passe un bras autour des siennes. Elle se sent de plus en plus anxieuse, mais n'en voit pas la raison, c'est comme une chape qui s'est installée sur elle depuis quelques jours.

Soudain, le rythme change, ils s'arrêtent complètement. Pierre passe la tête par la fenêtre et voit quelques malandrins barrer la route à une quinzaine de mètres devant. Il s'adresse aux cochers :

- Que fait-on Bernard ?

Celui-ci répond en bougonnant :

Le choc

- Si nous étions sur le plat, je partirais au galop, on arriverait toujours à s'en dégager. Mais avec la côte on peut pas prendre de vitesse assez rapidement. Il va falloir négocier sec. Avez-vous sur vous une bourse que vous pourriez perdre, Monsieur ?

À gauche de la route, il y a la forêt en pente vers la vallée. À droite une zone herbeuse bien dégagée légèrement en pente vers l'autre partie de l'amont.

Un homme patibulaire s'approche de la porte du carrosse :

- Alors Monseigneur, vous ne donneriez pas l'aumône à des pauvres sans le sou ?

Pierre ne peut s'empêcher de répondre :

- À cause de gens comme vous, nous voyageons sans un denier ...

L'homme ouvre brusquement la porte :

- J'aimerais bien voir ça.

D'un coup d'œil vif, il analyse ce qu'il y a à l'intérieur. Sortant son épée il la dirige vers Pierre.

- Sort de là l'homme. La femme reste dedans.

Il essaye de l'attraper pour le faire descendre. Pierre lui aurait bien envoyé son pied dans la figure, mais il y a toute la bande, là, dehors.

- Tout doux, je suis assez grand pour me mouvoir seul.

Marie ne dit rien, mais sent son angoisse s'intensifier. Elle regarde Pierre sortir, pas rassurée du tout. Elle perçoit que quelque chose ne tourne pas rond. Une sorte de nausée la prend.

Une fois au sol Pierre regarde autour de lui ; il compte six hommes en tout : le chef et cinq autres, qui sont restés devant les chevaux. L'homme se tourne vers ses comparses :

- Faites descendre le cocher et attachez-le à une roue. Et un homme devant chaque porte pour surveiller la donzelle.

Bernard lance un regard désespéré vers Pierre, qui d'un hochement de tête léger lui demande d'obéir.

Le chef rengaine son épée, se dirige vers Pierre, et commence à le tâter au niveau de la ceinture.

Le choc

- Mais c'est bien vrai, tu n'as rien. Quant à ton épée, elle ne vaut pas tripette. Puisque tu n'as rien à me donner, je me payerai bien de ta vie. Sais-tu te battre seulement ?

À l'intérieur du carrosse, Marie a du mal à déglutir. Elle connaît très bien Pierre. Elle sait qu'il se battra très bien. Mais ils sont six. Et il ne s'appelle pas Zorro. Ni d'Artagnan d'ailleurs. Ce n'est pas un film de cape et d'épée. C'est la vraie vie.

- Sors ton épée d'apparat que je vois ce que tu sais en faire. Marie se rapproche de la porte, mais le chef voyant son mouvement la ferme violemment :
- Toi tu restes dedans. Se retournant vers Pierre :
- Alors tu sais te battre ?

Pierre sort la sienne, doucement. Il essaye de comprendre le fonctionnement de cet homme. Son épée, bien que fine, est très pointue. Sa lame souple tient plus du fleuret que de l'épée de combat.

- Si vous voulez que je me batte contre vous, il faudra que ce soit à armes égales, dit-il. Cette épée est loin de valoir la vôtre.

Il espère que cette petite remarque va gonfler l'orgueil du chef. En jouant sur ce registre-là, il pense le pousser à la faute.

- Le renard : passe-lui ta rapière.

Un des hommes du groupe qui s'est avancé. Il la lance vers Pierre, qui la rattrape au vol. Celle-ci est lourde et grossière, ne vaut guère plus que son fleuret. Il entend Marie l'appeler depuis le carrosse, elle tient par le bout de sa lame une épée de combat, une de celles trouvée dans la grotte et montée de façon superbe. Elle lui lance, il lâche celle qu'il tient à la main et l'attrape.

- Madame prend soin de son protecteur ! Ho ! Bel outil, dit le chef. Allez ! Avance! que je vois ce que tu sais faire.

Il se met en position de combat :

- Alors! tu viens cloporte !

Pierre se met en position. L'homme du bout de son épée tape la lame de celle de Pierre.

- Joli fer !

Le choc

Puis rapidement, il engage le combat. Pierre ne se laisse pas abuser par cette force de la nature. Agile, leste, rapide, il évite chaque coup avec aisance.

- Mais, monsieur semble avoir quelques connaissances.

Le combat monte en intensité, en rapidité. Plusieurs fois, Pierre évite des coups qui auraient pu être dangereux pour lui. L'homme semble fin bretteur, mais Pierre arrive à lui donner le change. " Il faut que je le fatigue", pense-t-il. Les échanges se poursuivent, avec peu de pauses. Marie regarde depuis la fenêtre du carrosse, admire la dextérité de son homme. Mais elle constate quand même la puissance de l'autre. Elle commence à avoir vraiment peur. Une faute de pied du brigand permet à Pierre de le toucher à l'épaule. Marie comprend qu'il n'a pas voulu mettre fin au combat de cette façon, qu'il joue au personnage de cape et d'épée. Il ne semble pas avoir pris la mesure du danger. Cette touche a plus blessé l'amour-propre du chef que son épaule. ' Il va me payer ça cette crevure'. Le combat change de régime, l'homme attaque de plus en plus fort, la sueur coule sur son front, son essoufflement commence à se faire sentir. Son bras gauche qui lui sert de balancier descend le long de son corps et glisse sur sa ceinture vers son dos. De son point de vue en hauteur Marie voit le geste, elle regarde avec attention le dos de l'homme. Il y a un renflement sur la partie gauche. Comprenant que quelque chose peut y être caché, et profitant que personne ne peut la voir si elle se baisse, elle récupère les deux dagues placées sous les banquettes. 'Il va falloir que j'agisse', pense-t-elle. Elle comprend que l'homme veut se battre à l'épée et au poignard, mais comment alerter Pierre ? Manifestement, il commence aussi à s'essouffler. Discrètement, elle prend position avec la pointe d'une des dagues dans sa main droite, prête à la lancer sur l'homme. Un coup violent porté sur l'épée de Pierre casse la lame de celle du chef. Pierre est surpris une fraction de seconde. L'homme en profite pour sortir le poignard de son étui glissé et se précipite vers lui. Il comprend trop tard l'action, réussit juste à reculer d'un pas, mais le coup a porté,

Le choc

sous le sein gauche. La douleur le fait trébucher. L'homme avance pour porter un coup définitif.

- On ne touche pas à mon homme ! Rugit Marie.

Elle explose la porte en bondissant en dehors du carrosse, bousculant l'homme qui était à la garde. Celui-ci n'a pas le temps de retrouver son équilibre, que déjà sa carotide est coupée. Surpris par le cri et le mouvement le chef se tourne vers Marie.

- C'est quoi cette harpie ?

Il se tourne vers elle, sous-estimant totalement la puissance de combat qui se précipite vers lui, il n'a même pas remarqué son comparse à terre. Dans sa main droite, il n'a plus qu'une poignée d'épée cassée et dans l'autre un poignard. Rien de sérieux pour la tenir à distance. Il a le temps de voir les deux dagues que tient Marie, une dans chaque main. Il s'arc-boute pour préparer sa défense. Marie fait une feinte faisant croire qu'elle attaque par le haut, l'autre prépare son esquive, mais le pied de Marie arrive dans ses attributs masculins avant qu'il ait compris quoi que ce soit. Le choc est violent. L'homme lâche ses armes et se plie en deux. Marie se met à tourner sur elle-même sur son pied gauche comme une toupie en tendant la jambe droite dont le pied lui atteint la tempe. Le cout est si fort qu'il est poussé, couché sur le côté. Marie se place au-dessus de lui, et de sa main droite lui coupe la gorge.

L'action n'a duré que quelques secondes. Mais déjà, deux hommes sont à terre, morts.

' Plus que quatre' pense-t-elle.

Elle se tourne vers le cocher attaché à la roue avant du carrosse, et envoie de toutes ses forces la dague vers lui. Atterré, Bernard ne comprend le geste que quand celle-ci se plante dans le lien qui lui tient la main droite sur la roue. La corde se brise nette, le libérant.

- Aide Monsieur à monter dans le carrosse, allonge-le sur une banquette, fait vite ! lui crie-t-elle.

Rapidement, elle récupère l'épée de Pierre avec sa main droite, gardant la dague dans la gauche.

Le choc

Les autres hommes ébahis se ressaisissent. Ils brandissent leurs armes, et épaule contre épaule se mettent en position de combat. Le quatrième homme qui gardait la porte de l'autre côté du carrosse les rejoint en courant.

- Mais ! Que se passe-t-il ?
- On a un problème, lui dit un de ses camarades.

La discussion s'arrête là, Marie se dirige à grands pas vers eux.

- Hé ! La donzelle ! Tu veux qu'on te fasse la fête ?

Les hommes se sont mis finalement en arc de cercle face à elle, légèrement espacée les uns des autres.

'Cette robe va me gêner dans mes mouvements, pense-t-elle, il va falloir que je m'en débarrasse'.

Elle se précipite vers eux, qui n'en croient pas leurs yeux. Ils tendent tous leur arme vers elle. Arrivée à la pointe de celles-ci, Marie plie les genoux, se couche sur le dos pour passer entre les jambes de l'homme, se laisse glisser en tendant les bras vers le haut et faisant en sorte que sa robe s'accroche à un pied en passant. Heureusement, par terre c'est de l'herbe. L'homme déséquilibré ne sait pas comment se dépêtrer de ce tissu qui s'est coincé contre ses chaussures et dans lequel il n'y a plus personne. Le temps qu'il se retourne, Marie est déjà debout nue, ou presque.

- Merde! j'y ai même laissé ma combinaison, j'suis quasi à poil !

Elle n'est habillée que de sa culotte et d'un soutien-gorge, un peu moderne pour l'époque, certes. Les hommes, qui ont fini de se retourner matent ce corps superbe offert à eux. C'est l'hallali. Ils ne se contrôlent plus. Le premier arrivé est reçu par un salto arrière, le pied de Marie tape violemment la main tenant l'épée, qu'il lâche. Le temps qu'il se reprenne, celle de Marie lui a déjà traversé le corps. Il oscille debout pendant quelques instants ce qui permet à Marie de la ressortir et de s'occuper des trois derniers.

- 'Un coup de main s'il te plaît Cyrano, pense-t-elle'.

Les trois autres ne savent plus que faire. Mais ce corps de fée devant eux trouble leur raison. Le plus grand, qui semble être le

Le choc

lieutenant, leur fait signe de se mettre en cercle autour d'elle. Cela donne un répit à Marie pour analyser la situation.

' Le grand a une allonge supérieure à la mienne avec son épée, c'est le plus dangereux. Il faut que je l'élimine en premier. Ils vont attaquer tous les trois ensemble. Celui qui est à sa gauche à une telle trique qu'il n'est plus en possession de tous ses moyens.'

Brusquement, une idée lui vient. Doucement, elle plante son épée dans le sol, pose la dague, et enlève son soutien-gorge. Éberlués, les hommes la regardent faire.

'Si c'est un éjaculateur précoce, ça me donnera du temps pour le grand dadais'.

- Si vous êtes gentils avec moi, j'enlève le bas.

Marie voit que le trouble de l'homme de gauche atteint un paroxysme. Elle se baisse et reprend ses armes.

- Alors messieurs! quelle arme allez-vous utiliser, celle qui est encore au fourreau ?

Elle fait un pas se dirigeant vers l'homme de gauche, celui-ci tellement troublé baisse sa garde. L'envie se lit dans les yeux des autres, mais en plus il y a de la jalousie dans celui du grand.

- Elle est pour moi seul ! dit-il en se tournant vers lui.

Erreur fatale. En se bougeant de cette façon, son épée n'est plus en direction de Marie qui attendait ce genre de faute. Elle se jette à plat ventre entre ses jambes et plante la dague dans son anus.

La violence de la douleur le fige. En se redressant, Marie traverse son corps de son épée. Celui-ci tombe à genoux, le souffle court, puis s'effondre sur le côté en position fœtale, il n'est plus qu'une boule de douleur.

'Plus que deux'.

Ils n'ont plus aucune raison de se battre. L'homme qui était sur la gauche, malgré son état d'excitation, laisse tomber son arme et s'enfuit. L'autre regarde Marie encore une dernière fois avant de partir en courant. Mais la haine et la violence qui l'habite sont telles, qu'elle jette sa dague vers lui, elle vient se planter dans la colonne vertébrale au niveau des cervicales. Il s'effondre. Marie se précipite

Le choc

pour la récupérer. Elle constate qu'elle a dû couper la moelle épinière.

‘Il en a plus pour bien longtemps’.

Sur le terrain, il y a cinq corps, couchés, dont quatre sont certainement morts.

Elle se reprend et se précipite vers le carrosse. Le cocher n'a pas loupé une action. Pierre est à l'intérieur allongé sur une banquette. Elle se précipite vers lui, il respire encore. Il est encore conscient.

- Au château vite !

Avant de remonter sur son siège, le cocher va chercher la robe, la combinaison et le soutien-gorge. En passant, il reprend la dague plantée dans le cou du dernier combattant. Il s'approche de la porte arrachée, tend le tout à Marie. Malgré son état d'excitation, il réussit à dire :

- Vous ne pouvez pas voyager dans cette tenue Madame. Habillez-vous, je vous en prie.

En remontant vers son siège il enlève, avec un peu de mal, la dague plantée dans la roue. Il lance les quatre chevaux au galop. La côte est légère, le carrosse pas trop lourd, les chevaux ont eu le temps de souffler un peu, ils prennent rapidement de la vitesse.

Bernard se remémore ce qui vient de se passer. Il a du mal à croire ce qu'il a vu. Un mauvais rêve en fait. Pourtant madame à elle seule vient bien de tuer cinq personnes, et de sang-froid. Celui qui était contre la porte du carrosse n'avait aucune chance, son geste était déjà armé quand elle est sortie comme une furie. Elle l'a attaqué directement la gorge, elle voulait déjà le tuer. Rien que ce premier geste est surprenant, une femme s'attaquant à un homme avec une dague, ça sort de l'ordinaire. Mais quand il revoit la façon dont elle s'est précipitée sur le chef, la façon dont elle l'a mis à terre ! Elle doit avoir une connaissance approfondie du combat corps à corps, ce mouvement sur elle-même, une souplesse que seules les filles de foire sont capables. Et une fois l'homme à terre elle l'a tué ! Mon Dieu ! Elle n'a donc aucune peur ! Et puis il y a le combat contre les quatre autres... jamais une femme de bonne vie n'aurait osé enlever

Le choc

sa robe pour se battre, et la façon dont elle s'y est prise... ! Il ne faut pas que je raconte ça aux autres. Elle les aura attaqués habillée normalement. Si les gens apprennent ce qu'elle a fait, elle risque le bûcher comme sorcière. Et Madame n'est pas une sorcière. C'est un ange, un elfe, une déesse, mais pas une sorcière. La façon dont elle aguichait les autres hommes, seins nus ! Mon Dieu ! Qu'elle est belle ! Mais qu'elle est belle ! En plus, elle s'y connaît en homme, les a fait arquer comme c'est pas possible, ils en perdaient tous leurs moyens. Moi aussi d'ailleurs. Et ce lancer de dague à la fin ! Qu'est-ce que j'ai eu peur quand elle l'a lancé vers moi, j'ai cru qu'elle me tenait responsable de ce qui était arrivé, mais non, j'ai jamais vu quelqu'un faire ça d'aussi loin avec autant de précision et elle a atteint l'homme dans le cou, il était au moins à vingt pas d'elle ! Mais non ! Je ne dirais pas qu'elle était nue pour le combat. C'est mon secret à moi, entre elle et moi. Quelle femme merveilleuse, intelligente, belle, souple, le corps d'une fée... Elle ne sera jamais pour moi, dommage... sûr que je donnerais ma vie pour elle.

Dans le carrosse, Marie regarde Pierre qui lui dit :

- Ne t'inquiète pas, ça peut être soigné.

Tant bien que mal, elle remet son soutien-gorge, enfile sa robe, pleine de sang. La plaie de Pierre ne coule pas beaucoup. Effectivement avec un peu de chance ce n'est pas trop grave. Juste un poumon percé peut-être. Marie met le bout de ses doigts sur la carotide, et là une peur panique la saisit, elle ne sent presque plus le pouls.

Tu es ma grande force.

Ma plus belle et douce faiblesse.

Tu es ma lumière.

Le soleil caché derrière mon ombre.

Tu es la douce chaleur.

La chaleur de l'amour qui réchauffe mon cœur.

Tu es mon Ying.

Le complément parfait de mon yang.

Le choc

Tu es mon étoile.

L'espoir dans mon ciel.

Je t'aime.

Lui susurre-t-elle à l'oreille. Elle lui caresse la joue, un baiser sur le front. Elle se retient pour ne pas éclater en sanglots ; elle a compris ce qui arrive, mais fera tout pour l'éviter.

- Accroche-toi Pierre, accroche-toi. Je vais te renvoyer chez nous, ils sauront te soigner.

Ses yeux se brouillent, des larmes coulent sur ses joues. Elle pense : ' Ils sont forcément au courant là-bas, ils doivent savoir ce qui s'est passé ici, ils vont réussir à le soigner '. Mais au fond d'elle-même, toute une part de ses rêves se craquelle et est prête à s'effondrer.

Pierre ne semble pas souffrir de trop, il est terriblement pâle, il a du mal à respirer. Son souffle est court.

La route a atteint le haut de la colline, elle devient plus plate. Le mas n'est plus très loin. Bernard excite les chevaux, l'attelage prend de nouveau de la vitesse. Il va falloir tourner à gauche bientôt. À contrecœur, il le fait ralentir et appuie fort sur la pédale de frein du carrosse afin de ne pas verser.

Il s'engage à petite allure sur le chemin, sort le cor qu'il a dans sa grande poche, et commence à souffler dedans. Fort, très fort. Le code qui avait été établi il y a longtemps est deux coups longs séparés d'un espace long pour indiquer qu'il y a un problème. Les chevaux sont de nouveau au galop.

À l'entrée du château, le gardien perçoit le signal au loin. Mais plus que le signal, le bruit sourd d'un carrosse à toute allure le fait se lever rapidement. Il se précipite vers les grilles les déverrouille, commence à ouvrir la première. Un de ses enfants a entendu également et vient l'aider à ouvrir la seconde.

- Il doit être arrivé quelque chose de grave, ce n'est pas l'habitude de Bernard de rouler à tombeau ouvert.

Le choc

Le bruit se rapproche rapidement, le gardien se demande comment Bernard va pouvoir négocier l'entrée. Mais celui-ci arrive à ralentir suffisamment pour prendre le léger virage du chemin qui rentre dans le parc. Étonné, le gardien remarque qu'il n'y a personne dans le carrosse.

- Mais c'est quoi donc qui se passe là ?

Avec son fils, il referme la grille.

Au château, on a également entendu le cor. Déjà, quelques-uns sont là, devant les escaliers. Armand arrive en courant, inquiet.

- Il va bien vite notre Bernard.

Le cocher arrive à stabiliser l'attelage devant l'entrée.

Par la porte arrachée du carrosse Armand voit Pierre allongé sur une banquette et Marie lui tenant la tête, sa robe couverte de sang. Le cocher saute de son siège, se précipite vers lui :

- Monsieur a reçu un coup d'épée dans un poumon, il faut le transporter à l'intérieur, vite !

Armand fait signe au palefrenier qui était accouru à cause du bruit d'aller chercher un brancard. Il choisit un homme afin de descendre délicatement Pierre. P'tit Mousse est là, pas loin.

Armand entre dans le carrosse, Marie se pousse pour le laisser faire. Il passe ses mains sous les épaules de Pierre, l'homme monte également et le prend sous les genoux. Avec d'infinies précautions, ils le sortent. Deux autres s'avancent pour aider. Ils placent Pierre sur le brancard qui vient d'arriver. Voyant que Bernard est tellement choqué qu'il ne fera pas le poids pour le transporter, Armand prend sa place, ils se dirigent vers l'intérieur. Au moment où ils se préparent à monter l'escalier qui mène aux chambres, Marie arrive et dit :

- Non ! Descendez-le au labo !

Armand ouvre des grands yeux, ils vont alors vers la porte qui mène au sous-sol. Marie les précède. La descente n'est pas une mince affaire. Arrivés en bas, la porte interdite est ouverte. La pièce est largement éclairée par de drôles de petits soleils accrochés au plafond. D'autres personnes ont suivi le cortège. Armand éructe :

Le choc

- Remontez tous !

C'est un peu la cohue, tout le monde remonte. À ce jour ,ni Armand ni P'tit Mousse ne sont entrés dans la pièce interdite. Ils ne comprennent pas ce qu'ils voient. D'abord, la lumière n'est pas fournie par des chandelles ! Ces lumières venant d'en haut sont étonnantes. Il y a un grand cercle au fond qui semble être en verre avec des tas de pièces tout autour, un assemblage bizarre de métal, des formes étranges. Le long des murs, plusieurs tables sont encombrées d'objets incompréhensibles. Sur l'une d'entre elles sont placés deux tableaux, et oh ! Stupeur ! Les images dans les tableaux bougent.

- Posez Pierre au centre du plateau, mettez-le en position fœtale.

Ce dernier mot n'est pas du tout compris par les deux hommes. Il pose Pierre sur le plateau, mais ses pieds sortent de la surface de transfert. Marie s'énerve.

- Mais non pas comme ça ! Mettez-le sur le côté, pliez ses jambes pour que ces genoux soient au niveau de sa poitrine. Rien ne doit sortir du cercle. Elle leur jette un coussin.
- Mettez-lui ça sous la tête.

Les hommes comprennent, et délicatement mettent Pierre en position latérale de sécurité, sans le savoir.

P'tit Mousse regarde les deux écrans rapidement et prend le temps de mémoriser ce qu'il voit.

- Sortez d'ici, vite, et fermez la porte.

Ils se dirigent vers la sortie quand Marie se précipite vers eux et les pousse fortement vers l'extérieur de la pièce. Ça surprend P'tit Mousse qui se tourne, s'aperçoit qu'un des tableaux a changé de couleur, le fond qui était noir est passé au rouge, des anneaux et une cage en verre sont descendus du plafond et entourent Monsieur. Un tube de lumière commence à remplir l'intérieur, tout ça dans un bruissement indescriptible. Il n'a pas le temps d'en voir plus, Marie a fermé la porte derrière eux.

Dans l'antichambre, au pied de l'escalier, les hommes se regardent, interloqués.

Le choc

- Bon ! Je vais aux infos, reste ici pour voir s'il se passe quelque chose, P'tit mousse, et préviens-moi dit Armand en montant l'escalier.

Une fois seul P'tit Mousse se dirige vers la porte, regarde avec intérêt le mécanisme. C'est la première fois qu'il peut l'observer de si près. Il y a un damier de 16 cases, quatre par quatre. Sur chacune d'entre elles est gravé un signe. Quatre sont très légèrement enfoncées, c'est à peine perceptible. De plus, ces quatre-là sont plus propres que les autres. Si toutes les cases avaient été au même niveau, il n'aurait pas été possible de penser qu'elles puissent être manœuvrées tant le travail du métal est parfait. Il essaye de clencher, mais la poignée est coincée. En regardant bien les signes, P'tit Mousse découvre qu'en fait ce sont des chiffres joliment dessinés. Les carrés légèrement enfoncés ont les chiffres 0125. Ce nombre intrigue P'tit Mousse. Pourquoi 0125 ? C'est une date de naissance, 01 et 25, ça fait janvier 1725, nous n'y sommes pas encore. Et dans l'autre sens, cela fait le 25 janvier. Or, ni Monsieur ni Madame ne sont nés ce jour-là. Et puis, 1725 c'est plus tard, il y a donc d'autres combinaisons possibles pour se souvenir de ce nombre. 1025, non ça ne va pas, 02 51 va pas non plus, 21 05 ? Ah! c'est plus près de la date de naissance de Madame, mais ce n'est pas encore ça.

Pendant qu'il réfléchit, il écoute derrière la porte ce qui se passe, c'est le silence total. Il colle son oreille contre, il n'y a pas le moindre bruit. Il pense à ce qu'il vient de voir, les deux tableaux sur lesquels des choses bougeaient. Sur le tableau de gauche, il était écrit... Mais c'est une date ! Et même que c'est la date du jour ! 08/08/1715 ! Et après ce qui bougeait, ce devait être... l'heure ! Puisque la partie tout à fait à droite changeait tous les battements de cœur. 18 : 40 avec deux points entre les deux nombres et à droite le nombre qui changeait à chaque battement de cœur : des secondes ? Une horloge ! Une horloge sans aiguille qui affiche directement des nombres ! Sur un tableau ! Quelle est cette diablerie-là ? Et sur le tableau de droite, la même chose, mais... l'année ! L'année ! 2015 ! !! P'tit Mousse comprend en un instant le code. 0125 cela donne

Le choc

2015. Cette découverte lui fait parcourir le corps d'un frisson incontrôlable. Pour lui, c'est incompréhensible. Le futur c'est l'imaginaire, il n'existe pas encore. Et pourtant un futur si lointain peut expliquer ce qu'il vient de voir. Il ne comprend pas comment, ce qu'il a vu défie son imagination. Et alors, au centre quelle est cette machine ? Un truc pour aller dans le futur et en revenir ? Dans sa tête tourbillonne tout un tas de pensées contradictoires, il essaye de relier entre elles les informations qu'il a engrangées depuis que Monsieur et Madame sont arrivés ici. Beaucoup de choses s'expliqueraient si c'était vrai.

Cela va faire bientôt un quart d'heure qu'il est devant la porte à réfléchir à essayer de comprendre, quand il perçoit une drôle de vibration. Puis un immense cri de désespoir – NOOOOOOOON !

P'tit Mousse sursaute, bondit vers la porte et y colle son oreille.

- Ils n'ont pas pu le sauver ! entend-il nettement. Pierre! Mon Pierre!

Il entend des sanglots, puis plus rien. Ils se demandent que faire. Il pense aller chercher Armand, mais justement celui-ci arrive. À la vue du visage du garçon, il comprend que quelque chose de grave s'est produit.

- Alors ?

- Monsieur est mort.

P'tit Mousse ne peut pas en dire plus, sa gorge est serrée, des larmes coulent de ses yeux, il a envie de s'asseoir par terre, de mettre sa tête contre les genoux, les bras autour, et de laisser s'exprimer toute sa douleur.

Pour Armand, c'est comme un grand coup de massue, il s'appuie contre le mur, souffle un grand coup.

- Il faut s'occuper de Madame. Mais comment le sais-tu ?

Entre deux hoquets de pleurs, P'tit Mousse explique ce qui vient d'entendre. Son désespoir se transmet à Armand qui sort un grand tissu de sa poche et se mouche bruyamment. Il s'approche de la porte et appelle :

Le choc

- Madame... Madame... Madame, il faut nous ouvrir. Sa voix tremble.

Aucune réponse.

- Il faut l'aider, faut la sortir de là. Si elle ne veut pas répondre, je vais la faire démolir cette porte.

De nouveau :

- Madame...Madame, ouvrez-nous.

Pas plus de réponses.

Il se tourne vers l'escalier, commence à le monter, mais P'tit Mousse lui dit :

- Attends !

Il se dirige vers la porte, renifle, se frotte les yeux, se mouche dans sa blouse, regarde le damier, appuie sur les touches 2,0, 1,5. Il essaye d'actionner la poignée, mais rien ne se passe.

- Pourtant c'est bien ces touches-là, dit-il tout haut.

En regardant la porte, il constate qu'elle n'est pas complètement fermée et qu'il y a encore un très léger jour entre elle et le chambranle. Armand le regarde, étonné.

- Tu saurais ouvrir cette porte !
- Aide-moi s'il te plaît. Il faut retirer la porte pour qu'elle soit bien fermée.

Ils s'accrochent tous les deux tant bien que mal aux ferrures et tirent d'un coup sec. Un léger déclic se fait entendre. P'tit Mousse regarde les carrés, ils sont tous au même niveau. Ils recomposent alors le code, clenche la poignée, elle est libérée. Il pousse alors la porte, Armand l'a regardé faire, étonné.

- Tu savais comment cela marchait !
- Non pas du tout.

Tout à sa joie d'avoir réussi à ouvrir il se précipite vers Marie, elle est auprès de Pierre, lui tient la tête.

P'tit Mousse se met devant elle, elle ne le voit pas. Il ne sait que faire. Armand s'approche également, se penche, et d'une voix particulièrement douce lui dit :

Le choc

- Madame, il faut remonter maintenant. Nous nous occuperons de tout.

D'autres personnes sont descendues aux nouvelles et regardent par la porte ouverte sans oser entrer tellement l'endroit leur paraît étrange. Simone tient Anne par la main, mais celle-ci lui échappe et se précipite dans les bras de Marie.

Anne tend sa main et la passe sur le visage de Pierre, caresse sa joue.

Marie la prend alors contre elle, la serre fort, essaye de maîtriser ses pleurs. Elle est de nouveau secouée par ses sanglots, arrive à lâcher un oui à peine audible.

Simone prenant son courage à deux mains se dirige vers elle. Elle passe tendrement son bras autour de ses épaules. Les yeux humides elle dit :

- Venez, madame, cela ne sert à rien de rester ici, les hommes vont faire ce qu'il faut.

Marie n'a pas envie de bouger. L'envie de rester contre Pierre, collée contre lui, jusqu'à la fin de l'éternité. Anne aussi pleure en silence.

Simone fait signe à Mathilde de venir. Les deux femmes passent leurs mains sous les épaules de Marie, forcent un peu pour la soulever, Anne est toujours blottie contre sa mère. La soulevant carrément, elles se dirigent vers la sortie. Marie bouge à contrecœur.

Du menton Armand montre le brancard à P'tit mousse, celui-ci comprend, le porte contre le cercle de verre, dont les anneaux sont remontés au plafond, se dirige vers Pierre, ils le déposent dessus. Un papier blanc sort de sa poche, profitant qu'Armand regarde ailleurs, il le saisit et le cache dans sa blouse. ' Bon, d'accord, c'est pas beau, mais je le remettrai', pense-t-il.

Les deux hommes remontent les escaliers, péniblement, puis vont vers le premier étage, dans la chambre de Monsieur et Madame. Les femmes ont déjà ouvert le lit, fermé les volets, fermé les fenêtres, tiré les rideaux, allumé des cierges. Dans le pays, on a l'habitude de la mort. Les hommes déposent le corps de Pierre sur le

Le choc

lit, maintenant il faut faire sa toilette. Marie arrive dans la chambre avec sa robe blanche tachée de sang, pas encore complètement sec. Par des gestes brefs et précis Simone indique à la femme de chambre de lui en porter une propre. Puis d'un claquement de doigt fait sortir tout le monde de la chambre, la toilette finale et intime est une affaire de femmes et elle tient à ce que ce soit elle qui la fasse. Rose entre avec une robe sombre sur les bras, elle se dirige vers Marie :

- Il faut vous changer Madame, venez derrière le paravent, je vais vous aider.

Marie pose Anne par terre et comme un robot se dirige vers le paravent. Anne la suit, elle ne veut pas quitter sa maman. La femme de chambre l'aide à enlever sa robe et voit des griffures sur son dos, ses cuisses, son ventre. Son corps semble avoir été maltraité lors du combat. Le peu qu'elle a compris de ce que Bernard a raconté lui fait comprendre la violence ce qui s'est passé. Mais elle ne comprend pas comment ces marques ont pu être faites sous la robe.

- Il faut que je vous lave un peu, Madame.
- Non, plus tard, plus tard, marmonne Marie.

Jeanne étonnée ne réagit pas, et finalement l'aide à se changer.' Que s'est-il vraiment passé? pense-t-elle'.

Pendant ce temps, Simone et Mathilde commencent à déshabiller Pierre. Il est déjà froid. La cicatrice, au niveau du cœur, est sèche, refermée. Elles sont particulièrement surprises, mais ne disent rien. Simplement un échange de regard interrogateur entre elles. De plus, le sang du vêtement est sec depuis longtemps. Elles lui enlèvent son pantalon afin de faire la toilette intime, là, à l'aîne droite, se trouve une autre cicatrice. Elles savent ce que cela veut dire, quand des hommes se battent et qu'il y a un coup à cet endroit, il ne peut pas être sauvé, il perd tout son sang par là. Pourtant Bernard n'a parlé que d'un coup porté au cœur, il n'a pas dû voir l'autre. Mais ! Le pantalon n'est pas percé à cet endroit-là et il n'y a pas de trace de sang dessus! Les deux femmes se regardent de nouveau, s'arrêtent un instant, puis reprennent la toilette. Elles ne comprennent pas.

Le choc

Marie s'approche du lit, sa robe changée, tenant Anne par la main. Elle va vers de la tête de Pierre et se met à lui réciter à l'oreille un poème qu'elle a écrit lorsqu'ils n'étaient pas encore mariés, elle s'en souvient par cœur.

*C'est au fond de tes yeux que mon âme se perd.
Au creux de ta tendresse que mon cœur se noie.*

...

*En mon âme, j'ai dessiné pour la vie tes initiales à l'encre
d'amour.*

Puis s'effondre, en sanglots. Anne, contre elle, pleure aussi.

Quelqu'un frappe à la porte qui est restée ouverte.

- Armand veut voir tout le monde dans la cuisine.

Simone se tourne vers Mathilde :

- Vas-y-toi. Moi je reste avec Madame.

*

Maïa et Alice sont de garde en cage 1. La routine les ennue. Heureusement, les quarts ne sont que de quatre heures, et ne se renouvellent que trois fois par semaine. Comme elles sont des femmes, elles sont exemptées des gardes de nuit. Pour la nième fois, Maïa fait le tour des instruments et note sur son pad le résultat des mesures. Il est évident que ce point a été ajouté pour que personne ne s'endorme, elle sait bien que tout est enregistré en permanence dans les entrailles d'un calculateur de la maison. Et puis la machine, elle la connaît tellement bien maintenant, comme son saxo, elle en connaît toutes les vibrations, les notes, les silences. Mais bon.

Sur l'écran principal s'affiche brusquement le voyant 'voyage entrant', en même temps que sonne le timbre '**alarme prioritaire**'. Les deux femmes se regardent, étonnées, mettent quelques instants à comprendre ce qu'il se passe. L'appareil est passé en réception sans qu'elles n'aient fait quoi que ce soit. Elles se dirigent rapidement vers le plateau du translateur, à l'abri derrière les plaques de verre. Maïa court vers le téléphone d'urgence au bout du pupitre, compose le numéro

Le choc

affiché au-dessus. Pendant ce temps, la stase se développe, se stabilise, puis disparaît totalement. Un homme drôlement habillé est couché sur le côté, recroquevillé. À ce moment, quelqu'un décroche à l'autre bout.

- Oui ?
- Le translateur vient de passer en réception, en prioritaire, dit-elle en regardant le plateau, ça vient de Mus, il y a un homme bizarrement habillé dessus. Il est en PLS.
- PLS ?
- Position latérale de sécurité.
- Il est vivant ?

Maïa regarde Alice :

- Est-ce qu'il vit encore Alice ?
 - Je ne sens plus sa carotide, mais il est chaud.
- Maïa entend de l'agitation à l'autre bout du fil.
- Mettez-lui une couverture de survie dessus, nous vous envoyons l'équipe médicale. Passez le translateur en veille. Il ne faut pas d'autre transfert tant qu'il est sur le plateau.
 - Bien Monsieur.
 - J'arrive dit l'homme, en raccrochant le téléphone de son côté.

Alice se tourne vers Maïa.

- Alors ?
- Une équipe médicale arrive. Je ne sais pas qui j'ai eu au téléphone, mais il arrive aussi. Tu as une idée de qui c'est celui-là ?
- On nous a toujours dit que la machine servait à transférer dans l'espace... mais là ... j'ai un doute.
- Pourquoi ?
- Il semble habillé comme au dix-sept ou dix-huitième siècle.

Alice tâte le tissu, regarde les chaussures de près, elle voit un trou dans le pourpoint au niveau du poumon gauche. Une goutte de sang en sort de façon intermittente.

- Il a pris un coup de couteau dans le cœur.
- Aïe.

Elles se regardent de nouveau. Maïa se penche vers l'homme.

- Bel homme, dis donc. Regarde sa chevalière ! J'ai déjà vu ce dessin quelque part.

Le choc

Alice s'approche, regarde de plus près ;

- Mais ! C'est le logo du projet !
- Tu crois vraiment que le traducteur permette de voyager dans le temps ? Donc Mus serait dans le passé ! Ce ne serait pas un nom de code pour un site actuel !

Elles continuent d'observer l'homme. Alice replace l'oreiller convenablement sous sa tête.

Entendant une cavalcade dans le couloir, elle s'éloigne du plateau. La porte s'ouvre brusquement ; elle reconnaît avec surprise la personne qui vient d'entrer. Monsieur Paul, en personne. Bigre, ce doit être vachement important pour lui !!!

Il se dirige vers l'homme. Ne peut s'empêcher de lâcher un, 'merde', tonique.

- Pierre, Pierre, m'entendez-vous ?

Il sort son iPhone, compose un numéro.

- Passez-moi Cédric... Vous avez du sang A+ en stock ? Préparez-vous à une transfusion importante... Oui, au moins six poches... Dé.mer.dez-vous ! Je vous amène quelqu'un dans moins de cinq minutes.

Il se place à côté de Pierre, lui soulève légèrement un bras, teste sa souplesse, cherche sa jugulaire, sort de sa poche un objet brillant qu'il lui place devant la bouche, regarde avec attention. Puis pratique une palpation des poches ; il n'en sort qu'un mouchoir brodé. Sans un mot, il s'éloigne du plateau, ressort son iPhone et appelle de nouveau.

- Pierre Théotokis est arrivé en cage 1. Il est exsangue. On va essayer de le remettre sur pieds, mais à mon avis ce n'est pas gagné... Oui, je sais... Je te rappelle dès que possible.

Il se tourne vers les deux femmes.

- Merci pour votre réaction rapide. Je vous verrais plus tard, dans mon bureau. En attendant, vous ne parlez absolument pas de ce que vous venez de voir ; à personne. D'accord ? Mais que font-ils !! dit-il de façon agacée. Faut pas tout ce temps pour arriver ici !

Le silence s'installe. Les femmes passent derrière le pupitre de commande. Maïa s'assure de nouveau que le traducteur est bien en position veille. Il semble contenir son énervement. Il regarde sa montre.

- À quelle heure est-il arrivé ?

Le choc

Alice lève la tête vers le tableau sur le mur en face.

- Il y a cinq minutes maintenant.
- Mais qu'est-ce qu'ils foutent ! Bordel.

À ce moment la porte s'ouvre, deux gardes de la sécurité entrent dans la pièce, regardent et voient Monsieur Paul. L'un d'entre eux se dirige vers lui, l'autre a fermé la porte et s'appuie dessus.

- Il y a une équipe médicale qui insiste pour entrer, Monsieur.

Il est à la fois soulagé et désolé. D'un côté, c'est normal que personne ne puisse arriver dans cette partie des bâtiments sans être accompagné. D'un autre côté, ça ralentit trop les temps de réponse. Il va falloir revoir ce protocole d'urgence.

- Qu'ils entrent, vite.

Un brancard est placé à côté du plateau. Un des infirmiers cherche à placer une perfusion ; il doit s'y reprendre tellement la veine est difficile à trouver. Une poche de sérum sort du kit médical. Pendant ce temps, un autre prend sa tension.

- Quatre ... Diastole inaudible. Bigre. Il doit avoir une putain d'hémorragie interne.

L'équipe médicale part, avec l'homme sur le brancard, Paul regarde les femmes avant de sortir.

- Merci. Je vous contacterais.

Puis en s'approchant d'elles, il leur dit à voix basse.

- Ne parlez de ça à personne, j'ai bien dit 'personne.'

*

Pendant que les femmes font la toilette de Pierre, P'tit Mousse s'est caché dans un coin et ouvre le papier qu'il a sorti de sa poche. Bien que Marie lui ait appris à lire, il a un peu de mal à déchiffrer les mots.

Nous sommes tous secoués par le décès de Pierre. Quand il est arrivé chez nous, sa pression sanguine était trop faible. Vous avez pu le constater, le voyage secoue beaucoup le corps. Nous avons tout essayé, c'est pourquoi il a une cicatrice à l'aine droite, nous avons utilisé son artère fémorale pour faire une transfusion importante. Nous avons tout mis en œuvre pour le sauver. Nous n'avons pas pu agir avant, car vous

Le choc

n'aviez pas signalé ça dans vos écrits. Il nous manque les trois premières années de votre vie à Mus, nous ne connaissons ni la date ni la raison de sa mort.

N'oubliez pas que nous sommes toujours là pour vous servir, même si cela ne se fait pas toujours comme vous le désirez. Vous vivrez longtemps, ne l'oubliez pas, vous êtes une étoile pour nous, au même titre que Anne. Vous avez toutes les deux une importance que vous ne soupçonnez pas pour nous.

Avec la mort de Pierre, nous aussi nous venons de perdre un être cher. Il nous a énormément aidés dans la suite de son projet. Il était un des plus grands cerveaux de notre siècle.

Gardez courage, nous vous protégeons. Mais pour le faire au mieux, il faut que nous soyons au courant à temps des événements que vous vivez. Avec toute notre tendresse,
Paul.

P'tit Mousse exulte, il a réussi à déchiffrer la page et elle lui confirme ce qu'il vient de voir. Monsieur et Madame viennent bien du futur. Maintenant, il va falloir remettre le papier dans la poche de Monsieur. Ou non ! Plutôt le donner à Madame, en disant que ce papier est tombé pendant le transport vers la chambre. Finalement, c'est aussi bien comme ça. Les femmes ne l'auront pas vu, elles aussi savent lire. Il entend quelqu'un l'appeler, range le papier dans sa poche et il se dirige vers la cuisine. C'était bien là qu'il fallait qu'il aille.

*

Presque tout le monde est présent. Il ne manque que Simone. Armand regarde chacun, individuellement.

- Vous savez tous ce qui vient d'arriver : Monsieur a été tué dans un combat avec des mécréants qui ont arrêté le carrosse à la hauteur de la taille, dans le bois de la Mothe. Certains d'entre vous ont entendu le récit de Bernard. Ça ne doit pas arriver aux oreilles d'autres personnes. Vous vous rendez compte ce que ce serait si on apprenait que madame se bat comme un homme et qu'elle n'hésite pas à tuer. C'est nous tous qui serions montrés du doigt.

Le choc

Alors nous allons modifier le récit de Bernard ; oh, pas de beaucoup, simplement en mettant tous les morts sur le dos de Monsieur. Et lui a été blessé en dernier, à cause de la fatigue il n'a pas été assez rapide avec l'un d'entre eux. Il ne les a pas pris individuellement, mais collectivement avec une façon de se battre sortant de l'ordinaire, que nous ne connaissons pas. En disant cela, il regarde P'tit Mousse, et soupire.

- Bernard : tout ce que tu as vu, tu le mets sur le dos de Monsieur, les sauts extraordinaires les glissades sous les hommes et lancer de couteau. Tout ce que tu as vu. D'accord ?
- Oui, oui bien sûr, dit-il d'une voix faible et vibrante.

Mais Bernard se garde pour lui ce qu'il a réellement vu, Madame se battant nue contre les hommes, la façon de les aguicher pour leur faire perdre leur contrôle, ça personne ne le saura. D'ailleurs, personne ne pourrait imaginer ça. C'est promis.

- Nous aurons forcément la visite de la maréchaussée, reprend Armand. Bernard sera interrogé, mais je compte sur lui pour dire ce qu'il a vu, de façon corrigée bien sûr. Pour votre part, vous ne connaissez les choses que par lui donc vous ne pouvez rien ajouter. Quelqu'un est-il parti prévenir le curé ?
- Oui, Tom Pouce y est allé, à cheval, dit quelqu'un.
- Bon. Retournez tous à vos occupations, ça vous changera les idées. P'tit Mousse ? J'ai besoin de te parler en particulier, viens avec moi.

*

Tom arrive au presbytère à bride abattue, saute de cheval se précipite vers la porte et frappe vigoureusement.

- Monsieur le curé ! Monsieur le curé ! Ouvrez vite.
C'est Victoire qui ouvre. Elle comprend devant l'air effaré de Tom que quelque chose est arrivé au château.
- Entre Tom, je vais le chercher.
Quelques instants après, celui-ci entre dans la pièce.
- Que se passe-t-il Tom tu as l'air bouleversé !

Le choc

L'enfant lui raconte ce qu'il vient de se passer. Victoire est déjà partie chercher les enfants de chœur.

- Retourne au château, j'arrive.

Le père de Gaujal reste un instant figé, une grande tristesse le trouble.' Attaqué par des brigands dans le bois de la Mothe ? Et si près du château ! Ça faisait longtemps qu'il n'y avait pas eu de brigandage dans la région'. Il va chercher ses ornements dans un des placards de la pièce, et les objets utilisés pour l'administration d'une extrême-onction. Il part sortir sa carriole, met le tout délicatement dedans et attend les enfants de chœur, quand il s'aperçoit que la nuit va bientôt tomber, il va lui falloir de la lumière. Il retourne chercher deux lampes sourdes, les allume et les places sur la carriole. À ce moment-là, les enfants arrivent en courant. Ils montent à l'arrière et commencent à enfiler les ornements nécessaires au sacrement qui va être donné. La carriole s'ébranle. En chemin, le père se repasse les moments merveilleux passés à discuter avec cet homme. Nous venons de perdre un grand bonhomme. Mais c'est quand même bizarre qu'il se soit fait attaquer si près. Les bois ne sont pas si vastes que ça par là. Il y a bien quelques troupes de maraudeurs, mais c'est plus loin. Que sont-ils venus chercher par ici ? Le curé continue de réfléchir à la situation tout en conduisant sa carriole. Il est sérieusement troublé.' Et Marie, que va-t-elle devenir maintenant ?'.

*

Armand emmène P'tit Mousse dehors. Ils font quelques pas ensemble, la douceur du soir est délicieuse, une légère brise s'est installée, les odeurs de la terre commencent à gagner sur la chaleur du jour, le ciel rougit de plus en plus. Armand s'arrête.

- Alors ? Dis-moi ? D'abord comment as-tu su ouvrir cette porte ?

Et est-ce que tu as compris ce que nous avons vu à l'intérieur ?

P'tit Mousse réfléchit à la façon dont il va répondre, il ne pense pas que son père puisse comprendre, c'est trop extraordinaire. Il va falloir adapter.

Le choc

Il lui raconte alors comment il s'y est pris, comment il a réussi à trouver la façon d'ouvrir.

- Tu es vraiment observateur, fait remarquer Armand, je n'aurais jamais imaginé tout ça. Et ce machin sur lequel nous avons mis Monsieur, qu'est-ce que cela peut être ?

P'tit Mousse est embarrassé pour répondre, il ne sait toujours pas quoi dire. Lui révéler que c'est un machin pour se promener dans le temps, même lui a encore du mal à l'imaginer.

- Une machine pour réparer les gens ? Peut-être ? Elle utilise peut-être les lignes dans la terre, ou un truc dans ce genre.

Un éclair de compréhension passe les yeux d'Armand.

- Oui. La Catherine dit qu'il y avait beaucoup de forces dans cet endroit et qu'elle aimerait bien y rester afin de converser avec les étoiles. Je ne sais pas ce qu'elle entendait par là. Mais j'ai retenu que là où est le château il se passe quelque chose de particulier dans le sol, comme dans certaines églises, quoi.

P'tit Mousse regarde son père, quelque chose lui dit qu'il a touché là un point important. Effectivement, il se passe de temps en temps des choses bizarres. Rien de grave, mais parfois un objet métallique se déplace sur une étagère, il lui est même arrivé de voir une pièce de fer qui ne touchait plus la table, un jour. Mais il est habitué à ces phénomènes, il est né ici il y a quinze ans maintenant.

- Tu crois qu'ils seraient capables de maîtriser les lignes dans la terre? Pourquoi pas après tout, nous ne connaissons rien là-dessus. La Catherine, peut-être, pourrait nous expliquer quelque chose... et maintenant qu'allons-nous devenir ?

À ce moment-là, le cabriolet du prêtre se fait entendre. Ils se dirigent vers lui pour le recevoir.

Après les salutations d'usage, et les phrases creuses, ils se dirigent vers la chambre où repose Pierre. Il y a là toute la maisonnée. Chaque visage est marqué par une profonde tristesse non feinte, des larmes coulent sans retenue, mais pas de simulacre ni de pleurs inutiles, une tenue et un respect digne. Les quelques femmes

Le choc

assises se lèvent à l'entrée du curé. Les hommes se redressent, rectifient leur position. Tout le monde salue l'homme d'Église.

Le prêtre pose l'huile sur la table, met une étoile violette sur son surplis. Étendant la main droite sur la tête de Pierre il dit :

In nomine Patris et Filii, et Spiritus sancti, exstinguatur in te omnis virtus diaboli per impositionem manuum nostram ...

Puis il trempe son pouce dans l'huile sainte et en forme de croix, fait des onctions sur les yeux, les oreilles, etc. En disant chaque fois.

Per itam sanctam unctionem et suam piissiman misericordiam ...

Ils connaissent tous le rituel. La mort fait partie de leur vie. Ils en ont vu tant et tant.

Marie, recroquevillée dans un fauteuil placé à la tête du lit, ne bronche pas pendant toute la cérémonie. Elle regarde, absente, Anne blottie contre elle. Elle ne rêve que d'une chose : ~~fou~~ son pied au cul de tous ces emmerdeurs, passer le curé par la fenêtre et venir se coucher à côté de Pierre. Mais elle n'a plus la force de bouger. Intérieurement, elle est complètement disloquée. Simone n'arrête pas de la regarder du coin de l'œil.

A la fin de la cérémonie, Simone se tourne vers Mathilde, elle lui glisse à l'oreille :

- Va chercher la Catherine, fais-toi accompagner de Tom, et demande-lui de venir avec quelque chose pour soigner Madame, elle est en train de sombrer.

Le prêtre se dirige alors vers Marie, met sa main sur la sienne, se baisse légèrement et la regarde dans les yeux. Puis lui dit, doucement, au creux de son oreille :

- Je reviens demain, mais il faut vous reposer, prenez quelque chose pour essayer de dormir. Il faut qu'Anne dorme également.

Le choc

Avec son pouce, il trace un signe de croix sur son front, puis celui d'Anne en prononçant une bénédiction. Marie n'a pas bougé. On perçoit à peine sa respiration. Anne s'est endormie contre sa mère. En repassant au bout du lit, le prêtre s'incline longuement devant Pierre, les yeux fermés, en disant intérieurement une prière à son intention puis se dirige vers la sortie de la chambre, il ne reste que Simone et Armand. En sortant, le prêtre se retourne et lui dit à voix basse :

- Je reviens demain matin pour organiser les funérailles, j'ai besoin de comprendre ce qu'il s'est passé. Madame semble terriblement choquée. Vous la soutiendrez ? N'est-ce pas ?

Armand acquiesce d'un hochement de tête.

Peu de temps après Catherine arrive. Elle fait signe à Simone, lui fait comprendre qu'elle descend dans la cuisine. Simone la suit.

- Madame est en très mauvais état moral. Je crains pour son équilibre. J'aimerais que vous lui donniez quelque chose pour la détendre et la faire dormir. Qu'est-ce que vous avez amené ?

Catherine la regarde :

- Je pense qu'il n'y a pas que madame qui a besoin de quelque chose. Il serait bon que tout le monde boive ce que je vais préparer. J'ai vu Madame, elle est mal, très mal. Son aura est toute brouillée, celle de la petite aussi d'ailleurs. Je vais faire quelque chose pour elles deux, et vous préparez quelque chose pour tous. Il faut faire bouillir de l'eau.

Simone se dirige vers le robinet au-dessus de l'évier, et remplit une grande casserole devant l'air étonné de Catherine.

- Ben oui : c'est une des inventions de Monsieur.

Elle pousse un gros soupir, des larmes lui montent aux yeux. Elle met la casserole sur le fourneau.

- Si vous saviez tout ce qu'il a inventé pour nous faciliter la vie ! Il a même transformé deux pièces en salles d'eau et il y a de l'eau chaude à un robinet comme celui-ci, pour se laver. Nous avons tous l'obligation de nous laver plusieurs fois par semaine !

Remarque ! C'est plutôt agréable. Et en plus, ils nous fournissent un savon qui sent bon.

Catherine hoche la tête, elle avait entendu parler des merveilles que Monsieur avait fabriquées dans le château, mais croyait que c'était des racontars.

'Que vont-ils devenir sans lui ?' Pense-t-elle.' Bon. Il faut que j'aide Madame à sortir du trou dans lequel elle est en train de tomber.'

Catherine prépare ses herbes, en coupe certaines, en mélange d'autres, et en broie en tout petit quelques-unes. Certaines sont fraîches d'autres sèches.

- Donne-moi donc des passoire, des casseroles plus petites, et des bols.

L'eau bout dans la grande. Catherine y jette quelques-unes de ses herbes, et attend un peu. Puis elle la prend, et remplit deux autres plus petites. Dans l'une des deux, elle met le restant de ce qu'elle a préparé, et la replace sur le feu. En montrant la casserole qui est restée sur la table, elle dit :

- Celle-ci c'est pour vous tous. C'est quelque chose qui va vous détendre et vous aidez à dormir. L'autre c'est pour Madame et la fille. Il faut que ça bouille plus longtemps. Appelle les gens, il faut que tout le monde en boive dit-elle en indiquant celle qui est sur la table. Pour Fernand et Doudou, pas la peine, je les ai vus en arrivant, lui est triste, mais pas sonné. Je vais lui faire une tisane normale pour qu'il croie avoir la même chose que tout le monde.

Simone sort pendant que Catherine prépare des bols et commence à verser le liquide dedans. Elle est toute pensive.

'C'est quand même bizarre cette histoire. Mmmmm. Il faut que je tire tout ça au clair. Habituellement, les brigands ne viennent pas sur cette route, ils restent plus loin. Il faudra que quelqu'un me raconte ce qui s'est vraiment passé. J'ai pas tout bien compris ce que l'enfant m'a dit. Monsieur se serait battu comme un beau diable, et en aurait tué cinq sur six ! Il faut que j'arrive à toucher Madame pour sentir qui elle est.'

Le choc

Un à un, les gens du château arrivent, et disent tous un – “bonjour la Catherine” avec du plaisir ou un soulagement dans la voix. Il faut dire qu’elle en a soigné plus d’un ici.

Valentine a préparé un souper. Une soupe aux choux avec des lardons grillés, et de la hure de porc. Un gros morceau de fromage trône sur la table, Armand coupe la miche de pain et en distribue à tout le monde. Il y a déjà des prunes dans un saladier. La saison a été généreuse cette année.

- Il faut en garder pour Simone, Fernand, Doudou ... et madame, on ne sait jamais.

Ils voient les bols sur la table, et demandent si c’est bien pour eux. D’un signe de tête, Catherine confirme.

- Oui, quand vous aurez fini votre soupe. Si c’est trop amer, vous pouvez mettre du miel.

Effectivement, un certain nombre de grimaces se font sur les visages, le pot de miel apparaît et passe de mains en mains.

- On t’a même pas demandé pourquoi c’est faire ton truc !

- Après ce que vous venez de vivre, c’est juste pour vous aider à dormir.

Plusieurs hochements de tête lui répondent. Il règne dans la cuisine une atmosphère de tristesse, il n’y a pas un bruit à part le feu qui craque dans le fourneau. Les couteaux et les cuillères ont fini leur travail.

Simone arrive avec le gardien et son fils. Catherine prend deux bols et les remplit avec une tisane qu’elle a préparée à part. Tout le monde boit silencieusement, Simone se demande si elle doit boire le sien également et finalement se décide. Dormir ne lui fera pas de mal, et demain il y aura beaucoup d’agitation. Armand se lève de table en disant :

- Tout le monde au lit maintenant. Fernand reste dans la cuisine pour garder le château, il fera des rondes cette nuit. Descendez-lui une paille et pour son fils également qu’ils puissent s’allonger quand même. Si tu veux, Fernand, tu pourras même entretenir le

Le choc

feu du fourneau. C'est gentil d'avoir accepté. Merci. Ah ! Tu trouveras des bougies ici si tu en as besoin, les bougeoirs sont au-dessus. Catherine ! Tu vas pas retourner chez toi ! Viens dormir avec nous. Elle acquiesce d'un hochement de tête, cette idée lui convient parfaitement, elle va pouvoir 'sentir' Madame.

Ils sortent comme s'il avait eu une très dure journée de travail, il y a encore beaucoup d'yeux rougis.

Simone et Catherine se dirigent vers la chambre de Marie et Pierre, chacune tenant un bol avec la décoction encore bien chaude. La Catherine n'était rentrée dans le château depuis quelque temps. Elle regarde partout intéressée par ce qu'elle voit 'tien ! je ne connaissais pas cette horloge' pense-t-elle en passant dans l'entrée. Elles déposent les bols sur la table dans la chambre, Marie a les yeux ouverts, le regard dans le vague. Anne dort dans ses bras. Son petit lit a été placé dans la chambre. Le canapé est déplié, un drap léger placé dessus. Simone s'approche d'elle.

- Nous vous avons apporté quelque chose à boire, Madame. C'est important que vous le preniez. Vous n'avez rien bu depuis cet après-midi, vous allez vous déshydrater. Catherine a préparé une tisane pour vous.

Celle-ci s'approche doucement, et met ses mains sur les siennes.

- Une chaise s'il te plaît, dit-elle dans un souffle.

Simone lui en apporte une rapidement, elle s'assied, repose ses mains sur celles de Marie. Simone a bien vu qu'elle est troublée. Bien qu'elle ait les yeux ouverts, il est évident qu'elle regarde au-delà des murs, mais une stupéfaction habite son visage.

- Jésus Marie Joseph ! C'est elle qui a tué les hommes ! dit-elle dans un murmure.

Simone ne dit rien, elle est toujours aussi étonnée de ses dons. Elle sait également que c'est une tombe et qu'elle ne dira rien à personne. Catherine ferme les yeux, et semble se recroqueviller légèrement, mais elle a toujours ses mains sur celles de Marie. Les yeux de celle-ci commencent à clignoter, sa respiration prend de

Le choc

l'ampleur, puis un grand soupir. Catherine recule un peu, elle semble épuisée :

- Il faut que vous buviez Madame vous manquez trop d'eau.

Marie regarde autour d'elle, Simone est là, elle lui tend un bol. Elle s'en saisit, et commence à boire doucement. Anne a glissé, mais dort toujours. Simone la prend et va la porter dans le lit d'enfant. Marie tourne la tête vers Pierre, ses mains tremblent, Catherine a juste le temps de rattraper le bol.

- Il faut tout boire Madame vous n'avez plus assez d'eau dans votre corps.

Avec douceur, elle le lui tient et l'aide à finir. Marie se lève et va se coucher à côté de Pierre. Les deux femmes se regardent, sans rien dire. Simone va fermer la porte de la chambre. Elle se retourne vers Catherine l'interroge des yeux. Celle-ci penche la tête sur le côté fait une moue, mais ne dit rien. Marie enveloppe Pierre d'un de ses bras. Catherine fait signe à Simone de venir à côté d'elle.

- Dès qu'elle dormira, nous la mettons sur le canapé, murmure-t-elle.

Simone a du mal à conserver les yeux ouverts. Quelqu'un gratte à la porte, puis l'ouvre : c'est Armand. Il voit la position de Marie, regarde les femmes, hoche la tête. Maintenant, elle dort, il la prend, la dépose sur le canapé, lui met le drap. Catherine, bien que visiblement fatiguée, lui pose les mains sur la tête, et semble se concentrer. Cela dure quelques minutes.

- Je prends la garde de nuit, je n'ai pas bu le poison de Catherine, dit Armand avec un sourire crispé.

La nuit se passe sans heurt, sans cris, avec des pleurs peut-être, mais seuls les oreillers en sont témoins.

Le petit matin n'a pas fini de se lever que Simone est déjà dans la chambre de Marie. Armand qui dormait que d'un œil ouvre les deux.

Le choc

- Je prends la relève. Il y a de quoi manger dans la cuisine. Madame s'est-elle réveillée cette nuit ?

Armand fait non de la tête, se lève péniblement de son fauteuil, il se dirige vers la porte. Le parquet grince un peu, Marie se réveille soudainement, regarde autour d'elle, semble pensive, puis se lève brusquement, se dirige vers la fenêtre, ouvre vivement les rideaux, la fenêtre, et les volets.

- Cette manie que vous avez vous autre d'enfermer les morts dans le noir ! Il a vécu toute sa vie au soleil, il reposera au soleil, dit-elle avec une marque de colère dans sa voix.

Elle se dirige vers Pierre, s'assied sur le bord du lit, regarde son visage, lui caresse une joue, et lui fait un long baiser sur le front.

- C'est pour Anne que je reste sur terre. Sinon je t'aurais déjà accompagné là où tu es. Tu sais, j'en connais des là-haut qui vont devoir sacrément se justifier, lui susurre-t-elle à l'oreille.

Elle se redresse, regarde Armand et Simone, effarés. Elle retourne s'asseoir dans un fauteuil, lâche un grand soupir, incline son corps et prend sa tête dans ses mains et soupire de nouveau. Simone se dirige vers elle, lui dit :

- Il faut que vous mangiez, Madame, vous n'avez rien pris depuis hier. Anne non plus d'ailleurs. Je vous apporte quelque chose ici ?
- Oui. Merci Simone. Je vais descendre, mais j'aimerais qu'Anne retrouve sa chambre et que quelqu'un reste avec elle. Non ! Nous allons y aller toutes les deux, vous y apporterez ce que vous avez, et de l'eau, surtout, de l'eau.

Simone est sidérée de la façon dont Madame a repris ses esprits. 'Encore un coup de la Catherine, elle a dû lui transmettre une de ces quantités d'énergie !' pense-t-elle. Elle ouvre la porte de communication entre les chambres. Marie et elle passent le petit lit avec Anne, qui dort encore dedans.

De retour dans la cuisine, elle voit Valentine s'affairer sur la table.

Le choc

- Il y a du pain frais, du beurre, de la confiture, du miel, du lait et sa tisane préférée, là. Je me suis même payé le luxe de lui faire un peu de café.
- Que Mathilde monte le plateau dans la chambre d'Anne, elles y sont toutes deux. Ah oui ! Mets de l'eau fraîche aussi. Après tu vas dans la chambre de Monsieur, il n'y a plus personne pour le veiller.

*

Le château se réveille doucement. Tout le monde semble un peu perdu. Les embrassades du matin, les moqueries, les rires, personne n'a le cœur à ça. Catherine pointe son nez :

- Faut que je rentre, faut que je m'occupe de mes bêtes.
- Mange un brin Catherine, Tom te reconduira avec la carriole.

Bernard est là. Malgré la potion de Catherine, il a mal dormi. Il n'a vraiment par l'air bien frais. Il n'a même pas eu le courage de se raser. Catherine se place à côté de lui. Elle lui murmure à l'oreille :

- Tu as tout vu, hein ?
- Mmm.
- Tu sais... Je sais ton secret... Ne le trahis pas.

Il regarde Catherine un instant, étonné.

- C'est évident.

Catherine semble vouloir lui dire autre chose, mais se retient.

‘Décidément, c'est une véritable sorcière la Catherine, une gentille sorcière, mais une sorcière quand même, on ne peut vraiment rien lui cacher. C't'un monde j'vous jure' pense-t-il mi-figue mi-raisin, mais rassuré, car il a une très grande confiance en elle. Il ne sait même pas l'âge qu'elle a, déjà tout petit il la connaissait, elle était moins ridée certes, mais elle n'était déjà pas toute jeune. Tout le monde devrait avoir peur d'une femme pareille, mais non ! En fait, tout le monde la respecte. Peut-être, la crainte y est également pour quelque chose. On ne sait jamais, vaut mieux l'avoir de son côté.

Le soleil a également fini de se lever. Encore une belle journée qui s'annonce. Chacun retourne à son travail habituel : entretenir le

Le choc

linge, faire le ménage du château, préparer le repas de midi, s'assurer de l'approvisionnement en bois, refaire le niveau d'eau des réservoirs, entretenir les chevaux, et tout plein d'autres choses que la communauté fait dans la routine journalière.

L'horloge de l'entrée n'a pas encore sonné neuf heures que monsieur le curé se présente déjà. Armand est venu l'accueillir, ils échangent quelques mots.

- Madame est-elle en état de me recevoir ?
- Oui. Catherine lui a donné ce qu'il fallait hier soir. Elle a retrouvé de l'énergie. Elle nous a même engueulés pour avoir laissé la chambre de Monsieur dans le noir. Ce qui prouve qu'elle va mieux, dit-il avec un sourire en coin.
- Ah ! ...Elle piétine encore nos vieilles habitudes !

Ils montent dans la chambre où Pierre repose. La fenêtre est grande ouverte, seule une bougie brûle sur la cheminée. Sans doute une concession lâchée par Marie. La porte de communication entre les deux chambres est ouverte, Rose est assise sur une chaise, et lit quelque chose dans un missel. Elle se lève à l'arrivée du curé.

- Où est Madame ?
- Dans la chambre d'Anne, elle joue avec elle.

Le père de Gaujal est un peu étonné, mais il comprend très bien que Marie puisse s'occuper de sa fille en de telles circonstances. Il se gratte la gorge pour faire comprendre qu'il est présent dans cette chambre. Marie finit par arriver, et vient le saluer. Elle a les yeux cernés, les traits tirés, l'air triste, mais ne semble pas aussi perturbée que la veille.

- Vous savez pourquoi je suis venu ce matin, Madame.
- Oui. Expliquez-moi comment vous faites selon vos traditions, que je ne découvre pas au dernier moment les pratiques qui risquent de m'agacer.
- Oui, c'est vrai.

Le père de Gaujal lui explique comment se passe une inhumation, dans leur région. Marie découvre qu'il n'y a pas grande différence entre ce dont il parle et l'inhumation qu'elle a vécue chez

Le choc

des catholiques traditionalistes. Mais mon Dieu que c'est triste. Ce culte de la mort est vraiment désolant.

‘Il est mort le pauvre : n’importe quoi. Il a quitté son enveloppe charnelle et va vers la lumière. Quand je pense qu’ils vont traîner ces conneries pendant plusieurs siècles encore. Bon ! Ce n’est pas à moi de changer tout ça’.

- Je désirerais que son corps soit inhumé dans le parc, je vous montrerai l’endroit.

- C’est tout à fait possible, je bénirai le lieu avant de le mettre en terre. Armand a déjà contacté le charpentier pour lui faire un cercueil. Nous connaissons un tailleur de pierre qui sera capable de faire une tombe digne de votre mari.
- Il va être déçu votre tailleur de pierre, dit-elle de façon légèrement boudeuse, je n’en veux qu’une seule, debout, simplement une pierre, avec son nom sa date de naissance et celle de son décès et une phrase : ‘Son voyage dans le temps s’est arrêté ici’. C’est tout.
- C’est un peu sobre, non ?
- Oui, mais la sobriété peut être extrêmement belle.

Il faut qu’ils ne fassent vraiment rien comme tout le monde ici’ pense le curé.

La journée continue lentement, péniblement, douloureusement. Elle n’a pas encore touché à sa fin. Marie voit le capitaine de gendarmerie parler avec Armand. Elle se dirige vers eux. Il la salue, lui présente ses condoléances et exprime tout son regret de la perte d’un homme aussi extraordinaire.

- Je ne désire pas vous importuner, Madame, j’ai eu toutes les informations par Bernard, elles sont très claires. Armand m’a confirmé ce que j’ai entendu. Pour moi, votre mari est mort en héros madame.

Sur ces paroles, il prend congé.

- L’affaire semble close, dit Armand doucement. Quelqu’un a alerté la maréchaussée quand on a trouvé les cinq corps dans la coupe du

Le choc

bois. La mort de Monsieur a fait grand bruit dans le canton. Il m'a dit qu'il se chargeait de retrouver le sixième homme.

- Ce n'est pas ça qui ressuscitera Pierre, dit-elle dans un souffle. Puis elle s'éloigne, retourne vers le château.

Armand est meurtri par la douleur qui émane de Madame. Il la regarde rentrer, le cœur lourd. 'Que va-t-elle devenir sans Monsieur ? Presque toutes nos femmes qui ont perdu leur homme ont fini par se remarier, mais qui peut être à la hauteur pour elle ? '

*

Avec le jour suivant commence le va-et-vient des habitants de tout le pays. Ils viennent se recueillir quelques instants devant Pierre. Carnéjac est particulièrement attentionné, lui montrant une sollicitude toute particulière, proposant les aides dont elle est susceptible d'avoir besoin. Mais celui qui a le plus de classe, c'est quand même Arnal, disant peu de choses, mais laissant transpirer son émotion.

- Nous avons perdu un homme hors du commun, j'ai perdu un grand ami.

Comme il fait chaud, la mise en bière est prévue pour demain matin, l'inhumation pour demain après-midi.

Marie passe sa journée dans le grand salon, sans avoir un seul moment le courage de se mettre devant le clavier. Elle aurait bien joué une marche funèbre, ou une romance, mais elle n'a pas le désir de faire quoi que ce soit. Même manger lui est impossible.

Anne ne la lâche pas d'une semelle, elle tient la robe de sa maman d'une main et son doudou de l'autre. Elle sent bien que quelque chose de grave est arrivé.

Le menuisier vient pour le cercueil et fait l'article pour en fabriquer un '*À la hauteur de la qualité de monsieur*'. Marie n'a pas envie de discuter de l'inutilité de fabriquer une boîte dans du bon bois qui sera mise en terre le jour pour y pourrir ! N'importe quoi !

Armand a tout organisé avec les charitons. Ayant compris que madame voit les choses sobrement, il limite le désir de ceux-ci : faire

Le choc

une cérémonie fastueuse. Pas d'orchestre ni de chœurs, juste l'orgue de la chapelle –remis en état grâce à Monsieur et Madame- et les enfants de chœur qui ont une belle voix. Quant aux fleurs, celles du parc seront très bien.

Profitant de ce que Marie se trouve seule dans le salon, P'tit Mousse vient la voir et lui tend une feuille de papier.

- Elle est sortie de la poche de Monsieur quand nous l'avons transporté dans sa chambre.

Marie la déplie, la lit, et regarde le garçon :

- Tu la lus ?

Il ne peut pas mentir, pas à elle.

- Oui, dit-il dans un souffle.
- Tu as compris ce qui est écrit dessus ?
- Oui.
- Alors, dis-moi d'où venons-nous ?
- Du futur, dit-il, les yeux écarquillés.

Un silence s'installe entre eux.

- Mais je m'en doutais déjà un peu.

Elle semble réfléchir à ce qu'elle doit faire, ou dire. Puis un sourire éclaire son visage.

- Alors tu as compris ce que cela veut dire ! Tu vois, je suis contente que tu sois au courant. Ça aurait été trop lourd à porter, seule. Qu'en penses-tu ... de ce secret ?
- Je comprends mieux un tas de choses, dit-il un peu sur ses gardes.
- Ne crains rien. Je comptais te former pour que tu puisses aller à l'université de Montpellier. Mais maintenant, j'ai une autre idée. Avec le savoir que je vais te donner, tu risques de t'ennuyer dans ces études. Oui... je suis vraiment contente que tu saches d'où je viens... C'est bizarre je me sens ... comme libéré d'un poids... Je me demandais comment j'allais vivre seule avec ce savoir, ne pas avoir quelqu'un avec qui échanger, quelqu'un qui a d'autres yeux en me regardant.
- Vous étiez princesse là d'où vous venez ?

Le choc

- Non. Bien sûr que non. J'ai fait une grande école, une grande université si tu préfères, j'ai parcouru le monde, j'ai appris beaucoup de langues parce que c'est facile pour moi, mais je ne suis pas un sang bleu comme on dit chez toi.

Au fur et à mesure que Marie parle à P'tit Mousse, elle se détend. Cela lui fait tellement de bien de pouvoir parler de ce qu'elle est vraiment.

- Pierre également est comme moi. Mes parents comme les siens sont des bourgeois, ou quelque chose comme ça.
- Dans la lettre il est écrit que Monsieur était un des plus grands cerveaux qu'ils connaissaient, qu'est-ce que cela veut dire ?
- C'était un homme d'une intelligence exceptionnelle, plus intelligent que beaucoup, beaucoup, beaucoup de personnes. C'est lui qui a trouvé comment se promener dans le temps. Je te raconterai ce qui nous est arrivé.

Elle peut lire l'étonnement dans les yeux du garçon.

- Martin? Tu sais ce que cela veut dire de connaître ce secret ?

P'tit Mousse comprend l'importance de ce que vient de dire Madame. La preuve, elle l'a appelé par son vrai nom, pas par son surnom.

- Oui Madame. C'est comme le secret de Bernard, c'est encore plus secret.
- Martin, je vais t'apprendre à te battre. Comme je le fais. J'ai besoin d'un autre garde du corps, dit-elle en souriant. Ce ne sera pas facile et ça demande beaucoup de travail, tous les jours. Quand j'ai commencé, je devais avoir ton âge. C'est pendant ces entraînements-là que j'ai rencontré Pierre.

La voix de Marie se casse sur cette dernière phrase.

- Et vous avez eu assez de temps pour apprendre tout ça ?
- Tu sais, dans le monde d'où je viens nous commençons l'école très tôt, à partir de six ans. Et nous ne sommes pas obligés de travailler pour donner à manger à la famille. De six à seize ans, on nous apprend déjà beaucoup de choses. On passe des examens vers dix-sept, dix-huit ans, pour les meilleurs et on continue en

Le choc

faisant cinq autres années d'études, dites supérieures. Quand j'ai commencé ces études-là, je parlais déjà sept langues. Le français, l'anglais, l'espagnol, le latin, et le grec l'hindi et le coréen, ou le chinois si tu préfères. Ça n'a pas été très facile pour moi, mais j'ai travaillé très fort, et au bout de cinq ans j'en parlais cinq autres et en comprenais trois de plus. Il y en a même quelques-unes que tu ne peux même pas imaginer, dit-elle avec un petit rire.

- Je ne sais même pas où sont les pays où vous parlez ces langues, dit-il amusé. Mais si vous commencez l'école si tôt et que les études sont si longues, qu'est-ce qui vous fait de quoi manger ? Il faut que beaucoup de gens travaillent pour donner à manger à tout le monde !
- J'expliquerai tout ça plus tard. Tu as tellement de choses à apprendre. Même la mort n'est pas du tout ce que vous vous imaginez.

P'tit Mousse regarde Marie avec passion. Il avait déjà eu l'occasion d'échanger quelques mots avec elle lorsqu'elle lui apprenait à lire, lorsqu'elle faisait la maîtresse d'école, mais là c'était beaucoup plus profond. Il a l'impression d'avoir ouvert la première page d'un grand livre. Il a une envie folle de pouvoir lire les suivantes. Il voit bien que Madame est très triste de la mort de Monsieur, mais elle ne semble pas triste de ce qu'il est devenu. C'est vrai qu'elle a demandé de laisser la fenêtre de la chambre ouverte, de ne pas mettre de noir partout. Alors cela voudrait dire que monsieur le curé raconte des bêtises ? Ou, est-ce Monsieur le curé qui a raison et elle qui a tort ? Il ne sait pas trop. Elle vient de loin, dans le temps les choses ont dû beaucoup changer ; trois cents ans c'est long.

- J'ai tellement d'autres questions à vous poser ! Mais ce n'est pas le jour, n'est-ce pas ?

Il la salue et s'en va.

Marie reste songeuse. Cette conversation avec P'tit Mousse lui a redonné un peu d'énergie. Elle remonte vers la chambre où se trouve Pierre, Fernand est là. Elle s'assied à côté de lui, ne dit rien. Fernand se tourne vers elle, semble vouloir dire quelque chose, ravale sa

Le choc

salive, se tait. Marie met alors sa main sur son bras il lui dit doucement :

- Fernand, vous n'y êtes pour rien.

Il la regarde, étonné, 'bon maintenant ! voilà que madame aussi lit dans mes pensées !'

- Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Même si vous étiez allé plus vite il n'aurait pas été possible de sauver Monsieur. Il avait trop perdu de sang. Pierre et moi avons beaucoup de savoir, beaucoup de pouvoir, mais nous ne pouvons pas ressusciter les morts. Allez prendre l'air, je vais rester jusqu'au souper.

Anne était dans sa chambre à côté, par la porte ouverte elle a entendu la voix de sa maman. Elle vient, monte sur ses genoux, et se blottit contre elle.

'Il va falloir que je demande une aide psychologique à la maison-mère, parce que je ne sais pas du tout comment m'y prendre avec ma fille'.

Rose arrive avec la grande robe noire qui avait été faite pour l'inhumation de la femme du commandeur de la Cavalerie.

- Il faut l'essayer, Madame, que je voie s'il y'a quelque chose à retoucher.

Marie essaye la robe, elle n'a ni grossi ni maigri, celle-ci tombe parfaitement. Rose déploie une autre petite robe noire.

- J'ai réussi à faire celle-ci avec le reste du tissu, pour Anne. Venez-là, Anne, il faut également l'essayer.

Celle-ci, sobre, lui va très bien aussi. Vraiment, Rose est bonne couturière. Il faut dire qu'elle lui en avait déjà taillé quelques-unes au début de l'été. Elle regarde la mère et la fille habillée de noir, et dit :

- Donnez-vous la main. Oui. Ce sera bien pour demain.

Marie et Anne se dirigent alors vers la glace en pied dans le coin de la chambre, elles se regardent.

- Tu vois, c'est aussi un moment triste, mais chez moi, à ce moment-là, tout le monde est habillé comme tous les jours, plus chic,

Le choc

ou plus sobrement, mais il y a de moins en moins de noir. Tu sais, si cela ne tenait qu'à moi, nous aurions fait faire un cercueil blanc. Je te l'ai déjà dit, petit bout de choux, c'est le corps de papa qui ne fonctionne plus, mais lui il existe toujours, il est retourné vers la lumière. Alors, pourquoi s'habiller en noir puisque la lumière est blanche ?

Marie prend Anne dans ses bras et la couvre de baisers.

- Tu sais que je t'aime toi !

Anne blottit sa tête dans le cou de sa mère.

Vers la fin de la journée, le père de Gaujal arrive.

- Il y aura beaucoup de personnes à l'inhumation de votre mari. Votre chapelle sera trop petite. Il faut envisager un autre lieu.
- Il n'en est pas question, répond Marie, pourquoi ne pas dresser un autel devant. Et trouver des bancs pour que les gens puissent s'asseoir.
- Ce n'est pas trop l'habitude de notre pays répond le curé. Et puis il faut des reliques. Et un autel, ça ne se déplace pas comme ça.
- Pour les reliques, pourquoi ne pas déplacer celles de la chapelle, quant à l'autel une belle table fera l'affaire non ?
- Décidément, vous ne voulez vraiment pas faire comme chez nous !
- Nous avons encore vingt-quatre heures non ?
- Madame, comment vont réagir les gens si vous foulez aux pieds toutes leurs habitudes !
- Vous savez bien qu'il nous considère comme des originaux, une messe en plein air, vous l'avez déjà fait. Eh bien, je ne vois pas la différence entre une messe en plein air et une inhumation en plein air.
- Et qui va organiser tout cela ?
- Je pense que les gens du château se feront un plaisir d'aider tout le monde, je m'en occupe avec Armand. Trouvez-nous quelques musiciens de qualité, je ne crois pas qu'il soit possible de déplacer l'orgue.

Le choc

- Vous avez décidément réponse à tout ! Si vous êtes sûre que tout cela pourrait être prêt pour demain après-midi...
- Je vois ça avec Armand.

Il s'en va, un peu dépité, mais lui faisant confiance.

*

Dès le lendemain matin, une activité fébrile, mais silencieuse agite le château. Toute une organisation se met en place afin que la messe d'inhumation puisse avoir lieu en plein air. Ils sont tristes, mais cette activité leur fait du bien.

Des musiciens de passage à l'Hospitalet acceptent de participer à la messe avec leurs instruments. Des bancs sont trouvés un peu partout dans les environs. Le menuisier propose une belle table, son chef-d'œuvre dit-il, pouvant servir d'autel. C'est un honneur pour lui. L'espace devant la chapelle est aménagé pour recevoir du monde. L'office aura lieu cet après-midi à quinze heures.

Pendant tout ce temps, Marie reste à côté de Pierre. Simone a organisé les tours de veille afin de ne pas trop gêner le déroulement de la journée. En fin de matinée, le menuisier arrive avec le cercueil, et la table servant d'autel. Tous les adultes du château sont présents lors de la mise en bière, le capitaine de gendarmerie également. Il s'étonne de voir les fenêtres ouvertes, la lumière rentrer à flot dans la chambre, de l'absence de marques de deuil au-dessus de la porte d'entrée. Avant la fermeture du couvercle, Marie fait un dernier baiser sur le front de Pierre et va s'asseoir dans un fauteuil, complètement effondrée, prostrée. Elle n'arrive pas à retenir ses pleurs, des sanglots agitent son corps. Il n'y a plus un œil de sec dans la pièce. Un à un, les gens sortent de la chambre, seuls Armand et Simonne restent avec Marie. D'un commun accord, ils ont décidé d'être auprès d'elle jusqu'à la fin de la journée. Il n'y aura pas de repas servi à midi, il faut être à jeun pour la messe. Il y aura de quoi se sustenter après. Valentine a dû se faire aider pour cuisiner suffisamment de nourriture pour tout le monde.

Quinze heures. La cloche du château sonne le tocsin. Tous les gens présents sont déjà rassemblés devant la chapelle, chacun allant

Le choc

de son commentaire quant à la présence des bancs et de l'autel en dehors de l'église. Le cercueil est descendu du château par les charitons, accompagnés par les violes des musiciens. La cérémonie peut commencer.

In nomine Patris et Filii, et Spiritus Sancti.

Amen

Introibo ad altare Dei.

Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

*Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta
ab homine*

iniquo, et doloso erue me.

Au milieu de sa tristesse, Marie, trouve une certaine beauté dans cette célébration. Elle est là, au premier rang, avec Anne à côté d'elle, toutes deux encadrés par Armand et Simonne. Bien qu'il lui semble que la majorité des gens ne comprennent pas un mot de latin, leurs réponses automatiques aux phrases du prêtre sont pour elle comme une sorte de mélodie. Ce latin-là elle le connaît parfaitement. Le rite de la messe selon Pie V date de 1570, ce n'est pas si vieux que ça. Elle pourrait même le traduire en temps réel.

La douceur de la journée, le respect marqué par l'assemblée, la simplicité de la musique jouée adoucissent un peu sa peine. Ne connaissant pas grand-chose du rituel, elle ne se lève pas quand il faut, et reste assise pendant toute la cérémonie. Cela est pris par l'assemblée comme une grande marque de chagrin.

Dominus vobiscum.

Et cum spiritu tuo.

Ite missa est.

Deo gratias.

Alors commence la corvée de la présentation des condoléances. Marie reste assise, elle voit à peine les gens qui passent devant elle, qui la salue, certaines mains se tendent, elles les serrent, mais ne se souvient pas trop qui est la personne. Il y a là des opportunistes, des

Le choc

curieux, des voyeurs, mais également des amis proches qui semblent réellement partager sa peine. Il y a même la Catherine qui est là, la chaleur qui sort de sa main lui chauffe le corps et le cœur. Carnéjac lui présente toujours autant de sollicitude, avec une toute petite insistance. Arnal lui fait un baisemain un peu plus appuyé que d'habitude.

Après la descente du cercueil dans la fosse, et la dernière prière du prêtre, ce petit monde se disperse un peu et se dirige surtout vers le buffet qui était mis sur des tables devant le château afin que les gens ne partent pas le ventre vide. Il y a là un buffet froid fort sympathique. Tout en se rassasiant, les commentaires vont bon train.

‘Dire une messe dehors : vous rendez compte! et s’il avait plu !

‘Vous avez vu, elle semble vraiment très éprouvée.

‘La pauvre dame, que va-t-elle devenir sans son mari ! Il va falloir qu’elle retrouve un autre homme.

‘Bah ! Tu n’as rien vu ! Il y en a déjà deux qui lui font la cour.

Marie ne sait pas trop quoi faire de son corps. Elle ne peut manifestement pas s’éclipser, ce serait faire preuve d’incivilité de sa part. Et puis elle ne sait pas si elle a faim ou pas. Anne a trouvé le moyen de se faire faire un sandwich avec du pain du beurre du jambon. Un peu en avance pour l’époque, non ! En fait pour un bout de choux de son âge ce ne sont que deux tranches de pain l’une au-dessus de l’autre avec quelque chose de bon à l’intérieur.

Les gens commencent à partir, en lui disant un dernier mot de circonstance. Certains partent même avec de quoi dîner, selon la coutume. « Sers-toi bien Louise », dit un homme à son épouse qui était en train de mettre de la nourriture dans un panier.

La cour du château se vide, il ne reste que les personnes proches et les véritables amis. Les bancs sont remis sur des chariots, des tables disparaissent, la nourriture retourne à la cuisine, tout reprend son aspect d’origine. De retour dans le grand salon Marie s’assied enfin dans un fauteuil, fourbue. Anne vient se blottir contre elle. Simone glisse à son oreille :

Le choc

- Vous n'avez ni mangé ni bu, Madame. Il serait bon quand même que vous preniez quelque chose, puis-je me permettre de vous apporter une tisane ?

Marie fait un signe de tête pour montrer son approbation, pense qu'effectivement quelque chose de chaud lui ferait du bien.' Maintenant, il va me falloir organiser ma vie autrement' pense-t-elle. Les dernières personnes finissent par quitter le salon, Carnéjac lui promet de revenir rapidement, Arnal lui disant simplement de ne pas oublier qu'il habite tout près.

*

Une semaine passe, puis une seconde. Marie ne descend plus dans la crypte pour s'entraîner, elle ne joue plus non plus de la musique. Elle relit plusieurs fois le papier qui était dans la poche de Pierre quand il est revenu et que P'tit Mousse lui a donné.

Les points marquants sont les suivants :

Ils n'étaient pas au courant de l'accident de Pierre.

Marie leur a écrit des choses qui leurs sont parvenues avant qu'ils ne disposent du voyage temporel. Ils ont donc eu connaissance des évènements avant que ceux-ci n'arrivent. Pierre avait donc raison.

L'importance qu'ils donnent, à Anne et à elle, est évidente.

Elle vivra longtemps, sans accident ? En bonne santé ?

Que devient le projet de les faire revenir au vingt et unième siècle ?

Le mois de septembre passe, octobre arrive avec sa panoplie de peintures, de couleurs et d'odeurs. Marie passe une partie de son temps à jouer les maîtresses d'école, elle aime tous ces enfants qui demandent à apprendre. P'tit Mousse est nettement au-dessus de la mêlée, elle lui donne des cours particuliers où elle approfondit son enseignement. En plus de la lecture de l'écriture du calcul, elle lui donne des leçons de géographie, d'histoire de science, etc. Le garçon

Le choc

possède de grandes aptitudes à comprendre ce qu'on lui explique, et surtout une mémoire phénoménale qu'elle ne soupçonnait pas. Thomas ne se débrouille pas trop mal lui non plus, mais n'est pas à la hauteur de son frère.

La moisson terminée, les enfants de la ferme ont été invités à suivre l'école au château. Le but de Marie est de faire en sorte que chacun sache lire écrire et compter. Quelques parents viennent la voir pour savoir s'ils peuvent également suivre ses cours pendant leur temps libre. Elle l'avait déjà fait avec Pierre pour les gens du château, dont certains demandent une piqûre de rappel. Elle est tout étonnée par l'intérêt que tout le monde semble accorder à ça. Elle pense que l'aura que Pierre et elle ont autour d'eux n'y est pas étrangère. Viennent-ils réellement pour le plaisir d'apprendre, ou par curiosité ?

Carnéjac se fait plus présent que jamais. Il l'invite chez lui pour passer une journée afin qu'elle se change les idées. Arnal avec sa femme, Béatrice, passe moins souvent, il lui propose aussi de passer du temps chez eux. Mais elle n'en a aucune envie. Aller chez l'un l'obligerait à aller chez l'autre. Ces civilités, obligations, et autre chose conforme à ce qu'on attend d'elle l'ennuient. Il n'y a pas une semaine sans que quelqu'un passe prendre de ses nouvelles, le capitaine de gendarmerie, le curé, et même le charpentier qui aurait bien aimé lui caser sa belle table.

Le tailleur de pierre a réalisé ce qu'elle lui demandait. Une simple stèle verticale plantée en terre avec le prénom et le nom (officieux) de Pierre, sa fausse date de naissance, la vraie date de sa mort et cette dédicace sibylline 'Son voyage dans le temps s'est arrêté ici'. Ces nobles ne sont plus ce qu'ils étaient, pense-t-il, s'ils se mettent à ne plus commander de beaux monuments funéraires, le petit peuple va les suivre. Je risque de manquer de travail avant peu moi '.

Fin septembre, un homme du domaine des Arnal arrive bouleversé.

Le choc

Madame Arnal est décédée. Elle a été emmenée en quelques heures. Elle s'est plainte de violents maux de tête, puis s'est effondrée. Quand elle a été portée dans sa chambre, elle avait un gros hématome dans le cou. Elle s'est éteinte dans la nuit. Pour Marie, c'est un nouveau choc. Elle s'entendait si bien avec elle ! Elle adorait les papotages et les ragots du dix-huitième vu et commentés par Béatrice, ça valait le voyage. Un vrai boute-en-train. Elle remonte dans sa chambre pour pleurer son amie. 'La vie ne me ménage pas actuellement !'

L'inhumation à lieu à l'église de la Cavalerie ; Marie se souvient du réconfort apporté par ses amis lors de celle de Pierre. Il y a également foule.

Au moment du serre-pince, elle ne peut s'empêcher de lâcher ses larmes devant Philippe. La poignée de main dure plus que la bienséance l'y autorise, mais ce n'est pas son problème. Anne se pend au cou de Jean, et ne veut plus le lâcher. Les enfants sont tous deux orphelins maintenant.

'Nous voici tous deux célibataires'

Brusquement, un fait lui saute aux yeux, Philippe Arnal est veuf, elle est veuve. D'autre part, il a un garçon qui a deux ans de plus qu'Anne. Cela veut-il dire qu'Anne et Jean se marieront ? Pourquoi pas ! ça ne lui déplait pas, ce garçon lui a paru être pétillant. Mais quand même ! Se marier avec Philippe ! Elle essaye de chasser cette idée. Ce n'est quand même pas le moment de penser à ça ! Mais ne serait-ce pas une carte qui puisse être jouée.

Le choc

LA VERITE

Octobre 1716

Un matin, de fin du mois le capitaine de gendarmerie se présente au château, c'est Armand qui le reçoit. Le capitaine semble agité et désire voir rapidement Madame. Le temps est médiocre, humide, Marie le reçoit dans le petit salon où la cheminée chauffe mieux que dans le grand.

- J'ai des nouvelles importantes à vous confier, Madame, dit-il en donnant l'impression d'avoir une certaine gêne.
- Vous semblez perturbé capitaine, qu'il y a-t-il donc ?
- Je ne sais pas trop comment vous présentez les choses ... Nous avons mené une enquête sur l'attaque que vous avez subie dans le bois. Je ne voulais pas rendre le résultat trop tôt, afin d'être sûr de l'importance de ce que j'ai à vous dire. En fait, cette attaque n'était pas un hasard. Elle a été préméditée et le but était bel et bien de tuer votre mari.

Marie sursaute.

- Quoi !
- Oui, Madame.
- Et cela fait longtemps que vous le savez ?
- Quelques semaines déjà, courant septembre nous avons des doutes. Mais, nous avons obtenu confirmation la semaine dernière.

Un silence s'installe entre eux, Marie s'assied dans un fauteuil, blême, et dévisage le capitaine. 'Quel intérêt aurait-il à raconter des bobards ?'

- Alors ?
- Je suis très embêté, Madame, car cela met en cause une personne que vous connaissez et que vous voyez régulièrement.
- Oui ?
- Cette personne a manifestement des vues sur les terres que vous occupez. Elles ont un bon rendement, elles sont bien placées, et la

La vérité

ferme est en bon état. Ce sont les arguments qui sont venus jusqu'à nous.

De nouveau silence. Il laisse Marie digérer ce qu'il vient de lui dire.

- Bon, venons-en au fait : qui ?
- J'ai peur de vous révéler le nom, Madame. D'un autre côté, je ne peux pas me permettre de laisser cet acte impuni, donc il faut forcément que vous le connaissiez avant tout le monde. L'homme dont je vais vous dire le nom possède des terres non loin de chez vous, il est connu dans toute la région. Cependant, nos preuves sont suffisantes pour le faire pendre.

Pendant que le capitaine laisse Marie assimiler la nouvelle, celle-ci se pose bon nombre de questions. La gêne manifeste du capitaine quant à la décision de donner ce nom la surprend un peu. Il n'y a que deux personnes qui correspondent à sa description : Arnal et Carnéjac. Elle n'arrive pas à voir duquel il s'agit.

- Je vois peu de personnes correspondantes aux descriptions capitaine.
- Effectivement... Il s'agit de monsieur Carnéjac.

Une colère sourde commence à monter en Marie. Elle se remémore les façons mielleuses qu'il a de se comporter avec elle. Elle comprend son stratagème. Et tout à coup, la vérité éclate à ses yeux. Je tue le mari, qu'il déteste cordialement, j'épouse la veuve et je me trouve à la tête d'un bien plus grand domaine sans dépenser un sol.

Sa colère explose. Les mots d'insultes qu'elle utilise à son encontre auraient fait rougir la gendarmerie entière. Le capitaine s'attendait à une réaction violente, mais pas du tout dans ce style-là, il n'en comprit pas la moitié. Il avait bien essayé d'y mettre des pincettes, mais il est plus meneur d'hommes que fin diplomate.

Simone est obligée d'empêcher tous les gens du château de se précipiter vers le salon pour aller voir ce qui se passe. Le capitaine lui avait déjà laissé entendre la vérité.

Marie se retourne vers le capitaine blême de colère.

La vérité

- Capitaine ! N'arrêtez pas cet homme ! Je me charge de son cas.
- Madame, c'est à la justice de faire son œuvre, ce n'est pas à vous.
- Alors, accordez-moi un peu de temps de réflexion, je vous en prie, n'agissez pas maintenant. Je vous tiendrai au courant de ce que je compte faire. Combien de temps la justice peut-elle retenir son bras avant d'agir ?
- Cela dépend des gens qui désirent libérer leur conscience. C'est pour cela que j'aurais aimé agir vite.
- Racontez-moi ! Comment avez-vous trouvé ?
- Vous... Heu ... Votre mari a laissé un survivant. Celui-ci avait entendu deux des hommes de main discuter de l'opération, il y avait une récompense à la clef. Et il les a entendus nommer le commanditaire. Quelques jours après l'opération il s'est présenté chez monsieur Carnéjac afin de toucher son dû. Il y a eu une altercation, manifestement, il voulait toucher beaucoup plus, la part des autres, car il n'était pas prévu qu'ils y laissent tous leur vie. Carnéjac le fit mettre dehors et lui jeta une bourse bien maigrichonne par rapport à ce qu'il espérait. Quelques jours plus tard, l'homme revint à la charge et se fit mettre dehors de nouveau. Lors des discussions le personnel a entendu de quoi il s'agissait. Et certaines d'entre elles, qui avaient des comptes à régler avec le propriétaire commencèrent à faire courir des bruits par-ci par-là sur le sujet, ce qui est arrivé aux oreilles de certains de mes hommes. Ils m'en ont parlé, nous avons remonté la filière. Il y a deux personnes qui affirmeraient sous serment que cette histoire est vraie. La semaine dernière, l'homme de main est allé dans une auberge, à Millau. Fin saoul, il a raconté son histoire. Il a terminé sa soirée dans un pugilat avec d'autres compères de boissons qui le moquaient d'avoir fui devant une femme. Dans le combat, il en a tué un. Malchance pour lui, il y avait des gendarmes près de l'auberge. Il a été mis en prison, mais trouvant la chose trop injuste il a raconté ce qu'il a vécu. Le capitaine de Millau, un ami à moi, m'a fait parvenir son interrogatoire qui confirme ce que

disaient mes indicateurs. L'homme est en prison pour meurtre. À mon avis, il sera pendu sous peu. Voilà, vous savez tout.

Non. Pas tout, en fait. Le capitaine se remémore ce qu'il n'a pas dit à Marie. Le brigand a indiqué que c'était elle qui avait fait tout le travail, et qu'elle s'était mise nue pour le faire. Venant d'un homme sous l'emprise de l'alcool, cela n'a pas trop étonné la maréchaussée. Une fois dégrisé, il insistait pour dire que c'était la femme nue qui les avait attaqués. Il a même indiqué qu'elle avait un étrange tatouage sur l'épaule gauche. En lui faisant décrire, le capitaine de la gendarmerie de Millau en a fait un dessin qu'il a joint au dossier. Au cas où. Or ce tatouage correspond à celui que Monsieur avait sur son épaule droite - ce sont les femmes de chambre qui lui en ont parlé, l'une d'entre elles a même dit que madame avait le même sur l'épaule gauche-. Comment aurait-il pu le savoir si elle avait gardé sa robe. Il a également donné quelques indications sur le combat, ce qui correspond bien à ce que Bernard lui a dit, à un détail important, ce serait Madame qui se serait battue. Mais où est la vérité. Quel intérêt a ce voyou de mentir à ce point ? Salir la réputation de leurs victimes ? Parce que ce n'est pas glorieux de fuir devant une femme. Y a-t-il seulement un soupçon de vérité dans ce qu'il sait. Et puis est-ce qu'il faut de nouveau interroger Bernard ? Le pousser dans ses retranchements ? C'est bien compliqué tout ça. Il a donc décidé de garder l'histoire pour lui. À son avis, le mieux est de faire disparaître le brigand, afin qu'il ne parle plus de son rêve d'alcoolique. Il serait injuste que madame Atalante se trouve prise dans un procès où elle risque de finir brûlée comme sorcière. Il a été fait un formidable travail de salut public. Nous connaissions cette bande, mais elle n'était jamais venue jusqu'ici. La mort de son chef et de son second est un grand soulagement pour nous.

Marie reste de marbre pendant que le capitaine lui dévoile tout ce qu'il sait. Elle lâche une nouvelle bordée de jurons à faire pâlir un légionnaire. De nouveau, le capitaine ne comprend pas tout, mais il en saisit le sens général. Elle se reprend, et reconduit l'homme jusqu'à son cheval.

La vérité

- Je vous en prie capitaine, attendez un peu, je vous recontacterai pour vous dire qu'elle est ma décision.
- Alors faites vite Madame, il faut que justice soit faite.

Marie entre dans le château ne sachant pas quoi faire puis se dirige vers le grand salon, s'assied violemment devant le piano-forte, et attaque la révolutionnaire de Chopin avec fougue. La décharge d'adrénaline a multiplié ses capacités, elle joue avec une vivacité et une énergie qu'elle ne se soupçonnait pas. Elle réussit même à ne pas faire de faute.

Jamais les gens du château n'avaient entendu cette musique, violente, mélodieuse, d'une force inouïe. Tout en jouant, Marie agrémente les phrases musicales de commentaires :

- Je lui couperais les couilles et les lui ferais bouffer.
- Je vais le faire rôtir à feu doux dans du plomb fondu.
- Je vais le couper en morceaux et l'éparpillerais façon puzzle.
- Je le ferai tellement souffrir qu'il ne se souviendra même plus du nom de sa mère.
- Il rampera devant moi pour implorer mon pardon.
- Je le ruinerai et rachèterai ses terres.
- Mais oui! c'est ça !
- Je vais le ruiner.
- Je vais le rendre fou.
- Ça, c'est encore mieux le rendre fou.
- Ho ! Ça c'est une très bonne idée le rendre fou !

Marie ne termine même pas la révolutionnaire, plaque les deux derniers accords, se lève brusquement et appelle :

- Martin, Thomas, ici!

Les gens du château sont absolument abasourdis, jamais Madame ne s'était comportée de cette façon-là, contre qui que ce soit jusqu'alors. Il n'avait plus devant eux la princesse, si douce habituellement, à laquelle ils étaient habitués. Les incantations qu'elle a proférées en jouant cette musique diabolique les ont terrorisés. Est-ce qu'une fée peut devenir une sorcière ? Le capitaine de la gendarmerie a dû lui dire quelque chose qui l'a complètement

bouleversée. Simone est obligée de nouveau d'intervenir pour disperser tout le monde. P'tit Mousse avance doucement un peu penaud devant Marie.

- Oui Madame ? dit-il avec une petite voix.

Marie éclate de rire en le voyant arriver comme ça, elle lui met la main sur la tête, lui ébouriffe les cheveux en disant :

- Ce n'est pas contre vous que j'en ai, mais à une personne qui n'est pas du château. Les vacances sont terminées, mon garçon. Il faut reprendre les entraînements. Nous descendons tout de suite à la salle d'armes.

P'tit Mousse est vraiment surpris. Madame qui depuis quelque temps était comme envoûtée par la tristesse semble avoir repris une énergie formidable. Et l'idée de reprendre les leçons de combat lui plaît terriblement.

- Tout de suite, Madame ? demande Thomas, étonné

- Oui tout de suite. Vous descendez, vous vous préparez, j'arrive.

Elle appelle Simone qui heureusement n'était pas loin.

- Je ne sais pas ce que vous savez, ce que vous ne savez pas. Le capitaine vient de m'annoncer que mon mari et moi étions tombés dans un piège. Il m'a donné le nom de l'homme qui a organisé ça. Le saviez-vous ? Savez-vous qui c'est ?

- Les bruits courent vite dans notre campagne, Madame, mais il faut faire attention et savoir faire le tri. Il y a effectivement certaines personnes qui disaient que c'était un guet-apens, d'autres qui soupçonnaient qu'il avait été prémédité par un notable de la région. D'autres encore donnent un nom, mais ce ne sont que des bruits.

- Bon ! Eh bien ! Les bruits sont confirmés. Il s'agissait bien d'un guet-apens, il s'agissait bien de tuer Pierre. Maintenant je vais m'occuper de ça, je veux que rien ne filtre du château ; vous comprenez bien : rien d'autre que ce que je vais vous dire. Si des bruits courent, je saurai que ça vient d'ici et agirai en conséquence. Je reprends les entraînements avec les garçons, je

La vérité

descends dans la salle d'armes. Je vous verrai tous ce soir, dans la cuisine.

La reprise ne se fait pas particulièrement vigoureuse. Les deux mois d'arrêt, son manque d'énergie ont affaibli ses muscles. D'ailleurs, ce n'est pas beaucoup mieux pour Martin et Thomas, comme quoi l'entraînement doit être journalier. Au bout de trois quarts d'heure Marie, en nage, sonne la fin des combats.

- Nous en avons perdu, tous les trois! Ce n'est pas grave, nous reprenons demain, dit-elle en s'épongeant la tête avec une serviette. Elle en jette une autre à P'tit Mousse et à Tom : Allez-vous laver, vous êtes en sueur, ça vous fera le plus grand bien.

Tom monte les escaliers en courant, mais P'tit Mousse désire profiter de cet instant d'intimité pour poser quelques questions.

- Je peux savoir qui a fait ça ?
- Le guet-apens ? Oui, c'est Carnéjac. C'est lui qui a commandité l'affaire.
- Et que comptez-vous faire ?
- La meilleure idée que j'ai eue jusque-là est de le rendre fou. Je commence à entrevoir comment je vais faire.
- Oui ?
- Je t'expliquerai plus tard. Mais je pense avoir besoin de toi. Je compte sur toi pour garder le silence. Tu es précieux Martin, ne gâches pas les qualités qui sont en toi. Et n'oublie pas : la parole est d'argent, mais le silence est d'or... dis-moi ? Les gens pensent-ils toujours la même chose de nous ?
- Oui. Pourquoi ?
- Nous sommes des gens d'origine royale, qui avons fui notre pays parce que nous risquions d'être tués. C'est ça ?
- Oui. Et ils disent que votre savoir vient de l'éducation que vous avez reçue ; celle des sages.
- Bon, bien. Ça me donne une idée... Allez, va. Je vais également prendre un bain.

Après le souper, Marie réunit tout le monde dans la cuisine.

La vérité

- Vous êtes au courant des bruits qui courent au sujet du meurtre de mon mari ?

Elle regarde autour d'elle et voit certains hochements de tête.

- Le capitaine est venu tout à l'heure confirmer tout ça. D'où ma colère. Alors je vous demande de faire les gens qui ne savent rien. Des 'oui peut-être' ou des 'Ah bon' sont les seules choses que je vous autorise à dire à ce sujet. Évitez même d'en parler entre vous. Je désire que le fautif ne s'aperçoive de rien jusqu'à ce que la justice le réclame. Ce sera pour moi une bien maigre vengeance, mais je ne suis pas dans mon pays. Nous allons reprendre les entraînements de combat avec Martin ... et Thomas également. J'ai besoin de deux pages pour assurer ma sécurité. Ils sont jeunes, mais je les formerai. Allez : tout le monde au lit, et passez une bonne nuit.

Marie partie, les commentaires vont bon train. Ils sont tout heureux de retrouver Madame avec son énergie habituelle. Ils sentent bien qu'elle a changé soudainement. Former P'tit Mousse et Tom au combat, pour en faire des pages en plus, cela les réjouit également. C'est un honneur pour la famille.

Au moment où elle s'apprête à monter l'étage, Armand la rejoint.

- J'aimerais vous parler, Madame.
- Bien sûr Armand. Allons dans le petit salon.

Arrivé dans la pièce où le feu commence à s'endormir aussi, Armand y remet une bûche.

- Je n'ai pas votre instruction, et je ne sais pas très bien parler aux gens. Mais je voudrais vous dire que vous nous faites beaucoup d'honneur en prenant mes enfants pour vous servir de cette façon et je voudrais vous en remercier, beaucoup.

Marie regarde Armand avec un sourire. Celui-ci est prêt à fondre devant ce visage qu'il admire tant.

- Vous savez Armand ? Vous ne pouvez pas vous imaginer de l'intelligence de P'tit Mousse. Même dans mon pays il serait

La vérité

reconnu comme quelqu'un d'exceptionnel. Je ne dis pas ça pour vous faire plaisir, c'est ce que je constate.

Elle se rapproche du feu, tend les mains vers le foyer, et continue :

- Martin a une intelligence hors du commun, dit-elle en séparant bien chaque mot, de façon rêveuse. J'ai l'intention de faire de lui un être exceptionnel également. Mais, ne lui dites pas maintenant. Il faut qu'il travaille encore dur, il en est tout à fait capable. Quant à Tom, bien que moins brillant que Martin, il est vif et voit très bien ce qui se passe autour de lui. Ce sera un excellent bretteur.

Elle se retourne de nouveau vers Armand.

- Vous avez deux garçons qui sont rudement bien, vous savez.
- Vous me comblez Madame... vous savez, je me suis toujours demandé ce que nous serions devenus si vous n'aviez pas racheté le mas. S'il était tombé en d'autres mains. Je suis heureux de vous servir, et ferait tout ce qui est possible pour que cela se passe bien.
- Je vous remercie beaucoup Armand, et j'avoue que je n'ai jamais eu à me plaindre de vos services. Je suis vraiment contente de vous et de votre famille. Le soutien dont vous m'avez entourée ces deux derniers mois m'a fait énormément de bien. Merci.

Un peu ému par ce qu'il vient de dire et ce qu'il vient d'entendre, Armand sort de la pièce. Marie continue de réfléchir sur cette chance qu'elle a eue de se trouver en ce lieu, en cette époque. Étonnant tout ça quand même. Étonnant.

*

- Alors Clowez, où en sont nos affaires ?

Paul vient de recevoir le directeur des "affaires spéciales" dans son bureau.

- Je vous ai envoyé des notes sur l'affaire Atalante, pour l'instant c'est le silence total. J'espère qu'il ne s'est rien passé d'autre de particulier.
- Non, ne vous inquiétez pas. Il faut qu'elle encaisse le choc. Elle est fragile parce que très amoureuse de son homme, mais les gens du château la soutiendront bien. Ils savent qu'ils ont besoin d'elle, et feront tout pour qu'elle conserve son équilibre.
- Bon ! Et le projet Nout ?

La vérité

- La période de recrutement bat son plein, pour l'instant nous sommes en train d'étudier le profil psychologique de chaque candidat, nous en avons déjà plus d'une quarantaine.
- Oui j'ai vu ça dans votre note. Pas trop de bruit autour?
- Oui et non. Il y a quelques rumeurs qui courent, mais le fait que nous ayons dit que nous cherchions des ingénieurs avec leur famille fait penser que nous allons ouvrir un laboratoire dans un autre pays. C'est un peu ça non ?

Paul sourit, 'Qu'est-ce que j'ai hâte d'arriver au bout de ce projet-là! pense-t-il. Et dire que je n'ai aucune preuve qu'il a bien fonctionné.'

- Et, au niveau technique, on rencontre d'autres soucis ou pas ?
- Non, non. Ah, oui ! Nous avons reçu un drôle de colis récemment. Il vient du ministère des Armées. Ça vous dit quelque chose ?
- Bien sûr. Faites-moi venir Bonnand, c'est du travail pour lui, ça. La chambre sourde est-elle terminée ?
- Oui monsieur. Son calibrage également. Elle est fonctionnelle.
- Bien ! Il va être content notre petit François. Un bel outil et du travail sympa en perspective.

Clowez sort du bureau en se demandant combien de projets sont menés en parallèle, et dont il n'est pas au courant. C'est inutile de poser cette question au chef, mais quand même, il aimerait bien savoir.

*

Le lendemain, le capitaine de gendarmerie se présente à Marie.

- Alors Madame, avez-vous décidé de ce que vous comptez faire ?
- Oui Monsieur... Imaginez qu'un prince de sang royal se fasse tuer dans un pays dans lequel il est en cours de visite, quelle serait la réaction de son roi ?

Le capitaine ouvre grand les yeux.

- Heuuu ... ce serait un sujet de guerre, Madame. Répondit-il, ennuyé.
- Eh bien, votre royaume a la chance que le mien soit bien loin. Mon père aurait pu envoyer une armée qui aurait écrasé les vôtres. Aussi je vais envoyer un message pour que des hommes de loi de mon pays viennent juger ce meurtrier. Je ne peux pas laisser la justice française traiter une affaire aussi grave.

La vérité

- Cela va prendre beaucoup de temps, Madame.
- Quatre mois à l'aller, quatre mois au retour.
- Notre homme a le temps de penser qu'il n'a pas été découvert.
- Justement, monsieur, la vengeance est un plat qui se mange froid.
- Je comprends votre réaction, mais qu'est-ce que mon collègue de Millau peut dire au seigneur de haute justice ?
- Que ce malandrin soit pendu pour le meurtre qu'il a fait contre son copain de boissons. Par contre, il est important que ce soit fait rapidement.

Le capitaine réfléchit. Sur ce dernier, il n'est pas complètement d'accord. Si l'unique témoin du combat disparaît que va-t-il rester comme preuve ? Il va en parler à son collègue de Millau. Le mettre au cachot, ce serait une solution. Cependant, il vient d'avoir confirmation que Madame est bien de sang royal, c'est le bruit qui courait, il s'en doutait un peu, maintenant tout lui semble clair.

- Je pense que pour le moment nous allons le mettre au cachot, isolé de tout. N'oubliez pas que c'est notre unique témoin.
- Ça ne paraît pas une bonne idée. Il a dû vous dire des choses sur le combat qui à vos yeux sont inacceptables. Vous savez bien qu'il présente un danger pour moi s'il parle.

Le capitaine comprend le sous-entendu, il sait qui a tué ces hommes.

Après un temps de silence :

- Madame, si ce que je sais est exact, alors vous avez raison. Il est urgent de pendre ce manant ... Heureusement que toutes les femmes ne sont pas comme vous, sinon nous n'aurions plus de travail nous autres, dit-il avec un sourire en coin.

Marie sourit également, a un petit rire.

- Je compte sur votre silence monsieur, il y va quand même de mon honneur.
- Comptez sur moi Madame. Il sera fait comme nous venons de dire. Les racontars de ce poivrot ne seront pas pris en compte.

La vérité

Les jours se sont organisés de la façon suivante : le matin, une à deux heures d'école, puis entraînement pour Martin et Thomas. Après le repas, de nouveau une heure ou deux d'école et de nouveau une heure ou deux d'entraînement. Suivant les jours, Marie approfondit beaucoup plus le savoir de Martin. Il est absolument émerveillé par tout ce qu'il apprend. Lire, écrire, compter n'est plus un problème pour lui. Mais quand elle commence à lui expliquer l'astronomie, avec le mouvement des planètes et la façon de les calculer, il réagit comme si pour lui c'était une chose complètement naturelle qu'il redécouvrait. Bien que Marie ne soit pas une matheuse, elle arrive à lui enseigner la trigonométrie et les systèmes vectoriels. Elle a demandé à la maison-mère l'envoi régulier de cours sur toutes les disciplines afin de former le garçon. Il découvre le calcul intégral et différentiel, les matrices, les torseurs, tout un univers dont ne lui avait jamais parlé Marie.

- Vous ne m'aviez jamais parlé de tous ces calculs, Madame.
- Tu sais, ma spécialité n'est pas les mathématiques. Ce sont les langues. Pierre aurait pu t'expliquer tellement plus de choses que moi, dit-elle avec beaucoup de tristesse dans sa voix.
- Il était si fort que ça ?
- Oui. C'est lui qui a découvert comment se promener dans le temps. Je te l'ai déjà dit, je crois que c'est le plus grand cerveau de son époque.
- Alors... Je peux savoir pourquoi vous êtes restée ici ?

Marie soupire, regarde Martin comme s'il n'était pas là, puis se reprend. Alors elle lui explique que pour fabriquer la machine il lui fallait beaucoup d'argent, qu'une personne d'un pays étranger avait tout payé, mais que lorsque la machine a montré qu'elle fonctionnait bien, que l'on pouvait bien transporter des gens dans le passé, il a fait tuer toute l'équipe qui travaillait avec Pierre en s'arrangeant pour faire croire que c'était elle qui avait fait ça. À ce moment-là, Pierre était déjà ici, à Mus, c'était au tout début. Heureusement, une personne extrêmement puissante réussit à la mettre à l'abri, et chose

absolument étonnante, il possédait la même machine que Pierre. C'est comme ça qu'elle est arrivée ici.

- Quelqu'un d'autre avait trouvé également alors, dit Martin.
- Tu sais quand on joue avec le temps... je me demande... enfin, je crois que c'est moi qui ai dû leur envoyer la façon de la fabriquer. Ça s'appelle une boucle temporelle, c'est extrêmement dangereux. Mais je ne vois pas d'autres solutions. En fait, la machine existait quand j'ai rencontré cet homme, mais il ne l'utilisait pas pour aller dans le temps, il utilisait seulement pour aller dans l'espace. C'est moi qui, en apportant le travail de Pierre que j'avais réussi à sauver, lui ai donné la possibilité d'aller dans le passé. Il ne savait pas le faire avant que je le rencontre.

P'tit Mousse écoute avidement Marie. Il répète soudainement :

- Une boucle temporelle. Envoyer quelque chose dans le passé pour modifier le présent. C'est ça ?
- Tu sais Martin, il y a une chose qui est très agréable avec toi, c'est qu'on n'a pas besoin de répéter deux fois la même chose, et tu arrives à faire la synthèse de tout ce que je dis rapidement. Oui, c'est ça.
- Et vous en avez réalisé une alors ?
- Oui : le simple fait que je sois ici avec un enfant qui en aura d'autres en réalise une. D'un autre côté, si l'homme qui possédait la machine à se déplacer dans l'espace avait eu les calculs complets pour faire un déplacement dans le temps, il aurait fait joujou avec le passé plus tôt. Il semblerait donc qu'une précaution ait été prise pour qu'il ne puisse pas le faire. Il a simplement gagné du temps. Beaucoup de temps. C'est la sagesse même.
- Mais alors, les hommes que vous avez tués, ils auraient peut-être eu des enfants. Donc là aussi vous avez modifié le futur.
- Oui, c'est pour ça que je te dis qu'une boucle temporelle est extrêmement dangereuse. Regarde, je tue quelqu'un qui est un de mes ancêtres. Donc je ne peux pas naître, donc je ne peux pas tuer cette personne. Comme je ne l'ai pas tué, je viens au monde,

j'existe, donc je vais dans le passé et je tue mon ancêtre. En voilà une belle boucle non ?

- Voilà quelque chose de rassurant.. Vous n'avez pas tué vos ancêtres, dit-il en souriant.
- Peut-être. Enfin, j'espère.

Le soir quand tout le monde est couché, Marie écrit : 'ses mémoires'. Tout ce qui lui est arrivé depuis qu'elle a rencontré Pierre, toute l'histoire du traducteur. Elle en est au moment où Pierre vient de se faire enterrer. Ses larmes coulent pendant qu'elle écrit. Elle a du mal à être précise dans ses phrases. Rature, biffures, réécriture ce passage est vraiment dur à mettre sur papier.

'C'est une sorte de thérapie que je suis en train de me faire, pense-t-elle.

Elle profite du calme de ce soir pour faire le point. Son avenir semble maintenant tracé. Heureusement, cela ne lui déplaît pas trop, l'homme qu'elle envisage d'épouser est agréable, et d'une vaste culture générale. Quitte à se remarier, autant le faire avec quelqu'un avec lequel on peut échanger avec plaisir. Elle se met alors à penser à Carnéjac, et sent tout de suite l'énerverement la gagner. Tout à coup, une idée géniale lui traverse l'esprit. Encore faut-il que la maison-mère soit d'accord. Elle met ses idées en ordre, réfléchit un peu la faisabilité de l'affaire, ça tient debout. Ça la fait même rire. Elle enverra la demande lors du prochain courrier. L'encre est sèche, elle rassemble les feuilles, les compte, vérifie si elles sont restées dans le bon ordre. Elle s'aperçoit que ça fait un bon bouquin. Elle pourrait presque l'éditer à compte d'auteur, pense-t-elle en souriant. Une autre idée lui vient à l'esprit, dans le papier qui était dans la poche de Pierre, il était écrit qu'il n'était pas au courant de la date sa mort et qui manquait les quatre premières années de sa vie dans le passé, or c'est ce qu'elle vient d'écrire, elle n'a pas exactement tout fini, elle ne sait pas où elle va faire la charnière entre le début de son histoire et la suite. Mais elle sent bien qu'il faut une séparation dans sa vie. À cause du papier reçu, elle perçoit que le premier tome ne doit pas être

La vérité

trouvé avant le second. Elle réfléchira à cela plus tard pour le moment, il faut aller au lit et dormir.

*

Dans le message qu'elle dépose dans la boîte aux lettres le lendemain, en plus de la demande particulière, elle indique qu'elle commence 'ses écrits', et qu'ils les 'recevront avec le temps'. La réponse lui parvient :

Super. N'oubliez pas de bien indiquer tous vos besoins afin que nous anticipions l'approvisionnement pour pouvoir vous les livrer en temps. OK pour ce que vous venez de demander. C'est déjà prêt et nous attendons votre signal pour vous livrer.

Ha : Oui ! pense-t-elle ! Il faut que je le mette aussi dans mon journal, ça... Bon, voyons, nous sommes en octobre, l'hiver n'est pas le meilleur moment pour s'entraîner dehors de nuit. Heureusement, il ne sera pas aussi terrible que les précédents.

Novembre 1716

Le capitaine de gendarmerie se présente de nouveau à Marie.

- Voilà Madame. Le brigand a été jugé et sa peine exécutée. Nous ne serons plus embarrassés par les délires verbaux de ce bandit. Mais tenez-moi au courant de ce que vont décider vos juges, que je ne sois pas pris au dépourvu.

P'tit Mousse se plonge avec passion dans les livres que Marie a fait venir.

- Parlez-moi de la musique qui est jouée à votre époque, est-ce que c'est la même que celle que vous jouez sur le piano-forte ?

Décembre 1716

- Alors comme ça les repas que vous nous faites certains jours sont des recettes que votre maman vous a apprises ! Demande Martin. Il y en a quelques-unes qui ressemblent beaucoup au nôtre, vous savez.

La vérité

La formation au combat des deux garçons est entrée dans un régime de croisière. Comme ils sont jeunes, vigoureux, ayant toujours vécu à la campagne et aidé aux travaux des champs, leur musculature est devenue parfaite. Il reste à les entraîner en vitesse, en souplesse, en imagination. Une fois par semaine la gymnastique remplace les combats, salto, saut périlleux commencent à être maîtrisés. Marie leur apprend les feintes, mais le sol en pierre de la salle d'armes ne leur permet pas de réaliser celles qu'elle a faites cet été, lors de l'attaque des brigands. Elle les entraîne particulièrement à l'attention de la position du corps de l'adversaire, aux petits mouvements qui annoncent ce qu'il va faire, à comprendre si ce sera une feinte ou une attaque. De semaine en semaine, les combats gagnent en vitesse.

Comme Marie n'est pas une matheuse, elle a orienté les cours qu'elle donne à Martin vers une culture générale plus élaborée. Elle n'a rien à lui apprendre sur le végétal ni le règne animal, elle est admirative par la connaissance qu'il en a.

- C'est plutôt toi qui m'en apprendrais là !
- Vous savez, ici tout le monde connaît ce dont je vous parle, répond-il.

Alors elle part vers les philosophes grecs, et la philosophie en général.

Ces réflexions-débats enchantent Martin.

Janvier est froid, très froid. Heureusement, les précautions prises les années précédentes s'avèrent efficaces. Dehors la neige est épaisse, il n'y a plus rien à faire dans les champs. Alors on reprend les soirées ou les anciens racontent les contes et légendes du pays lorsque tout le monde est réuni autour du feu. Ils demandent à Marie de raconter des histoires de son pays. Pour leur plus grand plaisir, elle leur lit les contes de Perrault. Elle a même trouvé une édition de 1697. Les enfants se régaleront.

Malgré toutes ces activités, Marie a des périodes de tristesse, de spleen. Dans ce cas, elle se réfugie dans le petit salon où elle a fait

La vérité

transférer le piano-forte et joue des morceaux qui reflètent son état d'esprit. Alors Anne vient se mettre à côté d'elle sur le banc, se sert contre sa maman en mâchouillant son doudou. Elle est encore bien petite pour apprendre à jouer du piano.

Noël 1716

Il neige, mais pour tous c'est un jour triste. La joie des fêtes des années précédentes n'est plus là. Marie s'isole parfois pour aller pleurer, sans se faire remarquer. Anne ne la quitte pas, elle aussi aimerait que son papa soit présent. Ils remarquent tous ses yeux humides.

La vérité

OVNI

Février 1717

Martin n'arrête pas de poser des questions.

- C'est vraiment passionnant l'histoire du mythe de la caverne. C'est vrai que les choses autour de nous ne sont pas du tout comme nous les imaginons ?
- Vous avez dit un jour que même la mort n'est pas du tout comme nous le croyons. Qu'est-ce que vous en dites ?

Mars 1717

- Martin, j'ai besoin de toi dans le labo.

En descendant l'escalier qui mène au sous-sol, Marie prend bien soin de fermer la porte du haut avec les verrous qui sont à l'intérieur. Martin regarde, étonné, ne dit rien. Arrivé au niveau de l'antichambre, il voit cinq gros sacs qui encombrerent le passage.

- Il faut transférer tout ça dans la salle d'armes.

Ils sont volumineux, mais pas trop lourds. Une fois l'opération terminée Marie ouvre le premier sur lequel est écrit un grand 1 et cherche une notice de montage. Effectivement, tout semble clairement indiqué. Sur la notice il est écrit : 'assemblage en 5 minutes pour des personnes entraînées.'

- Aïe aïe. Pourvu que ce soit mieux expliqué que les notices IKEA !
- C'est quoi les notices IKEA ?
- Ce sont des gens qui vendent des meubles à monter soi-même. Il y a un papier avec le meuble pour le faire, mais c'est pas toujours facile. Aide-moi à dégager ce qu'il y a là-dedans.

Ils en sortent une partie carénée avec un tableau de bord, une roue en dessous et un siège replié sur le plancher. C'est la partie avant.

Martin regarde tout ça avec intérêt.

- C'est pourquoi faire tout ça ?
- Pour ton époque, c'est un objet volant non identifié. OVNI dit-on chez nous.

OVNI

Étonné, il continue de suivre les indications que lui donne Marie sans rien dire.

Du second, ils sortent la partie arrière. Ils les rapprochent l'une de l'autre, l'emboîtement est parfait, les fixations bien solides. L'ensemble est bien rigide et se tient déjà sur ses trois roues.

Du troisième, ils sortent tout un paquet de tubes noirs et une grande toile en tissu un peu rigide noir mat également.

Ils déplient la voile qui possède déjà tous ses raidisseurs et qui ne demande qu'à être fixée sur la structure de portage. Ils assemblent celle-ci en regardant bien le plan et fixent le tout sur la coque. Tendent les haubans. Ça commence à avoir fière allure.

Dans le quatrième, bien calé, une grande hélice montée dans une sorte de couronne avec une grille de protection, un gros moteur électrique, un ensemble fixations, un coffret et bien sûr quelques câbles de connexion.

- C'est quoi ça ? À oui ! Une hélice. Vous m'aviez déjà montré ça, mais celle-ci est très différente.

En effet, l'hélice possède six pales en forme de cimeterre.

- À mon avis Martin, elle ne doit pas faire beaucoup de bruit celle-là.

- Pourquoi ? Ça fait du bruit quand ça tourne ?

- Oui à cause de l'agitation de l'air ce qu'on appelle les turbulences. Mais là! il y a une étude qui semble avoir été faite pour qu'il n'y en ait pas. À mon avis, c'est du matériel militaire.

- Militaire ? Pour l'armée ? Mais si j'ai bien compris, ce que je vois là c'est un truc qui va voler !

- Je ne peux décidément rien te cacher, Martin, dit Marie avec un grand sourire. Tu verras, tu vas réaliser quelque chose que personne n'a fait avant... au moins 50 ans. Je crois me souvenir que ce sera vers... 1783, je crois. Et encore, ce n'était pas vraiment un vol, comme un oiseau. Ce sera réalisé vers la fin du XIXe siècle ça. Donc tu vas avoir à peu près 150 ans d'avance sur tes contemporains.

- Par ce que je vais voler aussi!

OVNI

- Nous... allons voler.
- Avec ce... machin-là ? Dit-il un peu inquiet.
- Tu verras quand il sera terminé ce machin-là, comme tu dis.

L'assemblage de la structure de vol, aile et fixations, n'est pas aussi compliqué qu'une commode IKEA. Au bout de dix minutes, tout est assemblé, fixé. Puis le moteur avec son hélice, le coffret contenant batteries et électronique se trouvent en place derrière les sièges. En à peine plus d'un quart d'heure, l'ULM est monté, câblage électrique compris.

- Bon. Il va falloir nous entraîner. En attendant, voyons si nous ne nous sommes pas trompés.

Marie effectue un contrôle de tout ce qui vient d'être fait et effectue la touche finale : connecte le câble des batteries.

RIEN

- J'aimerais bien savoir où ils ont caché les batteries là-dedans moi !
Ah oui : dans le coffret, sur le côté. Il y en a même quatre ;
- Heuu... où est l'erreur ?

De la pochette dans laquelle étaient les instructions de montage, Martin sort une clef ayant une forme particulière.

- C'est quoi ça ?
- OK : nous sommes fatigués, ne nous énervons pas. C'est la clef de contact.
- Oui ???

Elle s'assied sur le siège avant, regarde le tableau de bord et voit un endroit dont la forme correspond à la clef.

- Introduisez la clef de contact à sa place en 1 dit Martin.

Marie se retourne vers lui,

- Quoi ! Ah ! Tu lis le second manuel ... j'étais vraiment trop pressée de le voir terminé ce truc, dit-elle en souriant. Vas-y, lis-moi la suite.
- Vous n'allez pas faire marcher ça ici !
- Tu dois avoir un paragraphe disant comment tout vérifier. Non ?
- Ce doit être celui-ci :
- Introduisez la clef de contact à sa place en 1. Il y a des images.

OVNI

- C'est fait.
- Assurez-vous que tous les interrupteurs soient vers le bas... c'est quoi ça ?
- Regarde, les petites tiges qui dépassent peuvent être bougées.
- Tournez la clef vers la gauche en appuyant dessus.
- OK
- Quoi ?
- Expression mondialement utilisée pour dire que ça va bien.
- D'accord. Ah ! Pardon : OK, dit-il en souriant.
- Le voyant vert au milieu du tableau de bord doit clignoter.
- OK.

La check liste se poursuit ; batteries OK, moteur au ralenti. Là, Martin est complètement soufflé. L'hélice tourne sans le moindre bruit, l'air est très agité dans la pièce, la poussière vole de tous côtés. Tous les voyants sont au vert, tous les inters fonctionnels. L'écran du tableau de bord lui indique que tout est bon. RAS.

Après avoir coupé le contact, Marie sort de son siège et se dirige vers Martin, lui fait un gros bisou sur chaque joue. Il en rougit de plaisir.

- Dans le sac numéro cinq, il y a des choses que nous mettrons au dernier moment quand nous serons dehors.
- Comment avez-vous appelé ce machin ? OVNI ?
- Non : ULM, Ultra Léger Motorisé. C'est une sorte de tout petit avion.
- J'ai vu des gros et même de très gros, mais je ne pensais pas qu'il était possible de voler avec un objet si petit ! Et ... qu'est-ce qu'on va faire avec cet... ULM ?
- On va faire peur à quelqu'un.
- En plein jour !! Tout le monde va nous voir !!
- Non, en pleine nuit, et cette nuit-là il n'y aura même pas de lune. Il nous reste cinq mois pour nous entraîner à voler de nuit, sans lune, et il n'y en a pas beaucoup. Nous ne pouvons sortir que trois nuits par mois.

Martin regarde la machine, toute noire mate.

OVNI

- C'est vrai, on ne doit pas bien le voir. Il va falloir que vous m'expliquiez tout, parce que... ça me paraît dangereux quand même. Et ! Comment on le sort ?
- On le sort démonté, on le monte dehors en moins de 5 minutes et on vole. Maintenant, il faut le démonter, et le ranger. Nous nous entraînerons pour réussir à le faire dans les temps.
- On va quand même pas le sortir par l'escalier !
- Non. Je vais te montrer un secret de ce château, il possède des souterrains, et l'un d'entre eux ouvre un endroit parfaitement adapté, au pied de la falaise.
- Ah oui ! Il y a un bruit qui court là-dessus, mais personne ne les a trouvés. Comment avez-vous fait ?
- Pierre et moi avons découvert ce passage, avec nos mains. Le mur était différent à cet endroit.
- J'ai vraiment encore beaucoup de choses à apprendre n'est-ce pas ?
- Ne t'inquiète pas. Tu as une longue vie devant toi.

Ils démontent l'ULM en faisant bien attention à remettre les éléments convenablement dans les sacs.

- Qu'est-ce que c'est comme matière ? C'est rudement léger et bigrement solide, dit-il en observant de près un des éléments de la structure.
- C'est du carbone.
- Le carbone est l'élément chimique de numéro atomique 6, de symbole C. C'est la tête de file du groupe des cristallogènes.
Marie éclate de rire.
- Merci Encyclopédia !
- Merci à vous Madame. C'est passionnant d'apprendre. Plus j'en découvre plus j'ai l'impression qu'il y en a à découvrir. Je ne savais pas que le carbone pouvait avoir cet aspect-là.
- Je pense qu'ils ont dû utiliser une technologie particulière, celle des fullerènes. Mais là, c'est un domaine que je ne connais pas du tout. Tu regarderas dans l'encyclopédie sur l'ordinateur.

OVNI

Une fois dans sa chambre, Marie essaye de retrouver son calme après l'excitation de toute à l'heure. Elle sort son journal du secrétaire, et y note la réussite du montage en y mettant quelques commentaires élogieux sur la machine. Puis elle va déposer un baiser sur le front d'Anne qui dort dans sa chambre. Elle la regarde avec une bouffée d'amour, aimerait bien la prendre dans ses bras, mais il est plus sage de la laisser comme ça, dans son lit. Une fois couchée elle pense à Pierre. Elle lui raconte sa journée, en pensée, comme s'il était là. Elle a beaucoup de mal à contenir sa tristesse et ses larmes. Elle se reconforte en pensant qu'il est de l'autre côté du voile, qu'il la voit et la protège. Pour elle, porter les habits de deuil n'est pas bidon. Cela représente réellement ses sentiments.

Le planning de Marie commence à être rudement chargé. Maîtresse d'école pendant deux heures, le matin, entraînement au combat les deux heures suivantes avec Martin et Thomas, l'après-midi, formation de Thomas en culture générale, puis tentative pour battre le record du montage et démontage de l'ULM. Là-dessus, il faut prendre le temps de s'occuper d'Anne qui trouve quand même que sa maman n'est plus tellement disponible pour elle. Bref une vie standard d'une femme active du vingt et unième siècle. Finalement, elle décide de suspendre provisoirement la formation de Thomas en début d'après-midi. Grâce à une superbe organisation entre elle et Martin, le montage de l'ULM se fait en quatre minutes 30 secondes. Le démontage prend un peu plus de temps, car il faut bien rentrer les pièces à leur place dans les sacs. Mais l'objectif est atteint. L'après-midi redevient donc calme, ce qui lui permet de s'occuper beaucoup plus de son enfant.

Marie fait venir Martin, un soir, pour lui montrer comment accéder dehors depuis le labo, avec les passages secrets. Ils ne descendent pas jusqu'à la salle des pompes. Ils prennent le passage latéral qui va jusqu'à l'ouverture au pied de la falaise et laissent les sacs dans le souterrain, ils serviront plus tard. En attendant, ils

OVNI

inspectent le terrain qui va leur servir de piste. Les grosses pierres sont mises de côté, le terrain aplati tant bien que mal, en faisant bien attention à ne faire aucun bruit. Ils n'arrivent pas à dégager plus de 150 m pour la piste. Et encore, il faudra virer à droite rapidement pour s'éloigner de la falaise. Pour l'atterrissage, ce ne sera pas coton. Si elle n'arrive pas à s'arrêter en moins de 100 m., l'appareil ira se fracasser dans un tas de pierres. Alors elle a une idée, pourquoi ne pas faire comme sur les porte-avions ? Lui ajouter une crosse qui se prendrait dans une corde qui traverse la piste. Elle sera fixée d'un côté, de l'autre elle contourne un arbre, et pend vers le ravin avec une pierre assez lourde au bout pour servir de ralentisseur. Ce doit être faisable. Elle va transmettre la demande à la maison-mère.

Le surlendemain avec la réponse à cette question elle trouve un triangle avec crochet au bout, une notice d'installation et différents boîtiers électroniques dont elle ne comprend pas l'utilité sur le coup. Mais à la lecture du courrier joint, elle découvre la capacité extraordinaire de cette machine. Ils sont faits pour baliser la piste et l'ULM possède sur son écran la capacité d'afficher la position de ceux-ci par rapport à l'appareil. Bref tout ce qu'il faut pour faire un atterrissage de nuit. Dans la notice, tout est indiqué pour positionner convenablement les balises. Le soir, elle les remercie pour cette livraison dans son journal.

La première nuit de nouvelle lune arrive. Elle constate que Martin a du mal à contenir son excitation. Ce soir, le crépuscule astronomique aura lieu vers 21 heures.

Marie arrive enveloppée dans une ample cape noire. Elle a des bottes fines, noires également. Elles semblent être dans un cuir particulièrement souple. Avant de sortir les sacs dehors, elle enlève sa cape, est habillée en garçon dessous. Et en plus, les vêtements moulent légèrement son corps. Malgré la faible lumière, Martin la déshabille du regard.

- Mon garçon, il va falloir que tu t'habitues à me voir comme ça. Je ne vais quand même pas voler, habillée avec une robe qui flotte de

tous les côtés. J'ai reçu la même chose pour toi, tu le mettras pour les prochains vols. Et puis arrête de me regarder avec ses yeux de merlan frit. Nous avons du travail.

Martin se reprend, mais ne peut s'empêcher de la regarder de travers régulièrement. Ils arrivent à assembler l'appareil dans le temps prévu, seulement maintenant il faut ajouter la crosse pour l'atterrissage, et là ! Ça, c'est plus long. C'est un tube qui fait la longueur de l'appareil au bout duquel est monté le crochet, avec deux triangles de l'autre côté qu'il faut fixer au niveau du siège avant. Marie découvre que le gros tube est un amortisseur. Quand le crochet se prendra dans le câble, l'amortisseur encaissera le coup. Une ficelle est à passer du crochet jusqu'au siège du pilote pour le maintenir contre l'appareil. C'est gros et ça a l'air solide.

En plus, il faut mettre le câble et son contrepoids. Bref, le décollage ne peut être fait qu'une demi-heure plus tard. Martin reste au sol. Marie lui met sur la tête un casque de vol, relié à une radio qu'elle accroche à sa ceinture. Ça aussi pour lui c'est une grande découverte.

- C'est un heaume ? murmure-t-il.

Encore plus étonné, il entend Marie lui répondre dans le casque :

- Oui, on peut dire ça, mais en plus moderne.

Il fait un bond en arrière et la regarde abasourdi.

Marie se retient pour ne pas rire, elle aurait bien aimé avoir plus de lumière pour mieux voir son visage.

L'appareil est en bout de piste, le check-up est OK... Elle a l'impression que les battements de son cœur sont entendus jusqu'au vingt et unième siècle. Elle vérifie la bonne accroche de son harnais.

Moteur au ralenti, elle regarde la piste devant elle, cent cinquante mètres pour décoller. La maison-mère a dit que c'était largement suffisant avec la puissance dont elle dispose.

Elle met les gaz à fond. L'accélération de la machine la surprend, ce n'est pas une Ferrari, mais quand même ! Au bout de cinquante mètres elle ne touche déjà plus le sol elle a déjà atteint 60 km/h. Elle pousse délicatement le trapèze, le bascule légèrement sur

OVNI

la droite, se dégage rapidement de la falaise. Pour un premier coup d'essai c'est un coup de maître. Elle a réussi à décoller en moins de soixante mètres. Sur l'écran du tableau de bord, elle voit les balises qui s'éloignent et l'angle qu'elle a pris par rapport à elles. Elle fait une boucle et se remet face à la piste, elle regarde son compteur, elle est à plus 80 km/h.

- Merde ! Beaucoup trop vite.

Elle fait une seconde grande boucle, ralentit sa vitesse, elle est obligée de tout faire aux instruments. Elle est bien dans l'axe, perçoit la falaise proche à sa droite. Sa hauteur au sol diminue régulièrement, vingt mètres, dix mètres, elle cabre légèrement l'appareil, mais n'est pas encore au-dessus de la piste, cinq mètres, elle vient de passer le pied de la piste, elle est encore trop haute.

De nouveau dans le ciel, elle indique à Martin qu'elle va faire des passages pour rien. Elle se remet face à la piste impeccablement alignée, descend un maximum espérant que la distance du câble d'arrêt soit convenable. Avant la fin de la piste, elle bascule à gauche et reprend de l'altitude. Elle fait plusieurs fois cette manœuvre malgré le risque de se faire entendre ou voir par les gens de la vallée. Finalement, elle réussit à aborder l'entrée de piste à 1m d'altitude à 45 km/h, en dessous elle sent bien que l'appareil est moins stable.

Premier atterrissage :

Elle est prête pour le tenter, grandeur nature. Elle touche le sol, inverse le sens du moteur, libère le crochet, l'entend traîner par terre et continue de rouler, un peu vite à son goût. Le crochet se prend dans le câble. Le choc est violent. Elle est complètement arrêtée en cinq mètres. Le harnais fait son œuvre en la maintenant sur le siège. Le contrepoids et l'amortisseur ont fait également leur effet. L'appareil se met alors à reculer, le contrepoids tend de nouveau le câble. Dans son casque, elle entend le cri de terreur de Martin. Elle fait sauter rapidement la boucle de son baudrier, se met en position pour sauter hors de l'appareil, mais il est complètement à l'arrêt. Le temps qu'elle mette pied-à-terre, Martin est déjà côté d'elle.

- Vous n'avez rien, Madame ?

OVNI

- Non, ça va, ouf ! Maintenant, il faut regarder si l'appareil a subi des dégâts. Putain ! C'est violent.

Ils en font le tour, malgré la nuit, regardent avec attention les fixations des roues et les systèmes d'amortissement. À l'œil et à la main, rien de cassé.

- Bon : je remets ça.
- Ça me fait peur Madame. Le décollage, ça va rudement bien, mais l'atterrissage ça a l'air dur.
- Oui, mais il faut que je m'entraîne. Jusqu'où est montée la pierre au bout du câble ?
- Je n'ai pas eu le temps de regarder, j'ai eu trop peur pour vous.

Pas encore complètement remis de leurs émotions, ils font faire demi-tour à l'ULM, elle refait un check-up complet, tout semble bon. Ce qui est certain, c'est que le décollage n'est pas compliqué.

Second atterrissage :

Marie essaye d'arriver moins vite encore, 40 km/h sur le tableau de bord l'appareil lui dit qu'il n'est pas content du tout. Le choc est moins violent. Martin fait remarquer quelque chose : lorsque l'appareil a fini de reculer, et si au lieu de mettre la pierre dans le ravin on la laissait au sol, le frottement pourrait être suffisant. Aussitôt dit, aussitôt fait. Après une bonne suée, la pierre est positionnée autrement de telle sorte qu'elle ne puisse plus basculer dans le vide.

Troisième atterrissage :

Mêmes conditions que pour le précédent, mais avec beaucoup moins d'appréhension. Elle arrive à se poser juste en début de piste et inverse le moteur plus rapidement. Le choc est encore moins fort, mais par contre la distance d'arrêt plus longue. S'arrêter sur dix mètres, ça n'a pas d'importance, le principal c'est de s'arrêter. Il reste une dernière chose à vérifier. Ils replacent la pierre là où elle était, font faire demi-tour à l'appareil, Martin commence à s'éloigner pour la laisser de nouveau décoller.

- Tu montes Martin.

OVNI

Celui-ci hésite un court instant, mais le plaisir de voler est plus fort que son inquiétude. Il se met derrière, Marie lui montre comment fixer le baudrier et prend place. Cette fois-ci, il ne lui faut pas loin de quatre-vingts mètres pour pouvoir décoller, il est lourd le gamin ! Mais c'est bon, il y a encore de la marge. Elle décide de faire un vol en ligne droite silencieusement puis effectue une grande boucle pour le retour. La seule chose qui trouble la nuit est le léger bruit des filets d'air dans les haubans. Martin ne dit pas un mot, elle entend juste son souffle dans le casque. Elle se met de nouveau dans l'axe de la piste. Heureusement ce soir il n'y a pas le moindre vent. Le quatrième atterrissage est à la hauteur du troisième, un détail près. En tendant le câble, la pierre est arrivée au ras de l'appareil.

' Il va falloir avoir plus de marge que ça, pense-t-elle'.

- Bon, c'est fini pour ce soir. Nous avons fait assez de bruit comme ça.

Une fois l'ULM rangé et rentré, ils font un coup de masquage sur les traces de roues et disparaître le câble. Faire ça une nuit sans lune, ce n'est pas évident.

- Maintenant : au lit ! Nous ferons le point demain.

Une fois dans sa chambre Marie écrit sa journée sur son journal.

'Nous avons eu beaucoup de chance, écrit-elle. L'appareil est solide et facile à manœuvrer. Si Pierre avait pu voir ça, il serait enthousiasmé. En fait, il a dû le voir de là-haut, ça a dû l'amuser. Martin a besoin de prendre de l'assurance, mais se maîtrise rudement bien. Chic, je vais pouvoir me venger de cet abruti de Carnéjac. J'espère qu'on ne nous a pas trop entendus, je saurais ça demain.'

Elle s'endort en pensant à Pierre, et à sa revanche contre l'autre assassin.

Martin s'endort avec le cœur gonflé de bonheur. Il vient de réaliser un rêve vieux comme le monde : voler. D'accord, on ne voyait pas grand-chose, il faisait nuit, mais cette impression de

liberté était absolument extraordinaire. Mon Dieu ! Dire qu'il va falloir garder ce secret !

Le lendemain, dans la matinée, Armand vient lui faire part d'un drôle de bruit dans la nuit. Une sorte de souffle de ronronnement de... un bruit impossible à décrire. Les gens pensent au souffle d'un dragon. Cela semblait venir du pied de la falaise. Mais personne n'a vu quoi que ce soit. Il tient ça du père Maurice qui est sorti en début de nuit pour voir le temps qu'il fera.

Avril 1717

Nouvel entraînement.

Il y a des nuages, ça, c'est bien. Mais un léger vent souffle vers la falaise. Il faudra faire rudement attention.

Cette fois-ci, Marie décide de faire un essai avec les équipements complets. Il y a peut-être un problème de poids. Une fois l'engin complètement monté, la piste préparée, elle fixe dessous six tubes contenant des trucs bizarres. Ils sont bouchés vers l'avant, mais ouverts sur l'arrière. Elle tend alors à Martin tout un ensemble de machins, qu'elle lui demande de mettre. Elle lui montre comment fixer les protections pour, les bras, les épaules puis pour les coudes les genoux et les poignets. Elle lui passe un gilet de protection, le sangle et finit par une paire de gants qu'il enfle rapidement.

- J'ai l'impression d'être dans une armure, murmure-t-il.
- Mais c'est une armure. Tiens, prends ça, dit-elle en lui tendant le casque de vol et sa radio.
- Avec tout ça, tu ressembles à un vrai chevalier.

Elle enfle le sien, met en route sa radio ainsi que sur celui de Martin. Elle lui montre comment descendre la visière.

- Tu m'entends bien ?
- Oui, c'est parfait.

Il regarde ses bras, ses gants, bouge le casque sur son crâne et se dit de nouveau qu'il vit une expérience étonnante.

Elle s'équipe rapidement, et se met aux commandes. Martin se glisse sur son siège, boucle sa ceinture. C'est le moment crucial, ils

viennent de prendre au moins dix kilos de plus. Les gilets pare-balles ne sont vraiment pas légers. Le reste de l'équipement, ça va, mais il y a également les six fusées qui ont été placées dessous. Elles font bien deux kilos chacune.

Le décollage s'effectue en moins de cent mètres, il ne reste plus beaucoup de marge, mais ça passe. Marie réalise une série d'approches pour s'assurer de ne pas avoir perdu la main pour l'atterrissage. Il lui faut plusieurs essais pour réussir à se mettre dans l'axe de la piste avec le vent latéral. Elle s'aperçoit qu'il faut arriver légèrement en crabe avant de se poser. C'est beaucoup moins facile que la dernière fois. Finalement, ça se passe convenablement. La position du câble a été légèrement modifiée et un peu plus tendue. L'arrêt est plus brutal que les précédents, mais le risque de percuter les rochers en fin de piste a convenablement diminué. Elle effectue alors d'autres atterrissages en essayant de faire le moins de bruit possible avec le moteur au moment du freinage. Finalement en prenant son élan de loin elle arrive sur la piste, moteur coupé, elle a juste à le remettre en route en inversant sa rotation au moment où les roues touchent le sol.

En regardant l'écran du tableau de bord, elle constate que la jauge des batteries indique 50 %.

- Bon ! Ça commence à rentrer, mais j'avais oublié ce détail. Ça devrait aller, nous avons un mois pour nous en occuper.
- Et qu'elle sera mon rôle dans tout ça murmure Martin.
- Je t'expliquerai demain. Es-tu prêt à aller jusqu'à tuer pour moi ?

Martin ne répond pas immédiatement. Il analyse les implications de cette question.

- Je serais donc obligé de tuer Carnéjac ?
- Non. Mais il faudra sans doute nous défendre. Et à ce moment-là, tu auras sur toi l'arme la plus redoutable de ton époque. Je te montrerai le maniement demain.
- Et vous avez cette arme actuellement ici ?
- Oui. Tu verras ça demain.

OVNI

Le démontage et le rangement de l'appareil se terminent en silence.

De nouveau seule dans sa chambre, elle met à jour son journal. Elle explique ce qu'elle a fait, comment elle s'y est prise et quelles sont ses intentions pour les prochains essais. Elle repense à la réaction de Martin lorsqu'elle lui a posé la question, est-il capable de tuer pour elle. Sa réaction, posée, est encore un bon point son égard. Il sait prendre du recul face à une situation exceptionnelle. Comment un garçon de cette qualité-là a-t-il pu sortir d'une famille de paysans ? En fait, nous sommes vraiment bourrés de préjugés.

Mai 1717

Nouvel entraînement. Les journées devenant plus longue il a fallu attendre plus longtemps que la nuit soit totalement tombée. Pour cette sortie elle a fourni à Martin le même équipement que pour elle, pantalon moulant, botte légère, t-shirt et chandail noirs, gilet de protection pare-balle. Ils n'ont rien à envier à un commando du GIGN.

- Pourvu que personne ne nous voie comme ça, il nous prendrait pour des diables. Est-ce que je pourrais me voir dans un miroir ?
- Oui. On verra ça au labo.

Il pleut. La visibilité est encore plus mauvaise que la dernière fois. Elle a du mal à voir le tableau de bord avec les gouttes qui ruissellent sur la visière du casque. Elle doit s'y reprendre à plusieurs fois pour s'aligner parfaitement. Mais elle commence à avoir l'appareil bien en main. Alors qu'elle repart pour un nouvel essai une partie de l'écran passe au rouge et affiche : ' batterie basse, réserve 25 %'.

- Flûte !
- Que se passe-t-il, Madame ?
- Les batteries sont presque à plat. Je ne comprends pas, je viens de les recharger. Je vais me poser en planant, enfin je vais essayer. J'ai quand même besoin du moteur à l'atterrissage.

OVNI

Elle n'est pas si loin que ça, mais il va falloir jouer serré. Elle effectue une grande boucle, tente de se caler au mieux sur les balises et coupe le moteur.

Soudain, une secousse ébranle l'appareil par l'arrière.

- Merde !

Martin se retourne et voit une flamme sortir du coffret contenant les batteries. Bien que pas formé aux technologies du vingt et unième siècle, il a compris comment Marie a enfilé celles-ci dans leur logement. Il dégrafe sa ceinture, se retourne, débloque la poignée de la batterie qui brûle, l'extrait de son support, regarde le sol et la lâche. Il n'a pas mis trois secondes pour effectuer ce geste. Dans le casque, Marie s'inquiète :

- Qu'est-ce que tu as à t'agiter comme ça ! Que fais-tu ?

- Je viens d'éjecter la batterie qui brûlait. Je ne vois pas d'autres flammes ailleurs.

- Une des batteries brûlait !

- Oui. J'ai regardé où elle est tombée. La flamme s'est éteinte sitôt arrivée sur le sol. Elle a dû tomber dans un ruisseau.

Sur l'écran, le niveau de batterie descend dangereusement vite.

- Nous avons de très gros problèmes Martin dit Marie avec une voix inquiète. Je ne sais pas si nous allons réussir à atteindre la piste.

Comble de malchance, le vent se lève en rafale. L'appareil devient plus difficile à contrôler. Elle se résout à redonner un peu de puissance, l'afficheur indique alors 3 minutes.

Elle est bien alignée sur les balises, mais les rafales de vent ont tendance à la pousser vers la falaise. Sans le moteur, elle ne pourra pas tenir en crabe. La piste est là devant elle. Sur l'écran, les secondes s'égrènent inexorablement. 120 secondes. 119, 118, elle ne va pas pouvoir utiliser le moteur à l'atterrissage. 90 secondes. Il lui reste moins de deux minutes pour atteindre la piste. Elle prend quand même conscience que s'il avait eu un gros problème elle aurait été informée. L'atterrissage risque d'être difficile, mais ils s'en sortiront. Ce n'est quand même pas mal de connaître son avenir, enfin un peu. 30 secondes. La piste est là devant elle. Elle a économisé l'énergie au

maximum, mais quand même obligée de garder le moteur pour pouvoir rester en crabe. Pour corser le tout, elle a du mal à conserver son alignement à cause des rafales de vent. La proximité de la falaise lui fait monter son niveau d'adrénaline. L'écran change de couleur, passe au rouge vif. La jauge indique zéro, mais le moteur tourne encore. Elle arrive en rase-mottes au-dessus des cimes des arbres, jamais elle n'était passée si bas. Soudain, l'appareil se cabre et semble beaucoup plus léger. Se retournant rapidement Marie voit que Martin n'est plus là. Elle a compris ce qu'il vient de faire, profitant qu'il passait au-dessus des arbres, il a sauté. Dans le casque elle entend de drôle de bruits, et surtout le souffle rapide de Martin.

Puis sa voix :

- C'est bon, je suis au sol, intact. Je monte vers la piste.

Le tableau de bord n'arrête pas de l'insulter, mais elle en a cure. Dans le casque, elle entend de la respiration de Martin qui semble courir.

- Comment ça va là-haut, Madame ?
- Je fais ce que je peux Martin, je fais ce que je peux. Tu m'as flanqué une de ces frousses.

Enfin, la balise du début de piste devient visible, elle n'est qu'à deux mètres du sol, elle ne craint qu'une chose, se poser dans la zone qu'ils n'ont pas dégagée. Instinctivement, elle remet les gaz, le moteur reprend un poil de puissance. Elle arrive à se maintenir à moins de cinquante centimètres de hauteur. Elle vient de franchir le seuil de piste. L'effet de sol lui a permis de rester en l'air plus longtemps juste ce qu'il fallait pour arriver à ce point-là. L'arrêt se passe sans problème.

Rapidement, elle fait sauter sa ceinture, ouvre sa visière et se précipite vers le début de la piste où elle voit une ombre qui s'approche au petit trot.

- Ouf ! Ça va, Martin ?
- Oui bien sûr. Pourquoi ça n'irait pas bien ?

Il n'est quasiment pas essoufflé.

OVNI

- Tu n'as pas remarqué que nous nous sommes posés de façon... disons pas habituelle, dit-elle de façon moqueuse ?
- Il n'y avait aucune raison d'avoir peur, Madame, dit-il la voix pleine de joie, j'avais déjà détaché ma ceinture pour regarder ce qu'il se passait derrière j'étais prêt à sauter pour alléger l'appareil quand nous sommes passés au-dessus des arbres. J'aurais juste quelques bleus, c'est tout. À cette vitesse-là et à cette hauteur-là, on ne risque pas grand-chose avec ces protections.

Marie le regarde, secoue la tête.

- Tu es génial Martin.
- Les entraînements que nous faisons ne sont pas inutiles, n'est-ce pas ?
- Et qu'est-ce qui a fait que tu as sauté à ce moment-là ?
- La façon dont vous vous y preniez. Je sentais bien que c'était juste. Ça aurait été trop bête de casser l'appareil. Et puis c'est une bonne expérience : sauter en vol. Je n'ai eu aucun problème à me rattraper dans les arbres. Vos protections sont rudement efficaces.

Marie regarde Martin avec un grand sourire.

- Tu me fais vraiment confiance toi n'est-ce pas ?
- Oui Madame.

Elle aurait bien aimé se serrer contre lui, le câliner, le coucouliner, lui faire des bisous partout, partout, mais.....

- Bon maintenant il faut que je voie ce qui s'est passé avec les batteries parce que je les avais chargées juste avant de partir.

Ils décrochent les trois autres blocs de leur support, l'un d'entre eux est encore chaud.

- Vous n'avez rien ?
- Non. Mais je crois que nous venons d'éviter une catastrophe.

Un silence s'installe entre eux. Ils se regardent avec affection.

Martin finit par briser cet instant de communion.

- À votre avis que s'est-il passé ?
- Ces batteries sont d'une technologie nouvelle et fragile, c'est déjà arrivé plusieurs fois dans mon monde. Je ne sais pas s'il faut faire une liaison de cause à effet entre la charge et l'utilisation ? Je vais

OVNI

retourner tout ça à la maison-mère, ils vont entendre parler du pays.

De retour au labo, Martin se regarde dans un miroir. Il a remis le casque et le gilet pare-balles. Il se tourne et se retourne et finit par dire mi-figue mi-raisin :

- J'ai vraiment l'air d'un diable. Alors si j'ai bien compris nous allons au-dessus du mas de Carnéjac pour lui faire peur. Et qu'est-ce que c'est cette arme extraordinaire que vous devez me montrer.

Pendant qu'il enlève son équipement, Marie se dirige dans un coin du labo, ouvre une armoire fermée à clef, en sort une boîte pas très épaisse qui possède également une petite serrure. Elle pose sa boîte près de Martin, glisse une clef qu'elle a autour du cou dans la serrure et l'ouvre. Martin regarde l'objet à l'intérieur, semble comprendre ce que c'est.

- Cela ressemble à un pistolet, mais en plus complexe.
- Absolument, tu as devant toi un objet que nous appelons révolver, il est capable de tirer six fois sans avoir besoin d'être rechargé entre chaque coup.

Elle lui explique le maniement du barillet, la façon de le basculer sur le côté, de mettre des balles dedans.

- Je t'apprendrai à l'utiliser. Nous irons plus bas dans les passages, pour que personne n'entende de bruit.
- Et on peut toucher quelqu'un à quelle distance ?
- Si tu vises bien, à cent pas, mais ça manque de précision quand même.
- Bigre ! Effectivement, ça ne laisse pas grande chance à la personne, sauf s'ils possèdent la même arme.
- J'ai fait venir cette arme-là pour nous protéger pendant la mission. Elle repartira avec l'appareil et tous les équipements. Ils m'ont d'ailleurs livré d'autres choses amusantes. J'espère que nous n'en n'aurons pas besoin. Ce qui est certain c'est qu'ils sont tout à fait d'accord avec ce que je vais faire.

Il regarde l'arme, la soupèse, la tend à bout de bras et finalement la repose sur la table.

OVNI

- Oui... c'est plus sage de ne pas conserver ce truc.

Il observe les balles que Marie a sorties de la boîte, les met dans sa main.

Avant de monter dans sa chambre, elle se défoule sur son clavier. Le rapport n'est pas piqué des hannetons. Pour faire bref, elle leur demande des explications claires, car ils savaient que cela allait se produire puisqu'elle l'écrirait dans son journal. Alors : ou les explications tiennent la route, ou elle coupe toute communication avec eux. Elle imprime sa missive la pose sur le translateur avec les trois batteries restantes dessus, et appuie sur le bouton 'envoi normal'.

Elle a une nuit agitée. Jamais elle n'était passée aussi près d'un accident grave. Heureusement que Martin a réagi aussi bien, sinon ils ne seraient plus qu'un ensemble de corps et de mécanique en vrac gisant le long d'une paroi rocheuse. Mais merde! ils sont au courant de ce problème pourquoi l'ont-ils laissé passer ?

Dans son lit, Martin rêve d'elle. Il aurait bien aimé la serrer contre lui, la câliner, la coucouliner, lui faire des bisous partout, partout, mais.....

Le lendemain, la réponse est sur le translateur avec une boîte de chocolat au-dessus.

Bien sûr que nous savions que cela allait arriver. Nous savions aussi que vous alliez vous en sortir, mais si nous avions fait ce qu'il fallait pour que cela n'arrive pas nous n'aurions pas eu l'information comme quoi cela était arrivé. Donc nous n'aurions pas apporté les modifications qui feront que cela n'arrivera plus. Donc cela serait forcément arrivé. Ça vous dit quelque chose une boucle temporelle Marie, n'est-ce pas ? Alors, ne nous en voulez pas. Il faut que vous nous retourniez l'appareil ; nous vous le renverrons avec les corrections effectuées et des ajouts que vous apprécierez.

Marie ronchonne en lisant la lettre, mais les explications effectivement sont imparables. En tout cas, elle pourra toujours se

OVNI

régaler avec les chocolats... faudra quand même en laisser pour Martin... mmm ? Bon d'accord, il les mérite bien.

Dans l'après-midi du lendemain, Martin revient avec un sac sous un bras.

- J'ai quelque chose pour vous, je le descends dans le labo.
- Tu n'as pas eu trop de mal à trouver.
- Un peu. C'était tombé dans le ravin du Théron, mais je n'avais pas vu exactement où.

Juin 1717

Les nuits deviennent très courtes. Il faudra attendre longtemps avant de pouvoir sortir l'appareil. Mais la nuit de la nouvelle lune est beaucoup trop claire beaucoup, trop lumineuse, pour ne pas se faire repérer. De plus, il fait doux et il n'est pas impossible qu'il y du monde dehors à ces heures-là.

Juillet 1717

Cette fois-ci, c'est décidé. Il faut faire un tour jusqu'au mas de Carnéjac. Le nouveau matériel reçu dispose de pas mal d'améliorations. Le tableau de bord comporte maintenant deux écrans. Deux caméras thermiques sont placées, une à l'avant et l'autre à l'arrière, pour le vol de nuit. Elles sont pilotables par un joystick ajouté sur le côté gauche. De plus, il est équipé d'une centrale inertielle pour calculer la position en vol. Des freins à disque ont été redimensionnés, ils sont suffisamment efficaces pour ne plus avoir besoin du crochet et du câble. Il est indiqué sur le document joint que seule une balise de géolocalisation est utile. Il faut juste la cacher dans l'axe de la piste pour que personne ne tombe dessus. Ils gagnent du temps à ne pas mettre en place le système de freinage. Avant de décoller elle effectue la procédure de localisation, fournit la latitude et la longitude qui ont été indiquées dans le manuel. C'est vrai quoi ! Ils n'ont pas de GPS au dix-huitième siècle ! Bon ! Bah, on va voir comment ça fonctionne ce truc. Elle appuie sur le bouton de validation et oh stupeur ! elle a devant elle l'équivalent d'une carte IGN. Un autre bouton est apparu sur l'écran pour passer du mode cartographie au mode photographie. La classe quoi !

OVNI

Par précaution, elle garde une attitude élevée, reste à la vitesse où l'hélice ne fait aucun bruit. Elle est ébahie par le fonctionnement des caméras; les oiseaux de nuit sont parfaitement visibles, dans un orange doux, tout le paysage, en noir et blanc, est compréhensible, même un petit animal se promenant au-devant sur le sol est visible.

‘Si l’armée possède un truc comme ça, plus rien ne peut leur échapper’. Pense-t-elle en faisant jousjou avec le joystick. Ils n’ont même plus besoin des satellites !!

Il y a tout au plus 6 km à vol d’oiseau vers le Mas Trinquier, il lui faut moins de 1/4 d’heure pour faire le trajet qu’elle suit avec intérêt sur l’un des écrans. Elle commence par effectuer une grande boucle autour des habitations, la caméra avant lui indique qu’il n’y a personne dans la cour, elle perçoit les animaux dans les étables. Elle décide donc de passer en ligne droite au-dessus et mémorise la position. Sur le tableau de bord toutes les valeurs sont au nominal. Apparemment, il n’est pas prévu un second incident avec ces batteries-là. Il semble même qu’il y a un peu plus de puissance que la version précédente. Mais le plus, c’est vraiment la caméra. Elle appuie sur le bouton ‘retour à la maison’ ; aussitôt, une flèche lui indique la direction qu’elle doit prendre et dans le casque elle entend une voix d’homme lui disant : ‘ Passage au point demandé dans 11 minutes’... Marie pousse un petit rire :

- Au prochain rond-point, prenez la seconde sortie, dit-elle avec une voix de GPS.
- Heuuu. C’est quoi ça ?
- Tu viens d’entendre les merveilles de la technique moderne. Je t’avais montré que nous savons faire parler les machines. Eh bien, celle-ci m’a dit que tout allait bien pour rentrer à la maison et indiqué le chemin à prendre sur l’écran. Chez nous, nous avons ça dans nos voitures, ça nous dit le chemin lorsqu’on demande pour aller quelque part. Là, je me suis moqué de la machine en l’imitant quand elle nous indique la route à un carrefour.
- Mais nous n’avons pas de carrefour puisque nous volons.
- Martin ! Aurais-tu perdu ton sens de l’humour ?

OVNI

Le retour se passe sans problème et le nouveau logiciel de navigation la positionne exactement dans l'axe de la piste en lui indiquant la hauteur à laquelle elle doit se mettre. L'atterrissage avec les freins est absolument parfait.

- J'aurais bien aimé avoir eu ça avant, moi !

Marie est toute guillerette en descendant de la machine et en enlevant son casque ; la cartographie, les caméras thermiques, rien que du bonheur.

Ils démontent l'ensemble et rangent tout, proprement dans leur sac. Le vol s'est particulièrement bien passé, ils sont détendus.

- Dans les prochaines versions vous n'aurez même pas besoin du trapèze pour vous diriger il le fera tout seul, dit Martin avec un grand sourire.

- Ho ! Ça existe déjà, ça s'appelle un drone. Mais c'est plus bruyant. C'est utilisé par les militaires pour se faire la guerre à distance. Équipé comme ça, celui-là est un superbe outil d'observation.

- La guerre, encore la guerre, toujours la guerre. L'humanité n'arrivera donc jamais à vivre en paix ?

- Non ! Je t'assure que je me sens beaucoup mieux à ton époque qu'à la mienne. La maison-mère commence à m'envoyer de drôles de choses à mettre à l'abri, des boîtes en plomb sur lequel sont fixées des plaques en céramique avec des écritures en relief... Ça commence à bigrement sentir la poudre là-bas.

- Il vous demande de mettre à l'abri quoi ?

- Je ne sais pas. Mais pour que ce soit dans des boîtes en plomb, c'est pour que ça reste longtemps sans s'abîmer.

- Qu'est-ce qu'il a de spécial, le plomb ?

- Je te montrerai là-haut dans l'encyclopédie de quoi il protège les choses et les gens.

7 août 1717, au matin.

Il y a maintenant un an que Pierre a été assassiné. Sur les conseils discrets d'Armand et l'approbation active de monsieur le curé, Marie fait dire une messe dans la chapelle du mas. Elle est encore tout habillée de noir. Demain, cela fera un an et un jour, elle

pourra enlever son vêtement de deuil. En réalité, elle n'a pas vraiment envie. Elle a réussi à tenir cette année grâce à une activité un peu débordante, mais ses oreillers peuvent dire le nombre de nuits où ils ont été humidifiés par ses larmes. Elle est là devant l'autel, le cœur serré, la main d'Anne dans la sienne, son esprit ailleurs. Pendant l'office, elle est complètement habitée par le souvenir de Pierre. Tous les gens du château sont présents. Eux aussi montrent leur tristesse et elle est sincère. À la sortie, ils se mettent tous en rond autour d'elle, les hommes mettent un genou en terre, les femmes font une révérence. Devant ce signe de respect, Marie laisse échapper ses sanglots. Un bras vigoureux la prend alors par les épaules, un homme la serre contre lui, c'est Arnal. Elle se blottit contre lui et cherche à éteindre ses larmes. Elle arrive par finir à se calmer.

-Comment avez-vous su ?

-Il ne faut pas être grand clerc Marie, j'aurais été étonné qu'il en fût autrement.

Marie se sépare un peu de lui, ses mains s'échappent doucement des siennes.

-Merci d'être venu Philippe. Ça me fait plaisir que vous soyez là.

*

- Alors Rigal, comment se passe la transhumance ?
- Bien monsieur, dans l'ensemble nous ne rencontrons aucun problème insurmontable. Le village se monte convenablement, nous sommes dans les temps, pour ce qui est de l'énergie nous avons eu des soucis avec les générateurs, mais ils ont pu corriger ça sur place, la résonance de Schumann n'est pas exactement à la même fréquence que la nôtre sur leur planète. Nous avons reçu récemment un blessé, il est encore en convalescence. Nous le renverrons dès qu'il sera totalement remis.
- Que s'est-il passé ?
- Une mauvaise chute, fracture ouverte du tibia. L'hôpital de campagne est seulement en cours de montage. Le caisson de transfert a montré son efficacité, il n'a pas souffert du voyage.
- Ce sont de bonnes nouvelles, dites-moi. Quand pourrons-nous envoyer une sonde temporelle ?

OVNI

- Le plus sage est d'attendre que le village soit complètement terminé et qu'il soit autonome en nourriture.
- Non. Non, je préfère que nous commençons plus tôt, nous risquons d'être pris par le temps de notre côté. Vous avez fini de transférer la cage spatiale pour eux ?
- Oui pour l'instant elle n'est pas montée par manque de main-d'œuvre. Nous envoyons actuellement une dizaine de personnes par jour. Avant la fin du mois, la population sera au complet.
- Pas de souci pour l'approvisionnement en nourriture ?
- Non. Aucun. Ils utilisent les stocks que nous avons envoyés. Leur labo de biochimie est en train d'analyser toutes les plantes qu'ils ont pu trouver autour du point d'atterrissage. Ils font des tests sur des animaux chez nous, je n'ai pas eu l'information comme quoi ils ont des rejets. Tout le monde est très sérieusement suivi par l'équipe biomédicale. Personne n'a eu à être mis en caisson d'isolement.
- Oui. C'est ce qu'avait noté la première équipe, j'espère que nous ne nous sommes pas trompés. Et le moral ?
- Vous savez, c'est tout nouveau tout beau. Ils sont particulièrement enthousiastes. Cette aventure leur paraît tellement extraordinaire! Nous en saurons plus quand nous aurons envoyé les sondes temporelles. Vous vous rendez compte ? Un projet que nous avons démarré il y a maintenant plus de quatre ans, c'est quand même quelque chose d'inouï ce que nous faisons.
- Qu'est-ce que je regrette que Pierre Théotokis n'en soit pas ! Ce qui m'étonne c'est que leur futur ne nous ait pas contacté. Enfin, il nous reste encore un peu de temps. Vous pensez que nous avons complètement terminé avant le mois de mai, comme prévu au début ?
- Le planning est établi pour qu'ils soient quasiment autonomes vers fin mars. Cela nous donne une marge de sécurité au cas où. Tout dépendra principalement de leur agriculture.
- C'est bien. De mon côté, tout va bien à Mus.
- J'ai vu que vous lui envoyez un certain nombre de choses, si j'ai bien compris cela ressemble à un système d'archivage longue durée, non ?

OVNI

- Occupez-vous de bien faire fonctionner les machines, et du projet Nout, l'autre, c'est moi qui gère. Merci beaucoup pour votre efficace collaboration.

LE DRAGON

7 août 1717 : 22h30

L'appareil est monté, équipé, prêt. Cette fois-ci, les fusées sont connectées aux commandes d'allumage. Une boîte ronde et longue, bizarre, et fixée sur la grille de protection de l'hélice, et une ficelle ramenée jusqu'au siège de Martin. Ils sont tous deux comme des gamins qui vont faire un mauvais coup, à la fois rigolards, mais un peu tendus. La journée a été chaude, il reste une légère brise de soirée. Rien de gênant, ils ont connu pire. Ils s'installent : contact, indication du point d'arrivée, check-up... Marie se sent bizarre, comme si elle arrivait à la fin d'une histoire qui l'avait tenue en haleine et dont elle est sur le point de lire le dernier chapitre. Elle attend quelques secondes avant de lancer le moteur, pensive. Ce décollage est le plus lourd qu'ils aient effectué, deux bidons de 5 litres de liquide ont été placés de part et d'autre de Martin. Il lui faut un peu plus de cent mètres pour quitter le sol, passe bien près des arbres au bout de la piste, oblique sur la droite et prend doucement de l'altitude.

Dans les documents reçus, il est écrit qu'il peut décoller en cent mètres avec deux cents kilos de charge, on ne doit pas en être bien loin. Le silence revient après avoir mis le moteur en régime de croisière. La flèche de direction est dans l'axe de l'appareil, jusque-là, tout va bien.

La bastide de Carnéjac est en vue. Personne dans la cour.

- Prêt à signaler notre arrivée Martin ? Attention ! C'est fait pour faire du bruit.

Avant de décoller, elle lui a montré le maniement d'une corne de brume fournie dans les accessoires, mais sans la déclencher, et pour cause.

- Vas-y.

Le dragon

Martin appuie franchement sur le levier en dirigeant le cornet vers le bas. Il s'attendait à un bruit de corne, mais celui-là le surprend quand même, heureusement le casque a atténué le son.

- Houu. Puissant ce truc !!!

Ils dépassent la maison, Marie fait une grande boucle pour se remettre dans l'alignement des bâtiments. Au-dessous, c'est la débâdade. On voit les gens courir dans tous les sens sur l'écran.

Second passage.

- Encore.

Second bruit de corne, c'est l'affolement.

Martin reprend la corne, appuie sur le levier, mais son gant un peu épais lui fait sortir un son ridicule ressemblant plus à un rire de monstre qu'un son de corne de brume lorsqu'il bouge son index. Marie glousse de rire.

- Comment as-tu fait ça ?

- Je ne sais pas trop bien, mais j'avoue que c'est marrant.

C'est la panique. Encore une boucle, encore un alignement ; droit devant elle une fenêtre est ouverte au premier étage de la maison. C'est trop tentant. Sur l'afficheur elle voit la découpe, 'parfait'. En s'approchant suffisamment elle décroche une fusée en direction de celle-ci. Mais alors qu'elle vient de l'envoyer, une personne se présente dans l'encadrement.

- Aïe. C'était pas prévu ça.

La fusée bouscule la silhouette et pénètre dans la pièce en continuant de brûler.

- Tant pis. Prêt pour un arrosage ?

Martin prend un bidon, l'ouvre, et se tient prêt à le vider par-dessus bord.

- Vas-y.

Dans une boucle serrée, Marie fait en sorte que le liquide tombe sur le toit, puis se dégage au loin. Elle s'aligne de nouveau dans l'axe de la maison et envoie une seconde fusée. L'essence qui était versée sur le toit s'enflamme instantanément. Encore une boucle, encore un alignement, cette fois-ci c'est la porte d'entrée qui est ouverte.

Le dragon

- Au poil. C'est ce que je désirais.

Elle demande à Martin de faire de nouveau rire le dragon.

Dans un léger piqué, elle lâche une troisième fusée qui tape sur le seuil et entre en brûlant dans la maison. Une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre, quelqu'un sort péniblement par là. Elle arrive à reconnaître Carnéjac.

- Bon. Donc c'est sa mère qui a pris la première fusée.

Il lui en reste une dernière, et elle pense que c'est trop dangereux de rentrer avec, prête à être tirée. Elle ne sait pas trop quoi en faire. Devant l'écurie, une silhouette qui s'agite violemment, un cheval est sorti, quelqu'un aide la silhouette à monter dessus, il part au galop. La déduction est facile : il s'agit de Carnéjac. Elle le prend en chasse, stabilise sa vitesse au-dessus de lui.

- Et on fait rire le dragon s'il vous plaît.

Martin s'en donne à cœur joie.

Le cheval qui se cabre de terreur en envoyant Carnéjac à terre et fuit au loin.

- Je vais faire un cercle autour de lui et pendant ce temps-là tu vas vider le second bidon.

Carnéjac est au sol, prostré. Une fois le cercle terminé elle prend de la hauteur et vise approximativement l'endroit où l'essence est répandue. La fusée se fige dans le sol, le cercle s'enflamme. Au centre, Carnéjac est à genoux les mains serrées en position de prière. Pendant la manœuvre, elle a pu constater que la maison est totalement la proie des flammes.

- Tir un coup sec sur la ficelle

Aussitôt dit, aussitôt fait, et un épais nuage de fumée est répandu dans la traînée de l'hélice.

- Allez : un dernier rire. Et tant mieux s'il mouille ses chausses.
NA !

Martin fait hoqueter la corne de brume et arrive même en remontant tout doucement son doigt à lui faire sortir un son encore plus bizarre comme si le dragon s'étranglait de rire.

Le dragon

Comme l'appareil doit retourner dans son époque, elle décide de se faire un plaisir et de voler un peu au hasard. Malgré le peu de lumière, tous deux profitent de cette promenade. Il reste encore plus de deux heures d'autonomie. Elle remonte vers le nord-ouest vers l'Hospitalet, la Cavalerie. Pendant le vol, elle regarde défiler la carte. Martin passe la tête au-dessus de son épaule pour regarder le tableau de bord.

- C'est absolument extraordinaire de vivre ça. Dit-il dans un murmure. Comment imaginer quelque chose qu'on ne peut pas connaître ?
- C'est un sujet de philo pour le bac ça mon garçon répond-elle doucement, envoûtée par ce moment de paix.
- Le bac ? C'est quoi déjà ? Ah oui ... Un examen qui permet de continuer ses études...

Ils passent au-dessus des villages qui ne sont pas éclairés. Sur la carte s'affiche le nom des artères principales. Ils remontent vers Millau en passant par le causse du Larzac.

- Quand je pense que je ne pourrais jamais dire que je suis passé au-dessus de Millau à 300 pieds d'altitude !

Ils redescendent plein sud, vers la bastide, puis suivent le Cernon en direction de Sainte-Eulalie. Sur un coup de nostalgie, Marie fait un détour par le bois de la Mothe. En le survolant, elle pousse un grand soupir. Elle finit par appuyer sur la touche 'retour à la maison' et se laisse guider par l'appareil.

La caméra thermique fait voir une silhouette dans les bois, proche de la piste d'atterrissage.

- Flûte ! Il y a du monde au sol. Comment faire pour l'éloigner suffisamment longtemps ?

Martin regarde l'écran pour voir s'il peut reconnaître la silhouette, mais cela n'a rien d'évident. Marie s'éloigne de la falaise en prenant de l'altitude.

- S'il nous voit nous poser, ils trouveront forcément l'entrée du souterrain. J'espère que ce n'est pas déjà fait. Heureusement que nous n'avions plus besoin du câble.

Le dragon

Elle éloigne l'appareil jusqu'à la limite de sensibilité de la caméra et commence à tourner en rond. Il reste environ une heure d'autonomie.

- Crois-tu qu'il nous a repérés ?
- Je ne sais pas, quand vous l'avez détecté il ne semblait pas regarder vers nous.
- As-tu une idée pour l'éloigner, pour l'attirer ailleurs ?
- Il faut que ce soit à un quart d'heure, vingt minutes de marche, par ce que le temps que l'on se pose, qu'on démonte l'appareil, qu'on range tout, que l'on efface nos traces il faut compter ce temps-là. Et puis si on arrive à se poser ailleurs il faudra cacher l'appareil. Même démonté, c'est un risque.

Soudain, Marie a une idée folle.

- On va se poser dans le parc du château, se mettre devant la chapelle et tout ranger dedans. En espérant que tout le monde dorme bien.
- Il faudra atterrir sans le moteur.
- Oui, je pense que nous avons suffisamment de distance pour nous arrêter avec les freins. Le sol est bon, nous connaissons tous les deux très bien le terrain, je crois que c'est la seule possibilité que nous ayons.
- Comment faire vite pour démonter tout ça.

Marie s'éloigne alors du château afin d'avoir une descente douce et pouvoir ralentir avant qu'il ne soit entendu du sol. Le seul souci est que l'axe d'atterrissage sera sud-est nord-ouest et qu'elle risque de se faire repérer par le veilleur qui est dans le bois au pied de la falaise. Mais le jeu en vaut la chandelle. L'afficheur n'est pas content du tout et lui indique la direction qu'elle aurait dû prendre.

Martin rompt le silence qui s'était installé entre eux. Ils ont tous les deux largement profité de ce voyage dans le ciel. Avant d'atterrir, il pose une question stupide :

- Heuu... la porte de la chapelle ? Elle est verrouillée ?
- Flûte ! Je n'ai pas vérifié ce matin. J'espère que non. Où est la clef ?

Le dragon

- En général dans la cuisine avec celles des bâtiments. Ça risque de prendre du temps ; aller là-bas et revenir avec. Ah ! il y a un autre problème, le château, lui, doit être fermé à clef.
- Aïe aïe. Tiens, ça me rappelle quelque chose ! Sais-tu où il y aurait une corde ? Avec crochet ?

Martin réfléchit quelques secondes, sourit et dit :

- Vous avez déjà fait cela il y a un peu plus de quatre ans maintenant non ?
- On ne peut rien te cacher, toi !

L'alignement semble convenable, la caméra infrarouge indique que personne n'est dans le jardin, ni aux fenêtres, Marie sait qu'elle n'a droit qu'à une seule tentative. Tant pis pour les clefs, il va falloir improviser sur place. L'atterrissage s'effectue dans le plus grand silence, juste un très léger bruit au moment où les roues entrent en contact avec le sol. Elle se laisse glisser jusqu'à la porte de la chapelle. Ils ne sont pas encore totalement arrêtés que Martin est déjà en train d'ouvrir les deux battants, elle n'était pas fermée à clef, ouf ! Marie enlève son casque, se secoue la tête pour libérer ses cheveux, touche le tableau de bord du bout de ses doigts gantés. 'Merci', dit-elle tout bas.

- On fait tourner l'appareil, ce sera plus facile pour le décollage demain, chuchote Marie.

Avec rapidité, la voilure est détachée du chariot, placée, avec quelques contorsions, dans le chœur. L'appareil est poussé dans la nef en marche arrière. L'écartement des roues les oblige à déplacer les bancs. La porte est fermée, ouf ! Par respect, afin que la voilure ne repose pas sur l'autel, ils la reposent sur le chariot, sans la fixer. Ils enlèvent leur équipement qu'ils laissent sur place. Reste à trouver la clef pour que personne ne vienne voir ce dragon au repos.

- Bon, comment fait-on pour entrer dans château maintenant ? Demande Martin. Marie le regarde et lui dit :
- Allez ! Fais marcher ton imagination.
- On pourrait utiliser la corde de la cloche ?

Le dragon

- N'importe quoi ! On va rentrer par le souterrain comme d'habitude. Le tout c'est d'être silencieux.
- Vous avez sur vous la clef du souterrain ? Essayez de voir si elle ne rentrerait pas dans la serrure de la chapelle.

Et là, un petit miracle se fait, en forçant un peu ils arrivent à la fermer.

Dans un parfait silence, ils reviennent à leur point de départ. Une fois dans le souterrain Martin dit :

- Voilà ! C'est fini !
- Oui. Mais je n'ai pas l'impression d'être libérée. C'est bizarre, je suis pleine de sentiments contradictoires. D'un côté, j'ai vengé mon homme, de l'autre j'ai l'impression de ne plus avoir de but. Nous rangeons tout dans la nuit prochaine, Martin. Tu as été rudement efficace, tu sais.
- Je me suis amusé également, Madame. Doit-on regretter la mort de la mère de Carnéjac ?
- D'abord, il faut être sûr qu'elle a bien été tuée, ce qui n'a rien d'évident, mais ce n'était pas le but de l'expédition. Nous en saurons plus demain matin. Je pense que nous risquons d'avoir beaucoup de visites.

Arrivée dans sa chambre Marie met à jour son journal. Elle décrit la façon dont elle s'y est prise et les résultats obtenus. Pour toutes infos supplémentaires, attendez demain soir, merci, au revoir. Son sommeil est de nouveau agité, elle rêve de choses violentes dont elle ne se souvient pas au réveil.

8 Août

La maisonnée a l'habitude que madame dorme un peu plus longtemps les nuits de nouvelle lune, mais respecte cet état de fait. Ce matin, ils ne désirent qu'une chose, c'est de lui annoncer cette nouvelle absolument extraordinaire, un dragon a brûlé la maison des Carnéjac. Les bruits courent vite dans la campagne et celui-ci certainement plus rapidement que les autres. À peine levée, elle est entourée des femmes de chambre et chacune veut y aller de son couplet concernant cette histoire.

Le dragon

- Ho ! Ho ! Doucement ! Laissez-moi le temps de me réveiller.

Pendant qu'elle prend son petit-déjeuner Armand, demande à lui parler seul à seul. Il lui raconte ce qu'il a pu extraire de tous ces bruits de campagne.

- Effectivement, un dragon a bien mis le feu à la maison de monsieur Carnéjac. Tous ses gens l'ont vu, certains vont jusqu'à le décrire, tout noir, les ailes immenses, avec un cri épouvantable. Il est passé une première fois en poussant son cri puis une seconde comme s'il riait. Puis il a craché du feu sur sa mère, qui s'était mise à la fenêtre de sa chambre pour voir ce qu'il se passait. Elle en est morte brûlée. Ensuite, il a fait pipi sur la maison et il a mis le feu à son pipi ! Vous vous rendez compte ! Alors que monsieur Carnéjac s'apprêtait à sortir, il a craché le feu au travers de la porte d'entrée. Il a eu la vie sauve en passant par une fenêtre. Il s'est enfui à cheval, le dragon l'a rattrapé. Le cheval l'a désarçonné tellement il a eu peur. Il a enfin fait un tour tout autour de Carnéjac en faisant de nouveau pipi et a mis encore le feu. Vous vous rendez compte, il était au milieu d'un cercle en feu ! Ses gens ont réussi à le ramener, manifestement il a perdu l'esprit. Vous vous rendez compte, Madame, un dragon ! Nous croyons tous que ça n'existait plus depuis longtemps, mais là... Beaucoup de personnes l'ont vu. En partant, il a craché un nuage de fumée en riant. J'en ai la chair de poule en vous racontant cette histoire, Madame. D'où peut bien sortir cette bête ?

Marie n'a même pas envie de rire. Elle n'a aucun effort à faire pour rester sérieuse. Son objectif est atteint, elle a rendu Carnéjac fou. Bien sûr, il y a eu des dégâts collatéraux, mais sa mère était détestée de tout le monde, une vraie mère castratrice. Et maintenant ?

- Rappelez-vous Armand, j'avais envoyé une missive à mon pays pour demander qu'ils viennent faire justice, le juge noir vient d'exécuter la sentence.
- Que..... quoi... vous dites que... la justice de votre pays ?
- Oui Armand, je le savais déjà depuis quelque temps. Mais je vous demande de ne pas l'ébruiter. Je ne voudrais pas qu'on se mette à

Le dragon

me maudire à cause de ça. C'est effectivement une des sentences les plus fortes que nous savons appliquer, faire perdre la raison aux personnes qui ont commis des fautes particulièrement graves. Mais promettez-moi de ne pas ébruiter ce que je viens de vous dire.

Marie a parlé doucement, mais suffisamment distinctement pour que toutes les oreilles collées sur toutes les portes puissent entendre ce qui était dit. Désormais, personne n'osera s'attaquer à elle sous peine de devenir fou.

La présence d'un dragon dans le voisinage met tout le pays en effervescence.

Valentine vient de finir de mettre le repas à chauffer. Elle a quelques minutes devant elle. En repensant à ce qu'il s'est passé la nuit dernière elle décide d'aller prier dans la chapelle où elle aura plus de calme. Bizarre ! La porte est fermée à clef. Elle retourne la chercher dans la cuisine.

Un cri de terreur couvre le calme du mas.

Marie se précipite dehors et voit Valentine qui arrive de la chapelle en courant. La porte est entre-ouverte.

- Merde. Merde. mееееerde !

Elle se rue vers Valentine. La pauvre, terrorisée, se jette dans ses bras, arrive à balbutier.

- Le drag .. Le ... le dragon. Il est ... dans ...dans ... la chapelle.

Marie la sert fort contre elle en lui susurrant à l'oreille,

- Ne craignez rien, je m'en occupe. Rentrez dans la maison. Je m'occupe de lui. Je sais lui parler. Vous ne risquez rien. Voyez, il n'a pas bougé.

La phrase met un certain temps à arriver au cerveau de la femme, elle se détend, recule un peu, regarde Madame de façon ahurie.

- Vous... Vous ... savez ...leur parler !!!

- Retournez dans la cuisine, je vais fermer la porte, après je vous raconterais une histoire que vous ne pouvez pas imaginer. N'ayez aucune crainte, je suis là. Retournez à la cuisine, j'arrive.

Le dragon

Marie la regarde se précipiter dans le château.

‘Quelle conne que je suis ! Je n’y ai plus pensé à cette clef !

Tout en ronchonnant contre elle-même elle se dirige vers la chapelle, se glisse par la porte entrouverte et comprend sa terreur. Vu sous cet angle-là, avec la lumière du jour, ses deux grands phares devant, la position de l’aile, effectivement. Une idée lui vient. Elle repousse la porte, enfle son casque, met le contact, met la radio en route. Sur le tableau de bord, il y a une touche SONO. Elle a lu que l’appareil est équipé d’un puissant amplificateur. Après quelques manipulations, elle arrive à trouver le réglage. Elle appuie sur le bouton SONO, se gratte la gorge. Dans la chapelle, un énorme grattement de gorge retentit. Les idées tournent dans sa tête, puis elle se met à parler doucement en Persan en essayant de donner une modulation à sa phrase comme s’il s’agissait d’une réponse. En bougeant, elle crée un larsen qu’elle arrive à couper en baissant le niveau sonore. – Ouf – de nouveau, elle dit une phrase, de façon calme, douce. Le niveau est moins fort, mais certainement largement audible de dehors. Un silence, puis elle dit ‘Au revoir, à bientôt Marie’ toujours dans cette langue incompréhensible par une personne d’ici. Elle coupe le contact, enlève son casque sort et ferme la porte à clef.

Sur le perron, les femmes regardent vers la chapelle, figées, avec terreur ou admiration.

‘Ça t’apprendra à vouloir jouer les malines. Pfff’.

Au fur et à mesure qu’elle s’approche du château, elles s’écartent, s’éloignent d’elle. Lorsqu’elle passe à leur niveau, elle ne voit que des yeux effarés, des visages stupéfaits. Elle s’arrête, se tourne vers la petite troupe.

- Venez à la cuisine, j’ai quelque chose à vous raconter.

Rose lâche alors une phrase, étonnée :

- Il parle ! Et vous appelle par votre prénom !

Marie la regarde avec un sourire désabusé, lâche un petit rire.

- Vous l’avez entendu ??

Le dragon

Le hochement de tête des filles lui confirme qu'elle a bien fait de dire cette dernière phrase. 'Bon, ça va simplifier mon histoire. Dans quel merdier je me suis mise, moi ! '

Il y a peu de personnes cet après-midi au château. Tous les hommes sont dans les champs. Dans la cuisine, il n'y a que Mathilde Rose Valentine et Marguerite. Elle fait signe de s'asseoir autour de la table.

- Je vais vous raconter brièvement mon histoire parce qu'il va falloir que je le dise aussi aux hommes ce soir. Dans le pays d'où je viens vivent quelques dragons. Ce sont des animaux rares, il n'y en a plus beaucoup. Alors nous les protégeons, nous avons appris à les domestiquer, comme vous avec les chevaux. Ce sont des animaux très intelligents, comme certains chiens de berger. Les dragons vivent très vieux, mais ne font pas beaucoup d'enfants. Comme ce sont des oiseaux, ils pondent des œufs aussi. Ma famille possède un couple depuis plusieurs générations. Nous les considérons comme des compagnons.

Les quatre femmes sont accrochées aux lèvres de Marie, les yeux grands comme des soucoupes.

- Vous le savez, vous, quand une personne est à côté des œufs de canards ou d'oie au moment où ils éclosent, si vous vous y prenez bien ils croiront que vous êtes leur mère.

Les quatre têtes hochent en même temps, elles ont connu ça également.

- Le jour de mes 12 ans, mes parents me firent le plus beau cadeau qu'on peut faire à une personne, ils me laissèrent seule devant l'œuf d'un dragon qui était en train d'éclore. Ils m'avaient expliqué comment faire pour l'adopter.

Je l'ai appelé *Ιτρενογ*. C'est-à-dire 'dragon d'argent' parce que, quand ils sont petits, leurs plumes sont couleur argent. Il est devenu mon compagnon. Il est devenu suffisamment fort pour me porter et me faire voler avec lui. Ne craignez rien, il va repartir dans quelques jours vers mon pays, mais ça me fait tellement plaisir de le voir ici. Ça va me permettre d'envoyer les nouvelles à la famille. En bateau,

Le dragon

il faut plus de six mois pour aller chez moi, le dragon met moins de trois semaines. Il est arrivé il y a plusieurs mois maintenant, il se cachait au pied de la falaise. Vous vous rappelez de l'histoire des bruits que l'on entendait parfois. C'était lui qui prenait son envol. Je lui ai demandé de ne jamais sortir de jour parce que je ne veux pas qu'il fasse peur à qui que ce soit, et surtout que quelqu'un puisse le tuer. Voilà. Je ne vous en dirai pas plus maintenant, je raconterai la suite ce soir quand les hommes seront là.

Les femmes mirent quelque temps à revenir sur terre après ce conte de fées. Elles avaient déjà beaucoup de respect envers Madame, mais là ! Vous vous rendez compte, elle a dompté un dragon, elle parle avec lui !

- Tout ce que je vous demande, comme vous l'avez fait il y a un an suite à la mort de Pierre, c'est le silence total. Vous vous rendez compte, si les gens savaient que j'ai fait venir un dragon, ici, que je sais lui parler, et que c'est réellement lui qui a détruit la maison de monsieur Carnéjac ! Ils viendraient tous brûler le château, et moi avec.

Les femmes attendirent que Marie sorte de la cuisine pour briser le silence entre elles.

- Vous vous rendez compte ! Ce doit être un pays absolument extraordinaire de là où elle vient !
- À mon avis, ce n'est pas un pays sur la terre. C'est un pays de fée, il n'y a que dans les pays de fée où l'on trouve des dragons.
- Oui ! Je trouve que ça va bien : une gentille fée.
- J'ai entendu les hommes parler entre eux à son sujet, ils disent qu'elle sait tellement de choses qu'ils ne comprennent pas comment elle a pu apprendre tout ça. Ils disent aussi qu'elle a trente ans, mais elle ne les fait pas du tout, ils pensent qu'elle n'en a guère plus de vingt. Mais que vu tout ce qu'elle connaît, elle pourrait aussi en avoir deux cents.
- Oui, mais le dragon est grand, et suffisamment fort pour la porter. À quel âge c'est adulte un dragon ?
- Si ce qu'elle dit est vrai, il doit avoir dix-huit ans.

Le dragon

- Dis-nous Valentine ? Quelle taille a-t-il vraiment ?
- Vous savez, j'ai eu tellement peur que je n'ai pas eu le temps de regarder tout. Mais ses ailes sont larges comme la chapelle, et il a poussé les bancs pour mettre son corps par terre. Et puis il a de grands yeux brillants, immenses, qui me regardaient quand je suis entrée. Qu'est-ce que j'ai eu peur !

Le soir absolument tout le monde est réuni dans la cuisine. Les hommes sont déjà au courant de ce qui s'est passé dans l'après-midi. Marie est là avec eux. Elle redit ce qu'elle a raconté aux femmes ce matin, avec l'impression d'être une sacrée mythomane. Elle leur avoue que c'est elle qui a dirigé le dragon vers la maison de Carnéjac, lui a demandé de la brûler pour se venger de la mort de Pierre. Cette information fait hocher la tête des hommes qui apprécient beaucoup. Elle leur avoue qu'il n'était pas prévu que sa mère soit tuée. Elle voulait simplement faire peur. Mais même si elle sait maîtriser un dragon, elle ne fait pas toujours ce qu'elle veut avec. Martin est assis avec les hommes, il serre les dents pour ne pas éclater de rire. Extérieurement, il reste extrêmement sérieux et très concentré. Quand elle a fini, un silence respectueux s'installe. Finalement, Armand prend la parole.

- Comment est-il arrivé dans la chapelle ?
- C'est moi qui lui ai dit de s'y réfugier, il y avait quelqu'un près de l'endroit où il niche, il ne voulait pas se poser. S'il avait été aperçu, ça risquait de poser d'autres soucis, n'est-ce pas ?

Armand regarde tout le monde, prend une bonne goulée d'air, pousse un soupir et finit par dire :

- Je compte sur vous tous pour ne jamais parler de cette histoire. Vous vous rappelez, l'année dernière je vous avais déjà fait la même phrase. Mais cette fois-ci, je crois qu'il y va de notre vie. À tous. Madame a fait ce qu'elle a pu pour nous cacher la vérité, pour nous mettre à l'abri. Faisons comme si rien ne s'était passé. Quand je pense que tout ça c'est dû simplement à une clef laissée dans la cuisine... et à Valentine qui voulait prier le seigneur pour

Le dragon

nous aider dans cette histoire. Les desseins de Dieu sont insondables, dit monsieur le curé. Je ne sais pas, Madame, si vous avez d'autres choses aussi puissantes dans votre besace, mais là, vous avez fait vraiment fort. Quoi qu'il en soit, vous conservez ma totale confiance.

Tout le monde hoche la tête, qui pouvait rêver de mieux. Certains font le bilan de ce qui s'était passé depuis cinq ans, ils ont l'impression de vivre dans un conte de fées.

- Ne seriez-vous pas une fée, Madame ? Demande Mathilde dans un souffle.
- Non Mathilde, je suis bien de chair et d'os. La preuve, c'est que je peux même avoir des enfants. Est-ce qu'une fée peut avoir des enfants ? Je ne sais pas. Et comme vous pouvez le constater, mon enfant est absolument normal. La grosse différence qu'il y a entre vous et moi c'est que nous ne venons pas du même monde. Mais nous sommes des humains, tous. Dans mon pays, les choses sont tellement différentes... Vous souvenez-vous comme j'étais perdue au début quand je suis arrivée ... j'avais tout à apprendre, et vous m'avez énormément aidée. Merci Armand, pour la confiance que vous conservez pour moi. Merci à tous pour tout ce que vous m'apportez.

Elle se tourne vers Valentine et lui dit :

- Nous feriez-vous un excellent repas, pour nous tous, quand vous pourrez. Ce serait l'occasion de faire une sorte de petite fête entre nous, seulement entre nous. Disons que ce sera pour fêter... la fin des moissons avant l'heure ? Ou la fin de mon deuil, plutôt.

Valentine regarde Marie avec un sourire :

- Je regarde ce que j'ai dans les réserves, je vous dirai ça tout à l'heure.

9 Août

Le capitaine de gendarmerie se présente le lendemain. Il tourne un peu autour du pot, ne sachant pas trop comment aborder la chose.

- Venons-en à la question qui me travaille, Madame. Ce dragon, a-t-il quelque chose à voir avec la justice de votre pays ?

Le dragon

- Qu'est-ce qui pourrait vous faire croire ça, monsieur ? Ai-je l'air d'une dompteuse de dragons ?
- Non bien sûr ! Mais je serais curieux de savoir d'où sort cet animal qui par sa venue vous a fait justice, enfin si on peut appeler ça de la justice.
- Il est certain que cela arrange bien mes affaires, capitaine, quant à savoir pourquoi cet animal s'est attaqué à Carnéjac plus qu'à moi c'est une question. J'estime pour ma part que les choses sont bien ainsi. Il paraît qu'il a perdu la raison ?
- Actuellement, il est complètement prostré, il s'est allongé les bras en croix devant le calvaire, le père de Gaujal à essayer de lui parler, mais il n'a rien obtenu. Je ne sais pas si c'est sincère, nous verrons bien s'il se lève quand il aura faim.

Le capitaine s'en va sans avoir eu confirmation ou infirmation de l'influence de Marie dans cette affaire. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne paraissait pas très émue. Qu'il y ait un dragon dans le voisinage ne l'inquiétait visiblement pas. Ou alors il s'agit bien d'une justice divine, peut-être. Mais est-ce que ça existe vraiment un dragon ?

Dans le voisinage, les langues se délient. Des bruits circulent dans tous les sens, ce serait bien Carnéjac qui a donné l'ordre de tuer Monsieur, et le dragon est tout simplement une justice divine, la preuve c'est qu'il est venu juste un an après.

- Pourtant un dragon c'est plus satanique que divin, et personne n'aurait imaginé que madame ait fait un pacte avec le diable.
- Ça se verrait sur elle, c'est sûr.
- Après tout, ce n'était peut-être pas un dragon !
- Et si c'était Saint-Michel lui-même qui était descendu faire justice ?
- Oui, mais Saint-Michel, lui, il ne crache pas du feu. Il immobilise le dragon, l'empêche de nuire.
- C'est Saint-Georges qui tue le dragon.
- Même chose, Saint-Georges : il crache pas du feu lui non plus, il tue le dragon tout simplement.

Le dragon

- Alors le dragon il vient de Satan où il vient de Dieu ?
- Il faut à tout prix que monsieur le curé procède un exorcisme.
- Quand même, vous pensez ! Un animal qui met le feu à son pipi!
- Et puis vous avez vu son premier coup, il l'a porté à sa mère. Comme si c'était elle qui était à l'origine de tous ses problèmes.
- Vous savez bien ma brave dame, elle dominait complètement son fils.
- Alors finalement, le dragon est venu tuer la mère, pas le fils. Il a simplement voulu lui faire peur, lui donner une leçon.

Les commentaires vont bon train. Le père de Gaujal se précipite au château afin de faire la lumière sur cette coïncidence étonnante.

Ils se promènent tous les deux dans le jardin, loin de tout le monde.

- Marie ? croyez-vous vraiment au dragon ?
- Vu ce qui s'est passé la nuit dernière... je porterais à y croire.
- J'ai quand même rudement envie de vous entendre en confession.
- Ho ! Mon père ! Aurais-je donc des choses à me reprocher ? dit-elle de façon ingénue.
- Il y a quand même eu une mort, vous savez bien. Si elle est due au dragon... ce sont les dures lois de la nature. Mais si cette mort est d'origine humaine... vous savez, dans l'Évangile ce n'est plus un œil pour œil, dent pour dent.
- Pensez-vous que le dragon a pu faire des dommages collatéraux de façon involontaire ?
- Mmm. Je suis bon pour aller exorciser ce lieu maintenant. Ah ! Je ne savais pas que l'urine de dragons était inflammable.
- Oui, c'est ce que j'ai cru entendre dire. Mais était-ce réellement son urine ?
- Marie... j'ai beaucoup d'affections pour vous. Avec votre mari, vous étiez les deux seules personnes avec lesquelles je pouvais parler de tous les sujets, sans tabou. Vous m'avez apporté tous deux énormément de choses, votre ouverture d'esprit est pour moi une sorte de baume, mais ne mettez pas votre âme en danger, la

Le dragon

vengeance n'est en aucun cas la solution. Vous savez que la vengeance entraîne la vengeance.

Marie prend un air sérieux.

- Mais qu'est-ce j'ai fait, François, pour mériter cette remontrance ?
- Ces événements ne peuvent pas être le fruit du hasard, ne me prenez pas pour un ignorant. Vous pouvez faire avaler ce que vous voulez aux gens de la campagne, quoi que... mais vous aurez beaucoup plus de mal avec moi. Alors ?

Le curé se retourne vers Marie et la regarde très sérieusement en fonçant les sourcils. Finalement, elle n'ose pas lui cacher la vérité plus longtemps.

- Oui François, dit-elle doucement.

Elle a un peu de mal à continuer, le souvenir de Pierre l'envahit de nouveau.

- Oui, soupire-t-elle... Je ne vous dirais pas comment j'ai fait ça. Effectivement, il ne s'agit pas d'un animal, mais d'un objet bien humain. Vous connaissez une partie de notre vie à Pierre et à moi, mais seulement une partie. Nous disposons d'un savoir très en avance sur le vôtre. Je sais que la vengeance n'est pas une bonne conseillère. Voyez-vous, quand je suis revenu au château je ne me suis pas sentie libre pour autant. Ce désir de vengeance m'a habité pendant un an, il m'a permis de tenir. Maintenant, je me sens vide... elle laisse le silence s'installer. Ha ! La mort de madame Carnéjac n'était pas du tout programmée, elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment.

De nouveau le silence, ils continuent de marcher lentement. C'est toujours très agréable de parler en marchant doucement. D'ailleurs, Platon utilisait cette technique avec ses adeptes.

Au bout d'un moment, le curé brise le silence:

- Je n'arrive toujours pas à me faire une idée tenant la route sur vous deux. Qui êtes-vous, Marie ? Qui êtes-vous vraiment ?

Marie ne répond pas immédiatement.

Le dragon

- Pour le moment, contentez-vous de ce que vous savez. Jésus n'a-t-il pas dit un jour *'J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant ?'*
- De votre part, n'est-ce pas de l'orgueil ?
Elle s'arrête de marcher, se tourne vers le curé, le regarde, ne répond pas. Elle semble réfléchir.
- Non François. Pour ma part, je crois que c'est de la sagesse.
- Oui... Peut-être. En fait, même l'église utilise le silence sur certaines choses afin que le peuple ne regarde pas trop loin. Vous savez bien que c'est ce que je lui reproche, alors !
Ils se remettent à marcher, ils atteignent la tombe de Pierre.
- Cette épitaphe est quand même bien étrange non ?
Elle se tourne vers la vallée, s'appuie sur le muret, et soupire.
- C'est pourtant une vérité, non ? dit-elle d'une voix triste.
- Qu'est-ce que la vérité ? Répond le curé.
De nouveau le silence, mais pas un silence lourd, celui qui contient de la réflexion, de l'analyse, d'une mutuelle compréhension.
- Bon ! Je suis obligé de vous quitter. Il faut que j'exorcise vos frasques. Maintenant que j'ai mes réponses, je vais avoir du mal à ne pas rire pendant l'office, dit-il en souriant. À bientôt.

10 Août matin

- Vous savez que vous l'avez complètement terrorisé, ce pauvre homme. Il pensait que Satan était venu le chercher pour le jeter en enfer. Alors pour le bien de son âme, je lui ai proposé de faire un pèlerinage jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais comme il n'a qu'une peur, c'est de revenir ici, il veut donner tous ses biens à l'église.
- Et évidemment, l'église accepte son domaine avec un grand plaisir n'est-ce pas ?
- Ne le prenez pas comme ça Marie. La plupart des legs reçus par l'église ont été donnés volontairement et sans contrainte. Bien sûr, il y en a qui font ça pour le salut de leur âme, dit-il avec une petite moue, mais si vous saviez le nombre que nous recevons pour que ce ne soit pas la famille qui en profite, vous seriez étonnée... Vous

Le dragon

en avez fait un méchant travail, hein ! Quand je suis allé au Trinquier, j'ai eu beaucoup de mal à trouver quelques bonnes âmes pour aller chercher le corps de sa mère dans la maison. On l'a retrouvé au rez-de-chaussée, complètement brûlé. Son inhumation aura lieu cet après-midi, à la cavalerie. Je pense qu'il serait sage que vous soyez présente.

- Oui bien sûr.

10 Août après -midi

Il y a du monde à l'église de La Cavalerie, mais pas de larmes. Ni Carnéjac ni sa mère n'étaient appréciés par leur entourage. Les gens sont venus par habitude, ou pour entendre les ragots. Le regard de l'autre a une telle importance ici. Carnéjac est là, au premier rang, livide. Le 'serre-pince' est pour lui une corvée à laquelle il ne peut pas se défilier. Quand vient le tour de Marie, il lui tient la main un peu plus longtemps et murmure 'pardon, madame, pardon' en baissant les yeux. Elle le regarde attentivement et sort un 'oui' tout juste audible par lui. À la sortie de l'église, elle se sent comme débarrassée d'un poids. Sans savoir comment elle a réussi à accorder son pardon à l'assassin de son mari. Il n'y a plus la moindre haine en elle. Simplement une grande tristesse pour tout ce gâchis.

Elle sait que si ce meurtre n'avait pas eu lieu elle ne serait pas là et n'aurait pas vécu ces quatre années de pur bonheur avec Pierre. Toute la charnière de son histoire est basée sur ça. Si ça n'avait pas eu lieu, ils n'auraient pas transmis les plans de la machine au vingt et unième siècle, elle n'aurait pas pu rejoindre Pierre. Elle serait encore chercheuse en langues orientales ou en train de purger sa peine de prison pour l'assassinat de toute son équipe. C'est la dure loi d'une boucle temporelle. Elle sourit en elle-même.

'Maintenant, il va falloir passer à la phase deux du programme' pense-t-elle de façon amusée.

12 Août matin

- Enfin! Monsieur Carnéjac, faire un legs à l'église certes, c'est mon métier de faire des actes. Mais ne pensez-vous pas... que vendre votre domaine... et de donner une partie de l'argent à l'église ne

Le dragon

serait pas plus judicieux ?... Mmm ... Cela vous permettrait d'avoir un petit pécule en revenant de votre périple... Mmm ... Je me charge de trouver un acquéreur. Si vous voulez bien sûr.

Carnéjac répond de façon à peine audible, en ayant du mal à lâcher ses mots.

- Oui. Vous avez raison, Maître... Je n'ai pas l'intention de revenir dans la région... Je suis banni d'ici... À tout jamais... J'espère trouver un monastère qui veut bien de moi... Si je viens avec quelques subsides, ça sera plus facile... N'est-ce pas ?
- Oui. C'est la sagesse même. Votre mère a eu la bonne idée de laisser quelques actes dans mon étude. Je vais les consulter pour estimer la valeur de votre patrimoine. Mais dites-moi ? Est-ce que la ferme a brûlé également ?
- Non... Seulement la maison, on n'a rien pu sauver... Quand je pense à tout ce qu'il y avait là-dedans!... Mais peu importe maintenant.
- Bien. Je vous contacte dès que possible. Vous comptez rester au presbytère longtemps ?
- Où pourrais-je aller maître ? Où pourrais-je aller ?

Les affaires ne sont pas très abondantes ces derniers temps et un acte sur la vente d'un domaine de cette taille-là... Mmm ... ce sera toujours bon à prendre. De plus, il a sa petite idée quant à la personne à laquelle il va proposer tout ça.

12 Août après-midi

- 500 000 livres pour le mas de Carnéjac ! Vous êtes trop gourmand Maître. Voyons : 150 000 livres pour les terres agricoles, en étant généreuse, 90 000 livres pour les terres qu'il a sur le causse, et, disons... 10 000 livres pour les bâtiments et tout le matériel. Ça me rappelle quelque chose il y a quatre ans, n'est-ce pas ? Je devrais même soustraire le prix de la ruine de la maison, qui a... disons...quelque chose de diabolique, non ? Ça me paraît bien payé. Et en plus là-dessus il y a les frais bien sûr.

Le dragon

Le notaire avait déjà été étonné de la connaissance des prix des terres et des constructions de ces étrangers. Elle lui refait le même coup que pour le mas de Mus.

- Disons 400 000 livres, ses terres ne sont pas si mauvaises.
- J'ai du mal à me faire une idée quant à leur qualité, le régisseur n'est pas bien vu par les fermiers, et ils font le strict minimum. Le prix que je vous ai donné c'est pour une terre convenablement entretenue.
- Certes, mais il y a aussi le cheptel. Plusieurs troupeaux qui représentent une quarantaine de vaches laitières, quelques centaines de brebis et autant de moutons.
- Vous m'avez déjà sorti cet argument pour Mus. Nous avons été obligés d'aller chercher des vaches en Espagne pour le reconstruire. Alors, disons 200 000 livres pour l'ensemble.
- Je vais avoir du mal à faire avaler ça, monsieur Carnéjac. Il estime son bien nettement plus que ça. À 400 000, ça pourrait passer.

Marie se souvient que lorsqu'ils avaient acheté le mas, elle avait obtenu 35 % de réduction. Étant en position de force elle va essayer 40 %.

- Disons 300 000. Ça me paraît quand même bien payé pour ce domaine qui est à peine plus grand que le mien et en moins bon état. C'est le prix que j'ai payé Mus, vous vous en souvenez ?
- Je fais cette proposition à monsieur Carnéjac, mais je ne suis pas sûr qu'il accepte. Je crois qu'il aurait aimé quand même beaucoup plus.
- Il a l'intention d'acquérir quelque chose ailleurs ?
- Il ne m'en a pas parlé.

Il peut difficilement lui dire qu'une partie de la vente sera donnée à l'église et qu'il s'en garde un peu pour son retour de pèlerinage.

Marie part à la recherche d'Armand, elle ne le trouve pas. Il est à la ferme, occupé à finir de rentrer la récolte. Curieuse, Mathilde lui demande pourquoi elle veut le voir.

Le dragon

- À votre avis, Mathilde ! Est-ce que ce serait une bonne idée d'acquérir le domaine de Carnéjac ?
- Mon homme pourrait mieux vous répondre que moi là-dessus madame. Je pense qu'il y a beaucoup travail pour en arriver à ce que vous avez fait ici.
- Vous connaissez pourtant du monde qui travaille sur ces terres.
- Oui. J'ai quelques cousins là-bas. Ce que je sais, c'est qu'ils se plaignent du régisseur et de son second. Ils se comportent avec eux comme des seigneurs.
- Dite à Armand de venir me voir dès qu'il passera par là.

‘Il doit bien rester cette somme dans le magot ... environ 3 000 000 € ! Whaou ! Et puis pour amortir l'investissement, il va en falloir des années. C'est vrai que les bâtiments ne sont pas en bon état. Et puis je ne vois pas pourquoi je ferais la différence entre Mus et les autres. Ce ne serait pas honnête. Reste ce régisseur dont il faudra se débarrasser. En attendant, je vais toujours mettre un courrier pour en parler à la maison- mère.’

13 Août

Le lendemain, une grosse surprise attend Marie dans le labo.

Sur la plate-forme translateur, il y a un coffret en bois précieux, joliment ouvragé, avec une boîte de chocolat dessus. La clef est dans la serrure. Elle le pose sur une table, l'ouvre. Elle est complètement stupéfaite de ce qu'elle voit dedans. Une profusion de pierres précieuses. Elle y plonge sa main et fait glisser entre ses doigts des rubis des saphirs, des diamants des émeraudes. Un petit mot repose au-dessus de ce trésor.

Voici de quoi compléter l'acquisition du domaine de Carnéjac. Il y a un peu plus (sourire) pour faire face aux faux frais. Donnez l'impression au notaire que vous utilisez vos dernières cartouches. Ça le calmera sur l'idée qu'il se fait de vos capacités financières.

Le dragon

Elle ne sait pas combien il reste en valeur du stock précédent, mais avec ça, elle a de quoi vivre plusieurs existences.

‘Merci pour les chocolats. Il connaît mes points faibles le bougre.’

14 Août après-midi

Le notaire se présente dans l’après-midi.

- C’est ce que je pensais madame, il ne cédera pas le domaine en dessous de 350 000 livres.

Marie fait la personne très embêtée, se tourne vers la fenêtre ouverte, respire un grand coup.

- Vous êtes sûrs qu’il ne prendrait pas en dessous ?
- Absolument madame c’est vraiment son dernier prix.
- Le problème c’est que je ne dispose pas de cette somme en monnaie, maître, connaissiez-vous un gemmologue compétent et honnête pour estimer quelques pierreries ?

Le mot gemmologue lui échappe un peu, mais il comprend le sens de la phrase. Il ne s’attendait pas à ce genre de réflexions, il espérait des pièces sonnantes et trébuchantes, mais pourquoi pas.

- Vous avez la somme disponible ?
- Ça dépendra de l’estimation. Tout est dans l’estimation des pierres.
- Je vais voir avec mon client s’il accepte de se faire payer de cette façon. À mon avis, cela ne devrait pas présenter de difficulté.

21 Août

Les pierres que Marie a sélectionnées sont alignées devant le joaillier, monsieur Jaubalet, que maître Fabre a fait venir depuis Albi. Il a étendu un tissu sur la table et y a posé sa loupe, assemblé sa balance de précision. Il les regarde avec un œil interrogateur. Pour le moment, il n’en a touché aucune. Il finit par saisir un petit diamant, un moyen et un plus gros. Il les place sur le tissu, semble sceptique. Il met la loupe sur son œil gauche, prend le plus gros, le fait tourner dans la lumière du soleil, puis vers l’ombre, et l’observe attentivement.

Le dragon

- Cette taille est totalement inhabituelle. Elle donne un éclat plus vif à la pierre. Elles n'ont pas été taillées à Anvers. D'où les tenez-vous ?

Marie ne répond pas tout de suite. Elle n'y connaît rien en gemmologie. Elle porte un collier qui était dans le coffre avec les autres gemmes pour impressionner un peu, quand même.

- Est-ce que cette taille a une influence sur leur valeur, monsieur ?
- Certainement madame, mais de façon positive. Elles ont plus de facettes que la taille habituelle. Par exemple là ... 57. Et celui-ci ... 71... Ce sont des pierres rares madame. Elles ont un poli superbe et une symétrie excellente. C'est du très beau travail. De plus, leur pureté et leurs couleurs sont très bonnes.

Le notaire boit les paroles du joaillier. Marie reste placide.

- Vous n'avez pas répondu à ma question, d'où détenez-vous ces pierres ?
- C'est tout ce que j'ai pu sauver quand j'ai fui mon pays.
- À votre accent effectivement vous n'êtes pas de chez nous. Vous venez de loin ?
- De l'autre côté du monde, monsieur.
- Mmm... C'est loin effectivement. Eh bien, ils sont rudement compétents pour la taille des pierres précieuses. Maître Fabre m'a dit que vous désiriez les utiliser afin d'acquérir des terres. C'est ça ?
- Oui, j'espère que ce qu'il y a devant vous atteindra la somme demandée, 350 000 livres.

Jaubalet regarde les pierres une à une. 'Ces émeraudes sont superbes. Quant au rouge des rubis ...'

Il fait fermer porte et fenêtres, tirer les rideaux pour éviter les courants d'air. Sur la balance, il les pèse une à une, et écrit le résultat sur un papier. Il lève la tête vers Marie.

- Bien qu'elles soient fort belles, il n'y a pas le compte madame, je n'arrive qu'à 300 000 livres avec ce qu'il y a là.

Marie donne l'air d'être terriblement ennuyée.

- Bon.

Le dragon

Elle détache le collier qu'elle porte et le met sur la table.

Le joaillier le regarde sous toutes les coutures.

- Si vous vous dessaisissez du collier, ça fera la somme. Dit-il en glissant vers elle un gros diamant.

Elle fait semblant d'hésiter. Puis se résigne à prendre la pierre.

- À combien estimez-vous celle-ci ?
- 5 000 livres.
- Vous estimez donc le collier à 55 000 livres.
- Absolument. Vous comptez juste. Votre collier est assez récent, les pierres sont de bonne facture, il y a un poinçon sur la partie en argent, ce qui n'est pas fréquent. C'est la signature de celui qui la réalisé. Savez-vous d'où il vient ?
- Non, c'est mon mari qui me l'a offert pour notre première année d'installation, ici. Je ne sais pas où il l'a eu.

Marie prend le tout qu'elle glisse dans un sac en cuir, le ferme, et le tend au notaire.

- Voici, Maître.
- Ho! mais, madame ! Je ne vais pas me promener avec une telle somme sur moi ! Vous le savez bien. Le mieux serait que vous la donniez directement à Mr Carnéjac, en ma présence bien sûr. Nous en profiterons pour signer l'acte de vente.

- Je mets mes meilleurs hommes à votre disposition pour votre escorte. Je ne tiens pas que l'on puisse penser que j'en ai enlevé, rappelez-vous l'achat de Mus.

Le notaire réfléchit un instant et finit par donner son accord. Marie va faire chercher Martin et Thomas. En les attendant, ils se promènent devant le château côté vallée.

- Vous avez un bien beau domaine, dit le joaillier. Vous êtes ici depuis longtemps ?

Marie regarde les deux hommes. Maître Fabre sait beaucoup de choses sur cette acquisition.

- Plus de cinq ans maintenant. Dit-elle avec un léger soupir.

Le notaire commente, afin de bien montrer que sa cliente est une femme connue de lui.

Le dragon

- Vous avez fait des merveilles, j'ai vu ce travail en entrant ! J'ai entendu dire que vous avez remis également toutes les fermes en état. Vos paysans doivent être heureux.
- Mes paysans, comme vous dites, sont des hommes des femmes comme vous et moi. Il est de mon devoir de les traiter comme tel et d'être bien logé, dit-elle avec un soupçon d'agacement dans la voix.

Les garçons arrivent en courant.

- Habillez-vous, prenez vos meilleures armes et accompagnez maître Fabre à Millau. Où comptez-vous aller, monsieur Jaubalet ?
- J'accompagne maître Fabre, j'ai des affaires en cours à Millau.

Les garçons comprennent et reviennent rapidement habillés de façon guerrière, les épées bien en vue, et deux dagues à leur ceinture. Bernard arrive avec deux chevaux harnachés d'où dépassent nettement des crosses de mousquets depuis les fontes.

- Bigre ! En voilà deux auxquels il vaut mieux ne pas se frotter, dit le joaillier amusé, mais rassuré.
- Effectivement monsieur, je ne conseille à personne de s'en prendre à eux. À moins que ce soit des suicidaires, dit Marie avec un petit sourire. Elle ne peut s'empêcher de faire un clin d'œil aux garçons.

Après avoir rétribué le joaillier, elle reconduit les hommes vers leur voiture.

- Votre curé ? C'est bien le père de Gaujal ?
- Oui.
- Ça me ferait plaisir de le revoir. C'est un homme très cultivé. Vous le saluerez de ma part.

Sur la route, Jaubalet discute de la visite avec Fabre.

- Je ne connais pas les tenants et aboutissants de son histoire, mais je trouve cette femme étonnante.
- Comme je vous l'avais déjà dit, personne ne sait exactement d'où ils viennent. Son mari a été tué il y a un an dans un bois pas loin d'ici dit-il, en regardant les deux cavaliers qui les accompagnent.

Le dragon

Il semblerait qu'ils avaient pas mal de bijoux avec eux en arrivant. La source s'est un peu tarie, semble-t-il. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont une culture différente de la nôtre, et des connaissances que nous ne possédons pas. Dans le pays, ils sont surnommés le prince et la princesse de Mus.

- Et vous les connaissez bien, je veux dire personnellement.
- Il nous arrive de nous rencontrer lors de diverses invitations. Ils ont une culture prodigieuse ! Lui était beaucoup moins accessible qu'elle. J'ai toujours eu l'impression qu'il avait la tête dans les nuages. Il inventait toujours des choses invraisemblables.
- Du genre ?
- Ils ont une machine à couper et coucher le blé, tirée par deux chevaux. Ça évite bien des fatigues aux paysans et ça va plus vite.
- Quoi d'autre ?
- Des salles d'eau dans le château avec l'eau qui arrive directement d'un réservoir placé sous la toiture. Et des toilettes à effet d'eau.
- Pardon ?
- Un endroit pour faire ses besoins où tout est emporté par l'action d'un courant d'eau déclenché à la demande.
- Et où cela va-t-il ?
- Il faut leur demander, dit le notaire, amusé par l'étonnement du gemmologue. Un sourire en coin il continue, j'ai entendu certaines personnes dire qu'ils viendraient des étoiles.

Jaubalet reste pensif le restant du voyage. Ils devraient faire fabriquer et vendre leurs idées ces gens-là.

22 Août 1717

- Comment allez-vous, Marie ? Vous semblez plus apaisée que la dernière fois.
- Oui. Je commence à refaire surface, François. Maintenant, il faut que je trouve un nouveau rythme de vie. Vous savez que Carnéjac vend son mas ? Le notaire est venu me le proposer.
- Oui !... Il m'a dit qu'il préférerait faire don de la plus grande partie de ses biens à l'église et qu'il s'en garde un peu pour lui quand il

Le dragon

reviendra. Donc vous vous portez acquéreuse? Ça représente une belle somme non ?

- Il me restait quelques pierres. Ça correspond à peu près à ce qu'il en veut. Je les ai fait estimer par un joaillier d'Albi.
- Jaubalet ? Il est sérieux et honnête. J'ai eu affaire à lui pour expertiser des bijoux légués à l'église.
- Décidément ! L'église s'enrichit par tous les moyens.
- Je vous ai déjà expliqué que les gens donnent sans contrainte. Regardez Carnéjac : ce n'est pas moi qui lui ai proposé de vendre son mas et de tout donner à l'église, c'est venu de lui.
- Mais c'est vous qui lui avez dit que pour le repos de son âme le mieux serait de faire un pèlerinage.
- Vous savez bien à quel niveau est la foi de ces gens, ce que je lui ai proposé c'est une sorte de... vous aviez un mot pour ce soin.
- Thérapie ?
- Oui, c'est cela. Soigner son esprit. J'espère que ça lui adoucira le caractère.
- Et qu'allez-vous faire d'une telle somme ?
- Comme d'habitude, envoyer tout ça à l'archevêché, à Albi. Avec quoi croyez-vous que nous réussissons à vivre, nous autres, curés de campagne, ce n'est pas avec ce que les paysans nous laissent que nous avons de quoi vivre. Ici, je refuse la dîme. Ils donnent ce qu'ils peuvent donner. Ça ne plaît pas beaucoup à l'archevêque, alors quand nous avons un don, ça complète bien l'ordinaire. Ah ! Autre chose. Malgré tous les exorcismes, les litres d'eau bénite déversés et les livres de sel répandus sur la maison et ses alentours, plus personne ne veut aller vers les ruines.

23 Août

La vente est effectuée dans l'étude du notaire, à Millau. Carnéjac est habillé comme un moine avec une robe de bure et une capuche. Son regard fuit sans arrêt celui de Marie. Très peu de mots sont échangés. Martin et Thomas sont présents. L'acte de vente est signé par les deux partis, la bourse de bijoux change de main. Voilà : elle devient une riche propriétaire terrienne. Maintenant, elle possède

Le dragon

une part non négligeable de cette partie du plateau du Larzac. Un billet lui est tendu, les taxes et frais pour la transaction. Elle tend la main gauche vers Thomas qui lui donne une bourse. Elle en sort des écus qu'elle compte. Il y a à peu près la somme, mais le compte n'y est pas. Elle tend l'autre main vers Martin qui fait comme son frère. Celle-ci est bien moins garnie. Elle en sort tout juste de quoi compléter.

- Je ne m'attendais pas à une somme si élevée, maître.
- Les taxes ont bien augmenté. Il faut les payer ces damnées guerres.
- J'espère que les terres seront généreuses cette année. Dit-elle de façon désabusée.
- Vous vous déplacez toujours avec vos gardes maintenant ?
- Depuis ce qu'il s'est passé dans le bois, oui, bien sûr.

Dans la calèche, au retour, Martin éclate de rire.

- Arrête Martin, dit-elle avec un grand sourire. Si quelqu'un nous regarde, il risque de comprendre qu'on s'est un peu moqué du notaire.
- Vous nous aviez prévenus, mais je dois constater que vous êtes une bonne actrice également. Maintenant, le notaire va croire que vous n'êtes pas si riche qu'il le croyait. Le coup d'indiquer la bourse que vous désiriez avec la main que vous tendez, c'est du grand art ! Si vous le voulez, nous pourrions faire la manche pour finir l'année...

À son tour, Thomas éclate de rire. Puis se reprend.

- Sérieusement, madame, êtes-vous dans la difficulté ?
- Normalement, je ne devrais pas te répondre. Mais J'ai quand même confiance en vous. Non. Je ne suis pas dans la misère. En fait, le dragon est venu avec ce qu'il fallait pour vivre sans trop s'inquiéter.

Martin regarde Marie avec un sourire en coin, et réussit à ne pas éclater de rire de nouveau. Il a eu beaucoup de mal à ne pas tout révéler à son frère, ce serait trop bête maintenant !

TRINQUIER

Septembre 1717

La prise en main du Mas Trinquier ne se passe pas bien. Gaucher, le régisseur se croit maître et seigneur après de départ de Carnéjac. Son second, Fabian, ne vaut guère plus. Et puis on ne va pas se faire commander par une femme, n'est-ce pas ! Déjà que la mère du précédent propriétaire était une virago, de celle-ci il n'en fera qu'une bouchée. Malgré sa qualité de meneur d'hommes Armand doit reconnaître qu'il a affaire à fort parti. Marie s'entoure de conseillers : Armand, Arnal et le capitaine de la gendarmerie qui connaît bien l'olibrius, dont l'égo n'a d'égal que sa méchanceté ; il a déjà eu affaire à lui pour des rixes lors des fêtes. Il a le levé du coude facile, ça le rend agressif. À leur avis, Carnéjac pris entre sa mère et cet homme n'avait pas beaucoup de marge de manœuvre. Il est donc décidé de mettre fin à ses fonctions moyennant une somme correcte en monnaie sonnante et trébuchante. La décision lui est donnée en présence de Marie, Armand et Maurice. Sa famille pourra rester dans son logement le temps qu'elle en trouve un autre, mais lui est interdit de séjour sur le mas. Sa réaction est à la hauteur de l'homme, violente, explosive, refusant la bourse, menaçant de mort, puis finalement partant avec. Fabian sentant que le vent tourne se tient à carreau. Armand, détaché de tout travail agricole, prend en main la gestion des fermes. Au service de Marie depuis cinq ans maintenant, il a atteint une position rare et enviable pour un homme de son rang, régisseur de plusieurs milliers d'acres de terre et de plusieurs fermes de bon rapport. Tout ça grâce à monsieur et madame, et à la Catherine qui lui a dit de les accepter et de les aider. À lui de continuer l'œuvre de monsieur. Il sent la charge de travail qu'il a maintenant sur les épaules, mais ça ne l'inquiète pas. Tant que madame est là, il se sent en sécurité, il ne sait pas pourquoi, mais c'est comme ça.

Trinquier

Et puis elle forme les garçons pour qu'ils soient à la hauteur pour prendre sa suite. Il en tire une grande fierté.

Le 29 septembre est le jour de la saint Michel. C'est aussi l'occasion de faire la fête. Il y a des cracheurs de feu, des jongleurs, des acrobates, des magiciens, et aussi des tire-laine à la Cavalerie. Marin et Thomas y sont avec plaisir. Les acrobates les font sourire et ils s'amuse à les imiter sous le regard amoureux de la gent féminine. Puis les deux garçons se séparent et vont chacun de leur côté.

Soudain, l'ancien régisseur du Trinquier se met soudainement devant Martin, presque contre lui. Il a juste le temps de faire un saut de côté pour se dégager.

- Alors morpion! tu te crois le plus fort ?

Connaissant la réputation de l'homme il ne répond pas et s'éloigne ostensiblement. L'autre essaye de l'attraper par derrière, par ses vêtements. Martin cherche à se libérer, ne désirant pas entamer la discussion ni le combat d'ailleurs. Il arrive à s'en défaire, et s'en éloigne en lui tournant le dos. Pour le faire mousser, l'homme commence à l'injurier, puis à dire des choses que certaines personnes pensent, sans oser le dire.

- Alors, comme ça monsieur monte sa maîtresse régulièrement. Il passe son temps avec elle, dans la cave. Elle baise bien au moins ? En plus, elle les aime jeunes la garce! Et il lui en faut deux pour l'assouvir.

Martin se retourne violemment, dans une rage incontrôlable, mais l'homme qui a fait un pas vers lui jette son bras vers l'avant. Il voit le couteau au dernier moment, l'esquive à peine. Il s'enfonce dans son flanc droit. Malgré la douleur, Martin a le temps de lui envoyer son genou dans le bas ventre ; le couteau pénètre un peu plus profond, l'homme le lâche en se pliant en deux. Avec le reste d'énergie qu'il arrive à rassembler, Martin recule et lui envoie son pied dans les testicules, les deux hommes tombent, Martin se tenant le ventre d'où une hémorragie rougit ses mains, l'autre se tenant le

bas ventre avec l'impression que son estomac va lui sortir par la bouche.

De l'autre côté de la place Thomas conte fleurette à une mignonne, voyant Martin tomber elle l'alerte. Il se précipite vers son frère. L'homme tente de se relever, Thomas a compris, il met son honneur à le massacrer consciencieusement, méticuleusement. Puis se penche sur son frère, voit le couteau, le sang. Il est figé, pétrifié. Un homme à côté de lui hurle :

- Une charrette, vite.

Une foule commence à se former, chacun y allant de son point de vue. Le régisseur ne bouge plus, son corps drôlement désarticulé, il gémit en permanence. Quelqu'un se penche sur Martin, place sa main sur son ventre, sort un mouchoir convenablement propre de sa poche, le place autour de la lame du couteau et le sort d'un coup vif. Il appuie sur la plaie avec son mouchoir.

- Vous êtes du Mus ?

Thomas sort de son hébétude.

- Oui.

- Maintenez le mouchoir fortement sur la plaie, il faut limiter l'hémorragie.

De loin, la maréchaussée qui a vu les deux hommes à terre, s'approche pour voir ce qu'il en retourne. Ils reconnaissent aussitôt l'ancien régisseur, puis Martin.

- Cours chercher le chef, il faut le conduire à la princesse de toute urgence.

Une carriole arrive, Martin y est délicatement posé. Il ne geint pas, mais il est blanc comme la neige, la bouche serrée, le souffle court. Personne ne s'occupe de l'autre. Ils ont compris que le coup vient de lui, la maréchaussée s'en occupera, enfin, s'il est possible de remettre ses membres dans le bon sens. Le temps que la carriole démarre, le capitaine de gendarmerie arrive à cheval, au trot. Son homme lui explique succinctement l'affaire. De bonnes âmes ont mis des tissus sous et autour de Martin afin qu'il ne soit pas trop secoué pendant le transport ; il ne dit rien, il est livide. Thomas est à côté de

lui, ne sachant pas quoi faire ni quoi dire. Il sait qu'une blessure au ventre peut emporter une personne en quelques jours. Le capitaine donne des ordres pour dégager le chemin et part au galop vers le château.

En y arrivant, beaucoup de monde est rassemblé dans la cour. Un brancard est déjà déployé, Armand et Simone sont blêmes, des larmes coulent encore de leurs yeux. Marie est là, bien sûr, son visage est un compromis entre une colère immense et un désespoir profond. Elle arrive à se contrôler pour ne pas pleurer.

- Descendez-le au labo.

La dernière fois qu'elle a dit cette phrase, c'était il y a plus d'un an maintenant. Et tous connaissent la suite. Reste-t-il un espoir ? Au moment d'arriver dans l'antichambre qui ouvre sur la crypte, Martin demande de poser le brancard, se lève et, courbé par la douleur, les mains sur la plaie, se dirige vers Marie qui maintient la porte fermée.

- Je ne veux pas entrer ici, couché.

Ils comprennent le sens caché de sa phrase.

- Tu arriveras à marcher ?

- Oui. Il le faut.

Marie ouvre, le labo est complètement éteint. Ils y rentrent, elle referme, allume.

Sur le plateau du translateur se trouve un caisson blanc.

- Ben ça alors ! Tu es attendu Martin.

Malgré la douleur, il réussit à regarder plus loin que le bout de ses chaussures. Soutenu par Marie, il se traîne difficilement vers le plateau.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Je pense qu'il s'agit d'un caisson de transfert pour les blessés.

Assieds-toi, il faut que je l'ouvre.

Les fermetures sont évidentes et faciles à utiliser. L'intérieur est capitonné, avec tout ce qu'il faut pour caler un corps. Sur les coussins : une boîte rouge avec une croix blanche. Marie la prend, l'ouvre. Dedans, plusieurs pochettes et un document explicatif. Sur l'une d'entre elles est écrit 'morphine'. Dedans un élastique un

Trinquier

ensemble de produits antiseptiques et une toute petite seringue au bout d'un tout petit piston. C'est clair. Elle se dirige vers le garçon.

- Relève ta manche jusqu'au-dessus du coude.

Martin bouge en essayant de contrôler sa douleur. Il transpire.

- Ne t'inquiète pas. Il y a de quoi ne plus avoir mal là-dedans.

Elle passe l'élastique au niveau du biceps, nettoie l'endroit où passent les veines. Martin regarde sans réagir.

- Ferme ton poing, fort. Je vais te donner un produit qui supprime la douleur.

Elle lui injecte la dose et attend l'action. Au bout de plusieurs secondes Martin se détend, puis respire un grand coup, ferme les yeux.

- Votre médecine est formidable.
- Mets-toi sur le dos, il faut que je place une compresse sur la plaie pour le voyage.

Avec les différents sachets que contient la pochette, et grâce à la notice explicative, elle fait un pansement compressif sur la plaie. Martin se laisse faire en souriant.

- Alors je pars là-bas ?
- Et tu es même attendu. Donc tu t'en sortiras.

Elle va chercher des vêtements.

- Tiens, enfile ce t-shirt à la place de ta blouse, je vais t'aider à mettre le pantalon qu'on utilise quand on sort jouer les dragons, les chaussures également. Il faut que tu bouges le moins possible. Maintenant, allonge-toi dans le caisson. As-tu encore mal ?
- À peine. C'est rudement bien.
- Un saut dans le temps est particulièrement fatigant, la dose de morphine doit être bien adaptée pour toi. Je vais fermer le capot du caisson. Tu vas vivre quelque chose de particulier, Martin. Ne t'inquiète de rien. Pierre et moi l'avons également fait. N'aie pas peur, prends ça comme une expérience que seulement deux personnes au monde ont vécue jusque-là. Bonne route.

Elle referme le couvercle, s'assure que tout va bien, donne l'ordre de transfert au calculateur. Le caisson disparaît dans les

secondes qui suivent. Elle sourit. ‘Le veinard !’ Sur le plateau, une boîte de courrier est visible. ‘Bon ! un double transfert maintenant !’ Elle l’ouvre et en sort la missive.

Grâce à vos cahiers, nous savions ce qui allait arriver ; la date et l’heure ; nous vous le rendrons dans trois jours pour vous, mais nous devons le garder au moins deux semaines. Affectueusement. Paul.

En sortant du labo, elle voit Armand et Simone avec un visage marqué par l’inquiétude. Elle leur sourit.

- C’est bon. Il va se rétablir rapidement. Tout va bien pour lui. Ne craignez rien.
- Est-il possible de le voir ?
- Non. Je lui ai donné de quoi dormir et de quoi supprimer la douleur. J’ai soigné sa plaie. Les autres drogues feront le reste. Je préfère que vous n’entriez pas dans le labo. Il faut qu’il dorme trois jours maintenant. Mais je vous assure que tout va bien.
- Combien de temps allez-vous le garder ?
- Il sera remis dans trois jours. Il faut laisser à son corps le temps de se réparer.
- Vous êtes vraiment sûre ?
- Avez-vous vu le sourire que j’avais en sortant du labo ? Croyez-vous vraiment que je puisse vous tromper aussi facilement ? N’ayez aucune crainte. Il sera de retour parmi nous dans trois jours.

Elle découvre soudain le côté symbolique de ce qu’elle vient de dire et étouffe un petit rire. ‘Il est quand même gonflé Paul !’

- Mais faite comme si vous ne le saviez pas, j’aimerais faire un sale tour à l’autre.

La maréchaussée a fait venir un rebouteux pour remettre le régisseur en état, Thomas s’étant évertué à lui déboîter tout ce qui pouvait l’être. L’homme, perclus de douleurs, est enfermé dans le cachot de la commanderie. Le capitaine porte sur lui un regard glacial.

Trinquier

- Tentative d'assassinat. Ça manquait à ton palmarès. Si le gosse meurt, je te ferais pendre, doucement. Et pour m'amuser, quand tu n'auras plus d'air, juste au dernier moment, je te ferais revenir à la vie. Et ça plusieurs fois de suite, jusqu'à ce que tu ne reviennes plus. En attendant, tu es au pain sec et à l'eau dans ce cul-de-basse-fosse. Je trouve que je suis quand même trop bon avec toi.

Sans faire le moindre effort, le bruit court rapidement que Martin est à l'article de la mort. Un certain nombre de jeunes filles sont en pleurs. Les commentaires vont de plus belle.

- Elle n'a pas réussi à sauver son homme. Ce sera la même chose pour lui.
- Je me demande si le régisseur ne disait pas des vérités ?
- Toute princesse qu'elle est, elle ne peut pas avoir tous les pouvoirs.
- C'est dommage, il était rudement bien élevé ce garçon !
- Peut-être, mais je trouve qu'il se la pétaît un peu de trop quand même.
- N'importe quoi ! En plus, vous ne le connaissiez même pas !
- C'est ce que me raconte ma fille.
- Pfff évidemment ! Il ne s'intéressait pas à elle.

*

- Alors : au programme du jour : Ha ! Retour du caisson sanitaire en provenance de Mus. Tiens ! On va voir qui est blessé cette fois-ci.

Maïa et Alice sont de supervision sur les transferts en cage 1. Alice et elle sont toujours en binôme quand il y a des transferts pour Mus. Ça leur rappelle un souvenir, il y a plus d'un an maintenant.

- Tu te souviens du gars de Mus, que monsieur Paul était venu accueillir ?
- Bien sûr. À quelle heure la réception ?
- Dans 5 minutes.

À ce moment, un vigile ouvre la porte et laisse entrer deux infirmiers avec une civière.

- C'est pour un blessé. Quand arrive-t-il ?
- Dans quelques minutes. On vous a dit ce qu'il a ?

Trinquier

- Perforation abdominale, dit l'homme en consultant un dossier. Jeune, 16 ans, bonne constitution physique, blessé par un couteau, arrive sous morphine. Doit être directement conduit au bloc.

- Les informations médicales vont vite ici.

Alice attire Maïa dans un coin.

- Aujourd'hui, ils sont au courant avant que le blessé n'arrive. Cette fois-ci le message est connu depuis longtemps.

Le signal d'un transfert entrant retentit. Sur le plateau apparaît le caisson blanc. Les hommes attendent quelques secondes avant de s'en approcher, puis l'ouvrent. Le garçon à l'intérieur a les yeux fermés, il respire fortement. Un grand sourire illumine son visage.

- Pouvez-vous bouger ?

Le garçon se concentre, puis fait oui de la tête et commence à essayer de sortir.

- Ha ! Un pansement compressif. C'est bien. Qui vous a fait ça ? dit un des infirmiers en l'aidant à se mettre sur la civière.

Le garçon ne répond pas, mais regarde vivement tout autour de lui.

- Vous pouvez parler, vous savez.

- Oui. Mais je n'ai rien à dire. Répond-il avec un accent particulièrement prononcé, tout en continuant de décortiquer son environnement.

- Restez tranquille, on vous emmène au bloc.

Dans leur coin, Alice et Maïa se regardent avec un air entendu. Maïa fini pas glisser à l'oreille de sa collègue :

- C'est violent le passé, ça se bagarre dur.

Alice lève les sourcils, fait une petite moue.

- Oui.

*

- Faites-lui prendre une douche.

Dans la salle jouxtant le bloc, les infirmières s'activent.

- Vous arrivez à tenir debout ?

Martin hoche la tête, il continue d'inspecter tout ce qui l'entoure. Les filles l'aident à se lever, lui donnent une bouteille de bétadine et une blouse en intissé.

Trinquier

- Vous prenez votre douche ici en vous savonnant bien partout, la tête également, et enfiler ça, dit-elle en lui indiquant une porte. Avez-vous besoin d'aide ? ... ça va ?

Un peu perdu, Martin regarde le flacon, la blouse.

- Bon, je vais vous aider.

Elle l'emmène dans la douche et l'aide à se déshabiller. La réaction du garçon est rapide et explicite. L'infirmière éclate de rire.

- On n'a pas le temps pour la gaudriole, mon garçon. Le bloc vous attend.

Une fois lavé, la blouse enfilée – à l'envers ?? Drôle de façon de mettre ce truc !! – elle le conduit de nouveau sur le bar, qui est directement dirigé vers le bloc.

- Il est bizarre ce gosse ! Complètement paumé. Je me demande d'où il vient. Tu as vu la musculation qu'il a ! Les carrés de chocolat et tout le toutim. Il aurait bien fait un coup de tralala sous la douche, dit-elle en souriant. Dommage qu'il soit blessé, je me serais bien laissé faire.

*

Martin se réveille. Il met quelque temps à comprendre où il est et ce qu'il fait ici. Puis il voit un tuyau planté dans sa main gauche, un autre qui entre dans son nez, un truc avec des sortes de gros fils souples le serre sur l'autre bras, de fils qui collent à sa peau à quatre endroits différents de sa poitrine, un drôle d'appareil sur lequel des lignes de couleurs défilent à côté de lui. Un autre entre dans son zizi. Il n'ose pas bouger.

Un homme habillé de drôle de vêtements verts, entre, accompagné par un quelqu'un vêtu comme ceux qu'il a vus sur les écrans, à Mus.

- Alors Martin ? Ça va ? dit-il en souriant. Je suis Paul, Marie a dû te parler de moi. Tu as eu de la chance, les intestins n'ont pas été touchés. Juste le foie qui en a pris un coup...

Le garçon est rassuré. L'homme en vert regarde l'appareil. À ce moment, un drôle de bruit se fait entendre et le tissu qui entoure son bras se met à gonfler. Il observe avec étonnement, un peu inquiet.

- Pas de panique, c'est normal, c'est pour contrôler si tout va bien. Vous avez une sacrément bonne forme physique jeune homme. Je vois rarement des sportifs comme vous. Je vous laisse ensemble.

Paul prend une chaise et se place le long du lit.

Trinquier

- Tu ne peux pas imaginer ce que ça me fait plaisir de te voir. Dis-moi comment va Marie ?
- La dernière fois que je l'ai vue, c'était juste avant mon départ pour ici. Elle était contente, parce qu'elle savait que je serais sauvé. Merci d'avoir accepté de me faire venir.

Paul met quelques instants pour comprendre, l'accent de Martin est quand même rudement prononcé.

- Tu comprends vite. C'est bien. Elle est en bonne santé ?
- Oui. Elle va très bien.
- Elle fait toujours son entraînement de combat ?
- Oui. Nous continuons avec mon frère, Thomas. Elle a du mal à nous battre maintenant.
- Ben dis donc ! J'ai fait un combat contre elle, une fois, et nous étions de force égale. Et là, tu me dis que vous la dépassez ! Bravo.
- Ça ne m'a pas aidé pour le coup de couteau.
- Détrompe-toi. D'après le récit de ton frère, que nous a transcrit Marie, si tu n'avais pas bougé aussi vite, il te perforait le cœur. Nous n'aurions pas pu te sauver. C'est ce qui est arrivé à Pierre. Le chirurgien est impressionné par ta musculature, ça a empêché que le coup ne soit trop fort.
- Vous savez qu'elle vient d'acheter le Mas Trinquier ?
- Oui. C'est moi qui ai envoyé ce qu'il fallait pour l'obtenir.
- Alors je dois vous dire encore merci.
- Je fais tout ça pour Marie, vois-tu. Elle est exceptionnelle. Vous avez de la chance de l'avoir comme maîtresse.

Martin le regarde

- C'est votre fille ?
- Non.

Martin observe le pansement qui recouvre la plaie.

- Combien de temps allez-vous me garder ?
- Entre deux et trois semaines. Cela dépendra de ta façon de cicatriser. Il faut que tu restes trois jours allongé ici, pour te reposer. Tu as été opéré à la sortie du voyage, tu étais très fatigué. Ça n'a pas amélioré les choses, mais il fallait faire vite.
- Je serais donc absent tout ce temps !

Trinquier

- Marie ne t'a pas expliqué les merveilles du décalage temporel ?
- Ha ! Oui ! Donc je reviendrais au bout de combien de jours ? dit-il en souriant.
- On a prévu trois jours, pour que cela paraisse plausible et pas magique. Il ne faut pas non plus que tes parents s'inquiètent.

*

Martin est en convalescence, sa plus grande avidité est les livres, 'les beaux livres' comme il dit, avec ce papier superbe, ces caractères parfaits, ces illustrations magnifiques, ces photos merveilleuses. Il passe son temps à les regarder, les manipuler, ça lui parle tellement plus que ce qu'il a vu sur les écrans des ordinateurs.

Paul décide de lui faire voir le monde actuel.

- Vous ne serez que deux à connaître les deux périodes. Je voulais te montrer que notre monde n'est pas aussi merveilleux que tu peux te l'imaginer. Marie nous a écrit que le voyage temporel est particulièrement violent. Comment l'as-tu ressenti ?
- C'est vrai. Heureusement qu'elle m'a donné ce produit contre la douleur. Mais c'est bizarre, je sens les choses comme plus intenses. Je perçois autrement, tout.
- Marie nous a dit la même chose. Fais-nous savoir ce que tu ressentiras au second voyage.

Une fois remis sur pieds, Paul lui fait visiter le vingt et unième siècle. Il rit des gens qui parlent tout haut en marchant en tenant un truc à l'oreille, abasourdit par l'abondance des biens présentés dans les vitrines, la voiture le sidère, les motos le surprennent, la vitesse l'inquiète, l'autoroute l'étonne, le passage sur le pont de Millau l'émerveille, et pourtant Marie lui avait montré déjà tout ça avec l'encyclopédie. Mais en réel, c'est tellement différent. Paul ne lui a pas dit où ils allaient, il comprend en voyant l'indication de Millau. Ils sortent à l'échangeur de la Cavalerie, se dirigent vers le centre. Il est étonné de toutes ces nouvelles constructions, heureux de voir que la commanderie est toujours là, bien que modifiée. Puis ils prennent la D277. Martin reconnaît le chemin, il est de plus en plus excité. Ils empruntent la vicinale qui va vers le château, il sent son cœur bondir. Ils arrivent à la grille, elle est en très bon état, mais

Trinquier

fermée. Paul fait un code sur le clavier de l'écran de sa voiture, elle s'ouvre dans un mouvement majestueux.

- Ça vous appartient, dit-il heureusement étonné.
- Oui.

La voiture roule doucement jusqu'à la cour de derrière. Martin se précipite, fait le tour des bâtiments, terriblement ému.

- Il n'a pas beaucoup changé. Ça fait plaisir de le voir en si bon état au bout de trois cents ans. On peut rentrer ?

Paul se dirige vers la porte de la cuisine. Celle-ci est complètement différente, mais le puits est toujours là. Martin se met à fureter partout, finalement revient vers Paul.

- Il y a beaucoup de modifications, surtout dans les salles d'eau. Mais les pièces sont toujours les mêmes. On descend au labo ?

Il n'y a plus rien dans les caves, la seule innovation est l'installation électrique.

- Le labo est plus petit, il manque une travée. C'est là que vous cachez le matériel ?

Paul le regarde.

- Je n'ai jamais voulu démonter ce mur. Je sais qu'il y a pas mal de choses derrière.
- Il y a la salle de douche, les toilettes sur la gauche et l'accès aux grottes sur la droite. Si vous désirez l'ouvrir, il faut le faire à droite. C'est libre à cet endroit-là.
- Tu connais bien la pièce, toi.
- J'y vais souvent pour utiliser les ordinateurs, pour mes cours.

Ils vont faire un tour au Trinquier. Là, beaucoup de choses ont changé, beaucoup de bâtiments ont disparu. Ils reviennent par le Freyssinet.

- À qui appartiennent les fermes maintenant ?
- À divers propriétaires, ment-il avec aplomb. Je ne possède que Mus.
- Depuis longtemps ?
- Je l'ai racheté il y a quatre ans environ. Tu devines pourquoi cette date.

Ils finissent par la visite de Sainte-Eulalie, Martin ne dit rien, s'arrête devant la porte d'une maison, dans la rue qui débouche à droite après l'entrée, soupire.

Trinquier

- C'est la maison où habite une fille merveilleuse, je suis heureux que sa maison existe encore.

Puis ils descendent la vallée du Cernon. Tout l'amuse. Le repas dans un bon restaurant lui semble complètement exotique.

A deux jours de son départ Paul fait passer toute une série de tests psychotechniques pour connaître son véritable niveau d'études. Il pourrait passer son bac 'S', sans aucun problème. Son Q.I. frise les 135, mais l'évaluation est-elle adaptée ? Prend-elle en compte toutes ses capacités ?

Un dernier bilan médical a lieu avant le transfert, les dernières consignes lui sont fournies.

- Tu ne reprends pas l'entraînement avant un mois. Il faut que tout se cicatrise bien. Et tu reprends doucement pendant les trois mois qui suivent. Et ne t'inquiète pas pour ta vie future, tu trouveras une belle fille qui t'aimera, même avec le secret que tu portes. Reste nature, normal, soit vraiment toi. Et dis à Marie que je l'embrasse, et que son choix pour la décision qu'elle a à prendre est le bon.
- Oui ?
- Elle comprendra.

*

Marie descend plusieurs fois par jour au labo afin de donner le change. Martin arrive, dans le caisson médical. Elle se précipite pour l'ouvrir. Il est là, allongé, souriant.

- Pas trop dur, le voyage ?
- Un peu moins que la fois précédente, je crois que c'est parce que je m'attendais à ce qui allait arriver. Mais c'est aussi bizarre. Il regarde Marie en fronçant les sourcils. Il y a une étrange lumière autour de vous.

Elle l'aide à sortir et à se mettre debout.

- Tu tiens le coup ? Désires-tu attendre un peu.
- Je me sens vraiment fatigué, mais ça va aller. Et puis ça fait plus réel non ? C'est bizarre autour de moi.

Marie ne dit rien. Regarde ses yeux, les lui fait bouger. Ils n'ont rien.

- Que vois-tu réellement ?

- Une sorte de lumière vous entoure.
Elle commence à comprendre.
- Tu ne parles de ça à personne, il faut que tu acceptes ce nouveau don. Ce que tu vois s'appelle une aura. Pierre et moi nous doutions que le voyage avait une influence sur le fonctionnement du corps, et toi tu en as fait deux. Il va te falloir apprendre à l'utiliser et le dominer. Je t'aiderais.
- Vous avez aussi ce don ?
- Non. Je n'ai fait qu'un seul voyage. Qu'arrive-t-il à une personne qui en fait plus ? Peux-tu marcher ?
- Oui. C'est un peu château branlant, mais ça va.
- Ça fera plus vrai, dit-elle en souriant. Tu diras à tout le monde que tu as dormi dans une drôle de boîte pendant trois jours. Et que c'est moi qui t'ai réveillé. OK ? Va remettre tes affaires. Tu ne peux pas remonter habillé comme ça.
- D'accord. Ha ! Pardon. OK. Au fait ! Monsieur Paul dit qu'il vous embrasse, et que la décision que vous avez à prendre est la bonne.
Elle sourit.
- Je crois que je vais demander à le rencontrer, celui-là. J'ai beaucoup de questions à lui poser.

Ils se dirigent vers la sortie, Marie prend bien soin d'éteindre avant d'ouvrir la porte, seule une imitation de bougie éclaire la pièce. Il n'y a personne dehors. Ils remontent vers la cuisine où se trouvent les filles. Martin est accueilli chaleureusement, mais elles comprennent qu'il ne faut pas trop le brusquer. Il s'assied sur le banc devant la table, manifestement fatigué. Les questions fusent, il ne peut que répondre qu'il a dormi trois jours et que c'est madame qui l'a réveillé. Non, il n'a plus mal, oui la cicatrice s'est bien fermée, oui il faut qu'il fasse attention pendant un certain temps.

La réputation de Marie monte encore d'un cran, si c'était possible.

Ce n'est pas une princesse de sang royal, c'est une déesse, comme dans les livres dans lesquels ils ont tous appris à lire. Elle est

peut-être Aphrodite ou la magicienne Circé. C'est vrai que l'Iliade et l'odyssée n'ont plus de secret pour eux.

Le capitaine demande à voir Marie.

- Votre savoir est prodigieux, madame, je me demande si la Catherine aurait fait aussi bien. L'homme est au cachot, comme Martin n'est pas mort nous n'allons pas le pendre. Mais le juge de basse justice va le condamner à la prison pour un bout de temps. Il est bon pour les galères.

La réputation de Marie déborde maintenant largement la région, il est question d'elle jusqu'à Montpellier. Régulièrement, un noble, un esprit éclairé, un nobliau, un hobereau vient la visiter dans l'espoir de pouvoir unir leurs fortunes, leurs corps. Elle les voit arriver avec leurs grands sabots. Certains sont lubriques, d'autres, d'un orgueil démesuré, d'autres encore superficiels et légers. Elle fait chaque fois la veuve éplorée qui a encore besoin de temps pour finir son deuil. Elle s'arrange pour les repousser gentiment bien que parfois ça lui est difficile. 'Les foudre dehors avec mon pied au cul, oui', pense-t-elle, agacée. Ça lui rappelle les garçons qui lui tournaient autour il y a pas si longtemps, mais là elle pouvait laisser libre cours à ses paroles. Seules les visites d'Arnal lui sont agréables.

*

- C'est pas désagréable de vivre avec la vision de l'aura des gens, mais j'aimerais pouvoir fermer ça de temps en temps. Je commence à les lire, les comprendre. Ce qui est formidable c'est pour les animaux. Je n'ai rien dit à mon père, mais je vois s'ils sont en bonne santé. Je lui ai fait soigner un mouton qui avait une plaie cachée sous sa toison. Il a été surpris que je la trouve si facilement.

*

La vie reprend son cours. Avec Armand, Marie décide de mettre les fermes de Carnéjac au même niveau que celle de Mus. Ça va prendre du temps. Fabian, le second de l'ancien régisseur, fait le beau afin de maintenir sa place, mais Armand ne l'a pas à la bonne.

Trinquier

- C'est un prétentieux, un opportuniste, un coureur de filles, j'ai bien peur qu'il finisse par nous procurer des ennuis.

Tout doucement, les fermes du Trinquier sont réorganisées, adaptées au fonctionnement des autres. Le mois d'octobre commence sans difficulté particulière. Martin a repris du poil de la bête, il est quand même considéré comme un miraculé. Vous vous rendez compte, remis sur pieds en trois jours ! Ça se voyait qu'il avait été affaibli, mais quand même !

Marie se décide de visiter la maison de Carnéjac, avec le curé et Martin, en solide compagnie.

Le premier étage s'est effondré au rez-de-chaussée, il faut voir s'il n'y aurait pas des choses à récupérer. Ils découvrent effectivement un coffre éclaté contenant un tas de pièces d'or et de bijoux sous un amas de poutres calcinées. Ils sont étonnés que Carnéjac ne soit pas venu le chercher. La peur peut-être. À côté, un trousseau de grosses clefs ouvragées que Marie garde sur elle. L'ensemble est rapidement mis dans des sacs. Heureusement que le lieu est considéré comme malsain, sinon tout aurait déjà disparu. Il reste la visite de la cave. La porte est bien fermée à clef, et aucune de celles du trousseau ne convient. Ils décident de revenir avec celles du château, au cas où.

- Bon. Nous n'avons pas trouvé d'autre personne ayant succombé à l'incendie, si vous me le permettez, je vais retourner à la Cavalerie pour m'occuper de mes ouailles.
- Faites donc. À bientôt, monsieur le curé, et merci de nous avoir accompagnés.

Plus personne ne veut aller vers les ruines de la maison. 'Ça sent encore le soufre'. Mais Fabian n'en reste pas là. Il commence à comprendre qu'elle n'est pas si damnée que ça puisque madame et Martin y sont allés. Il pourrait bien y retourner seul. Il se souvient que Gaucher lui avait laissé entendre qu'il avait déjà visité le sous-

sol. Donc il doit posséder un jeu de clefs. Comment l'a-t-il obtenu ? Mystère. Il ne doit pas le cacher chez lui, ce serait trop risqué. Il le connaît bien le Gaucher, c'est un roublard. Il a donc dû le mettre dans un endroit sûr connu de lui seul. À force de réfléchir, il finit par avoir une idée. Dans la stalle du cheval de Carnéjac. Comme ça si c'est découvert personne ne saurait qui a pu mettre ça ici. Dans la journée, profitant de ce que le palefrenier est occupé à d'autres choses, il va dans les écuries et fouille la stalle de Rotomago. Il finit par trouver une pierre moins bien scellée que les autres, dans un coin. Dans la cavité, il y a un trousseau de clefs. Il décide de jeter un coup d'œil dans la cave cette nuit.

Il prend bien soin de suivre le chemin par où est passé le curé. Il n'y a pas de diabolotin autour de la maison. Une des clefs entre dans la serrure de la porte de la cave, une fois celle-ci ouverte, il sort de sa poche une petite poterie dans laquelle il a mis une braise, la ranime en soufflant dessus et allume un bout d'amadou avec. Il arrive à percevoir une marche, se met dessus, et tire la porte à lui. Il peut enfin allumer une bougie. Au bas de l'escalier, il voit une pièce avec des bouteilles, des fûts des armes et tout un attirail de trucs bizarres. 'Voilà déjà un bon début'. Ce qui l'attire le plus est la porte ferrée au fond. La grosse clef entre dans la serrure. Son cœur bat la chamade. Gaucher l'a-t-il déjà ouverte ? A-t-il eu le temps ? Il tourne un tour de clef, un bruit métallique retentit derrière. Il colle son oreille contre la porte, rien, revient un peu en arrière et appuie sur le bec de canne, commence à pousser pour ouvrir, mais n'a pas le temps de faire plus. Il meurt instantanément, le corps transpercé par une herse qui lui tombe dessus et le cloue au sol.

Marie veut inspecter la cave avec Armand, Martin et Thomas et un tas de clefs en provenance du château. La porte est légèrement entrouverte ! Armand demande à Marie de rester ici, prend un gros basting, Martin et Thomas font de même. Ils allument des lampes sourdes et descendent, Marie sur leurs talons, mais très discrète. Au

bas de l'escalier, c'est très bien rangé, des bouteilles, des tonneaux d'alcool apparemment, des mousquets, des pistolets, des épées, des tonneaux de poudre, et tout un matériel d'entretien d'armes à feu, des habits dans le genre bandit de grand chemin.

- Ça ressemble beaucoup à un repaire de brigands. Qu'est-ce qu'il fricotait, Carnéjac ? Je me demande s'il n'est pas un chef de bande.

Au fond, quelques marches descendent vers une grille derrière laquelle se trouve une porte ferrée. En avançant, Armand lâche un juron.

- Il y a quelqu'un sous la grille.

Tout le monde se précipite.

- Mais ! C'est Fabian !

C'est la stupéfaction générale.

- Que fait-il ici ?
- Comment a-t-il eu les clefs ?
- Que s'est-il passé ?

Armand se dirige vers la grille.

- Thomas, aide-moi à la soulever.

Impossible, comme si elle était coincée. Marie, devant les yeux courroucés d'Armand –'Pas moyen qu'elle reste tranquille'–, regarde la grille, la porte à peine entre ouverte, la clef.

- Il faut refermer la porte.

Martin comprend, il doit y avoir un mécanisme comme sur la porte du labo. Mais personne n'a le bras assez long pour l'atteindre.

Armand va chercher une épée qu'il prend par la lame, et passe la garde dans le bec de canne de la poignée. Le mouvement n'est pas facile, bien que le coupant soit protégé par quelques vêtements trouvés sur place. Il finit par rapprocher la porte. La grille n'est toujours pas libérée.

- Il faut l'ouvrir plus et la fermer brusquement dit Martin, devenu grand spécialiste dans les serrures codées.

Le mouvement est toujours aussi peu facile. Mais la porte se ferme. Toujours impossible de relever la grille.

- Fermez avec la clef, dit Marie qui commence à comprendre le principe.

Déplacer l'épée, la placer dans l'anneau de la clef, refermer la serrure, tout ça dans la faible lumière des bougies est particulièrement délicat. Au second tour, un clic métallique retentit. L'épée est enlevée, la grille peut être alors soulevée par deux hommes ; un second clic se fait entendre. Thomas récupère le trousseau sur la serrure. Marie et Martin glissent le corps et le remontent dans la pièce. La grille est redescendue. Par acquit de conscience Thomas demande à vérifier s'il est possible de la lever de nouveau. Rien à faire, elle reste figée au sol.

- On s'occupe d'abord de Fabian, dit Marie.
- Je ne vois pas son aura, lui souffle Martin à l'oreille.

Armand donne l'impression d'être très concentré.

- Si nous le déclarons à la gendarmerie, il y aura une fouille en règle de la cave, et de ce qu'il peut y avoir derrière cette grille. Je propose de dire que nous l'avons trouvé comme ça, en haut, devant la porte de la cave, et qu'il a dû se faire tuer en défendant l'accès par des malandrins qui venait fouiller. Ça évitera tout commentaire sur le fait que la maison soit maudite et lui redorera un peu son blason. Les ragots feront le reste.

Fabian est remonté, la porte de la cave refermée à clef. Thomas et Martin simulent des traces de combat dans les cendres. Le corps est transporté par un chariot de la ferme voisine. Comme l'a prévu Armand, les commentaires vont bon train. Il sera enterré en bon chrétien.

- La journée est gâchée, mais il faut vider rapidement cette cave maintenant. La seconde porte est à l'abri de toute effraction. Déclare Marie.

Après le départ du corps, Martin fait le tour de la pièce principal en laissant sa main glisser sur les murs, s'arrête à un endroit près de la cheminée, revient en arrière, se tourne vers Marie.

- Il y a quelque chose là où je me suis arrêté, dit-il en se dirigeant vers la droite de la cheminée.

- Alors ? Cherchons !

Les boiseries sont plus ou moins brûlées. Martin utilise un couteau pour gratter le bois. Une éclisse tombe, découvrant un trou de serrure. La plus petite clef du trousseau récupérée dans la cave y entre, la serrure fonctionne encore. Le panneau est très épais, légèrement déformé, ils arrivent à l'ouvrir. Dans la niche ainsi dégagée se trouvent des papiers, un vélin et quelques gros livres, rien ne semble avoir souffert de la chaleur.

- Emportons ça, je les étudierais tranquillement plus tard.

*

Les documents sont étalés sur une des tables du labo. Elle s'est arrangée pour que Martin ne soit pas présent. Certains d'entre eux sont des livres de comptes, manifestement ceux du Mas Trinquier.

'Intéressant: à analyser '.

Sur une autre liasse de comptes, un chiffre dans la dernière ligne la laisse rêveuse.

'Qu'est-ce que ça veut dire ?'

Si elle comprend bien, le chiffre atteint plusieurs dizaines de milliers. 'De livres ?'. Elle pense alors à la porte ferrée, au fond de la cave.

'Il va falloir visiter'.

Un des livres est tout simplement une version du Grand Robert, grimoire de magie populaire. Une version manuscrite ancienne, datant d'avant Gutenberg, avec des commentaires ajoutés en marge. Un très bel ouvrage, qui serait fort coûteux au vingt et unième siècle. L'autre volume qui l'accompagne est le petit Albert, datant de 1668, où l'on trouve des théories alchimiques et cabalistiques.

'Mince ! il tâtait de la sorcellerie ? '

Bien qu'habituee aux écritures anciennes elle a quand même du mal à déchiffrer.

'Voilà de quoi m'occuper un bout de temps.'

Les deux autres semblent du même jus.

'Qui pouvait traficoter avec ça ? Lui ou elle ?'

Le vélin s'avère être de grande qualité, mais l'encre est estompée sur un bon nombre d'endroits. Ça ressemble à une carte, elle arrive à lire un nom à un endroit : 'La Cavalerie'. En l'inclinant, sous différents éclairages elle voit bien qu'il y a un tas d'autres informations, et des traits qui ne correspondent pas aux routes qu'elle connaît.

'Je vais l'envoyer à Paul pour qu'il étudie de plus près'.

Ils reviennent trois jours après avec des hommes, des chariots, force eau bénite et du sel. Le passage est de nouveau inondé et purifié. Armand, Thomas et Martin restent dans la cave et remontent tout aux hommes qui sont en haut de l'escalier, ce qui en rassure certains alors que d'autres se demandent pourquoi ils ne seraient pas en bas, eux ? Le tout est descendu dans le premier sous-sol de Mus. Seules quelques babioles sans importance sont laissées sur place. Deux barres en fer attirent l'attention de Marie, elles ressemblent à des jambes de force, elle préfère les laisser ici également.

Ils y reviennent le lendemain, avec un chariot, mais pas d'hommes supplémentaires, aux risques d'éveiller les soupçons des gens de la ferme, il faut aller vite maintenant.

Marie a réfléchi au problème de la grille. Elle a pris une grande pince dans la forge de Mus. Pendant qu'Armand fait levier sur le dessous de la grille avec une des barres en fer, elle introduit la clef dans la serrure à l'aide de la pince et la tourne. Puis appuie sur le bec de canne, et pousse doucement sur la porte. Rien ne se dégage. Elle tire la porte brusquement, et referme à clef. Au second tour, la grille est libérée. Les jambes de force sont mises à gauche et à droite pour la maintenir en hauteur. De nouveau, toujours à distance, avec la pince, elle ouvre la serrure, puis la porte. Quelques clics se font entendre, mais la grille reste en place. Avec une perche, elle pousse alors la porte pour l'ouvrir en grand. La grille ne bouge pas.

Par mesure de précaution, Armand décide de rester en arrière avec Martin. Marie et Thomas entrent rapidement. Un passage en L ne permet pas de voir la pièce depuis l'entrée. Ils l'éclairent. Au

centre : une table. Au fond : une sorte d'autel avec un passage sur le côté gauche, à droite d'autres tables sur lesquelles reposent des objets provenant manifestement d'églises ; calice, crucifix, patènes, ciboires, ornements.

- Ça confirme ce que je soupçonnais, dit Marie.

Elle indique à Armand ce qu'elle vient de trouver. Celui-ci répond par une injure qu'elle ne connaissait pas.

Sur la table, un coffre est entrouvert. Il contient des pièces d'or de toutes origines. Chose étonnante, il y a des pièces en provenance de pays du Moyen-Orient. Thomas regarde l'air concentré de Marie.

- Qui y a-t-il ?

- Je me demande comment d'où viennent toutes ces pièces, dit-elle tout bas, en regardant une de près.

Ils font le tour de l'autel, derrière, une autre porte, avec de gros verrous. Marie explore le tour du bâti, il ne semble pas y avoir de piège. Thomas fort de la confiance qui lui est accordée se propose de les tirer.

La porte s'ouvre difficilement vers l'extérieur, les gonds sont manifestement rouillés. De l'autre côté, un couloir taillé dans la roche semble se prolonger indéfiniment dans le noir.

- Nous verrons ça plus tard avec les équipements qui vont bien. Thomas referme. Avant de partir, Marie sélectionne quelques pièces dans le coffre ouvert, puis s'assure que tout est bien clos. Ils sortent en refermant la porte à clef, précautionneusement, enlèvent doucement les barres métalliques en regardant comment se comporte la grille ; elle redescend un peu et ne bouge plus.

Une fois tout bien bouclé, ils retournent au château. Sur le chemin du retour, elle discute avec Armand.

- J'aimerais bien connaître l'origine de ce trésor. La famille Carnéjac semble avoir été riche un moment. Non ?

- Ils ont la réputation d'avoir été terriblement pingres, payant mal leurs ouvriers, entretenant les bâtiments qu'au strict minimum et ne faisant rien pour les logements. Les années de bonne récolte, personne ne recevait un sol supplémentaire. Je me demande si une

Trinquier

partie des bandes de malandrins qui ont écumé la région n'étaient pas pilotées par lui. Certains convois ont rapporté gros aux brigands dans le sud. Il fallait qu'ils soient au courant. Quelques églises ont été délestées de leur trésor dans la région de Béziers et Montpellier. Il faudra identifier les calices et crucifix que vous avez vus.

Marie reste rêveuse. Cela n'explique pas la présence de pièces de monnaie d'orient.

Fin septembre 1717

Le Mas Trinquier est à deux lieues de Mus. Il faut donc une heure à cheval, mais de nuit ça risque de prendre plus de temps, et surtout il ne va pas falloir se faire remarquer. Une semaine après, elle décide donc d'y envoyer ses deux plus fins limiers, qui ont pris du poil de la bête depuis quatre ans. Afin de ne pas troubler Thomas, elle leur fournit suffisamment de matériel contemporain, dont une boussole, pour tenir plus d'une journée sous terre. Martin a quand même la lampe de poche à LED à manivelle et le revolver dans le fond de son sac ainsi qu'un podomètre, qu'elle lui demande de mettre dans sa poche. Officiellement, ils sont partis pour une mission de confiance dont elle ne désire pas dévoiler le but. Les langues ne peuvent s'empêcher de s'agiter.

- Ce ne sont pas des négociateurs, ils sont trop jeunes, alors ils sont partis en exploration.
- Ce serait bien possible qu'il y ait quelque chose à voir avec Trinquier.
- Il n'y a plus rien là-bas. Tout a brûlé.
- Sauf qu'ils ont dû trouver des choses.

Profitant de l'absence des garçons, Marie décide de mettre en œuvre le plan insensé qu'elle mijote depuis un certain temps. Faire un aller/retour au vingt et unième siècle afin d'avoir le cœur net sur les modifications que subit le corps à cause des transferts. Ce jour-là est celui du courrier, et comme le transfert est bidirectionnel, elle décide de prendre le risque, avec un pincement de cœur quand

même, pour Anne, car si ça tourne mal elle risque de se trouver orpheline bien jeune.

Il est minuit. En général, les transferts ont lieu dans le courant de la nuit, mais elle ne sait pas bien quand. Elle remet les vêtements qu'elle avait le 28 mai 2012, avec son sac à dos presque vide, il y a seulement les pièces d'or récupérées à Trinquier, la carte flash avec les dernières prises de vues. Elle s'assied au centre du plateau, attend... attend... attend...

Soudain, elle revit les sensations du premier transfert, aussi violentes, mais elle s'y attend, alors elle encaisse mieux.

2015

Alice pose la boîte sur le plateau. Il s'agit d'un transfert hebdomadaire pour Mus. La routine, quoi. Elle rejoint Maïa derrière le pupitre et attend. Le colis disparaît à l'heure dite, mais est remplacé par une personne, assise sur les fesses, la tête sur les genoux, les mains sur la nuque. Le réflexe immédiat de Maïa est d'enfoncer le bouton d'arrêt d'urgence. C'est une femme, vivante, car elle vient de respirer un grand coup. Jusqu'à présent, ils n'arrivaient pas en bon état, mais la femme bouge, se glisse au bord du plateau et reste assise, là, en reprenant son souffle. Alice se précipite vers elle, Maïa la rejoint.

- Ça va ?

Elle a l'air plutôt mignonne, la trentaine à tout casser, le visage bronzé, un corps svelte sous des vêtements un peu défraîchis.

- Il faut que je récupère un peu, dit-elle dans un accent du Midi terriblement prononcé.

- Vous n'êtes pas blessée ?

La femme sourit.

- Non. Cette fois-ci, pas de mort ni de blessé, je vais bien. Prévenez monsieur Paul que Marie Atalante l'attend ici. C'est très urgent.

Alice se précipite vers le téléphone, Maïa s'assied à côté de Marie. Ça y est, elle la reconnaît.

- Il y a un gros problème là-bas ?

- Non. Pas là-bas. Pas encore. Mais il faut agir avant qu'il n'ait lieu. C'est impératif que Paul soit mis au courant. Tout de suite.

Trinquier

Au fur et à mesure que Marie parle, elle perd son accent local pour parler dans un français plus contemporain.

Soudain Maïa à une idée.

- Et si d'autres personnes vous voient ici?

Marie sort le badge qu'elle avait gardé sur elle il y a quatre ans et se le passe autour du cou.

À ce moment, la porte s'ouvre brusquement et trois hommes entrent.

- Un problème les filles ?

Marie se lève.

- Un simple contrôle de sécurité inopiné, tout est clair, le temps de rédiger mon rapport, de le faire signer et je repars.

Un des hommes s'est approché d'elle, regarde le badge, se redresse et salue Marie avec déférence.

- Excusez-moi, nous n'avions pas été mis au courant de cette procédure, madame Théotokis.
- C'est volontaire. Je vois que tout est en ordre. C'est très bien.

Une fois les hommes dehors, Maïa regarde le badge de Marie, sourit en secouant la tête.

- Je n'ai vu que deux personnes ayant ce type de badge, monsieur Paul et monsieur Clowez. Je vous avais reconnue, mais je n'osais pas y croire. C'est donc vous qui êtes parti dans le passé !

Marie a du mal à rester concentrée, elle aimerait bien se reposer.

- Oui. C'est moi.
- Nous étions là lors de l'arrivée de votre mari. Monsieur Paul était sans tous ses états. Je vous assure qu'ils ont tout fait pour essayer de le sauver.
- Je sais. Et maintenant, je sais aussi pourquoi il fallait que cela se passe ainsi. Vous n'auriez pas un fauteuil genre relax, dans lequel je peux me mettre. Ces transferts sont épuisants.
- Je n'arrive pas à trouver monsieur Paul, dit Alice depuis le pupitre. Je vais essayer autre chose. Elle sort son smartphone, lui dit quelques mots. Une voix se fait soudain entendre.
- Que se passe-t-il Alice ?

Trinquier

- Madame Marie ... heu comment votre nom ? A oui ! Théotokis est ici monsieur.
- QUOI !!! J'arrive. Il me faut ... trois quarts d'heure pour arriver... Par la cage 31.

La communication est coupée brusquement.

- Ça n'a pas l'air de lui avoir fait un grand plaisir. Désirez-vous un café ou un thé ?
- Un café, ce serait sympa. Et un fauteuil relax, si vous en trouvez un.

Maïa s'absente et revient avec le fauteuil demandé. Alice part chercher des cafés.

Le fauteuil est déplié dans un coin discret de la pièce, Marie s'y allonge avec délectation et s'endort immédiatement.

Elle est réveillée par un baiser sur le front.

- Alors tu te réveilles Blanche-Neige ?
Marie ouvre les yeux et voit Paul penché sur elle.
- Salut Paul. Comment ça va ?
- Tu peux bouger ?
- Oui. Je commence à récupérer.
- Je t'ai donné un peu plus de temps, mais il faut laisser la place pour d'autres transferts.
- Dans le temps ? murmure-t-elle
- Non. Viens.

L'endroit n'a rien à voir avec le labo de Clermont. L'agencement est différent. Paul la conduit vers un bureau nettement plus petit.

- Vous n'êtes plus à Clermont ?
- Non. J'ai dispersé un peu tout sur la planète. Nous sommes au Chili, ici. L'Europe va devenir trop instable. Alors ? Que se passe-t-il ?

Marie lui raconte les modifications de perception qui augmentent à chaque voyage. C'est Martin qui lui a mis la puce à l'oreille. Paul est ennuyé, elle voit son aura troublée. Un silence s'installe.

- Donc maintenant, tu vois mon aura...
- Ça me fait un plaisir fou de vous revoir, Paul. J'aurais préféré que ce soit pour autres choses. Elle le regarde avec attention.

Trinquier

- Un souci ? Tu sais que je devais vous rapatrier, Pierre et toi, il y a un peu plus d'un an ?
- Oui. Et ça lui plaisait énormément.
- T'a-t-il dit pourquoi.
- Bien sûr, oui. Un projet sur une autre planète. C'est ça ? Ça l'enthousiasmait.
- Oui. J'ai exporté un grand nombre de personnes ailleurs, dans le passé... Vous deviez y être transférés pour aider la communauté.
- Et ils sont comme moi lors de mon premier voyage. Où est le danger ?
- Il y a un individu qui a déjà fait deux allers/retours, et demande à me rencontrer de nouveau. Je n'avais pas pris en compte ce phénomène. Où en est-il réellement. Quels sont les pouvoirs qu'il a acquis ?
- Il a fait quatre voyages ? Le mieux est de l'expérimenter nous-mêmes. Non ?
- Bien sûr, c'est ce que je pensais. Tu vas bientôt en avoir fait trois. Croistu qu'il soit possible de contrôler ces ... dons ?
- Martin arrive enfin à voir les auras qu'à la demande, il dit que cela requière pas mal de concentration au début. Mais qu'elle est l'étape suivante ?
- C'est toi qui nous le diras, Marie. Il va falloir faire vite. Je ne voudrais pas que d'autres puissent utiliser cet avantage avant qu'il n'en sache plus sur lui.

Ils se regardent en silence.

- Je pense qu'il faudrait que vous fassiez également l'expérience. Rien que pour pouvoir comprendre ce que cet homme perçoit.
- C'est ce que je me disais... Si non ? Quoi de neuf ?
- Ça ne vous dérange pas si je vous tutoie également ?
- Tu es enfin sûre de savoir qui je suis alors ?
- Oui, Paul. Et ça me fait rudement plaisir, tu sais, mon arrière, arrière petit fils.

Paul lui fait un grand sourire.

- Ça me fait plaisir aussi, vois-tu. Sais-tu depuis combien de temps j'ai découvert ça ?
- La veille de mon départ ?

Trinquier

- Non. Quand tu m'as donné la date et le lieu où était arrivé Pierre, j'ai eu un coup, c'était dans le dossier qui était sur la table, le résumé de tes mémoires. Et quand j'ai vu les plans du translateur temporel à l'écran. Je me suis retenu pour ne pas te prendre dans mes bras, grand-mère. J'attendais ce moment depuis si longtemps !

Ils rient tous les deux. Se regardent de façon complice, comme de vieux amis qui ont fait les quatre cents coups ensemble.

- Je comprends cette proximité entre nous. Je l'ai perçue lorsque nous étions au restaurant, dès le second soir. C'est ... je n'ai pas de mot pour dire ce que je ressens. Je suis vraiment heureuse, tu sais.

Elle lui donne les quelques pièces d'or et la carte flash.

- Les dernières photos sont dedans, les pièces viennent d'un endroit particulièrement bien protégé donnant dans la cave du Trinquier.

Paul les examine.

- Romaine, Turquie... Mmm. Il y en a beaucoup ?

- Un petit coffre.

- D'où ça peut bien venir ?

- Manifestement, Carnéjac était le chef d'une bande de pillards, vu ce qu'il y avait dans la cave. Il y a également des calices, des crucifix, etc. Mais ça fait beaucoup quand même. De ce que j'ai pu comprendre d'un livre de compte, il doit y avoir plusieurs centaines de milliers de livres.

- Bizarre ! J'aime bien t'entendre parler avec l'accent que tu as pris, dit-il en souriant. Il est très joli.

Marie lui explique qu'elle a envoyé les garçons en éclaireurs dans le souterrain, et qu'elle aura des nouvelles bientôt.

Paul lui présente alors deux grandes feuilles. Sur l'une, elle reconnaît ce qu'il y avait sur le vélin qu'elle lui a fait parvenir, sur l'autre, des écritures en latin.

- Celle-ci, c'est le plan des souterrains qui sont sous le Larzac. Ici, tu as Mus, là, la Cavalerie, et là le Trinquier ; tout au bout, tu as Millau de l'autre côté la Couvertoirade. Je vais profiter des voyages pour les visiter. Il y a une jonction entre Mus et la Cavalerie en passant par le lac. En revanche, j'aimerais bien savoir ce que veulent dire ces cinq points, ici, près de ce repère, au bout du lac. J'ai fait faire une tomographie du vélin. Un texte a été gratté pour y dessiner le plan. Pour faire court, ce

Trinquier

semble être une missive entre le roi de Jérusalem et le gouverneur de la Couvertoirade. Il dit qu'il joint à ce courrier les protoévangiles qui auraient servi à Marc et Mathieu pour écrire les leurs. Il y est également question de vingt-cinq coffres qu'il devra mettre à l'abri, ainsi que des morceaux de la vraie croix. La fin est assez sibylline, il y est écrit : 'ces textes m'ont été fournis d'une façon très étrange par des personnes qui ne ...' La suite n'est plus lisible.

Elle est de nouveau sur le plateau, reposée, prête à partir. Alice et Maïa sont au pupitre.

- Au revoir les filles, et merci pour votre accueil.
- Au revoir madame. Et revenez si le pays vous plaît, répond Maïa en souriant.
- A tout à l'heure lui dit Paul.

Quand elle récupère, elle ne se sent pas différente. Elle voit l'aura des objets maintenant, autrement rien de plus. Elle va s'installer dans un fauteuil devant les ordinateurs et ferme les yeux pour se détendre. Elle a une demi-heure devant elle.

Paul arrive au moment prévu. C'est beau la technique ! Marie a étalé des tatamis afin qu'il puisse s'allonger.

- Wahoo ! Ça secoue.
- Bien venu dans mon petit chez-moi. Il te faudra environ une heure pour récupérer un peu. Il m'en a fallu vingt-quatre pour être complètement remise.

Tout à coup, elle s'aperçoit qu'elle peut percevoir les pensées de Paul. Elle le regarde avec attention, mais ne le lui dit pas tout de suite.

- Un problème, Marie ?
- Repose-toi, nous continuerons notre discussion après.

Après avoir mis une sonnerie en service sur l'horloge d'un ordi, elle s'allonge également et s'endort presque aussitôt.

Une mélodie les sort de leur sommeil. Une heure de repos ce n'est pas du luxe.

- Alors quelles nouvelles perceptions ?

Trinquier

- J'arrive à ressentir tes pensées. Mais je suppose qu'il faut plus d'entraînement pour pouvoir les lire vraiment.
- Aïe ! Seulement au bout de trois voyages ! Donc au bout de quatre ? Qu'est-ce que ce doit être !
- C'est de la folie de ne pas avoir voulu attendre plus longtemps pour repartir.
- Ho ! Toi tu interprètes bien ! Effectivement, je repars dans une demi-heure. Je ne désire pas laisser d'empreinte sur cette période. Tiens, prend les cartes flash que tu m'as demandées. Je les détruirais aussitôt lue.
- Merci. Mais personne ne peut entrer ici.
- Par la porte, peut-être, mais par les souterrains, je ne suis pas si sûr. Avez-vous visité tous les embranchements du lac en amont ?
- Non. Ça aurait pris trop de temps... Tu sais quelque chose toi. ! Le plan ?
- Il est important que je fasse d'autres voyages, tu devines pourquoi. Je compte en faire faire à des animaux également, pour analyser leur évolution. Je te donnerais le planning. Pour ma part, autant profiter d'un aller/retour pour visiter le lac, et plus loin même.

Paul s'installe sur le plateau. Ils ont à peine le temps de se dire au revoir. Il disparaît dans un éclat de lumière.

Marie a été absente à peine trois heures. Quand elle remonte, il est environ sept heures du matin à l'horloge de l'entrée. Encore groggy, elle retourne dans sa chambre. Le château commence tout juste à s'éveiller.

Martin et Thomas sont déjà de retour et voudraient bien parler à madame, mais Rose a reçu l'ordre de la laisser dormir plus longtemps ce matin. Elle émerge vers dix heures, moins fatiguée qu'elle ne l'imaginait. Dès que Martin la voit, il comprend que quelque chose s'est passé, son aura est différente, plus nette, plus contrastée, mais ne dit rien devant son frère.

*

Le sous-terrain partant de la cave du Trinquier est en plusieurs tronçons. Celui allant sur la droite arrive dans une rotonde dans

Trinquier

laquelle il y a une porte qu'ils n'ont pas réussi à ouvrir. La partie allant à gauche se termine dans une pièce grande et haute dont la porte a manifestement été forcée. Dans celle-ci, deux autres. Ils les ont ouvertes difficilement, l'une donne sur un escalier qui débouche dans une cave qui ne semble plus être utilisée depuis longtemps, l'autre sur un couloir beaucoup plus large, des chariots y sont manifestement passés, le sol est en terre, la voûte est pierrée. Ils ont marché plus une heure et sont arrivés à une autre rotonde d'où partent deux autres couloirs et une porte close. L'un d'entre eux est dans l'axe de celui d'où ils viennent, il permet de se déplacer à cheval, l'autre va sur la gauche. Ils ont fait demi-tour ici afin de ressortir avant la fin de la nuit. La balade leur a beaucoup plu, il ne demande qu'à continuer l'exploration. Elle est obligée de les raisonner, de limiter leur ardeur.

Le soir Marie fait le point sur une carte IGN au 25 000^e. Avec un compas elle essaye de déterminer le trajet fait pas les garçons. Le premier irait vers le Rouquet, le second vers l'Hospitalet, voir la Couvertoirade. Le troisième va vers la Cavalerie, et continue peut-être vers Millau. A mon avis, c'est ce qui semble le plus probable. C'est ce qu'indique le plan que Paul a relevé sur le vélin. Il est possible qu'il ait raison, l'un d'entre eux partant vers le sud-ouest, vers Mus. 'Le plateau doit être bourré de passages de ce genre, pense-t-elle'.

*

Percevoir ce que les gens pensent ou ressentent est en réalité une gêne. Elle a beaucoup de mal à maîtriser ce don. En parlant avec Martin elle arrive à comprendre comment il fait pour ne plus voir les auras. Il faut vivre avec, mais ne plus en tenir compte, comme si c'était un bruit de fond ambiant. Pas toujours facile, et parfois fatigant.

Trinquier

ACCELERATION

Fin octobre 1717

Cela fait maintenant un an qu'Arnal est veuf. Marie et lui se voient régulièrement depuis un certain temps. L'amitié qu'ils ont s'est changée doucement en affection, en tendresse. Elle sait qu'elle n'a pas le choix. Bien que son veuvage lui donne les mêmes droits que ceux de son mari décédé, elle n'en est pas moins 'la veuve Atalante'. Elle a tout juste trente ans et ne voit pas le restant de sa vie seule. Anne et Jean passent leurs temps ensemble dès que c'est possible. Et puis Philippe est un homme bien ; sa culture générale lui permet d'avoir des échanges comme elle les apprécie. Lui-même est toujours très étonné par celle de cette femme venant de si loin. 'Comment peut-elle connaître autant de choses sur notre monde ! On a l'impression qu'elle y a vécu avant de venir ici !'.

L'automne arrive enfin après cet été encore caniculaire et cette fin de saison chaude. Elle est chez Arnal. Ils vont à cheval, au pas, sur la route qui mène aux grottes de Lavencou, cherchant un peu de frais. Philippe met pied à terre devant le sentier qui y conduit. Marie fait de même ; ils attachent leurs chevaux et se mettent en route vers elles. Par ici, l'air est moins étouffant. Il s'arrête, lui prend une main et la regarde avec un sourire qui en dit long. Le sol est souple, Marie s'y assied, en tailleur, ce qui étonne Philippe qui s'assied à côté. Il ouvre la bouche pour dire quelque chose. Plus rapide, elle lui met son index dessus.

- Ne dites rien. Je sais. Mais, avant tout, c'est à moi de vous révéler des choses. Vous ne savez pas qui je suis ni d'où je viens.

Philippe la regarde, étonné.

- Est-ce si important ?
- Philippe. Je ne pourrais pas vivre avec vous si je ne vous dis pas la vérité sur mes origines.

Le cœur de l'homme fait des bonds. Il ne savait pas comment présenter sa requête. Elle va droit au but. 'Quelle femme !'.

Accélération

- Marie. Même si vous n'êtes pas la fille d'un roi, même si vous n'avez aucun des titres que l'on vous donne, qui que vous soyez, même si vous venez d'une autre planète, où que sais-je, d'ailleurs, je vous désire comme épouse.

Marie ne répond pas immédiatement. Elle regarde cet homme avec douceur, sourit d'un air triste.

- Effectivement, je viens d'ailleurs, Philippe, de loin, de très loin.

Il ne la laisse pas finir.

- Est-ce si important ?

Elle a du mal à contenir son émotion. Tant de souvenirs lui remontent en mémoire, avec puissance. Elle soupire. Philippe la regarde sans comprendre ce brusque changement d'humeur. Ravalant sa salive, reprenant le contrôle d'elle-même, elle finit par lâcher :

- Pierre et moi venons du futur, Philippe. Nous sommes partis de notre temps en 2012... Vous comprenez maintenant pourquoi nous connaissons tant de choses ?

Il laisse à son cerveau le temps d'absorber l'information, puis secoue la tête, prend Marie par les épaules et lui fait un gros baiser sur le front.

- Vous dites ça pour me taquiner. Vous savez, Marie, ce n'est pas ce qui m'empêcherait de vous aimer. Ça vous rendrait encore plus... mystérieuse... J'espère que c'est vrai.
- J'ai beaucoup d'affection pour vous, beaucoup de tendresse, et je désire vraiment que nous vivions ensemble. Pour vous rassurer sur ce qui vous tracasse, j'ai sur moi une preuve de ce que je dis Philippe. Mais êtes-vous prêts à affronter cette réalité ?
- Vous m'avez tous les deux habitués à des défis, quelle réalité si exceptionnelle désirez-vous me montrer ?

Sans rien dire, elle se lève et va poser une petite boîte avec une sorte de trou bouché apparemment par un morceau de verre poli, sur une pierre en face d'eux. Elle fait quelques mouvements dessus et revient s'asseoir contre lui.

Accélération

- Philippe, vous m'avez dit que, ~~quelle que~~ soit mon origine, vous désirez m'avoir pour épouse. Le confirmez-vous ?

Étonné, heureux, surpris il répond :

- Oui Marie. Quelles que soit vos origines, et venant du passé, du futur où d'un autre monde je désire vous prendre pour épouse.
- Et moi, Marie Théotokis née Cavelier née le 13 mai 1987 à Canberra, en Australie, je désire vous prendre pour époux Philippe Arnal, du dix-huitième siècle.

Et elle vient coller sa tête dans son cou. Il est surpris, mais réagit vite en lui enlaçant les épaules avec douceur. Ils finissent par bouger un peu et elle se blottit un peu plus dans le creux de son épaule.

- Excusez-moi de revenir sur terre, Marie, mais qu'est-ce donc cette boîte ?

Marie se lève, la prend, passe la main sur son dos, et revient avec. Elle la retourne. Il y a de drôles de petites marques à côté d'une surface plate et noire. Elle appuie sur les marques, la surface noire s'éclaire... Toute la scène de la demande en mariage défile, avec le son. Philippe est figé. Il regarde l'appareil, Marie, puis de nouveau l'appareil. Il ne sait pas comment réagir. Elle lui avait dit qu'elle venait du futur, mais il ne se l'était pas imaginé un futur comme ça ! La séquence se termine dans un silence total. Il serre un peu plus Marie contre lui. Respire un grand coup.

- Dire que mon père est parti il y a plus de quatre ans en espérant comprendre d'où vous venez !
- Comment ça ?
- Vous vous êtes présentés comme des gens venant de très loin.
- Oui.
- D'une terre inconnue.
- Oui.
- Votre nom n'est manifestement pas le vôtre, il est grec. Mais la consonance 'Atalante' fait penser à Atlantide, c'était voulu. Non ?

Marie continue de regarder Philippe en souriant. 'Il analyse les choses comme Pierre' pense-t-elle.

- Bien sûr.

Accélération

- Donc mon père est parti vérifier auprès de leurs descendants si ce que vous disiez était possible.

Cette fois-ci, c'est Marie qui tombe des nues.

- Auprès de qui ?
- Vous vous êtes vendue une fois, Marie, devant la pierre qui est dans notre grande salle, sur un coffre. Et là, j'ai vraiment cru à vos origines.
- Celle qui a un cartouche en hiéroglyphes. Je me souviens. J'ai murmuré la phrase en égyptien puis sa traduction, vous n'étiez pas loin, et vous avez sursauté en vous retournant vers moi. J'ai réussi à vous emmener sur autre chose. Mais j'ai compris que vous n'étiez pas dupe. Je ne m'en souvenais plus. Je suppose que Platon vous a mis sur la route. Vous confirmez donc ce que Pierre et moi croyons.
- Vous n'en êtes pas sur ! Alors que vous savez lire les hiéroglyphes !
- C'est mon métier dans mon pays, ou de mon temps, si vous préférez, de lire les langues oubliées.

Philippe change de position, il se met assis devant elle et lui tient les mains.

- Marie... Vous me direz tout de votre monde, n'est-ce pas. Je croyais demander en mariage une princesse d'Atlantide, et je me retrouve avec une femme qui est du vingtième siècle et qui lit couramment les hiéroglyphes, et quoi d'autre ?
- Peu importe Philippe, peu importe. Je parle couramment dix langues et lis quatorze écritures différentes.

Philippe l'aide à se relever, et la serre contre lui. Marie passe les bras derrière son dos et l'enlace. Ils restent comme ça quelque temps puis retournent vers les chevaux.

- Je pense qu'il est bon que personne d'autre ne connaisse la vérité, n'est-ce pas ?
- Vos parents ont le droit de savoir. De toute façon, quand votre père reviendra il aura toutes les informations qui prouveront la supercherie, non ?

Accélération

- Avec la connaissance des langues que vous avez, vous pourriez en duper plus d'un.

Ils rentrent tranquillement, les chevaux bien près l'un de l'autre. Ils sont à peine dans la cour que sa mère se dirige vers eux, les regarde, sourit.

- Ton père sera là dans quelques jours Philippe. Je me ferais une joie de lui annoncer ... vos ... fiançailles ?
- Je ne peux décidément rien vous cacher, mère.

Marie se penche vers Philippe et lui glisse à l'oreille :

- Comment peut-elle le savoir ?
- Par les pigeons, voyons ! regardez notre pigeonnier. Nous avons ce droit pour notre famille.

Ils descendent de cheval. Anne se précipite vers sa maman et la serre dans ses bras.

- On reste ici, maman ?
- Nous allons rentrer à Mus ce soir mon petit amour, mais nous reviendrons souvent.
- Dis maman ? Je peux rester avec Jean ? dit-elle avec un regard enjôleur digne de ceux de sa mère.

Éléonore regarde Marie avec un doux sourire.

- Ça leur ferait tellement plaisir.
- Restez également Marie, ça nous ferait aussi plaisir.

Elle hésite un peu. Jamais elle n'a découché depuis la mort de Pierre. Mais devant leur insistance, elle finit par accepter, au grand bonheur des deux enfants.

- Il faut prévenir Mus.
- Nous allons envoyer quelqu'un le leur dire, ne vous inquiétez pas.

Marie reste deux jours, ce qui lui permet de percevoir les sentiments de sa future belle famille. Philippe est le frère aîné d'une fratrie de quatre, deux garçons deux filles. Les trois autres sont mariés et habitent dans des villes des alentours. Les terres lui reviennent de droit. Les on-dit ont fait leur chemin, et Marie ne se force pas pour leur tordre le cou. Elle y prend même un petit plaisir

Accélération

rien que pour flatter son égo. Sans faire la mijaurée, elle se laisse servir avec gourmandise. À Mus, elle a tellement pris l'habitude d'aider pour des tas de choses...

- Nous attendrons le retour de mon mari pour publier les bans. Il sera là d'ici peu maintenant, lui dit Éléonore le matin suivant

De retour au château, elle perçoit que tout le monde est au courant, et trouve ça bien.

- Ça aurait été dommage qu'elle vive seule.
- Certainement, mais où va-t-elle demeurer ?
- Pourvu qu'elle ne parte pas pour toujours !
- Vous vous rendez compte de la surface si on additionne toutes les terres !
- Pas loin de 8 000 acres ! Bigre. Anne aura une belle dote.
- Tu vas voir ! Elle se mariera avec le petit Jean, rien que pour les terres.

Ces commérages fatiguent Marie. Elle a du mal à fermer son esprit aux pensées des personnes qui sont en sa présence. D'un autre côté, c'est parfait pour anticiper et en comprendre certaines. Mais que de frustrations, de douleurs non exprimées, de regrets, mais aussi d'espoirs. Elle ne doit surtout pas entrer dans la position de conseillère ou de juge, ou autre ! Ce n'est pas son rôle. Alors elle s'entraîne le plus possible à fermer, puis ouvrir à volonté son discernement.

Le surlendemain Philippe arrive au galop.

- Père est arrivé. Il désire vous rencontrer dès que vous le pourrez.
- Mais, aujourd'hui mon ami. Avez-vous avoué mes origines à vos parents ?
- Pas encore. Je préfère que vous soyez avec moi, et que ce soit vous qui le fassiez.
- Il est donc plus sage que je vienne chez vous, leur réaction ici risque de surprendre quelques un. Je viens demain matin.

Elle est accueillie par une Éléonore Arnal, tout sourire.

Accélération

- C'est chaque fois un bonheur de vous revoir Marie. Venez, que je vous présente mon homme.

Elle ressent la sincérité de ses paroles. Ils entrent dans la salle principale, Philippe arrive d'une autre pièce et accourt pour lui faire un baiser sur le front.

- Mon père descend de son perchoir, il arrive.
- Son perchoir ? dit Marie en haussant les sourcils.
- Son laboratoire, son bureau, son antre comme vous voulez.
- Ha ! Je vois. Nous avons le même à la maison, dit-elle d'un ton amusé.

La porte s'ouvre de nouveau, un homme entre. Marie reste figée. Les yeux écarquillés. Ravale sa salive, puis se reprend. Se dirigeant devant elle, la copie conforme de Paul.

- Qu'ai-je donc fait pour vous troubler pareillement, madame ?

La voix n'est pas tout à fait la même. En ouvrant son esprit vers lui, elle comprend qu'il est bien le père de Philippe, mais la ressemblance est inouïe. Philippe est également surpris, et légèrement inquiet. Marie se rapproche de lui, le regarde affectueusement dans les yeux, sourit.

- Je crois que j'ai beaucoup de choses à dire, à révéler.

Elle se retourne vers son futur beau-père.

- N'ayez crainte. En fait, vous ressemblez tellement à une personne que je connais bien, que j'ai cru un instant que c'était lui qui entrait dans la pièce.

François Arnal est grand pour une personne de la région, se tenant bien droit, les cheveux gris, rasé de près. Il a la démarche souple d'un homme actif n'ayant pas de soucis musculaires. Dans un complet veston de couturier du vingt et unième siècle, il aurait pu être le frère de Paul. Il a le même sourire.

- Mon fils m'a parlé de vous comme une personne de qualité, votre réputation vous précède madame, vous êtes connue jusqu'à Montpellier, dit-il, après avoir interrogé chacune des parcelles du corps de Marie. C'est un très grand plaisir de vous rencontrer, non

Accélération

seulement comme future épouse de mon fils, mais au vu de ce qui est dit de vous.

- C'est également un grand plaisir pour moi, monsieur. Répond-elle sans savoir comment aborder le sujet de sa venue au dix-huitième.

Il s'assied dans un fauteuil et lui propose celui placé en face de lui.

- Comme vous avez dû l'entendre dire, je suis un grand voyageur. Pendant mon voyage, je suis allé, entre autres, dans des pays où ils ont le souvenir de votre civilisation.

'Flûte, me voilà bien !'

- En parlant avec des hommes dont la culture d'où vous dites venir ne leur est pas inconnue, ils ont été étonnés qu'une branche se soit réfugiée sur ces terres australes. *Qui êtes-vous réellement, madame.* Lui dit-il en copte.

Marie reste figée un instant, elle ne s'attendait pas du tout à ça ! Un homme dans le fin fond du Massif central qui parle l'égyptien ancien !! Elle ne se laisse pas désarçonner, il va sur un terrain dont il ne peut connaître l'existence. Le temps de récupération terminé elle répond dans la même langue.

- Je ne suis pas du tout la personne à laquelle vous pensez.

Cette fois-ci, c'est François qui hausse les sourcils, Philippe qui regarde Marie avec étonnement, et Éléonore qui semble avoir été transformée en statue. Autant le copte de François montrait une connaissance de cette langue, mais un certain manque de souplesse dans sa prononciation, autant la réponse de Marie est fluide, souple.

- Mais alors ! Qui donc êtes-vous !

Un regard d'affection de Philippe lui donne le courage de révéler son origine.

- Je viens du futur, monsieur.

Le monde semble s'être arrêté, tout n'est que stupéfaction. Le silence qui suit est chargé d'émotions, d'incrédulité. D'un côté, Marie se dévoile, de l'autre des espoirs se dissolvent. Philippe se met à côté d'elle et lui enlace les épaules.

Accélération

- Elle m'avait déjà prévenu, père. Ça n'a rien changé à mes sentiments.

François est un homme de sciences, logique, pragmatique, cultivé et surtout pas prêt à gober le premier bobard venu.

- Si cela est possible, ça peut expliquer, effectivement, certaines choses. Mais pas tout. Quelles preuves pouvez-vous nous fournir.

Philippe ne peut s'empêcher de lâcher un petit rire. Marie sort de sa poche l'appareil photo et fait signe aux deux parents de venir voir de près. Elle jette un coup d'œil aux alentours, personne. Elle passe alors le film de la demande en mariage devant les yeux médusés des parents.

- Ce n'est pas vieux, ça n'a que trois jours, dit Philippe pour détendre l'atmosphère.

Elle a du mal à lire la complexité de leurs sentiments, mais elle ne ressent aucune réaction de refus, de rejet. Finalement, c'est Éléonore qui rompt le silence.

- C'est encore plus formidable ! Je ne comprends pas comment vous pouvez faire des choses pareilles, mais... du futur ! C'est possible ça ! De quelle année ?
- Je suis partie de là-bas en 2012. Vous avez entendu ma date de naissance dans la demande en mariage, répond-elle en souriant.

François finit par regarder Marie, amusé.

- Ça fait presque trois cents ans ça ! Il y aura donc une telle évolution !!! Cependant, ça ne m'explique pas pourquoi vous parlez copte.
- C'est mon métier, je me suis spécialisée dans les langues anciennes. J'en parle un certain nombre.

Les auras des parents reprennent une certaine sérénité.

- Philippe vous a-t-il parlé de nous ?
- Non. Je connais bien peu de choses de votre famille, si non qu'elle sera extrêmement puissante au vingt et unième siècle, et que c'est grâce à votre descendant que je suis ici.

François semble réfléchir à la réponse, puis un sourire éclaire son visage.

Accélération

- Je comprends mieux votre réaction en entrant maintenant, et comment s'appelle-t-il ?
- Paul.
- Mais dites-moi. Vous comptez donc bien vous marier avec notre fils ?
- Oui
- Donc Paul sera aussi votre descendant.
- Bien sûr. Et il sait depuis longtemps que je suis son arrière-grand-mère, de je ne sais combien de générations. Et que je suis plus jeune que lui, dit-elle en riant doucement. Personnellement, il m'a fallu un certain nombre d'années pour le découvrir ... et l'accepter.

François se lève, il se met à marcher dans la pièce, pensif. Éléonore regarde Marie, elle secoue la tête en levant les yeux au plafond comme à une personne à laquelle on vient de dire que le père Noël existe vraiment.

- Vous avez révélé ça à combien de personnes à part nous ?
- Une seule, vous la connaissez également.
- Le curé de la Cavalerie ?
- Oh non. Mais je le soupçonne de se poser des questions à ce sujet.
- Alors ? Qui ?
- Martin, mon garde du corps.
- Mais il est très jeune. Il peut comprendre ça ?
- Ho ! Il a très bien compris, je sais qu'il ne dira rien.

Marie s'abstient de dire tout ce que Martin et elle ont fait.

- Dites-moi ! C'est lui que vous avez guéri en trois jours d'un coup de couteau dans le ventre.

François s'est approché des femmes, regarde Marie.

- Guéri d'une perforation de l'abdomen en trois jours... Je crois que je comprends mieux maintenant. Votre médecine doit être également très en avance. Cependant... Comment pouviez-vous être sûr qu'il n'y ait pas plus de dégâts dans son ventre ?

Accélération

Elle est prise entre deux sentiments, dire la vérité où botter en touche. Si elle veut garder la confiance de son futur beau-père, il n'y a qu'une solution : dire la vérité, mais ...

- Il y a tellement de choses qu'il faut que je vous dise ! Le mieux sera d'en parler ce soir, après le souper, non ?

Pendant le repas, on parle de choses et d'autres. Anne a été mise au lit dans la chambre de Jean, au grand plaisir des deux enfants.

Devant l'importance de ce qui sera sans doute dit, François décide d'emmener tout le monde dans son 'cabinet' afin de ne pas être écouté aux portes, ce qui est une première aux yeux de sa femme.

La pièce, sous les toits, surprend Marie. Relativement grande, bourrée d'étagères couvertes de livres, avec un télescope au milieu. Le plafond a une drôle de forme, manifestement il peut tourner. Une porte peut y être ouverte. Un observatoire quoi. Des tas d'instruments, de flacons et de fioles sont placés proprement sur des tables ; l'archétype du laboratoire d'un honnête homme du dix-huitième siècle.

Marie passe la soirée à leur expliquer pourquoi elle est arrivée ici. Elle répond à toutes leurs questions. Le fait qu'elle parle autant de langues anciennes impressionne François. Il essaye de faire la synthèse de ce qu'il entend. Pour lui, c'est à la fois impossible, et extraordinaire. Marie s'arrête à l'enterrement de Pierre.

- Cette dernière année a dû être lourde à vivre pour vous.
- Oui, mais Philippe était là, dit-elle en se tournant vers lui et en souriant. Nous nous sommes soutenus l'un l'autre.

Philippe lui prend la main et pose un baiser dessus.

- Et je ne peux que m'en féliciter, dit-il.

François regarde Marie fixement.

- Il y a quand même un évènement particulièrement extraordinaire qui est arrivé depuis, dit-il, je n'étais pas présent, mais j'en ai eu les échos. Quel est votre point de vue là-dessus ?

Accélération

Marie sourit, même Philippe n'est pas au courant. Là où elle en est ... Autant dire la vérité jusqu'au bout.

- Vous voulez parler du dragon ? Que dit la rumeur publique là-dessus ? demande-t-elle.
- Que c'est une punition divine. Que c'est bien fait pour ces gens-là, et que vous avez eu du courage pour acquérir un Mas dont la maison du maître est maudite, répond Éléonore. Et vous ? Qu'en pensez-vous ?
- Que les dragons n'existent pas.
- Mmm. Pourtant beaucoup de monde l'ont vu.
- Je vous soupçonne de vouloir nous faire venir à une conclusion assez inhabituelle, dit François en fronçant les sourcils.
- Je viens du futur...
- Certes.
- Notre savoir est très loin devant le vôtre...
- Je vous l'accorde.
- Nous avons des objets qui nous permettent de voler.
- Quoi ! Donc ... Ce serait vous qui...
- Qui était dans un objet volant, déguisé en dragon, avec ce qu'il fallait pour terroriser les âmes.
- Incroyable. Voler ! Le rêve de l'homme depuis toujours ! Donc l'incendie, c'est vous ! ... Par vengeance ?
- Oui. Je voulais le rendre fou. Ça a marché.
- Et la mort de sa mère ?
- Ce n'était pas prévu. Elle était au mauvais endroit au mauvais moment.
- Et l'acquisition du domaine ?
- C'est le notaire de Millau qui me l'a proposé. En raclant les fonds de tiroirs, j'ai pu l'acheter. Je suis d'ailleurs étonnée que ce soit allé aussi vite.

Ils restent silencieux, Philippe regarde Marie avec tendresse, mais aussi étonnement. 'Quelle femme !'

François se lève, s'étire, va vers une bibliothèque et prend un livre qu'il pose sur la table à côté de son fauteuil.

Accélération

- Vous ne m'avez pas répondu sur ce que vous avez pu faire pour votre page.

Il ouvre le livre sur une page où il y a le dessin d'un corps, avec la position des organes.

- Si j'ai compris, il a reçu un coup de couteau enfoncé jusqu'au manche ici, dit-il en indiquant à peu près l'endroit où Martin a été blessé. C'est le haut du gros colon, ou le bas du foie qui a pris. Vu la profondeur du coup, dans les deux cas c'est mortel. L'infection s'y met rapidement. Je n'ai pas connaissance de personnes ayant survécu à ça.
- Ce n'est pas moi qui l'ai soigné.

François ne dit rien, en laissant son doigt sur l'image. Serre les lèvres, hoche la tête.

- Vous l'avez donc transféré dans le futur ! Comme votre mari.
- C'était ça ou la mort. Je tiens particulièrement à lui.
- Vous avez donc les moyens de réparer ce genre de blessures...et comment a-t-il pris ça ?
- Vous lui demanderez. Il ne vous répondra que si je suis là.
- Vous lui mettez une lourde responsabilité sur les épaules. Non ?
- Il l'assume bien, c'est un garçon exceptionnel. C'est pourquoi j'ai pris ce risque.
- Il a beaucoup de chance. Mais ... dites-moi... Pourquoi n'êtes-vous pas retournée définitivement au vingt et unième siècle ?
- D'abord comme je vous l'ai dit je suis recherchée par la police de mon pays, et puis je suis bien ici. J'aime cette vie tranquille. Vous ne pouvez pas imaginer la perte de toute moralité de mon monde. Le mensonge est devenu vérité et la vérité est devenue mensonge. Le sens des valeurs est inversé. Et puis, ce n'est qu'agitation permanente. Quand on a goûté à la vie ici, c'est normal de vouloir y rester.
- À condition d'en avoir les moyens, comme vous. Ce serait plus dur dans un autre contexte, fait remarquer Éléonore.
- Vos revenus viennent du domaine ?

Accélération

- Maintenant, nous sommes largement autonomes financièrement. Notre descendant y a laissé une fortune avant d'en arriver là.
- J'aimerais bien le rencontrer un jour, mon arrière-petit-fils, si c'est possible.

Cela fait germer une idée dans la tête de Marie ; pourquoi pas ?

Il est décidé que le mariage aura lieu au retour des beaux jours. L'église de Sainte-Eulalie est bien trop petite pour recevoir tout le monde qui viendra, celle de la Cavalerie n'est guère plus grande. Il faut donc envisager que la célébration puisse avoir lieu à Mus, en plein air. Ça fera alors cinq ans qu'elle est ici. Anne en aura quatre.

Décembre 1717

Noël se passe dans la bonne humeur, chez les Arnal, dans leur château à Mélac. Le souvenir triste de celui de l'année précédente s'estompe. Les échanges entre elle, Philippe et son père sont passionnants. Cependant, elle perçoit qu'il y a autre chose derrière. Ils ne disent pas tout sur eux, également.

Janvier 1718

Marie décide de refaire un aller/retour au vingt et unième siècle. Il faut savoir comment le corps se comporte quand il est soumis à d'autres transferts. Pour le moment, elle n'en est qu'à trois. Elle profite d'un creux dans son planning pour y aller.

À l'aller, sa première impression est de pouvoir nettement mieux lire dans les esprits des gens. Elle découvre que les liens d'amitié entre Alice et Maïa sont tout autres que ce qu'elle pensait. Elle commence à percevoir le fonctionnement du corps, sous la peau. Elle comprend ce qu'elle voit. Maïa a quelque chose de pas net sur son ovaire droit, il faudrait enlever ça avant que ce ne soit plus important. Paul à qui elle se confie comprend le danger des voyages, jusqu'où cela peut aller ? Faut-il garder la machine ?

Au retour, elle en est à son cinquième transfert. Elle est obligée d'utiliser des techniques de décontraction et de vidange de son esprit,

Accélération

que lui a enseignés sa prof de techniques zen, afin de ne pas être perpétuellement agressée par les pensées des autres. Il faut qu'elle aille vite. Le mariage est pour le mois de juin, il ne faut pas qu'elle soit perturbée par la foule de gens qui seront présents. Maintenant, elle perçoit le fonctionnement du corps des personnes qu'elle regarde, de façon plus nette. Les gens du château et des fermes sont globalement en bonne santé, ça la conforte dans sa ligne de conduite : pousser tout le monde à prendre en compte l'hygiène. Elle a compris que si son petit monde n'était pas très porté sur le savon c'était à cause du prix, et la qualité. Alors elle en fournit provenant de Marseille, à la demande, même si elle sait qu'il y a un peu de troc avec.

Accélération

INVESTIGATIONS

Avril 2016

- Dis-moi Jean-Yves ? Tu es en train d'installer le camp de la Légion étrangère sur le Larzac ?
- Oui. Tout le monde le sait.
Ça le fait sourire.
- Avoue que les infos que je te fournis sont de qualité.
- Je te soupçonne d'avoir besoin de nos services, vrais ?
- Absolument. Tu sais que c'est un véritable gruyère là-bas.
- Oui, et même que ça nous pose des problèmes de sécurité.
- Alors, voilà ce que je te propose. J'ai une entrée qui permet d'accéder à un lac souterrain. Ça te dit de me prêter du matériel pour y faire une visite ?
- Ah ! Intéressante ton histoire. Nous avons déjà cherché un truc comme ça, mais les autochtones ne sont pas très bavards. Nos sondages montrent bien des galeries souterraines et des ramifications, mais nous n'avons pas trouvé d'entrée. Il faudrait réussir à voir ce qu'il y a sous la commanderie de la Cavalerie. Tu vois d'ici le remue-ménage que ça ferait.

Le ministre des Armées réfléchit un certain temps. Pierre finit par le sortir de sa méditation.

- Donc...
- OK je te fournis du matériel que j'aimerais tester en condition réelle.
- D'une pierre deux coups, c'est bon. Tu organises ça et me préviens quand ce sera prêt.
- Mais dis-moi, je ne savais pas que tu possédais Mus, je croyais qu'il était arrivé dans une autre branche de ta famille.
- Je l'ai racheté en 2012, ça ne les intéressait pas, ils laissaient tout à l'abandon. Dommage pour un des berceaux de la famille.
- Mmm. Et il y a des caves. Non ?
Paul réagit d'un simple haussement d'épaules.
- Bien sûr.

Investigations

Il ne peut quand même pas lui dire qu'il sait ce qu'il y a sous le Larzac. Il ne peut pas parler des notes que Marie lui a laissées il y a trois cents ans, et ce qu'il veut réellement aller vérifier.

- Pendant que tu es là, tu te souviens du caillou qui est tombé en Arabie Saoudite ?
- Oui.
- La NASA n'a pas détecté son entrée dans l'atmosphère. Les Russes non plus d'ailleurs.
- Et alors ?
- J'aimerais avoir ton point de vue là-dessus, Les Ricains pensent que c'est un coup des Russes, et les Russes pensent que ce sont les Américains qui sont derrière ça. Remarque, ils sont tous contents que ce soit tombé, justement, sur un endroit où ils soupçonnaient que les Saoudiens travaillaient sur des trucs bizarres dont ils n'étaient pas au courant. Même les Chinois se posent des questions. Drôle de coïncidence, non. Qu'en dis-tu toi ?
- Que tu es rudement bien renseigné sur ce que pensent les autres pays.
- Ne botte pas en touche, Paul. Nous utilisons tes services, et tant qu'il n'y a pas de dérapage, nous continuerons. Mais si tu es derrière ça... Fais attention, il y a des informations qui commencent à suinter.
- Oui, je sais. Je te l'ai déjà dit, je pense qu'il faudra y mettre un terme un jour. Nous avons déjà pas mal réduit notre activité. J'ai de plus en plus conscience des risques que représente ce savoir.
- Tu as éliminé un concurrent ?
- Non Jean-Yves, un voleur.

Le ministre reste silencieux quelques instants, hoche la tête.

- Message reçu. Donc le matériel de Théotokis n'existe plus.
- Il fallait en arriver là non ? Tu le dis toi-même, le risque est trop gros.
- Dans un sens ça me rassure. Mais ça a fait des vagues ton truc. D'autre part, Bercy semble vouloir te chercher des poux dans la tête, si mes informations sont justes.
- Tu fais bien de m'en parler, tiens ! Fais donc savoir à tes contacts que s'ils me cherchent des noises, le taux d'intérêt des emprunts de la France à l'étranger risque d'être revu à la hausse. Tu vois ce que je veux dire... Ha ! Et parle-leur d'un dossier que j'ai sur l'affaire Théotokis. Il est

Investigations

factuel et bien argumenté. J'ai les sommes qui ont été versées à la suite de cette histoire, et des noms... Tu vois, mon service de renseignements est efficace, lui aussi.

*

- Alice, êtes-vous claustrophobe ?
 - Non. Pas du tout.
 - Je vais avoir besoin de vos services pendant une journée.
 - Pour une exploration dans les archives? dit-elle à tout hasard.
- Paul rit franchement.
- Non. Je vous offre un voyage dont vous rêvez depuis quelque temps, dans des grottes, ça vous irait ?
 - Pardon ?
 - Nous allons faire un tour à Mus. J'ai besoin d'un petit gabarit comme le vôtre.

Alice ouvre de grands yeux.

'Une exploration souterraine dans le passé seule avec le patron, aïe !
Pourvu que ce ne soit pas un obsédé sexuel !'

- Ne vous inquiétez pas, ce sera en tout bien tout honneur. Nous partons demain matin à neuf heures et revenons le soir à seize heures. Préparez des affaires pour deux nuits. Rien qui ne soit fragile, la spéléo n'est pas un sport particulièrement propre. Ne vous inquiétez pas pour l'hygiène, il y a tout ce qu'il faut là-bas. Prenez votre trousse de toilette et des serviettes, et de quoi pouvoir mettre les pieds dans l'eau.
- Heu. Ça ne fait que sept heures d'écart, ça !
- Ici, oui. Mais nous pouvons revenir du passé quand nous le voulons. Avec quelques contraintes, certes.

Alice regarde Maïa, très interrogative. Puis brusquement, comprend, émerveillée.

- Waouh !
- Ha ! Prenez de quoi vous occuper, il n'y a ni internet ni la télé.

Le service de renseignements lui a indiqué qu'Alice et Maïa aiment visiter les grottes comme spéléologues amateurs. Leur petit gabarit est leur point fort, elles passent facilement dans les boyaux étroits. Elles adorent ça. Elles ont déjà toute une collection de photos sur leurs PC.

*

Investigations

Paul arrive avec deux chariots électriques à huit roues, pas larges, équipés de gros pneu, couverts de sacs de toutes tailles bien attachés dessus.

- Le transfert est violent, ça secoue fort. Alors, ne lutez contre rien, laissez-vous prendre par les évènements. Essayez de rester détendue. Avez-vous déjà fait un tour dans un truc genre : 'space-mountain' ? Eh bien, c'est de la gnognotte à côté. Je pars à huit heures trente. Vous mettez les chariots un par un sur le plateau, ils partiront à neuf heures et neuf heures trente, vous partez à dix heures. Ne loupez pas le train, dit-il en souriant.

Juste avant son transfert Maïa regarde Alice en souriant, lui fait un petit salut de la main. Elle regarde les écrans, ils arriveront le jeudi 24 février 1718.

- Veinarde.

Elle est complètement épuisée. Paul l'aide à se relever et à s'allonger sur un des matelas pneumatiques qu'il a gonflés, la couvre d'un duvet.

- Je ne vous avais pas parlé de ça, mais il faudra près de 24 heures pour récupérer.

*

Dès qu'Alice se sent mieux, ils remontent la rivière souterraine. Les deux chariots les suivent, comme des moutons. Ça la fait sourire. Ils sont chargés d'un ensemble de colis dont elle ne comprend pas l'utilité immédiate. Ils passent devant la chaîne à godets qui fournit l'eau à la cuisine. Le boyau se rétrécit, puis s'élargit, plusieurs fois, mais rien n'empêche leur progression. Le sol semble avoir été aplani, il y a longtemps. Des caméras placées sur chacun des chariots gigotent dans tous les sens. Ils arrivent au sommet d'un léger monticule dominant un lac souterrain, le sol y descend en pente douce. Sur la gauche, un avaloir équipé des reliques d'une vanne, se vide dans la rivière qu'ils ont suivie depuis Mus.

- Nous y voici.

Investigations

- Vous ne m'avez toujours pas expliqué ce que vous cherchez vraiment.
- Une liaison souterraine entre le château et d'autres habitations. Ils n'ont pas pu le faire, ça prend trop de temps. Regardez, nous sommes partis depuis plus d'une heure et ne sommes toujours pas au but.

Il dépose les deux gros sacs placés au-dessus des chariots et les place le long du lac, ouvre les fermetures éclair et tire sec une ficelle dans chacun d'eux. Deux petits canots pneumatiques utilisés par les spéléologues se gonflent rapidement.

Alice regarde de façon amusée.

- Vous avez vu comme l'eau est claire ! Oups, elle n'est pas chaude. Bon ! nous nous embarquons pour où maintenant ?
- La température du lac est à peu près constante toute l'année, aux environs de douze degrés. Les chariots viennent de faire la cartographie des lieux. Voilà le résultat.

Il lui montre la tablette qu'il tient à la main. L'image de la grotte y est affichée, avec un tas d'annotations dessus.

- Et en 3D s'il vous plaît. Nous passerons par là, dit-il en indiquant une arcade du doigt. Il agrandit l'image. Regardez. Ici, il y a des traces de frottement, genre : une barque en bois, et là manifestement une sorte de sculpture ayant la forme d'une main, une main droite d'ailleurs. Ce doit être la voie utilisée par nos prédécesseurs. Et le niveau du lac doit monter jusque-là. D'ailleurs, c'est visible sur la plage.
- Il y a combien de temps que des personnes sont passées par là?
- Difficile de le dire. Plusieurs centaines d'années certainement.
- Et votre appareil voit ça !
- Il a été conçu pour, oui. Il est utilisé lors des découvertes de nouvelles grottes ayant des peintures rupestres pour les reconstituer et en faire de nouvelles ouvertes au public.
- C'est génial !

Investigations

Ce qu'il ne dit pas est qu'en fait l'armée l'utilise pour rechercher les traces de rebelles, ou autre, dans les souterrains sous les villes en état de siège. Ça leur évite bien des pièges.

Les bateaux sont poussés à l'eau, ils commencent à s'éloigner du rivage. Ils ont fait quelques mètres sur le lac, le premier chariot se présente au bord, semble réfléchir, met son premier jeu de roue dans l'eau. Une ceinture gonflable s'épanouit autour de lui, il s'engage alors franchement. Le second fait de même, calmement.

- Ils sont rudement intelligents, dis donc!
- Ce sont ceux qui les ont conçus qui le sont vraiment. Pratique n'est-ce pas ?

A part la trace qu'ils laissent derrière eux, aucune ride ne vient troubler la surface du lac. Paul avance doucement, précautionneusement, Alice le suit de près, les chariots ne sont pas loin derrière et ne font aucun commentaire. Seul le bruit de gouttes d'eau venant rejoindre leurs sœurs sonorise le silence. Ils dépassent l'arcade que Paul a montrée il y a quelques minutes. L'éclairage des spots laisse voir une autre surface, barrée par différentes voûtes prenant racine dans l'eau, impossible d'imaginer la direction à prendre.

Une indication possible apparaît sur l'écran de la tablette, une main droite sur une stalactite.

- Ça va, vous ?
- Tant que vous êtes sur l'eau devant moi et que vous ne vous êtes pas noyé, ça va. Mais je ne sais pas si je survivrais si vous disparaissiez.
- Regardez derrière vous.

En se retournant, Alice voit que les chariots sont luminescents.

- N'ayez crainte, nos anges gardiens veillent bien sur nous.

Régulièrement, il regarde vers le fond du lac, l'ausculte à l'aide d'une lampe torche. La clarté de l'eau permet de voir profondément. Ils avancent par petit bon, chaque passage est repérable par une main droite ou gauche suivant la direction à prendre. La roche joue avec l'eau, y enfonce ses pieds où les mouillent juste un peu, parfois

Investigations

l'effleure du bout du nez. La beauté de leur périple n'incite pas les échanges, ils se remplissent les yeux des formes extraordinaires que leur propose mère nature. La lumière des spots y ajoute une part de mystère, ils sont vraiment dans un autre monde. Tout n'est que calme, et bruissement de gouttes d'eau.

Une dizaine de mètres avant d'arriver à une plage Paul regarde le fond avec beaucoup plus d'attention. Il voit ce qu'il cherchait, cinq monticules sont nettement visibles trois mètres plus bas. Il tape quelques commandes sur la tablette, les chariots passent dessus, tout doucement. Il se dirige alors au-dessus d'eux, regarde attentivement, passe une corde munie d'un crochet par-dessus bord et la fait glisser sur les protubérances. Le crochet s'agrippe à un anneau sur le côté de l'une d'entre elles. 'C'est bien ici, pense-t-il'.

Ils atteignent enfin la terre ferme, celle-ci monte en pente douce. En haut, un passage est visible dans la roche.

- Nous avons fait un peu plus de six cents mètres. Ce lac est immense.

Ils tirent les bateaux au sec, les chariots sortent de l'eau et remballent leurs bouées. Paul s'active sur chacun d'entre eux, un siège apparaît à l'avant, avec accoudoir ayant un joystick au bout de chacun et un repose-pied. Ils s'y installent et s'engagent dans le passage taillé dans la roche, il est un peu plus large qu'un homme, suffisamment pour y rouler sans problème.

Au bout d'une demi-heure, se déplaçant à faible allure, ils arrivent à une rotonde totalement pierrée, une clef de voûte et les piliers encastrés dans les murs font penser à une construction romane. Les chapiteaux ont des croix templières sculptées dessus. Il y a deux départs, l'un à gauche l'autre sur la droite. Leur taille permettrait d'y faire passer un attelage. En face d'eux, une porte ferrée, fermée, sans serrure apparente.

- Nous y voilà. J'avais raison. Nous sommes sous La Cavalerie. Reste à savoir où va le passage qui va vers le nord-ouest.
- Parce que vous savez où va l'autre ?

Investigations

- Oui, il a déjà été visité par Martin. Vous savez le garçon qui est venu se faire opérer d'un coup de couteau dans le ventre.
- Je commence à entrevoir beaucoup de choses. C'est formidable ce que vous avez réussi à faire ! Ce n'est pas dangereux de jouer avec le passé comme ça ?
- Si. Très. C'est pour ça que nous sommes ici, pour ne pas éveiller plus de soupçons par les gens du cru, sur Marie.

Le couloir leur permet de rouler côte à côte. Pendant le trajet, Paul lui demande comment elle se sent, si tout va bien.

- C'est drôle, j'ai l'impression que mes sens sont décalaminés, comme si j'avais été nettoyée de l'intérieur. À votre avis à quoi c'est dû ?

Il lui explique que les voyages dans le temps ont un effet sur le corps et qu'il est possible que le second en fasse un peu plus. Alice ne comprend pas trop, mais lui fait confiance, ce ne doit pas être la première fois qu'il fait ça, et manifestement il semble en pleine forme. Ils en profitent pour parler de tas de choses, dont de son travail.

- Ce n'est pas lassant de travailler toujours avec la même personne ?
- Oh non ! On aime bien ça Maïa et moi. On s'entend très bien. Heureusement qu'il y a l'entretien technique et les étalonnages, sinon je crois qu'on s'en serait lassées d'attendre les transferts.
- C'est sûr. Nous n'avons jamais eu de pépin avec les translateurs sur lesquels vous travaillez, c'est pour ça que vous avez eu un bon coup de pouce récemment.
- Il y en a eu ailleurs ?
- Oui. Nous avons même eu un mort, il y a eu d'autres moments vraiment critiques. En tous cas, avec vous deux nous n'avons jamais eu de soucis. Je ne sais pas comment vous faites, vous êtes de vrais pros.
- Vous savez, le translateur est comme un instrument de musique. Il a son rythme, ses accords, ses silences, ses variations. Dès que quelque chose sort de sa partition, Maïa ou moi l'entendons. Nous le signalons au service de maintenance.

Investigations

- Vous êtes musicienne ? Feint de découvrir Paul.
- Maïa joue du violon jazz et moi du saxo, nous faisons partie d'un petit groupe d'amies où nous nous amusons beaucoup. Alors pour ce qui est du rythme nous avons l'habitude.

Le souterrain est parfaitement praticable, sa construction étonne Paul. Manifestement les pierres, 'du granit ! D'où peut-il venir ?' Elles ont été taillées et placées afin qu'il n'y ait pas la moindre ligne droite dans l'agencement, ni horizontalement ni verticalement. Ça lui rappelle la pyramide de Khéops ou Sacsayhuaman au Pérou. Un savoir-faire ancien, très ancien, afin de résister au tremblement de terre et à l'usure du temps. Au bout d'un moment, deux herse consécutives leur barrent le chemin. Alice – 1.50m 45 kg – se glisse souplement entre les barreaux et accède à un grand espace d'où partent deux autres couloirs maçonnés et une porte, close, semblant particulièrement solide. Elle essaye de continuer dans les couloirs, mais elle tombe vite sur des effondrements de voûte, ou ce qui semble en être. Paul lui demande de ne pas insister. Après avoir filmé tout ce qu'il y avait à voir, ils font une pause déjeuner avant de retourner vers le labo.

- C'est pour ce genre de problème que je vous ai fait venir. Je m'attendais à en rencontrer plus, ces couloirs sont surprenants. Quelle utilité pouvait-il avoir ? C'est énorme comme travail. Regardez contre les murs, il y a des traces à la hauteur des yeux.

*

De retour au vingt et unième siècle Paul regarde Alice encore groggy.

- Alors ? Le bilan ? Comment vous sentez-vous ?

Elle regarde Maïa, puis Paul, puis tout autour d'elle.

- C'est normal que je voie un halo lumineux autour de Maïa et de vous ?
- Oui. Ça arrive à toutes les personnes qui font ce voyage. Ne vous inquiétez pas Maïa, vous en ferez un également, ce ne serait pas juste que votre copine ait plus de dons que vous. Il est évident que je vous demande le silence total là-dessus, n'est-ce pas.

Investigations

3 mars 1718

Paul arrive dans la crypte avec Maïa. En se concentrant un peu, il perçoit nettement la petite grosseur sur son ovaire droit comme lui avait indiqué Marie. Il lit ses pensées comme dans un livre, il lui suffit de la regarder. Il essaye de ne pas rentrer dans son intimité, mais ce n'est pas si facile. Il arrive à percevoir sa vie commune avec Alice et comprend pourquoi elles se sont mises en couple. Que les mâles Homo-sapiens peuvent être dégueulasses. Il se pose beaucoup de questions sur ce que peut être la suite, et s'il faut conserver la machine. Maïa s'avère être moins pétillante qu'Alice, beaucoup plus douce-

Après qu'elle ait récupéré, ils vont à la rotonde et prennent le chemin de droite, celui qui doit aller vers le mas trinquet. C'est bien celui décrit par Martin. Arrivés devant la porte Paul y fixe une plaque en laiton sur laquelle est gravée, profondément, la date du jour, et une position géographique.

- Pourquoi ça ?
- Pour nous, ou d'autres, plus tard.

Le second jour, ils redescendent la rivière souterraine vers Sainte Eulalie. Le passage se termine sur une porte, fermée et sans serrure visible.

- Nous sommes sous la commanderie de Sainte Eulalie, et le commandeur doit garder ici ses bonnes bouteilles.

Ils retournent au labo, Maïa peine un peu à remonter la pente. Heureusement que la journée a été courte, elle pourra se reposer.

Ils sont arrivés depuis peu lorsque la porte du labo s'ouvre, Marie entre, tout sourire, habillée d'une fort jolie robe tombant jusqu'aux pieds, pas aussi garnie que celles peintes sur les tableaux du dix-huitième siècle, plus légère, elle porte un collier de perles à trois rangs, ses cheveux sont retenus pas trois brins d'argent, tressés. Sa queue de cheval a été aménagée en un chignon chic.

- Bonjour tout le monde.

Investigations

Elle vient faire un baiser à Paul, et à Maïa qui la regarde avec des yeux stupéfaits.

- Je passe rapidement, il y a du monde là-haut, je ne peux pas m'absenter longtemps. Alors la balade ? Ça va ?
- Je t'ai amené des cadeaux qui vont plaire.

Paul prend sur une des tables deux bouteilles, des verreries de Venise.

- Pour les hommes ; Cognac et Calvados hors d'âge.
Puis lui tendant un flacon en verre superbement travaillé.
- Pour toi, ton parfum préféré.

Marie se jette à son cou, lui refait un gros baiser bruyant.

- Tu es un ange Paul. Et vous Maïa ! Pas trop dur ?
- Le voyage secoue, Alice m'avait tout décrit, mais c'est différent quand on le vit soi-même.
- Le second ne sera guère mieux, c'est à partir du quatrième qu'on commence à être moins désarticulée.

Elle prend Paul par le bras et va un peu plus loin, lui dit tout bas.

- Il va falloir arrêter le projet, Paul, on ne sait pas jusqu'où ça va nous mener. C'est trop dangereux. J'y ai beaucoup réfléchi, tu sais. Mais c'est toi qui décides.

Elle ne lui laisse pas le temps de répondre.

- Bon ! Il faut que je remonte, dit-elle bien fort, en prenant la bouteille de cognac. Ça, c'est une très bonne excuse.

Elle leur adresse un grand sourire, un petit salut de la main, et sort rapidement. Maïa n'est pas encore remise.

- Quel accent ! Je n'avais jamais imaginé que ce puisse être vrai. Vous ne m'avez pas fait un coup monté quand même.

Paul éclate de rire.

- Je ne m'attendais même pas à ce qu'elle vienne. Je suis comme vous Maïa, qu'est-ce que j'aimerais aller dans le château et regarder discrètement comment ça se passe.

*

Paul en est à son sixième voyage. Il ne se sent pas différent, il n'a pas d'autre perception.

'Ouf ! Maintenant, il faut voir dans le temps ce que ça donne.

Investigations

Il fait un bilan de l'action de ceux-ci sur le corps en fonction du nombre, et le transmet à Marie.

- 1 - Plus d'acuité.
- 2 - Vision faible des auras + début du ressenti des gens.
- 3 - Vision nette des auras, début de la lecture des pensées.
- 4 - Lecture nette des pensées, début de la vision interne du corps.
- 5 - Vision nette du fonctionnement du corps.
- 6 - Pas encore d'action perceptible.
- 7 - Là est la question.
- 8 - Ce sera à moi de le découvrir.

D'autre part, j'ai fait faire des caryotypes comparés entre ton arrivée à Clermont et tes différents transferts. Le résultat est édifiant ! Il en est de même pour moi. Il y a bel et bien des modifications génétiques. Lesquelles ? Mineures, dit le labo, mais les télomères¹⁵ se sont allongés. On n'est pas sorti de l'auberge ! Les modifications ont surtout lieu dans les parties « qui ne s'exprime pas » du génome.

Je désirais détruire la machine depuis un certain temps, vu le risque qu'elle présente au cas où elle tomberait dans des mains mal intentionnées. Maintenant, ma décision est définitivement prise. Il faut que tu fasses encore un voyage pour analyser les effets du sixième sur toi. Sache que pour ma part j'ai mis moins d'un quart d'heure à récupérer.

J'ai été obligé de « traiter » l'homme de Nout, il devenait dangereux pour les autres, il se prenait pour un être divin. C'est un des effets que nous devons combattre en nous même, Marie. Je te sais assez forte pour ça, prends-le quand même bien en compte.

*

Marie répond qu'elle ne désire pas faire de voyage supplémentaire avant le mariage, elle a déjà un peu de mal à maîtriser les effets actuels. Si d'autres se font sentir après le septième elle n'aurait pas le temps de s'y habituer.

¹⁵ Un **télomère** est une région à l'extrémité d'un chromosome qui raccourcit à chaque division cellulaire. C'est un indicateur du vieillissement des cellules.

Investigations

En se mettant au piano-forte elle se rend compte que ses doigts sont devenus fluides. Ses interprétations sont souples, et elle arrive à se souvenir d'un nombre de morceaux inouïs. Les transferts n'agiraient donc pas que sur les chromosomes. Quel mécanisme peut-il donc mettre en œuvre ? Paul lui en donne un résumé.

Le résultat des transferts sur les animaux est très varié.

➤ Animaux à sang froid :

Ne survivent pas.

➤ Ovipares :

Tests faits sur des perroquets et des corbeaux. Ils ne semblent pas affectés. Les analyses des résultats ne sont pas probantes. Il faudrait les réaliser sur une population plus importante.

➤ Mammifères :

Ils sont effectivement touchés. On a retrouvé le rat de nos premiers essais, au bout de trois A/R il semble anticiper nos tests, comme s'il connaissait la réponse avant qu'on le lui fasse passer. Ses télomères se sont également allongés. Le chimpanzé réagit à des situations prouvant une analyse profonde de celles-ci (création d'outils nettement plus élaborés, compréhension du fonctionnement de mécanismes complexes). Quant au chat (Schrödinger), nous avons tous un doute. Il semble lire dans les pensées !!!

Après huit voyages, le rat n'était plus contrôlable ! Impossible de le saisir, il anticipait tous nos gestes, toutes nos actions. Il arrivait à agir sur le cerveau des testeurs en leur faisant voir de drôles de choses, voir modifier leurs pensées. Il a fallu que ce soit moi qui l'abatte. Merci à mes maîtres zen, pour l'apprentissage du contrôle de mon esprit. Schrödinger a disparu. Dommage, nous nous entendions très bien tous les deux.

Le rat nous a montré le chemin que nous prenons, Marie. Il est urgent de détruire la machine.

LE MARIAGE

Fin mars 1718

Elle commence à organiser les festivités. Il y aura énormément de monde. Le château des Arnal ne permet pas d'en accueillir autant. La réception aura donc lieu à Mus.

Le curé est tout heureux, mais un gros problème se pose. Il n'a pas son certificat de baptême, indispensable aux yeux de l'église. Pensez donc ! Marier religieusement une personne non baptisée ! Ce n'est pas lui que ça dérangerait, la spiritualité de Marie lui paraît autrement plus élevée que celle de certains nobliaux des alentours. Mais sur l'acte, il faut la date et le lieu du baptême. Marie soulève le problème à la maison-mère. Au courrier suivant elle reçoit un document en italien, aux armoiries de Venise, avec le sceau de la basilique Saint-Marc, copie d'un certificat de baptême d'une jeune fille nommée Marie, née le 13 mars 1689 âgée de 18 ans, le jour de Pâques 1707 par le doge lui-même. Elle éclate de rire en le lisant.

‘ Il a toujours une corde à son arc le bougre. Qu'est-ce qu'il est bien fait ce document ! Ah ! Oui ! C'est vrai ! C'est moi qui le lui ai écrit dans mes « mémoires »‘.

Le curé le regarde, le tourne dans tous les sens, inspecte les sceaux.

- J'espère que si je vais à Venise je trouverais trace dans le registre paroissial. Dit-il avec un sourire en coin.
- Comment ça, François ! Vous doutez de l'authenticité de cet acte !
- Disons que je trouve qu'il vient à point nommé, et que vous ne m'en aviez jamais parlé. Mais! vous ne m'avez jamais dit que vous étiez baptisée. Ce qui ne me paraissait pas anormal vu l'endroit d'où vous dites venir. C'est bien, maintenant je connais votre âge. Permettez-moi de vous dire que vous ne le faites pas.
- C'est gentil ça. Ne vous inquiétez pas. C'est bien sur le registre paroissial de saint Marc, au cas où votre archevêque vérifierait.

Le mariage

- Seulement, vous me sortez ce document fort à propos. Et au vu de vos connaissances ... Arriverais-je un jour à savoir qui vous êtes vraiment, Marie. Vous savez, je suis heureux que vous vous mariiez avec Philippe. Aussi étonnant que cela paraisse, je suis rassuré pour vous. Et puis, je vous sens heureuse. Ça me fait chaud au cœur.

11 juin 1718

Dans les annales, il a fait beau le samedi 11 et dimanche 12 juin 1718 à la Cavalerie. Le mariage a donc lieu le 11. C'est l'effervescence à Mus. L'organisation que Marie a concoctée est répétée depuis plusieurs semaines, tout le personnel disponible est aux ordres, chacun aura un rôle à jouer, précis, chronométré même pour certains, pour leur plus grand plaisir. Ce sera absolument superbe. Toutes les cuisines ont été mises en état de siège, les plus beaux atours lavés, reprisés, le bain obligatoire a été étendu à toutes les maisonnées. Ils piaffent d'impatience.

Marie reçoit deux boîtes en acajou admirablement marquetées, par le transfert de la semaine. À l'ouverture de la plus grosse, elle reste figée de stupeur. La parure en pierres précieuses est inouïe.

‘C’est pas vrai ! il a piqué ça dans le trésor de la reine d’Angleterre !’

Elle est composée d'un diadème, qui manifestement a été réalisé pour l'occasion ; au centre se dessine son blason, le motif de son tatouage, un superbe collier de diamant et pierres précieuses sur plusieurs rangs, un bracelet en argent incrusté de diamants avec un saphir par-ci par-là, la bague reproduit le motif du diadème, en plus petit. Deux petites boucles d'oreille possédant chacune un diamant, puis un saphir. Une note est jointe.

‘Ce n’est pas du toc, mais un juste retour des choses. Par contre, il y a plus simple dans l’autre, tu pourras le porter plus souvent.’

Le second contient un collier composé d'une chaîne en argent joliment ouvragée sur laquelle est suspendu un diamant de plusieurs carats entouré de saphirs bleu intense, le dessin est parfait, les formes

Le mariage

équilibrées. Elle referme la boîte en ronce de noyer du plus bel effet, elle est profondément émue par le cadeau que Paul lui fait.

C'est le grand jour. La célébration a lieu à onze heures, afin que les gens n'aient pas à attendre trop longtemps à jeun. Aidée de Rose et Mathilde, Marie enfille des bas en soie blanche, une robe en soie blanche, aux motifs en or et en argent qui rappellent la robe qu'elle porte lors des grandes invitations, mais celle-ci a quelques saphirs judicieusement placés dans les dessins. Elle tombe parfaitement. Les filles sont en extase devant. Elle a décidé qu'elle ne porterait pas de traîne. Et puis d'abord, ça tire les cheveux. Aujourd'hui, ce sera une tresse assemblée en un chignon complexe.

‘Merci Paul’

Puis elle ouvre le coffret contenant la parure. Rose et Mathilde restent subjuguées, à tel point que Marie est obligée de les faire revenir sur terre.

- Nous n'avons pas tout notre temps, mesdames.

Elle enfille le collier, place le diadème dans ses cheveux, le fixe par deux épingles terminées par une perle, met le bracelet et ajuste les deux petites boucles d'oreille, chose qui ne lui plaît pas de trop, mais il faut souffrir pour être belle.

En la regardant, les filles mettent un genou à terre et la saluent.

- Votre Altesse, vous êtes superbe !

- C'est très gentil de votre part, mais redressez-vous.

Dans la tradition, la mariée doit entrer dans l'église au bras de son père, mais là ! Alors c'est François Arnal qui doit prendre le relais. Quand il la voit descendre l'escalier, il reste pantois. Marie vient vers lui en souriant.

- Reprenez-vous, mon cher beau-père. Vous savez bien à qui vous avez à faire, vous.

- Certes, mais avec les bijoux que vous portez ... vous pourriez acquérir toute la région.

- Mais je n'ai pas du tout l'intention de les vendre, dit-elle en riant.

Le mariage

- Tout est prêt dehors, Armand ? demande-t-elle en se retournant vers lui, figé comme s'il voyait la Sainte Vierge.

- Heuuu ... Oui madame ...vous pouvez sortir sur le perron.

L'effet de son apparition est du même acabit. Les conversations bruyantes cessent soudain. On n'entend plus que les oiseaux et les cigales. La rumeur reprend en sourdine.

Il y a les émerveillés.

- Mais ! C'est la Sainte Vierge !

- Dieu ! C'est pas possible de voir une personne si belle.

- Tu as vu ! Elle a bien le port d'une reine.

- On savait qu'elle avait de la classe ! Mais là !

- Le veinard de Philippe ! Il a trouvé la perle rare.

Il y a aussi les éternels grincheux.

- Elle n'a pas peur de se faire voler ?

- Pfff, avec tous les gendarmes qui entourent le terrain, y a pas de danger !

- Je suis sûr que ce n'est pas un mariage d'amour.

- Le jour où il y aura un impôt sur les bijoux, ce sera dur pour elle.

Et les jaloux.

- Dites-moi monsieur le curé, paye-t-elle bien la dîme ?

- Tout cet argent ! Je serais curieux de savoir comment elle a bien pu l'avoir.

- Il lui en reste encore un paquet de bijoux dis-donc ! Elle qui faisait croire que pour acheter le domaine de Carnéjac elle avait utilisé les fonds de tiroirs.

Ces commérages ne lui arrivent pas aux oreilles.

Au fur et à mesure qu'elle se dirige vers la chapelle devant laquelle a été érigé un Autel, les cous se tordent, les gens se poussent, se hissent sur la pointe des pieds pour mieux voir. Philippe qui ne l'a pas encore vue n'en croit pas ses yeux.

'Mon Dieu ! Faites que je sache lui donner la vie qu'elle mérite !'

Le mariage

À sa demande, la cérémonie reste simple, comme pour une personne d'ici. Cette fois-ci, l'orgue a été placé près de la porte afin que les personnes dehors puissent l'entendre, il accompagne les chants de façon agréable. Au moment de l'échange des consentements, Marie sent bien que maintenant c'est définitif. Mais c'est elle qui l'a choisi, elle pouvait toujours faire machine arrière, personne ne l'a forcée. C'est son choix. Elle accepte sans regret sa nouvelle vie. Quand elle dit 'oui', c'est avec sincérité. Le passage des anneaux se fait avec un doux sourire, ses yeux plissés, rieurs. La sortie est un véritable triomphe, elle en est gênée. Tous les gens des fermes sont là, enthousiastes.

- Qu'est-ce que nous avons comme chance, pourvu qu'elle ne parte pas !

Les nobles, nobliaux s, notables et amis des Arnal que compte la région viennent les féliciter. Dans certains elle perçoit l'émerveillement, dans d'autres un peu de jalousie, voire de la déception de ne pas être à la place de Philippe, dans d'autres encore des questionnements sur sa venue, ici.

Des tables sont rapidement dressées, et se couvrent de mets succulents. Grâce aux frères Bonnaffé, elle a pu faire venir des grands vins de Bordeaux. Avant que tout le monde ne soit rassasié, elle monte sur le perron et arrive à obtenir le silence, non sans mal.

- Si nous pouvons faire la fête aujourd'hui c'est grâce à certaines personnes qui m'ont aidée dans les moments durs de ma vie. Ils sont ici et ont beaucoup d'importance pour moi.

Le silence s'intensifie encore, plus le moindre raclement de soulier, la moindre toux.

- Je veux dire un grand merci à Armand qui nous a acceptés, Pierre et moi, alors qu'il aurait pu simplement nous jeter dehors, sans autre explication.

Un murmure d'appréciations vole sur la foule.

- Je veux également dire un grand merci à Simone, qui nous a accueillis, tels des oisillons tombés du nid, et nous a aidés à nous intégrer dans vos vies.

Le mariage

Simone rougit jusqu'aux oreilles, elle ne savait pas que madame avait eu vent de son expression. De nouveau, un murmure d'appréciation circule.

- Je veux également dire merci à Catherine, qui est venue me chercher au fond de ma détresse, le soir de la mort de Pierre. Sans elle j'aurais sombré dans le désespoir, la folie, voire pire. Elle a su me remonter avant que je ne touche le fond.

Un brouhaha d'étonnement commence à monter. A part les gens du château, personne ne savait qu'elle avait joué un rôle aussi important.

- Et il y a une personne à qui je dois tant, qui a su être présent aux moments où il fallait, avec sa gentillesse, sa délicatesse, sa finesse, lesquelles sont devenues de l'amour. Vous vous doutez de qui je parle.

Toutes les têtes se tournent vers Philippe, qui l'enlace.

Une ovation éclate, une fois le tumulte retombé elle reprend.

- Il me reste une chose très importante à faire. Vous savez que Pierre et moi venions d'un pays très lointain. Dans ce pays, les règles ne sont pas les mêmes que chez vous. Vous avez tous eu vent de mes origines. J'ai les mêmes droits que les hommes que je côtoyais. Aussi, une personne de mon rang à la capacité de faire ce que vous allez voir, et entendre.

Le silence est de nouveau intense. Que va-t-elle encore nous dire, ou faire ?

- Martin, viens devant moi.

Un peu étonné, il s'avance.

Marie se tourne vers Philippe qui s'est placé derrière elle, et sort une épée d'un grand sac qu'il tient bien debout. Martin la reconnaît tout de suite. C'est l'épée de Pierre ! Marie la prend à deux mains, la lame à plat.

- Agenouille-toi.

Encore plus surpris, il s'exécute.

- Martin, parce que tu as su faire preuve de courage, d'audace, parce que tu as le sens de l'honneur, d'engagement, de respect de la

Le mariage

parole donnée, parce que tu as su montrer la sagesse et la témérité qui t'habite, je te nomme Grand Apprenti au sein de garde royale de mon pays.

En disant la dernière phrase, elle lui pose l'épée sur l'épaule gauche, puis sur l'épaule droite et la relève, la tenant bien verticale devant elle, ferme les yeux, semble se concentrer. Elle les ouvre, fait basculer l'épée la pointe vers le sol dans un mouvement surprenant, ne la tenant plus que par deux doigts au niveau de la garde.

- Relève-toi et vient chercher cette épée, désormais elle est tienne.

Martin après un instant d'hésitation se dirige vers Marie, les yeux humides. Elle lui murmure :

- Prends là à deux mains. Après tu diriges la pointe vers le ciel, tu te retournes vers les gens et les saluts.

Il n'avait jamais imaginé un moment pareil. Doucement, il tend la main, serre la flèche, Marie baisse les siennes. Il fait ce qu'elle lui a demandé. Il est terriblement ému, même s'il sait que cette garde royale est du pipeau. Mais il a en main l'épée en acier de damas de Monsieur. Il n'aurait jamais osé, ne serait-ce qu'y toucher.

La foule qui s'est contenue pendant toute la cérémonie explose de vivats, de hourras, de cris de satisfaction en tout genre. Marie lève une main en espérant obtenir le silence, celui-ci met du temps à revenir. Elle a placé Martin à sa droite.

- Thomas, viens devant moi.

Lui non plus ne s'attendait pas à quoi que ce soit. Pendant qu'il se dirige vers elle, elle sort du sac présenté par Philippe, une autre épée, aussi belle que la précédente, mais plus petite, plus légère et plus fine.

- Agenouille-toi.

- Thomas, parce que tu as su faire preuve de courage, d'audace, parce que tu as le sens de l'honneur, d'engagement, de respect de la parole donnée, je te nomme Apprenti au sein de la garde Royale de mon pays.

Le mariage

Le texte est un peu différent, elle a bien précisé que lui n'avait pas encore droit au grade de Grand Apprenti. En disant la dernière phrase, elle lui pose l'épée sur l'épaule gauche, la relève, la tenant bien verticale puis la fait basculer la pointe vers le sol.

- Relève-toi et vient chercher cette épée, désormais elle est tienne.
- Fais comme pour ton frère, lui chuchote-t-elle, et mets-toi à ma gauche.
- Je vous présente les Apprentis de ma garde royale. Ils continueront leur formation pour devenir Compagnons, puis Initiés.

Les garçons ne savent que faire, alors Philippe leur donne un fourreau pour y mettre chacun leur épée. Dans la foule, c'est la liesse, tout le monde y va de son commentaire, quand ils découvrent que Marie demande encore la parole. S'attendant à une autre annonce surprenante, le silence revient rapidement.

- Vous avez de quoi manger, de quoi boire, vous avez assisté à une cérémonie rare chez moi. La sélection des candidats à la garde Royale est sévère. Martin et Thomas se sont montrés à la hauteur des exigences imposées. Il me reste un cadeau à vous faire, à tous. Après la tombée de la nuit, vous aurez le plaisir d'admirer un feu d'artifice.

Elle prend chacun des garçons par une main et redescend du perron.

Un petit orchestre s'est installé sur le perron et joue des musiques de circonstance. Dans la foule tout le monde s'extasie, s'émerveille, tous veulent voir ces épées extraordinaires. Martin et Thomas deviennent la coqueluche des filles, ils sont noyés dans un troupeau humain. Martin arrive à se coller contre son frère.

- Et si on simulait un combat, avec les épées.
- Tu rigoles ! La mienne est plus courte que la tienne.
- Tu as raison. Je vais chercher les épées d'entraînement.

Il arrive à s'évader, et revient avec deux épées bien moins belles. Marie a vu le mouvement du coin de l'œil, se dirige vers eux tout sourire.

Le mariage

- Donnez-moi les vraies, mais faites bien attention à ne pas vous embrocher pour de bon.

Un bruit de fer fait tourner la tête à certains. Rapidement, tout le monde comprend, les garçons veulent leur montrer leur savoir-faire.

Le combat est superbe, même les fins bretteurs admirent les mouvements, les feintes les attaques. Soudain, dans un bel ensemble, les deux garçons plantent les lames dans le sol et continuent le combat à main nue. Un grand cercle s'est formé autour d'eux. Tout est en finesse, comme leur ont appris Pierre et Marie. Ils s'arrêtent brusquement, se mettent face à face, se saluent, se retournent dos à dos et saluent la foule. Ils sont en sueur.

De nouveau, bravo, vivats, et commentaires. Si Martin avait voulu, il aurait pu créer son harem dans l'instant.

Le maître d'armes de la Cavalerie se glisse près de Marie

- Bonjour Majesté. C'est pour moi un honneur d'avoir été invité à votre mariage. La fête est superbe, et quel honneur pour les deux garçons. Il y a une question que je me pose. D'où viennent ces lames, elles sont exceptionnelles.

Marie sourit au titre qu'il lui a donné. Il faudra bien s'y faire aujourd'hui.

- Vous vous y connaissez en acier ?
- Oui. Les armes, c'est mon métier, quand même ! J'ai déjà entendu parler de certaines de ce genre, mais je n'en ai jamais vu. Vous permettez.

Il regarde de près les dessins qui se sont faits sur la surface, tête le fer, la souplesse, le tranchant ; il la fait sonner avec sa chevalière et la rend à Marie.

- J'aimerais vous parler seul à seul.

Ils s'éloignent de la foule, se dirigent vers la tombe de Pierre.

- Vous savez ce qu'il y avait à la place du château, il y a trois cents ans ?

Marie le regarde, elle arrive à percevoir qu'il croit savoir d'où viennent les lames.

- Racontez-moi.

Le mariage

L'homme ne tombe pas dans le panneau.

- Non. C'est vous qui allez me dire ce que vous avez trouvé. Dans ses caves ?
- Pourquoi cette question ?
- Promettez-moi de garder ça pour vous.
- Vous me semblez bien mystérieux !
- Madame ! Le château qui était ici, à la place du vôtre, appartenait aux templiers. Il est donc normal que l'on puisse retrouver certaines de leurs œuvres.
- Dont des lames d'épée. C'est ce que vous semblez vouloir me faire comprendre.
- Absolument.

Elle sourit intérieurement.

'Est-ce que je le mène en bateau plus longtemps ? Il en est quasiment certain, ces lames viennent d'ici.'

- Promettez-moi de garder ça pour vous, dit-elle en souriant. Effectivement, ces lames étaient bien dans une cave, et nous les avons trouvées en y faisant des travaux.
- Les anciens ont le souvenir d'une forge dans les sous-sols. Avez-vous trouvé d'autres choses ?
- Non. Rien de plus, même pas d'indication où ils auraient pu cacher leur trésor, dit-elle avec un sourire en coin.
- C'est bien qu'elles soient entre de si bonnes mains. J'ai vu qu'ils ont adopté quelques techniques que je vous ai enseignées. Je vous félicite pour la formation que vous leur avez prodiguée. Ils méritent bien de faire partie de votre garde personnelle. Plus personne n'osera s'attaquer à vous après la démonstration de tout à l'heure.

Revenant vers la foule chacun veut lui dire un mot. Elle ressent de la joie dans beaucoup de personnes. Philippe vient la prendre par le bras.

- Que voulait le maître d'armes ?
- Me féliciter de la formation que j'ai donnée aux garçons.

Le mariage

- Pas à moi Marie, vous le savez bien, quand on s'éloigne d'une foule c'est pour dire des choses qui ne doivent pas être entendues par tout le monde.

Elle se tourne vers lui et rit franchement.

- Seriez-vous jaloux ?
- Vous savez bien que je ne pourrais jamais l'être, j'ai totalement confiance en vous. Alors ?
- Il m'a confirmé ce que nous avons découvert avec Pierre dans les sous-sols du château. Il y a bien eu une forge pour y tester des différentes techniques de façonnage du fer. Rappelez-vous, c'est là que nous les avons trouvées.

Les gens n'ont de cesse de les féliciter. Tout le monde s'est mis à l'appeler Majesté, ou Votre Altesse, et à faire des courbettes devant elle. Ils veulent tous lui dire un petit mot gentil. Pour beaucoup, c'est la première fois qu'ils approchent une princesse de sang royal.

Les amis des Arnal sont absolument subjugués par le faste de la fête.

- Vous nous aviez dit que ce serait beau, mais c'était une litote, mon cher.
- J'ai un fils à marier, vous ne connaissiez pas une autre princesse de disponible ?
- Vous nous avez dit que sa beauté extérieure est le reflet de sa beauté intérieure ! Quelle chance pour Philippe !

Bonnaffé est venu sans son frère. Certaines personnes l'ont reconnu et il se sent dans son élément ici, au milieu de tant de gens de la haute. Il félicite Philippe et Marie pour la fête.

- Ça me fait plaisir de retrouver le château dans cet état. J'y ai de bons souvenirs. Ma mère y a investi de grosses sommes. Mon père appelait Mus sa danseuse. Je me suis toujours demandé pourquoi il l'avait épousé. Je soupçonne qu'ils espéraient trouver des indications sur le trésor des templiers.

Le mariage

Le soir tombe, un petit vent tiède se glisse entre les gens. Ils n'ont qu'une idée fixe, voire le feu d'artifice. Seul un tout petit nombre de personnes en ont déjà vu un et se gargarisent en le décrivant.

Le capitaine de gendarmerie demande à voir Marie.

- Tout est prêt, Majesté, nous avons prévenu les maires des communes avoisinantes pour rassurer les gens, et que les bêtes soient surveillées. Vous nous avez dit que cela fera autant de bruit que des tirs au canon ! Je suis impatient de voir ça.

Les plus futés ont repéré où étaient placées les fusées, et se rapprochent du parapet donnant sur la vallée pour être au plus près, croyant pouvoir mieux voir d'ici.

Philippe et Marie se promènent au milieu des invités, un petit bonjour par ci, un remerciement par là, une présentation de ce côté, un sourire de l'autre.

- Vous ne m'avez pas dit comment c'est passé votre mariage avec Pierre.

Marie a un petit rire de gorge.

- Nous n'étions pas mariés, Philippe, nous vivions maritalement.
- C'est autorisé ça !
- C'est même très pratiqué. Vous seriez scandalisé par la façon dont les mœurs ont évolué.

La nuit est enfin arrivée. Marie fait signe à Martin ; c'est bon.

L'orchestre attaque vivement une musique digne de Fireworks de Händel.

La première fusée part, haut, très haut, l'explosion en altitude est si puissante qu'une partie de la foule rentre la tête dans les épaules, de surprise ; puis une seconde alors que l'écho de la première n'a pas encore disparu ; puis la troisième. Ils sont épouvantés par autant de bruit. Puis, se suivant rapidement, dans un rythme sonore guerrier

Le mariage

des fusées, des bombes, des étoiles, des boules de toutes tailles, de toutes formes de toutes couleurs et de tous bruits. Ils envahissent le ciel. Cinq minutes de féerie. Le bouquet final, tout de bleu et de blanc, représente l'écusson que Marie a au centre du diadème. L'orchestre a réussi la gageure de rester en phase avec les fusées.

Le silence qui suit est religieux. C'est alors une avalanche d'applaudissements, de cris, de sifflets. Le brouhaha est intense.

- Notre petit fils nous a vraiment gâtés ce soir, lui dit Philippe à l'oreille.

L'évêque de Millau s'approche avec encore plein d'étoiles dans les yeux.

- Je n'avais jamais vu pareille merveille, Votre Altesse, ce fut un régal. D'où vient une telle connaissance ? J'avais déjà vu de bien belles choses, mais elles étaient dorées, ou argentées, vous nous offrez des boules ou des fusées de toutes formes et de toutes couleurs, quant à la dernière, c'est une preuve de la maîtrise de l'art absolument inouïe.
- C'est un cadeau de ma famille, je l'ai reçu après leur avoir fait part de mon futur mariage. Ils l'on fait venir de Venise.
- Personne de votre famille n'a pu venir ?
- Non. C'est terriblement compliqué chez nous actuellement.

Le capitaine les rejoints en riant,

- Si nous avions eu toute cette poudre lors de nos deniers combats, nous aurions facilement gagné. C'était prodigieux Votre Altesse.

De nouveau, tous viennent vers Philippe et Marie les féliciter, et leur souhaiter longue vie. François et Éléonore viennent les serrer dans leurs bras.

- Je n'aurais jamais pu t'offrir une pareille merveille, mon fils. Toutes nos relations sont ébahies, c'est très bon pour la famille.

*

Ils sont dans leur chambre, enfin la chambre de Marie, encore habillée. Philippe l'aide doucement à enlever sa parure, il en profite pour lui caresser le cou. C'est la première fois qu'il ose le faire. Elle se serre contre lui, tendrement. Il commence à l'effeuiller,

Le mariage

délicatement, prudemment. Quand le haut de la robe dévoile ses épaules, il voit le tatouage et sourit ;

- C'est donc de là que viennent vos armoiries.
- C'est un ami de Pierre qui nous l'a fait, il avait le même sur l'autre épaule. Ça représente une galaxie. Le mouvement que fait un regroupement d'étoiles.

Une fois la robe au sol, il admire ce corps de sportive, ne présentant aucun défaut. Même sa première grossesse n'a laissé aucune trace. Il la prend par les mains, l'attire vers lui.

- Vous me comblez, Marie, je suis infiniment heureux.
Elle recule d'un pas.
- Je voudrais mettre une chose au point, Philippe, dit-elle sérieusement.

Philippe se pose brusquement des questions. Aïe. Elle revient vers lui et lui fait un baiser sur la bouche et le regarde tendrement.

- Je refuse de faire l'amour avec quelqu'un qui me vouvoie. Alors dès maintenant tu me tutoies, d'accord ?

Philippe, rassuré, rit doucement des craintes qu'il s'était créées quelques secondes auparavant.

Leur nuit de noces est digne de leur jeunesse, et de leurs connaissances. Elle lui fait même découvrir des positions dont il n'osait pas imaginer l'existence.

Au matin, le château s'éveille avec une gueule de bois. Le personnel a eu l'autorisation de se lever nettement plus tard, aussi quand Marie arrive dans un magnifique peignoir en coton blanc, épais, dans la grande salle à manger vers dix heures, les filles sont seulement en train de dresser la table du petit-déjeuner. Comme il fait beau, elle leur demande de tout déplacer sur le perron. Éléonore descend peu de temps après, ce sont de grandes embrassades. Puis vient François.

- Avez-vous bien dormi tous les deux ? Leur demande Marie dans un bâillement révélateur.

Le mariage

- Pfff. Nous avons essayé de suivre votre rythme, mais je crois que nous avons dû nous désynchroniser vers quatre heures.

Marie éclate de rire, ne s'attendant pas du tout à cette réflexion.

- Les cloisons sont vraiment bien légères ici. Je ne sais pas si j'ai envie de remédier à cet état de fait.

Philippe arrive dans un peignoir identique à celui de Marie, vient se mettre derrière elle, l'entoure de ses bras et l'embrasse longuement dans le cou. Elle se colle contre lui avec un plaisir visible.

- Ils sont rudement chic vos uniformes, commente Éléonore en louchant sur les peignoirs.
- Un autre cadeau de votre arrière-petit-fils.

Selon la tradition familiale, un peintre vient faire le tableau des jeunes mariés. Il en a pour plusieurs jours, et ça barbe bien Marie. 'Vivement qu'on invente la photographie', glisse-t-elle à l'oreille de Philippe.

Le mariage

DEPART

Jusque-là, elle n'a pas parlé à Philippe des modifications dues aux transferts. Elle ne sait pas comment présenter la chose, mais il sent bien qu'elle réagit différemment, que sa sensibilité est tout autre. Elle l'emmène dehors, et lui raconte l'évolution qu'elle subit à chaque voyage.

- Il ne faut plus que tu fasses ça, Marie ! tu ne sais pas jusqu'où ça peut aller !
- Je ne sais pas comment t'expliquer, mais mon corps en désire encore. Au dernier, je n'ai mis que quelques minutes à récupérer, comme s'il apprenait, se réparait, se purifiait. Paul en a fait un de plus que moi. Nous n'avons pas l'impression que ce soit une addiction, mais plus un besoin de terminer un travail commencé.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle commence à percevoir d'autres choses. Elle comprend de quoi il s'agit. Et il y en a du monde dans le château que les gens ne peuvent pas voir.

Le transfert suivant a lieu le 28 juin 1718, elle profite de ce que Philippe est occupé à autre chose pour s'absenter une heure.

Elle est accueillie par les sourires d'Alice et de Maïa, contentes de la revoir. Elle ne ressent quasiment pas de fatigue.

Lors de sa discussion avec Paul, la décision de détruire la machine est définitivement prise. Ils établissent le planning. Au vingt et unième siècle, ils sont au milieu du mois d'août maintenant. Avant ça, Paul transférera Maïa et Alice sur Nout, pour plus de sûreté. Puis il effacera le programme de calcul de l'ordinateur central, et détruira les cartes électroniques spécifiques. La partie mécanique temporelle pourra être démontée sans problème par une équipe externe. Ça fait déjà quelque temps qu'il l'a fait sur les deux autres. Celui-ci est le dernier.

Marie reconnaît qu'elle ne perçoit pas de différence par rapport au précédent transfert. Ils en sont tous deux au même niveau, ils comparent

départ

leurs ressentis. En se concentrant, elle voit nettement que tous les organes de Paul sont en bonne santé. Il lui confirme la même chose pour elle.

- Je vais te faire faire encore un caryotype. Le labo me demande si je ne me suis pas trompé dans l'ordre dans lequel je les donne, il dit que les derniers reçus semblent être ceux de personnes plus jeunes que les précédents. Ce dont ils sont certains est que les télomères sont de plus en plus longs.

Ils arrivent un peu en avance dans la salle du translateur. Marie voit de nouveau le kyste sur l'ovaire droit de Maïa. Elle glisse à l'oreille de Paul,

- crois-tu que nous pourrions le lui faire disparaître ?
- Il vaut mieux essayer sur quelque chose de plus évident, de plus visible. Il faut nous entraîner tous les deux, sur d'autres êtres vivants.
- Tu sais, si ce que nous soupçonnons pour nous est vrai, nous ne sommes pas sortis de l'auberge.
- C'est étrange, je pensais la même chose.
- Il faut que je te dise, je commence à percevoir plus nettement le monde invisible. J'ai vu Pierre récemment, il m'a fait comprendre que tout est bien pour moi. Ça m'a vraiment rassuré.
- Je ne suis pas étonné, Marie, si notre génome est purifié, notre esprit va pouvoir s'ouvrir beaucoup plus facilement. À nous d'utiliser ces dons avec précautions.

Après le départ de Marie, Paul explique aux deux femmes la décision prise. Elles seront transférées sur Nout. Elles savent maintenant trop de choses sur ce projet et leur évolution est un risque pour elles. Devant les avantages de tout ordre présentés par Paul, elles acceptent d'aller vivre là-bas. Elles seront responsables de la maintenance des cages de transfert spatial, métier qu'elles ont exécuté à merveille ici.

*

Marie revient à Mus au bout d'une heure, localement. Le transfert est toujours aussi violent, mais elle ne ressent plus aucune fatigue, l'habitude manifestement. Elle en est à son septième transfert. Son acuité pour d'autres fréquences de vibrations s'est encore développée. Il y a plus de monde que prévu dans ce château.

départ

Plus que ce que ses yeux peuvent voir, manifestement. ‘Heureusement que je n’ai pas tout ce monde à nourrir’ pense-t-elle avec un sourire intérieur.

Il faut maintenant prévenir tous les gens concernés, leur dire que le projet s’arrête là. Mais avant tout récupérer les cinq coffres que Paul a détectés dans le lac. Ils sont peut-être très intéressants. En fait elle se doute qu’il sait des choses à leur sujet.

Au matin suivant, en coupant une tranche de pain dans une de ces superbes miches de campagne, Philippe s’entaille profondément un doigt. Marie le lui prend, le serre dans sa main, se concentre quelques instants, ferme les yeux, se doutant de ce à quoi elle pouvait arriver. Elle ressent la coupure, voit les bords de la plaie et les aides à se rejoindre, aide les vaisseaux capillaires à se réparer, et fait en sorte que tout se referme. Quand elle ouvre les yeux, la main de Philippe est intacte. Aucune cicatrice n’est visible.

- Comment fais-tu ça ! Tu ne m’avais jamais parlé de ce don !
- Ce sont les transferts qui me l’ont donné. Avec un petit trémolo dans la voix elle ajoute, je voulais te dire que nous arrêtons tout dans deux semaines. Tu feras venir tes parents, ils rencontreront Paul.

Il regarde Marie, ne dit rien, puis la prend dans ses bras, la serre contre lui.

- C’est une sage décision. Vous ne savez pas quelles sont les puissances que vous mettez en jeu. C’est bien.

Mais Marie ne sait pas encore où elle en est réellement arrivée, elle se pose des tas de questions. Elle constate avec plaisir l’évolution merveilleuse de sa dextérité au clavier. ‘ Et si je revenais au vingt et unième siècle pour en faire mon métier’. Ça la fait sourire. Elle perçoit des choses que les cinq sens ne permettent pas. Heureusement, ses cours de technique zen lui ont appris à maîtriser le fonctionnement de son cerveau. Elle sait qu’elle n’est pas devenue folle. Les êtres qu’elle perçoit, situés sur d’autres plans de vibrations,

départ

la regardent parfois avec étonnement. ‘Vous évoluez rapidement, prenez garde, n’allez pas trop loin’, lui a même transmis l’un d’entre eux.’

Il y a un échange de données journalier avec la maison-mère afin de tout régler dans les moindres détails, et ils commencent à transférer certains objets.

Samedi 2 juillet 1718

Marie arrive à l’endroit où Paul a détecté les coffres. Elle est venue avec les deux chariots. Philippe qui l’accompagne n’a pas assez d’yeux pour tout voir. Elle enfile une combinaison qui en mettant tout son corps en valeur a un effet immédiat sur lui.

En souriant, Marie montre qu’elle a tout vu.

- Remonte-moi cette fermeture au lieu d’avoir des idées pareilles !

Après s’être équipée de plombs, d’un masque ‘plein visage’, elle effectue une première plongée. Le coffre possède des anneaux sur les côtés manifestement faits pour y faire passer des cordes ou des barres. Elle doit s’y prendre à plusieurs fois pour y fixer des ballonnets en faisant en sorte qu’ils soient justes au-dessus du couvercle, puis les gonfle, elle est obligée de les rendre assez volumineux pour que, enfin, il se dégage brusquement du fond et rejoigne rapidement la surface. En redescendant pour le suivant, elle met une sculpture qu’elle a fait faire récemment à la place du précédent : une main avec l’index et le majeur faisant le V de la victoire. En voulant la placer convenablement, elle casse l’index. Elle est obligée de remonter rapidement pour pouvoir éclater de rire en surface.

- Que t’arrive-t-il ?

- Regarde ce que devient la sculpture si tu casses l’index.

Philippe en prend une, cache le doigt avec sa main et éclate de rire également.

- Ça a donc toujours la même signification ! Tu l’as cassé, en bas ?

- En voulant la positionner correctement, il m’est resté dans la main.

- Tu ne crois pas que celui qui trouvera une main comme ça risque de se vexer ?

départ

- Il se posera des questions, c'est sûr. Il reste à faire la même chose aux autres, continue-t-elle en riant.

L'opération est répétée pour les suivantes. Au cinquième, elle est particulièrement fatiguée, mais la technique est parfaitement au point. Après avoir attaché ensemble les coffres, ils reviennent à la plage vers Mus, tractée par les chariots.

Les coffres sont particulièrement lourds. Paul leur a fait parvenir cinq petites plates-formes à pneu, un peu plus grandes qu'eux. Aidée par Philippe, elle sort le premier de l'eau, en tirant avec un chariot sur lequel il repose. Même manœuvre pour les autres. L'ensemble constitue un petit train. Elle se met devant pour la traction et Philippe derrière pour le freinage, il a parfaitement compris la manœuvre. En arrivant dans la grotte de Mus, elle comprend pourquoi l'escalier possède des plans inclinés sur les côtés, les plates-formes ont juste la bonne taille pour monter au labo. Il devait y avoir de lourdes charges à déplacer ici. Ils restent dans la grotte, les coffres n'en finissent pas de ruisseler. Elle va chercher un drôle de machin avec un tuyau, une poignée et une sorte de lance. Elle raccorde différents cordons à une boîte bizarre fixée au mur. Puis en prenant la poignée de la lance, elle projette un jet d'eau très puissant sur les coffres, la vase qui les recouvrait tombe au sol, rapidement ils sont complètement nettoyés.

- La technologie de ton époque n'arrête pas de me surprendre.
- Efficace, n'est-ce pas ! Mais maintenant, il va falloir les ouvrir.

À leur surprise, les coffres ne disposent d'aucune charnière visible ni de serrure. Le couvercle ne veut pas basculer, quel que soit le sens dans lequel il est pris. Marie sourit.

- Tu vois, c'est là où notre technologie montre ses limites.

Ils ont beau tourner autour des cinq coffres, aucune idée ne leur vient.

- Montons en un au labo, nous y verrons mieux. Mais d'abord, je me change.

départ

Au sol, sous une lumière puissante, le coffre ne révèle pas son secret. Il continue de goutter largement par terre, il est certainement encore plein d'eau. Avec une lame fine Philippe fait le tour dans une ligne légèrement retrait, au raz du couvercle.

- Il y a bien un léger espace, ça doit forcément s'ouvrir.

En regardant de près la ligne qu'il vient de suivre, il remarque une légère discontinuité sur un des petits côtés.

- Regarde, si ça peut te donner une idée.

Ça rappelle quelque chose à Marie, mais quoi ?

Elle prend la lame que tient Philippe, et appuie très fort sur cette partie différente, celle-ci s'enfonce soudain, légèrement.

- Je crois avoir compris.

À force d'essais et de tâtonnement, elle finit par réussir à glisser une pièce de laiton qui libère alors le bord entre le couvercle et le corps du coffre.

- Ce doit être ça ! Empêche le chariot de rouler dans ce sens, je crois que j'ai trouvé.

Elle va chercher une massette et un gros morceau de bois et tape de l'autre côté sur le petit côté du couvercle, horizontalement. Celui-ci glisse légèrement.

- J'espère que le laiton et le bronze ne se sont pas trop oxydés.
- Oxydé ?
- Disons que c'est une façon de vieillir pour le métal.
- Comment as-tu eu cette idée ?
- Je te raconterais l'histoire du 'siticonnaispastiouvepas'

À force de taper à droite, à gauche, au centre, le couvercle coulisse et finit par laisser une ouverture suffisante pour voir ce qu'il contient.

- Rien que des pièces d'or !

Ils arrivent à le dégager plus, et étaler son contenu sur le sol. Marie va chercher un pèse-personne.

- 150 kg de pièces d'or !
- Ce qui fait, chez nous ?
- Environ 300 livres.

départ

- Et il y a encore quatre coffres ! S'ils en ont autant, ça fait 1 500 livres en pièces d'or ! Plus de cinq millions de livres !!! À qui cela appartenait-il ?
- Rappelle-toi où nous sommes.
- Les templiers ? Une partie de leur trésor ?
- Peut-être. Regarde, certaines d'entre elles viennent de Chine, tu vois elles sont carrées, avec un trou au centre. Celle-là vient de Perse.

Le lendemain, ils s'occupent des autres coffres, mais au troisième, la surprise est également de taille. Il ne contient que des pierres précieuses. Certaines taillées, d'autres brutes.

- Je crois que j'ai compris d'où viennent les bijoux qui ont servi à acheter le Mas Trinquier et à fabriquer la parure pour le mariage. Un juste retour des choses a écrit Paul. Mais ! Finalement, c'est moi qui ai financé mon transfert au dix-huitième siècle ! Finit-elle en riant.
- Que faire de cette fortune ? Nous pourrions acheter toute la région avec ça.
- Pfff ! Cette manie de vouloir posséder toute la région ! Quel intérêt ? Pour le moment, nous allons laisser sécher les coffres et leur contenu. Nous déciderons quoi en faire plus tard, mais certainement pas pour agrandir le domaine. À quoi cela nous servirait-il ?
- Tu es la voix de la sagesse, ma douce amie.

Mardi 12 juillet 1718

Il n'y a jamais eu tant de monde dans le labo. Les coffres sont placés dans un coin de la crypte, au fond de la troisième travée, fermés. Marie, Philippe, François, Éléonore et Martin sont présents. Ils attendent.

Paul apparaît sur le plateau du translateur.

- Bonjour tout le monde.
- Impressionnant !

départ

Paul va vers Marie et lui fait un gros baiser sur le front en la tenant par les épaules, devant les yeux un peu réprobateurs de Philippe.

- Ne vous inquiétez pas, Philippe, je ne vais pas partir avec votre femme.

Éléonore regarde François, puis Paul.

- Je dois reconnaître que la ressemblance est marquée, je comprends le trouble de Marie la première fois qu'elle a vu mon homme.

Philippe regarde Marie d'une façon qui en dit long sur ses sentiments. Elle soupire en secouant la tête. Éléonore remarque ce changement.

- Quelque chose ne va pas Marie ?
- Je vois pour la dernière fois la personne qui m'a sauvé la vie et grâce à laquelle je suis ici.

Paul ne désire pas que ça tombe dans le mélo.

- Je ne suis pas venu les mains vides. Voici des verres, et des bouteilles de champagne. Vin effervescent créé par un moine nommé Dom Pérignon. Vous connaissez ?
- J'en ai bu chez des amis quand je suis allé à Paris il y a quelques années, dit François ; c'est meilleur que notre Limoux, autant qu'il m'en souviennne.
- Avant tout, il faut vider le labo, nous nous régalerons après.

Certaines pièces ont déjà été renvoyées les jours précédents. Avec l'aide des hommes, le matériel restant ayant un rapport avec le futur disparaît en trois transferts. Même l'éclairage a été démonté, des chandeliers ont été allumés. Il ne reste que le translateur, des tables, un coffre particulièrement ouvragé avec serrure et code, et des rouleaux de papier venus avec Paul. Il donne une clef extrêmement complexe à Marie.

- Le code est ta date de naissance. Un jour, tu auras à te servir de ce qu'il y a là-dedans. C'est une assurance sur le futur. C'est la dernière protection que je puisse te fournir. Les autres, tu les as déjà. Je ne te laisse pas de matériel électronique. Aucun appareil

départ

électronique n'est susceptible de fonctionner après trois cents ans de stockage.

Tout le monde le regarde, étonné. Marie les larmes aux yeux hoche la tête, et lâche un petit 'merci'. Personne ne désire intervenir. Paul tend les rouleaux vers François.

- Voici votre descendance. Cachez le bien.

Les coupes sont servies, chacun y va de son opinion. Marie a vu qu'il ne s'était pas moqué d'eux ; un Lanson 2005. Elle le savoure sans dire un mot. La conversation n'arrive pas à démarrer. Une fois les bouteilles et les verres vidés, Paul les replace sur le plateau du translateur.

- Il est temps que j'y aille, la calèche ne m'attendra pas. Vous savez quoi faire pour cacher tout ça, dit-il en faisant un geste vers ce qu'il reste.
- Ne vous faites pas de soucis Paul.

Les embrassades s'allongent plus que raisonnables. Paul fait un dernier baiser à Marie.

- Ne t'inquiète pas, tout ira bien.

Il monte sur le plateau. Paul et Marie se regardent. Au vu de tout le monde, il ne se passe rien, mais l'échange entre eux est intense. Ils maîtrisent tous deux la télépathie maintenant, elle a vu son avenir. Il disparaît dans un flash de lumière.

Rose voit tout le monde remonter de la cave avec un air sérieux, triste, les yeux humides de Marie. Elle prend Martin par la manche.

- Que s'est-il passé ?
- Madame vient de fermer définitivement le labo.
- Elle n'y retournera plus !
- Non.
- Et le matériel qui y était ? Qu'est-il devenu ?
- Détruit.
- Même les soleils accrochés au plafond, et le truc invraisemblable sur lequel elle a mis monsieur Pierre.
- Détruits également.

départ

- Mais pourquoi ?
- Les temps ont changé Rose. Tu sais, j'ai une bonne nouvelle, elle reste habiter ici avec monsieur Philippe.
- C'est ce que m'a dit maman. C'est chouette, hein !

Marie et Philippe sont accoudés au parapet qui domine la vallée du Cernon. Ils se délectent de la vue. Elle se souvient de l'échange avec Pierre, il y a un peu plus de cinq ans maintenant.

- Dire que c'est peut-être là que nous finirons nos jours.
- Non... D'ici cinq ans, tout le monde aura oublié notre histoire. Ton Paul, s'il est si puissant que ça, pourra nous refaire une identité.

Effectivement, maintenant elle s'appelle Marie Arnal. Elle se blottit contre Philippe et laisse aller ses pleurs. Entre deux sanglots, elle lui explique.

- Je viens de perdre un ami formidable, même si je n'en avais pas besoin je savais que je pouvais compter sur lui à tout moment. Je ne dis pas ça pour te dévaloriser Philippe, j'ai simplement l'impression que je viens de perdre une immense protection. Il me faut faire mon deuil maintenant.

Quelques jours plus tard, Philippe et Marie sont invités à Mélac chez les beaux-parents. Elle a encore le bourdon, la sécurité que représentait Paul lui manque. Après le repas, François les emmène dans son cabinet.

- Vous nous avez comblé Marie, sur tous les plans. Maintenant, c'est à nous de vous faire des révélations qui vous étonneront également.

Il ajoute en souriant :

- Je tiens à vous rassurer tout de suite, nous ne venons pas du futur.

Les racines de leur famille sont très anciennes. Ils ont, cachés dans les sous-sols du château, des documents qui la passionneront.

départ

Il y a quelques dizaines de milliers d'années, il y avait effectivement des civilisations particulièrement avancées sur terre. Ils maîtrisaient un savoir psychique exceptionnel. Ils arrivaient à faire des choses que nous n'imaginons pas, par la pensée. Il y a 12 000 ans, environ, un système stellaire est entré dans la zone d'influence du soleil. Le désordre fût tel, que la terre a basculé sur son axe, provoquant des tsunamis monstrueux faisant disparaître des continents, et modifiant profondément d'autres. Mû et Atlantide ont alors été engloutis, ça a été suffisamment lent pour que les prêtres aient le temps de se réfugier sur des zones calmes. Le niveau de la mer est monté de quatre-vingt-dix mètres à cause de ça. D'autres montagnes sont apparues.

Marie est en terrain connu là, c'était le dada de Pierre.

Ils reconstruisirent leur civilisation un peu partout autour de la terre. Ils élevèrent des pyramides sur l'équateur de l'époque afin de stabiliser rapidement la rotation de notre planète qui était devenue erratique. Le prophète Jérémie en parle lorsqu'il dit 'La terre chancelle comme un homme ivre'. Leur rôle n'a jamais été d'être des tombeaux, mais des générateurs d'ondes de gravité.

Étonnée, pendant que François parle, Marie voit les images de ce qu'il décrit, comme si elles étaient devant ses yeux.

Mais la structure des civilisations mises en place, plus le fait qu'ils s'étaient mélangés avec les autochtones, n'a pas permis de pérenniser le corps de prêtres. Il a fallu utiliser le besoin de l'homme pour le divin et utiliser les religions pour ne pas disparaître et arriver à sélectionner les personnes ayant des capacités psychiques élevées. Éléonore et lui sont des descendants de cette caste. Ils sont ici comme « veilleurs », c'est-à-dire qu'ils observent ce qu'il se passe dans une certaine partie du monde autour d'eux. Ils le notent et régulièrement apportent leurs comptes-rendus dans un temple en Égypte. En cas de fait exceptionnel, il faut faire le voyage. C'est pour ça que François est parti peu de temps après leur arrivée. Les Arnal n'ont pas perdu tout le savoir de leur caste, mais ils ne maîtrisent plus les pouvoirs, ou si peu.

départ

- Les images que vous voyez vous sont envoyées par Éléonore. Marie ! Avec les modifications que vous avez eues suite aux transferts, vous êtes au niveau de nos meilleurs prêtres. Par les filles que vous aurez, vous allez faire en sorte que notre savoir ne disparaisse pas. C'est un nouveau départ pour nous ... Le hasard existe-t-il Marie! Vous arrivez bizarrement à point nommé.
- Où comptez-vous passer votre voyage de nocces ?

*

départ

28 Mai 1720

Charles vient au monde à 16h30

*

19 juin 1720

Tout le monde fête les cinq ans d'Anne dans la joie.

*

13 Juillet 1722

Anne et Charles ont une nouvelle petite sœur : Sophie.

*

Septembre 1722

Martin se marie avec Élisabeth.

*

Juin 1723

Dis maman, est-ce que les princesses ne vieillissent jamais ?

Pourquoi dis-tu ça Anne ?

Les gens disent que tu ne changes pas, que tu n'as aucune ride, ils ont même remarqué que tu n'es jamais malade.

*

Juillet 1733

Anne et Jean se marient à Mus.

*

1793

La Terreur règne sur la France.....

départ

NOUT

Septembre 2016

Quelque part en France.

- Votre rendez-vous est dans votre bureau, monsieur.
- Je n'avais pas de rendez-vous de prévu aujourd'hui, Janine !
- C'est vous-même qui l'avez noté. C'est sur le planning.

Paul se penche vers l'écran de sa secrétaire et constate qu'il y a bien un rendez-vous pris, avec madame de la Cueva, que celui-ci a été enregistré hier soir alors qu'il était en train de dîner avec certains de ses indicateurs. À ce moment, il n'avait rien noté sur l'agenda de son iPhone. Il se sait en bonne santé mentale et physique, il ne peut pas avoir fait un oubli pareil. Reste une intrusion dans son système informatique, et si c'est ce rendez-vous impromptu qui l'a fait, il l'embauche tout de suite, parce que là, chapeau ! Il ouvre son appareil, consulte l'agenda, le rendez-vous y est, saisi à 21h35, depuis le serveur avec synchro vers le portable à 21h36, sans rappel afin de ne pas le faire sonner. Il le referme d'un coup sec.

- Pourquoi l'avez-vous fait entrer ? dit-il en forçant sa protection mentale.
- Elle m'a dit que vous la suiviez et que vous allez arriver dans un instant, j'ai cru comprendre que vous l'aviez rencontrée dans le couloir.
- Une femme ?
- Oui, avec un visage que j'ai déjà vu, mais je ne sais plus où.

Plein d'interrogation il se dirige vers la porte de son bureau en se concentrant vers la personne qui y est. Rien ! Il ne perçoit aucune présence. Il se tourne vers Janine.

- Quand l'avez fait entrer ?
- Il y a une minute, vous êtes arrivé juste après. J'ai fait une bêtise ?

Paul ne répond pas. Il entre. Il y a bien une personne assise sur un des fauteuils placés devant son bureau, il la voit de dos, mais il lui est impossible de pénétrer son esprit. Il y a comme un écran autour. Sans rien dire, il fait le tour et s'installe dans le sien, il regarde la femme. Il intensifie au maximum sa protection mentale. Effectivement, elle a un visage qui lui rappelle quelque chose. Il est plutôt ovale, aux traits très fins, de grands yeux bleus rieurs, ses cheveux très longs, très blonds, attachés par un

NOUT

ruban bleu, tombent dans son dos jusque sous les omoplates. Son visage est lumineux, comme éclairé de l'intérieur, il exprime la paix, elle sourit légèrement. Il émane d'elle une douceur, une bienveillance qu'il n'a perçue nulle part ailleurs. Elle est habillée d'un tailleur bleu clair, de la couleur de ses yeux, dans un tissu particulièrement souple. Elle porte un collier de perles, dont la pointe glissant entre les deux seins est cachée par son chemisier en soie blanche. Ils n'échangent aucun mot, se regardent simplement. Paul fait fonctionner son cerveau à fond, tout doucement une solution se met en place. Il la laisse prendre corps, l'évalue, la tourne dans tous les sens, la décortique. Il a de plus en plus de mal à contenir le trouble qui vient l'envahir. Puis s'appuyant contre son dossier, calant la tête sur l'appui-tête dit :

- Nout.

Le sourire de la femme s'élargit, ses yeux se plissent, ses pommettes remontent un peu.

- Oui.

Paul faillit perdre son contrôle sur cette simple réponse. Il respire un grand coup.

- Alors ?

- Ça a donné ce que vous désiriez, mais autrement.

Elle a une voix d'alto parfaitement placée. Étonnant, en regard de la féminité qui se dégage d'elle.

- Depuis combien de temps ?

- Cela s'est fait en deux temps. Vous avez nidifié Nout il y a environ 100 000 ans. Très vite, ils ont coupé les ponts avec vous afin de ne pas être pollués. C'est votre grand regret, n'est-ce pas ?

Paul regarde la femme en essayant de lire sur son visage, puisqu'il n'y arrive pas autrement. Jusque-là, il n'a obtenu aucune preuve de ce qu'il s'est réellement passé.

- Oui.

- En réalité, ça ne s'est pas fini tout à fait comme vous le désiriez.

- ...

- Une partie de cette civilisation est allée s'implanter ailleurs.

- ...

NOUT

- Nous avons réussi à créer un autre monde, loin, caché, avant que votre première implantation ne se détruise totalement. C'est grâce à vous que nous existons, vous savez. Disons que nous sommes la seconde génération.

Paul est intrigué.

- Que reste-t-il du premier berceau ?
- Rien. Au bout de 10 000 ans, les scientifiques se sont crus plus fort que la nature, ils ont voulu créer un trou noir pour passer dans un des autres univers, leur planète a été avalée.
- Ils y sont arrivés ?
- Nous savons passer d'univers en univers depuis, nous n'avons pas trouvé de trace de leur passage. Nous ne savons pas dans lequel ils ont abouti, ni s'il y a eu des survivants.
- Où êtes-vous alors ?
- Dans les Pléiades.

Paul commence à lever sa garde, il se détend.

- Alors c'est vous les grands blonds qui nous aiment bien ?
- D'origine terrienne, nous serions mal venus de ne pas vous aimer. Non ?
- Qui êtes-vous ?
- Je pense que vous avez trouvé.

Effectivement, une possibilité s'est dégagée de ses réflexions. Il ne réagit pas. Et si tout cela n'était qu'un coup monté ? Soudain, le blocage mental de la femme s'efface, il sent qu'elle l'autorise à pénétrer son esprit. Il l'interroge mentalement, elle acquiesce de la tête.

Il remonte alors les dizaines de milliers d'années qui ont permis l'évolution de cette branche, le monde d'où elle vient, la création de celui-ci, puis la séparation des deux courants de pensée sur la planète Nout. Il voit des enfants jouant sur une pelouse, un couple les regarde, la femme ressemble tellement à Marie ! Il sait que ce n'est pas elle. C'est son arrière-petite-fille ! Ils sont donc venus la chercher ! Il comprend que la femme qui est devant lui est une descendante de son aïeul. Il n'osait pas développer cette possibilité. Qu'elle est sa cousine, avec 100 000 ans d'écart. Il refait surface, bouleversé.

- Vous êtes efficace en matière de communication !
- J'ai encore une chose à vous montrer.

NOUT

Elle l’emmène de nouveau dans l’univers où se trouvent des vaisseaux spatiaux, une salle immense dans l’un d’eux. Présidant une assemblée importante d’êtres vivants de toutes forme, de toutes races, un homme. Il est président du conseil de la ligue galactique. Une pensée s’immisce dans son esprit.

- C’est grâce à vous que cette ligue existe. Un homme est à la tête de l’empire. C’est vous qui êtes à l’origine de la création de l’empire galactique, Paul.
- Non ! ... Il réfléchit un peu... En fait, c’est Pierre.
Ils refont surface, reviennent dans le présent, de Paul.
- Pierre vous a mis entre les mains l’outil qui vous a permis de réaliser ce que vous avez fait.
- Disons alors que c’est tout un ensemble de circonstances. Marie y est largement pour quelque chose aussi.
- Nous vous avons un peu aidé.
- Comment ça !
- C’est nous qui avons aiguillé Pierre sur cette ligne de recherches. Et comment croyez-vous que ses dossiers étaient totalement compatibles avec votre informatique ? Et même un peu plus élaborés que les siens ? Quant à Marie, nous avions une observatrice sur place pour intervenir en cas de besoin ; et elle y a été obligée pour qu’elle ne se suicide pas après la mort de Pierre.
- Quoi !
- Oui.
- Vous avez modifié votre passé ! Vous avez créé une autre boucle temporelle !
- Oui. Mais elle est stable maintenant.
- Une boucle temporelle n’est jamais stable. Mais pourquoi ?
- Celle-ci, oui. Nous interdisons à qui que ce soit d’intervenir sur la terre durant toute cette période. D’autre part la technique que Pierre a mise au point est bannie de tous les univers. Les modifications à chaque transfert ne sont pas les mêmes suivant les races, les espèces. Elles peuvent générer de gros problèmes psychiques pour certaines. Vous avez bien vu ce que cela donnait sur les animaux à sang froid, ou les rats ! Pour nous, les humains, notre génome se nettoie à chaque voyage,

NOUT

jusqu'à retrouver un code génétique parfait, tel qu'il était à l'origine. Sur d'autres civilisations, ça peut rendre fou, voire tuer également. Quand un accès est autorisé pour le passé, le translateur sert de véhicule, l'homme et la machine sont transférés. Le corps ne subit pas ces modifications.

- J'ai bien peur de trop vous comprendre.
- Nous avons essayé une première fois, avec Einstein et Tesla. Malgré un grand nombre de paramètres favorables, nous n'avons pas réussi à cause d'interférences extérieures que nous avons détectées trop tard.

Étonné, il aimerait en savoir plus.

- C'est-à-dire ?
- La force du pouvoir financier, attisé par quelques courants de pensée violents, ont fait que JP Morgan et Westinghouse se sont retirés du financement dont avait besoin Tesla. C'était dû à des perturbations extérieures qui désirent détruire l'Homme. Nous ne l'avons pas détecté suffisamment tôt.

Paul se lève, contourne son bureau et se dirige vers elle. Il joint les mains, les porte à ses lèvres, lève les yeux au ciel, fait la moue, puis les écarte vivement.

- Donc si je résume, vous avez créé une boucle temporelle dans laquelle j'en ai créé une autre. C'est terriblement instable tout ça! dit-il fronçant les sourcils.

Il est proche du fauteuil sur lequel elle est assise. Il perçoit son parfum. Il ressemble beaucoup à celui qu'il a offert à Marie il y a quelque temps, mais avec une note d'une fragrance plus subtile qu'il n'arrive pas à déterminer.

Madame de la Cueva lui fait un grand sourire.

- Justement non. Parce que la seconde a verrouillé la première. Marie et vous en êtes la cheville ouvrière, et vous avez réussi ce que nous espérions.

Ses yeux pétillent de bonheur.

- Donc, nous ne sommes que des pions entre vos mains.

Elle reprend son sérieux.

- Pas du tout ! Nous vous avons laissé votre libre arbitre. Comment aurions-nous pu diriger un homme qui possède vos capacités mentales ?

NOUT

Le véritable risque était dans la descendance de Philippe et Marie. Nous avons fait un nombre immense de simulations. Vous deviez exister. Si Marie est arrivée à Mus, ce n'est pas un hasard non plus, il fallait qu'elle épouse Philippe pour que vous existiez.

- Ça me rappelle mon homonyme de fiction, Paul Atréides.
- Il y a un peu de ça, sauf que nous ne sommes pas la maison des mères. Mais je dois avouer que la descendance de Marie est une réussite. La synchronicité existe, Paul, il faut savoir l'utiliser, la créer. Nous avons utilisé la rétrocognition, la rétrocausalité. Nous savons utiliser ces outils. Catherine n'était pas du futur, mais une excellente antenne pour nos besoins. Il faut savoir utiliser les opportunités.
- C'est ce que je disais, nous n'étions que des pions.
- Je ne reviendrais pas sur ce que je vous ai dit Paul. C'est Marie et vous qui avez permis que cela arrive. Ce sont vos personnalités qui ont géré tous les conflits et les difficultés que vous avez rencontrées. Des esprits différents n'auraient pas forcément réussi de façon si parfaite. Vous avez su utiliser les petits cailloux que nous avons semés sur votre chemin, d'autres que vous ne les auriez pas vus. Ne vous dévalorisez pas. Vous ne pouvez pas savoir l'importance que vous avez à nos yeux. C'est grâce à vous deux que la race humaine existe toujours.

Paul est particulièrement étonné.

- Là, je ne vous suis plus.
- La terre va passer dans une zone de turbulences d'ici peu. Vous savez que tous les 4 320 ans Nibiru entre dans le système solaire et le perturbe. Que suivant sa position, la terre est plus ou moins affectée ! Cette fois-ci après avoir contourné le soleil, il passera entre lui et vous.
- Effectivement, les perturbations devront être au maximum vers 2019.
- Absolument, et vous savez les dégâts que la terre subit lors de son passage.
- Il suffit de lire Velikovsky.
- Ce passage sera aussi violent que celui qui a eu lieu il y a 12 540 ans.
- Un nouveau déluge ?
- De feu, oui. Précédée d'une troisième guerre mondiale.
- Je sais, j'ai pris mes précautions.

NOUT

- Mais votre planète est un enjeu entre différentes civilisations E.T., et que s'il n'y reste plus personne après tous ces bouleversements, elle devient disponible et c'est le premier qui s'installe dessus qui a le droit de la revendiquer.
- Comme un navire abandonné en pleine mer. Ils ont donc tout intérêt à ce que cette guerre tue un maximum de monde, et si je comprends bien Nibiru se charge de ceux qui restent.
- Pas totalement. Certains s'emploieront à achever le travail par la famine et les maladies. Rappelez-vous les découvertes formidables des nazis. Ils commençaient à maîtriser l'espace/temps. Ils étaient assistés par une autre civilisation dont le but était de vous dominer puis de vous faire disparaître. Ils œuvrent encore en sous-main, mais ils ont perdu la partie. Vous avez mis à l'abri une population suffisamment grande pour qu'elle revendique cette planète.
- Vous jouez à l'ange gardien. Et pourquoi cette volonté de modification ? Pourquoi avoir empêché les autres civilisations de nuire à ce projet ?
- Parce que la terre est la plus belle planète de cet univers, avec le plus de diversité. Et que l'Homme malgré son caractère de cochon est l'être intelligent ayant le plus de capacités individuelles. C'est un profond individualiste. Les autres civilisations ont une organisation plus collectiviste. Elles vivent plus en osmose les uns avec les autres, ce qui limite beaucoup de choses. Quand un individu fait une erreur où sort des sentiers battus, tous le savent. L'homme ne sait pas utiliser la transmission de pensées, ou si peu. Alors, il peut tout. La terre et l'homme sont une exception dans les univers. Rendez-vous compte ! Son cœur en fusion, la tectonique des plaques, la position de la lune, ça a créé une richesse et une diversité qui n'existe nulle part ailleurs. La majorité des autres planètes habitables sont fades à côté, vous l'avez bien vu lors de notre implantation. Il était indispensable de sauver la planète et l'Humanité, même au risque de ne plus exister soi-même. Ce qui a été fait. Un empire galactique a disparu, n'a jamais existé, rien que pour vous sauver.

Il est sceptique, mais elle vient d'un monde dont le niveau de connaissances est nettement supérieur à celui du moment sur notre planète. Alors, pourquoi en douter.

NOUT

- Dois-je vraiment vous croire ? Que restera-t-il après toutes ces calamités ?
- Vous vous relèverez. Vous tiendrez compte de vos erreurs passées et repartirez sur des bases saines. Du fait de la suppression des perturbations extérieures, vous saurez évoluer de très belle façon.

Paul se tourne vers la fenêtre, admire le paysage qui se déploie devant lui, soupire.

- Peut-être... Enfin ... J'espère !

ÉPILOGUE

Quelqu'un frappe à la porte du bureau.

- Oui. Entre, je t'attendais.

La femme se lève et se retourne. Quand Marie entre, la trentaine dynamique, lumineuse, la femme lui fait une révérence.

- C'est un réel plaisir de vous revoir, Madame. Ce sera toujours un honneur pour moi. Vous n'avez vraiment pas changé tout au long de ces siècles.

Marie la regarde en souriant,

- Décidément, ça me poursuivra toute mon existence.

À sa surprise, elle n'a pas pu entrer dans son esprit.

- À qui ai-je l'honneur ?

- Madame de la Cueva vient de Nout, lui indique Paul.

- Alors comment ça se passe là-bas ?

- Bien, très bien, je vous remercie. Grâce à vous deux.

- Madame de la Cueva va partir. Nous, nous allons déjeuner.

Elle leur dit au revoir de façon chaleureuse et disparaît.

Paul prend Marie par les épaules, la sert contre lui.

Vient mon aimée, je te raconterais.

Épilogue

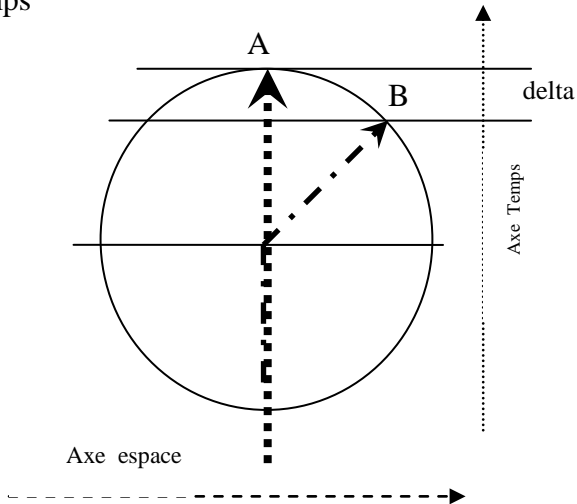
-

ANNEXES

Le château de Mus



Espace/temps



La longueur $a = b$, mais il y a une différence dans le temps
L'espace est identique, mais le temps différent.

annexes

REMERCIEMENTS

Il est coutume de remercier moult personnes qui ont aidé à la rédaction d'une œuvre.

Personnellement, je commencerais par remercier mon PC qui, malgré mes remontrances acerbes dues aux fautes de frappe permanentes que celui-ci fait systématiquement derrière mon dos, a su rester zen, et n'est jamais tombé en panne.

Je veux également remercier mon fauteuil qui a su encaisser certaines de mes assises violentes et lourdes, et je passe sur les à-côtés.

Plus sérieusement, je remercie le thé de 17 heures, passé avec mon frère pour l'aide au développement des idées folles qui me passent par la tête, et à tous ceux, frères, sœur et amis qui ont corrigé à peu près vingt fautes d'orthographe par page que le correcteur de mon traitement de texte a ignorée avec une superbe machiavélique. (Je suis sûr qu'il en fait exprès). [Antidote a fini par détecter plus de deux mille petites choses qui traînaient par-ci par-là].

Remerciements